



BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
DU VALAIS
SION

*

Bibliothèque
de la
Section Monte-Rosa



C. A. S.

Bibl. cant. US Kantonsbibl.



1010045824

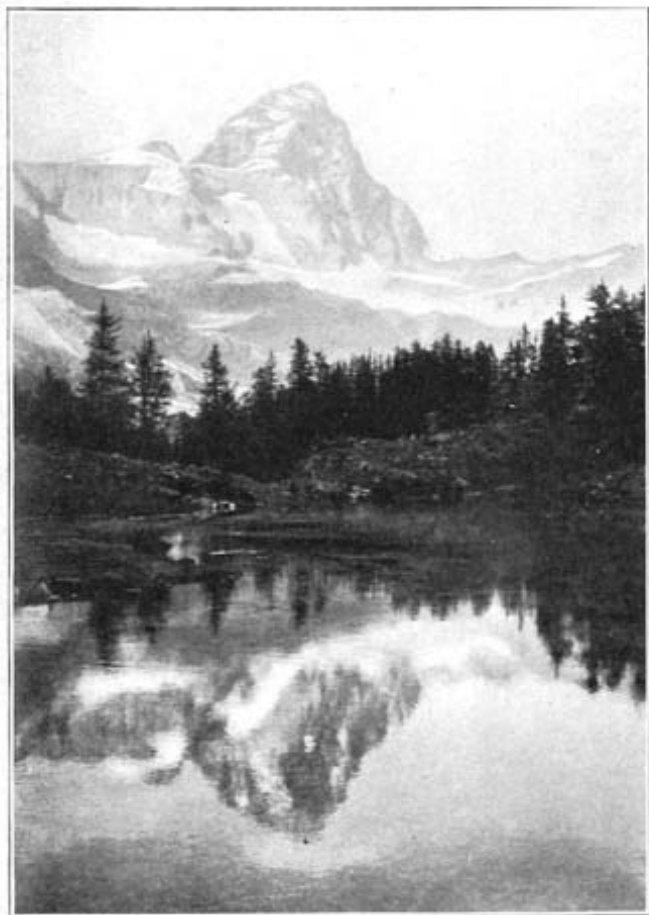
CA 33



Le
Mont Cervin

IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9



Phot. G. Rey.

LE CERVIN ET LE LAC BLEU.
(Non loin du Giocin.)

GUIDO REY

Le
Mont Cervin

OUVRAGE TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR

M^{me} L. ESPINASSE-MONGENET

AVANT-PROPOS DE E. POUVILLON. — PRÉFACE DE E. DE AMICIS

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 16 GRAVURES



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1905

AVANT-PROPOS

C'est aux heures enchantées de l'été savoisien, sous les ombrages hospitaliers d'une villa d'où notre regard pouvait suivre, au fond de la vallée, les jeux de la lumière et de l'ombre courant en reflets d'azur, d'émeraude ou d'argent, sur le lac du Bourget, que j'ai entendu pour la première fois des fragments du Mont Cervin. Le livre était alors dans sa primeur; notre jeune hôtesse, Mme Espinasse-Mongenot venait de le recevoir dans son texte italien, et, charmée, enthousiasmée de sa lecture, elle nous le traduisait à la volée, en coupant les pages.

La chose lui était facile. Malgré le pseudonyme quelque peu germanique dont il lui a plu et dont il lui plaira peut-être encore de signer ses autres œuvres littéraires, Mme Espinasse-Mongenot est de race latine; elle l'est même doublement, puisque le sang italien et le sang français se mêlent dans ses veines, et que le parler des deux pays alterne sur ses lèvres. Elle ne semblait pas traduire, mais lire simplement; et elle lisait si bien!

Je ne sais pas de joie plus haute, plus pure, que celle qu'on éprouve à la révélation d'un beau livre. Nous la goûtâmes pleinement ce jour-là. Un vif attrait, un intérêt puissant nous avaient subjugué dès le premier chapitre. L'admiration succéda bientôt à cet attrait. A mesure que nous avancions dans le développement de l'œuvre et que se révélaient sa belle ordonnance, ses fières architectures, un rapport s'établissait dans notre esprit entre le livre et la montagne. C'étaient comme deux nobles figures qui surgissaient, qui s'imposaient ensemble à notre imagination.

Quand Mme Espinasse-Mongenot cessa de lire, un regret nous saisit des grandes pensées, des jolies phrases évanouies avec la musique de la voix que nous n'entendions plus, que nous aurions voulu entendre encore. Nous aurions souhaité de prolonger notre émotion, de la renouveler plus tard au moyen d'une traduction plus durable.

Notre vœu a été exaucé. Je viens de lire le Mont-Cervin dans le texte français que la librairie Hachette offre aujourd'hui au public. Ma curiosité ne s'était pas émoussée dans l'intervalle, l'enthousiasme de la traductrice pas davantage. Ni mon espoir, ni sa foi dans l'œuvre de Guido Rey n'ont été déçus. Le travail à tête reposée, la réflexion, la recherche du mot propre n'ont fait qu'ajouter des qualités plus solides au charme de son improvisation de la première heure. Elle s'est si bien identifiée avec le texte, elle l'a tellement fait sien, qu'il semble que,

dans cette vraie gestation, elle l'a animé de son souffle. La richesse, l'abondance italienne ont pris sous sa plume une simplicité, une pureté de lignes, qui sont comme la marque de notre génie national.

Ainsi comprise, ainsi réalisée, une traduction atteint à la valeur d'une œuvre originale. Ce n'est pas seulement aux amoureux de la montagne, mais à tous ceux qui aiment les belles pensées, exprimées dans une belle langue, que le Mont-Cervin offrira des motifs d'exaltation.

ÉMILE POUVILLON.

Montauban, 16 février 1905.

PRÉFACE

Un livre pour une montagne.

Si grande que soit celle-ci, ce paraîtra à plusieurs un petit sujet pour un gros volume. Mais que ceux-là lisent, et ils verront que, de page en page, le sujet s'élargit et s'élève, la montagne prend de la vie et acquiert l'importance et la force attirante du héros d'un poème, si bien que l'œuvre finit par sembler trop brève — et c'est parce qu'un trésor de connaissances, d'observations et d'idées y est rassemblé, trésor qui ne se trouve point sinon dans les livres qui sont le produit spontané d'une grande passion et d'une longue expérience, le fruit intellectuel de toute la vie d'un homme.

Comment la montagne aujourd'hui célèbre — une des plus étranges du monde et des plus merveilleuses — d'abord presque ignorée hors de la région qu'elle domine, a peu à peu attiré l'attention et éveillé l'admiration des voyageurs de tous les pays qui successivement s'approchèrent d'elle,

l'étudièrent, la décrivirent, et léguèrent à d'autres le charme sous lequel elle avait tenu leurs esprits; de quelle façon, à cette opinion ancienne et répandue que la cime en était inaccessible de tous les côtés, succéda l'espérance de la conquérir, par une voie ou par l'autre, tour à tour abandonnée et reprise; les longues alternatives des premiers essais manqués, des espérances déçues et renaissantes, des patientes préparations, des inquiétudes mortelles, des rivalités et des empêchements suscités par la nature ou le hasard; l'histoire des deux dernières entreprises faites en un même temps du côté de l'Italie et du côté de la Suisse où luttèrent l'orgueil d'un Anglais audacieux et le sentiment patriotique d'un grand Italien, entreprises dont le dénouement fut une tragique victoire d'un côté et de l'autre une revanche non moins glorieuse : tel est l'argument de l'un des premiers chapitres de ce livre, chapitre qui fut construit sur des documents précieux que l'auteur seul pouvait avoir entre les mains, et dont la lecture, vivante et émouvante comme un drame, nous laisse l'âme emplie d'admiration et comme d'une sorte d'effroi.

Mais tout ceci — qui serait une matière suffisante pour un livre entier — n'est qu'une partie de l'œuvre de Guido Rey. Une peinture précède ce chapitre, expressive infiniment, du peuple qui vit dans le domaine de la grande montagne tel

qu'il était avant que le Cervin ne fût devenu « la fortune et la gloire de la vallée ».

Et ce peuple y apparaît bien tel qu'il dut être, pauvre et austère, séparé presque du reste du monde, ayant gardé ses coutumes rudes et ingénues et ses croyances en de prodigieuses légendes de fées et de géants; pour ces hommes primitifs, la pyramide démesurée qui dépassait leurs montagnes était comme un monstre terrible et mystérieux qui devait demeurer tel jusqu'à l'éternité.

Et, parmi ce peuple, d'originales figures se dessinent; figures disparues depuis plus d'un demi-siècle et dont le moule est brisé... figures d'aubergistes, de bergers, de chasseurs, et de vieux prêtres solitaires et simples, qui se confondent presque dans notre imagination avec les êtres irréels des fables que l'on contait autour d'eux dans le temps qu'ils vivaient et auxquelles les leurs ajoutaient foi.

Dans l'histoire de la longue lutte soutenue contre la montagne pour la gagner, l'auteur nous présente, avec des détails nouveaux et d'heureuses touches de portraitiste, tous les précurseurs et les acteurs de la grande conquête et ceux qui y coopérèrent de près ou de loin, — les illustres comme les obscurs.

Parmi eux, voici venir des guides, des savants, des artistes, des prêtres, Tyndall et Whymper,

l'abbé Gorret et le géologue Giordano, le « bossu de Breuil » et Quintino Sella : toute une suite de personnages qui demeureront ineffaçablement dans notre mémoire en des attitudes différentes, de sévère méditation, d'effort violent, de douleur, d'angoisse, de triomphe — et, derrière chacun d'eux, se dresse le formidable Titan du front de qui ils ont arraché le voile d'antique mystère et sur lequel ils ont planté leur drapeau.

Après les ascensions des avant-gardes, l'auteur raconte celles qu'il a accomplies lui-même et celles qu'il a tentées par de nouveaux chemins.

Et ce sont là les pages les plus belles du livre, dans lesquelles l'évidence descriptive nous donne si pleinement l'illusion de suivre pas à pas le hardi alpiniste, et où les singuliers phénomènes psychiques produits par les fatigues et les périls des grandes ascensions sont analysés et rendus avec tant de force et de vérité, que nous prenons peine réellement avec lui dans les pas difficiles, que nous ressentons l'horreur de l'abîme et que nous tremblons pour sa vie. Et, quand nous le voyons enfin échappé aux dangers, nous respirons avec plus de joie, rassérénés et contents comme d'une victoire qui nous serait propre. Dans tout le cours du livre, avec l'alternative rapide des changements de temps sur les Alpes, se succèdent des rappels de triomphes et de désastres, des aspects de la nature rians et

sombres, des épisodes d'ascensions plaisants, tristes, terribles — et tour à tour la description et la narration, l'histoire et la poésie, le raisonnement et l'anecdote, laissent se manifester librement, dans les formes changeantes, l'esprit agile et aigu de l'auteur qui a médité sur chaque chose et sait en tirer, pour lui et pour les autres, un enseignement.

Et, en toutes les pages de son livre, en celles qu'habite la grande figure de la montagne et en celles qui s'en éloignent quelque peu, c'est comme un accompagnement musical en sourdine, la vibration d'un sentiment profond et exquis de la montagne, sentiment qui finit par pénétrer l'esprit même de celui qui n'en avait point jusque-là senti la puissance, ouvrant son âme à une foule d'idées et de curiosités nouvelles, à un vif désir — joyeux si celui-là est en âge encore de le pouvoir satisfaire, plein de mélancolie si cet âge est déjà passé pour lui — du monde inconnu dans lequel l'auteur l'entraîne, des altitudes jusqu'où il sait l'enlever.

En ce sentiment de la montagne, Guido Rey se révèle tout entier.

Après avoir lu son livre, on comprend que, s'il ne s'était épris de la montagne, tôt ou tard il se serait enflammé de quelque autre noble passion active et féconde : il y a en lui les ressources

d'intelligence et de force qui jettent les jeunes hommes au cœur de l'Afrique inconnue ou aux mers polaires. Si les circonstances avaient orienté par ailleurs sa destinée, il eût pu être de ceux qui fondent une colonie ou cherchent au loin de nouvelles voies d'échange. Ou encore il eût été un artiste, un érudit, ardemment donné à son art ou à la science choisie..., et tout cela avec un succès égal à l'ardeur qu'il y aurait apportée.

L'occasion le fit se tourner vers l'alpinisme qui se levait sur son pays alors qu'il entrait dans la jeunesse. Mais en cela, plus que le délice des yeux et la renommée, son noble esprit chercha la solitude qui inspire les grandes pensées et les joies que donnent les victoires de la volonté — les difficultés aussi et les périls, non certes par un vain désir d'émotions fortes, mais pour mieux tremper son âme même et discerner, au cours de ces émotions, le fond de sa propre nature.

Dans l'alpiniste, il y a le poète, le peintre, le penseur, le citoyen, un cœur ouvert à tous les sentiments élevés, une intelligence curieuse de toute science, un observateur qui, sur la montagne, voit au loin et à son entour et en lui-même, mille choses que la plupart ne savent voir; et, de toutes ces choses vues, il fait comme une nourriture pour sa propre conscience en même temps qu'une admirable matière vivante et lumineuse pour la pensée d'autrui.

Et il y a aussi l'écrivain.

La pédanterie réprouverait peut-être, de ci, de là, en son livre, quelques phrases ou quelques vocables, et le critique subtil en trouverait le style parfois inégal, ou décousu et dénué d'art, sur certains points. Mais il est en tout lieu efficace, de cette efficacité qui ne se peut rencontrer que dans les livres de ceux qui sentirent profondément leur sujet avant que d'en écrire et qui, l'ayant porté en leur cerveau de longues années, le développent avec un grand amour, revivant, au cours de ce travail, leur vie et, presque, prenant une part nouvelle à des actions passées.

Et là où toute recherche d'habileté fait défaut, ce défaut même plaît : la sincérité tient lieu de toute recherche — l'ingénuité de l'écrivain est une originalité et une grâce. Et l'on assiste à la façon dont il poursuit parfois une phrase fuyante pour mieux exprimer une pensée complexe ou un sentiment intime, avec la curiosité et la sympathie dont on accompagne mentalement les efforts de l'alpiniste au long d'une pente roide.

Et, des rares endroits où il semble que sa plume s'attarde, incertaine, en des détails qui semblent superflus, voici que viennent compenser avec usure le lecteur un grand nombre de pages claires et faciles qui courent et brillent à la façon des jeunes eaux sur les montagnes.

Un parfum d'herbes et de fleurs alpestres

s'élançe de ces pages et vient caresser le front penché sur le livre ; c'est comme si le vent sain et gaillard du Matterhorn soufflait à l'entour ; on sent comme le fraichissement des sapins et des neiges — et il semble que l'air se fasse plus vif à chaque page tournée....

Plus qu'en tout autre livre traitant de semblables choses, l'effet agréable et singulier que produit en celui qui lit la vision constante de l'auteur, le précédant et l'attirant en haut à sa suite comme un guide vigoureux, est sensible en celui-ci, en même temps que la tendance assidue de toutes ses aspirations et de toutes ses forces vers un but ardu et solitaire qui dépasse les habituelles choses terrestres.

Ici et là, au cours d'une telle lecture, l'imagination, toute prise et dominée par la montagne, entend, comme dans l'illusion d'un rêve, le bruit sourd des avalanches, les éclats des glaciers qui se fendent, le sifflement de la tourmente, et elle voit, comme en des déchirures soudaines de nuages, d'énormes murailles de roche apparaître et d'immenses horizons lointains.

Il arrive que, tout en lisant, parfois, notre souvenir se reporte vers les livres ordinaires qui reflètent la vie sociale : c'est alors comme s'il nous était donné de voir, du haut d'une cime faite blanche par l'aube, la plaine brumeuse. Après ce regard, nous aspirons avec une volupté plus

intense l'air limpide des altitudes, et notre âme se sent toute remplie par la joie de la solitude et du silence, comme enivrée de liberté et de grandeur.

Et l'énergie qui émane du retour de ces récits et de ces descriptions, où sonne partout l'écho des lutttes ardentes et des efforts du corps et de l'esprit, nous jette plus résolu, après notre lecture, vers quelque tâche que nous ayons à entreprendre ou à reprendre, vers quelque difficulté ou quelque épreuve contre laquelle nous ayons à lutter.

Et ceci est admirable : la voix qui nous dit tant de fortes choses est toujours modeste et douce.

Ce livre est donc un très beau livre, et certainement utile aussi.

Celui qui n'a point vu la montagne entrera, par lui, dans un monde absolument différent de celui dans lequel il vit, un monde où il trouvera des caractères, des passions, des formes de vertu et de hauteur d'âme qu'il ne soupçonnait point auparavant. Il y verra aussi comment est né l'alpinisme italien dont la conquête du Cervin fut tout juste la première gloire. Et de la passion pour la montagne il connaîtra l'essence intime et les fruits les meilleurs.

Ceux qui passèrent par la montagne sans l'avoir

étudiée et n'en conservent que de vagues souvenirs de beauté unis à beaucoup de curiosités inassouvies, n'y trouveront point seulement une grande abondance de notes topographiques et historiques offertes sous une forme agréable, mais encore, en une provision de citations intelligemment choisies et réparties avec opportunité, l'existence d'une littérature alpine européenne scientifique et artistique, riche et variée, dont ils inclineront à chercher les œuvres.

Les alpinistes novices y apprendront d'un maître incomparable comment à l'audace il faut unir la prudence, avec quelle prévoyance doivent être préparées les entreprises hardies, et comment d'une passion qui n'est pour plusieurs qu'un simple exercice physique peuvent dériver des jouissances intellectuelles infiniment élevées, de la force et du courage pour les batailles de la vie et des trésors de souvenirs réconfortants pour l'âge avancé.

Et à tous il sera agréable de connaître intimement un concitoyen qui a su avoir ce mérite, rare extrêmement, de gravir les sommets les plus élevés des Alpes et d'acquérir une haute culture et d'être devenu un écrivain, dans les brefs loisirs que lui concédait le souci des affaires; un homme pour lequel la devise « *Excelsior!* » ne fut point seulement une devise d'alpiniste mais encore une règle de toute la vie; un Italien, qui,

aux qualités les plus géniales de sa propre race, unit toutes celles dont les gens d'un caractère plus tenace et plus grave nous reprochent de manquer, — une intelligence faite de sérénité, un cœur bon et intrépide, une âme de poète gouvernée par une volonté de fer.

EDMONDO DE AMICIS.

« Let me ask leave to pay a tribute of respect and admiration to the once desired Matterhorn, before his head has lost the last rays of a sun departing to gild loftier and more distant ranges, and before he is covered by the waters of oblivion. »

F. CRAUFURD GROVE, 1868.

« Laissez que j'apporte mon tribut d'admiration et de respect au Cervin, l'objet autrefois de tant de désirs, avant que les derniers rayons d'un soleil qui décline de ce côté pour s'en aller irradier ailleurs d'autres chaînes plus lointaines et plus hautes, n'aient quitté sa tête, et avant que ne l'aient submergé les vagues profondes de l'oubli. »

LE MONT CERVIN

CHAPITRE I LES PRÉCURSEURS

Felices animos, quibus haec cognoscere primis
Inque domos superas scandere cura fuit!
Credibile est illos pariter vitiisque locisque
Alius humanis exeruisse caput.

(OVIDE. *Fast.*, I.)

Au commencement, le mont était renfermé dans une immense chaîne, comme l'œuvre d'art au cœur du bloc de marbre rude. L'Artisan dut travailler des milliers d'années pour en révéler les admirables formes.

Il n'y avait pas d'êtres alentour pour applaudir. Le Créateur solitaire, insatisfait, continuait à sculpter son œuvre avec le labeur tenace de l'artiste qui ne se hâte point, attentif seulement à ce que celle-ci surgisse belle et grande. Par le gel et par les neiges, par les pluies et le soleil, il affinait le monument : il incisait des cannelures sur ses vastes parois, il découpait son couronnement en gigantesques dentelles, il en

amenuisait la pointe élevée jusqu'au ciel. Et le temps, le grand coloriste, revêtait les parties achevées de l'œuvre d'une patine mystérieuse qui changeait sa couleur suivant les mouvements de la lumière, émailant d'un oxyde brun de métal les stratifications puissantes des blocs serpentins, voilant d'une douce couleur d'or les masses calcaires et faisant briller les lamelles délicates des micas.

D'immenses torrents de glace enveloppèrent les bases du colosse et comblèrent les vallées, marquant sur les hautes murailles les signes de leur passage. Ils envahirent la plaine, poussant devant eux des étendues démesurées de masses rocheuses, de cailloux et de limon. C'étaient là les débris des monuments alpins, — débris si grands qu'ils formèrent d'autres petites montagnes dans les plaines éloignées.

Puis, aux paysages antiques, sauvages et inhospitaliers, succédèrent sur les versants de la montagne d'autres paysages plus riants et plus doux. Le grand fleuve trouble dans la grande vallée, les torrents limpides dans les vallées plus petites recommencèrent à couler dans le lit qu'avaient occupé les glaciers. Et les pentes, fécondées par l'eau, se réjouirent de forêts nouvelles et de prairies.

La terre était apte à accueillir l'homme qui devait en être le maître.

Quelle fut la pensée du premier homme qui, s'aventurant un jour, haletant, à la poursuite d'une bête sauvage, par la solitaire vallée montante, vit s'ériger, à travers les rameaux de l'épaisse forêt, la pyramide âpre et démesurée?

Le Cervin n'était point alors peut-être tel que nous le voyons aujourd'hui, une ruine démantelée et

rugueuse, mais un mont plus vaste et colossal.

Cet homme primitif dut le regarder avec étonnement, durant qu'il entendait, pris d'une peur nouvelle, tonner les avalanches. En bas, à son retour, il dut raconter aux siens, rassemblés dans la caverne, les choses merveilleuses qu'il avait découvertes sur les hauteurs : les odorantes forêts de pin, les pâturages fleuris, les glaciers scintillants, les aigles énormes, les étranges chèvres aux grandes cornes recourbées, les serpents et les dragons. Il dut redire qu'une forme de montagne lui était apparue, si aiguë et élevée qu'on n'en avait point vu de semblable jusqu'alors, et au faite de laquelle un démon hurlait en faisant rouler des masses.

Les premières familles qui montèrent chercher leur demeure au pied du colosse y vinrent, poussées probablement vers les hautes régions par la terreur que leur inspiraient d'autres hommes plus barbares et plus forts qui envahissaient dans ce temps la vallée inférieure; peut-être aussi y furent-ils attirés par les beaux pâturages doux à leurs troupeaux.

C'étaient de rudes pasteurs aux longs cheveux, couverts de toisons et habitués à chasser les bêtes sauvages. Et, de ce lieu élevé, il fut donné à ces hommes de contempler longuement la mystérieuse pyramide, heureuse, comme réjouie parfois aux rayons du soleil, et à d'autres fois comme menaçante sous les nuages. Et ils durent l'adorer comme un trône de l'occulte dieu Pennin, le génie antique de ces Alpes.

A ses pieds les siècles passèrent; les peuples prirent un nom : ce furent les Salasses de ce côté, les Seduni de l'autre.

Dans la grande vallée, les légionnaires romains parurent, lançant des ponts hardis et posant leurs solides

bornes milliaires, au long des chemins; les anciens Salasses malgré des prodiges de valeur durent succomber, et les aigles de l'Empire refermèrent leurs serres sur la capitale alpine. Mais, d'au delà des montagnes, se ruèrent des hordes de barbares qui se poussaient en avant les unes les autres et jetaient la destruction sur leur passage. Devant eux croulèrent les massives murailles d'Augusta, le théâtre et les temples.

D'autres temples surgirent, donnés à une foi nouvelle, d'autres villes, avec un idéal différent de vie, d'art et d'amour. Après un bref cliquetis d'armes, une éphémère harmonie de chants, les remparts fragiles des manoirs de Challand tombèrent à leur tour et les salles des chevaliers et des trouvères se firent désertes dans leurs ruines.

Ainsi, parmi des alternatives rapides de périodes obscures ou glorieuses, de paix profonde et de luttes féroces, d'autres siècles s'écoulèrent. L'antique Doire grise descendait à la plaine, narrant dans le bruit de ses eaux les gloires de la vallée, depuis la légende mythique de Cordelo, un des compagnons de l'Hercule grec, qui fondait la première cité des Salasses, jusqu'à l'histoire vraie du Saint de Menton, qui, sur les cols élevés, auprès des autels païens, érigea les premiers hospices des Alpes.

En haut, au fond du vallon bref d'où jaillissait le torrent Marmore, le grand Mont s'élevait comme une tour solitaire, enveloppé dans l'ombre d'une crainte sacrée.

Déjà un nom lui avait été donné confusément : le *Mons Silvius*, et l'on ne sait s'il avait reçu ce nom en mémoire de quelque illustre capitaine romain ou, plus simplement, à cause des forêts qui entouraient sa base.

Toutefois, c'était encore là un nom générique, attribué plus à la chaîne dont le Mont faisait partie qu'au Mont lui-même — un nom comme de famille, point encore un nom propre, car les anciens ne connurent point, comme nous la connaissons, la personnalité de chaque cime. Ils ne donnaient d'attention, eux, au long des chaînes altières, qu'aux points où celles-ci concédaient un passage à travers les massifs. Et les cols, non pas les hautes cimes, devinrent d'abord l'objet de noms choisis, comme aussi des lieux privilégiés par quelque autel à des idoles propices.

C'est ainsi que le col, à l'orient du Mont, qui unissait primitivement la vallée d'Augusta au pays des Seduni, obtint déjà dans l'antiquité une célébrité véritable, alors que la grande montagne demeurait ignorée.

Il n'y a pas de preuves certaines pour affirmer que les Romains traversèrent le col qui porte à présent le nom de Saint-Théodule ; cependant les réfugiés d'Augusta le connurent quand, la tutelle de Rome venant à manquer, ils cherchèrent par les hauteurs le chemin désespéré de la fuite, durant que les barbares, dans la grande vallée, disséminaient la mort¹. Ils emportaient avec eux leurs trésors par les âpres glaciers du Silvius ; il leur arriva de les perdre sur le chemin ou encore de les ensevelir pour les défendre, de telle sorte qu'ils reviennent aujourd'hui à la lumière après tant de siècles révolus.

On croit que les sœurs de sainte Catherine passèrent aussi le col du Silvius quand, au XII^e siècle par suite des guerres cruelles, elles durent abandonner leurs riches possessions et leur couvent de la Vallesia, pour

1. V. Théodule (Col de Saint-).

venir dans l'autre vallée, celle d'Augusta, chercher un refuge à l'ermitage modeste d'Antey¹.

Les pèlerins de la vallée d'Aoste qui allaient en priant aux sanctuaires du Valais et de Schwytz, poussés par leur foi à affronter ces neiges, connurent aussi le col; peut-être levèrent-ils un regard effrayé vers le Mont formidable plein de menaces, et leur parut-il que c'était une expiation digne des grandes fautes que d'affronter les périls de ses glaciers.

D'autres hommes, ignorés et rudes, allaient faisant l'ascension du Silvius : des familles allemandes, immigrant en Italie, quelque soldatesque occupant le col dans les années de guerre² ou de peste. Et ceux-ci racontaient à leur retour des histoires effrayantes de démons et de saints, d'abîmes ouverts à chaque pas, d'échos miraculeux, d'orages soudains et d'avalanches précipitées en bas le long des flancs de la montagne.

L'obscur souvenir de ces passages fut consacré par la légende d'Ahaschévérus^{*}, l'éternel voyageur, qui trois fois, à des siècles d'intervalle, aurait traversé le col en le maudissant.

Mais personne ne songeait à admirer le Cervin. Ni la terreur mystique des âmes pieuses, ni la calme et inintelligente contemplation des pasteurs de Valtorina^{*} et de Praborno^{*}, n'avaient pu donner naissance à l'idée de sa beauté sublime. Le mont Silvius n'était pas fait pour l'homme.

Il nous paraît étrange à nous, aujourd'hui, que les esprits soient si longtemps restés fermés aux leçons graves et sereines de la montagne, et que, enserrés en

1. V. AUX NOTES : Dames de Sainte-Catherine.

2. V. AUX NOTES : CHALLAND.

* Les astérisques placées dans le texte renvoient à l'Appendice.

des préjugés irraisonnés ou une piété craintive, ils ne se soient point élevés plutôt jusqu'à la jouissance très simple et naturelle que peut donner ce qui est beau et grand ; il fallut un de ces moments exceptionnels dans lesquels l'intelligence humaine paraît s'ouvrir à de plus vastes et sereines visions de vérité et de beauté, pour que quelques êtres d'élection s'approchassent des montagnes avec un autre sentiment que celui d'une ignorante répulsion ou d'une superstitieuse frayeur.

Ce furent des hommes éveillés au souffle bienfaisant de la Renaissance, qui, les premiers, ressentirent la fascination des montagnes remplies de mystères et eurent la curiosité de leurs périls.

Aegidius Tschudi, le plus reculé des topographes et des historiographes des Alpes, fut le premier à mentionner le col dans un ouvrage « De Prisca ac Vera Alpina Raethia », qui fut publié à Bâle en 1558. Il s'approcha du mont Cervin avec un esprit comblé du désir de l'étude, quand, durant ses voyages alpestres, il lui advint de toucher le sommet du col. Une trace de cette visite au Silvius demeure dans un fragment d'autobiographie qui précède le livre second de la « Gallia comata », un autre de ses ouvrages, où le col est longuement décrit. Mais il ne semble point qu'il ait donné une attention particulière au grand Mont.

Josias Simler, lui aussi, — que l'on en est venu à considérer comme le père de l'alpinisme — garde le silence sur la grande forme merveilleuse dans son ouvrage « De Alpibus Commentarius » lequel fut édité en 1574, où il écrivait (p. 74) : « *Apud Sedunos mons est quem quidam Silvium nuncupant, Salassi Rosae nomen ei imposuerunt; in hoc monte ingens est glaciæ perpetuæ cumulus per quem transitur ad Salassos* »,

à quoi il ajoutait brièvement « *et tamen illi ad huc altiora et magis rigida iuga imminet.* »

Il ne dit point autre chose.

Le Cervin demeura encore deux siècles dans cet oubli profond, jusqu'à ce qu'un homme, formé dans les efforts d'un idéal novateur qui devait préparer la révolution, se présentât à lui pour scruter d'un regard averti les secrets de son admirable structure, et pour en révéler aux autres hommes la beauté.

Celui-ci fut M. de Saussure, le même qui déjà avait inventé et étudié un autre colossal édifice des Alpes, le Mont-Blanc.



En 1787, Horace Benoit de Saussure fait l'ascension du Mont-Blanc : deux ans plus tard il arrive au pied du Cervin et l'admire.

Mais le Cervin n'a point à le craindre. Cet homme qui, durant tant d'années¹, a fait de la conquête de la plus haute cime des Alpes le rêve ardent de sa vie, et l'a enfin réalisé, n'éprouve point devant l'étrange pyramide le désir de l'ascension. Il n'espère point en pouvoir mesurer la hauteur en portant à son sommet le baromètre. Et il écrit :

« Ses flancs abrupts, lesquels ne donnent même pas prise à la neige, sont tels qu'ils ne sauraient concéder de voie d'accès² ».

Une immense curiosité scientifique seulement, avec une haute admiration, éclatent en lui devant la « fière

1. Dès l'année 1760, de Saussure avait promis une récompense à qui trouverait une voie d'accès au Mont-Blanc.

2. V. DE SAUSSURE. *Voyages dans les Alpes*, vol. IV, p. 589, 408, 458, 442, 445.

cime qui s'élève à une énorme hauteur, pareille à un obélisque triangulaire, et qui semble taillée au scalpel ».

La recherche aiguë de son regard se fixe sur cet os énorme, émergeant à nu hors de l'enveloppe terrestre et qui lui dévoile d'infinis secrets sur l'anatomie du grand corps. Son intelligence novatrice devine hardiment les causes qui donnèrent au mont sa forme actuelle abrupte et décharnée : le Cervin n'était point sorti ainsi, tel un cristal parfait, des mains de la nature ; les siècles avaient travaillé à détruire autour de lui une grande partie de ce que les très anciennes convulsions de la terre avaient édifié.

Le savant médite sur les forces immenses qui brisèrent et balayèrent tout ce qui manque à la pyramide ; il retrouve au loin les déchets énormes tombés de là-haut dans les vallées et dans les bassins subalpins¹. Et il s'en va avec le ferme propos de revenir pour examiner de plus près « la roche magnifique ».

Il serait bon, pour pouvoir juger de ce qu'étaient peu connus dans ce temps-là les vallées et les passages à l'entour de la montagne, de lire l'ouvrage

1. - Quelle force n'a-t-il pas fallu pour rompre et balayer tout ce qui manque à cette pyramide ! Car on ne voit autour d'elle aucun entassement de fragments ; on n'y voit que d'autres cimes qui sont elles-mêmes adhérentes au sol, et dont les flancs, également déchirés, indiquent d'immenses débris dont on ne voit aucune trace dans le voisinage. Sans doute ce sont ces débris qui sous la forme de cailloux, de blocs et de sable remplissent nos vallées et nos bassins, où ils sont descendus, les uns par le Valais, les autres par la vallée d'Aoste du côté de la Lombardie. » (DE SAUSSURE, *Voyages*.)

de Grüner sur les glaciers de la Suisse¹, où se trouve décrite, avec ses passages, la vallée de Matt (Zermatt) :

« On fait six lieues sur la glace pour se rendre de Paraborque, qui est dans le Val de Vicher, à la vallée de Tornenche; ce chemin est rempli d'élévations, de cavités et de crevasses difficiles et dangereuses pour les voyageurs.... Les passages dont j'ai parlé ne sont praticables que dans les plus grandes chaleurs de l'été; partout ailleurs cette vallée de glace est inaccessible; personne n'ose s'y risquer, et je ne peux en donner ni dessin ni description détaillée ».

Marc Bourrit, un autre Genevois dévoué aux montagnes, qui avait même précédé M. de Saussure dans quelques investigations à l'entour du Mont-Blanc, semblait ignorer alors le Cervin. Durant ses voyages parmi les monts Valaisans à la recherche d'une mystérieuse *vallée de glaces immenses*², il s'était avancé pourtant jusqu'assez près de lui. Ayant pénétré par Bagnes et se dirigeant vers le mont Velan, il avait vu, des hauteurs de Chermontane, l'énorme groupe de cimes « dévastées et en grande partie non recouvertes de neige, au delà desquelles devait être la plaine de Lombardie ». Mais, dans le récit enthousiaste de sa découverte, le nom du Cervin est passé sous silence. Il entendait explorer à nouveau cette chaîne; il y fut cette fois devancé par M. de Saussure.

M. de Saussure, au cours de sa première excursion dans cette partie des Alpes, était arrivé par Ayas au

1. *Histoire naturelle des Glaciers de la Suisse*. Traduit de l'allemand et publié à Paris en 1770.

2. *Nouvelle Description des Glacières, Vallées de glace et Glaciers qui forment la grande chaîne des Alpes de Suisse, d'Italie et de Savoie*. — M. T. BOURRIT, 1785.



Phot. G. Réy.

BREUIL — MAISON DE SAUSSURE.

col des Cimes Blanches, où le Cervin lui était apparu dans toute sa noblesse; et, venu à Breuil, il était monté jusqu'au Théodule en se faisant accompagner par Jean-Baptiste Hérin, le premier guide de Val-tournanche dont le nom apparaisse dans le récit d'un voyageur¹.

Mais pour sa seconde excursion, qui eut lieu en 1702, il change d'itinéraire : il arrive par le val Tournanche, qu'il prend soin d'étudier et de décrire; il monte au col du Théodule, où il passe trois jours à analyser la structure du Cervin, dont il mesure le premier la hauteur; il recueille des pierres, des fleurs et des insectes. Rien n'échappe à sa recherche attentive : du maigre lichen attaché aux roches, jusqu'à la minuscule mouche des glaciers qui sautille vigoureuse sur les neiges, dans le froid, et dont il semble que la vie à ces hauteurs soit un prodige. La nuit, il se retire sous la tente, dressée près des débris de l'antique redoute, sur le sommet du col². Dans ces jours, il monte au petit Cervin, auquel il donne le nom de Cime brune du Breithorn.

L'apparition de ce premier voyageur et son long séjour sur le col demeurèrent gravés dans l'imagination des montagnards de ce lieu. Pendant de nombreuses années, les bergers de Breuil se souvinrent du grand homme — M. Hirzel-Escher, qui passa par là en 1822, l'atteste — et ils parlaient de lui avec une sorte de vénération. La modeste petite maison qui lui servit d'asile à Breuil porte encore le nom de *Maison De Saussure*.

1. - .. Notre brave guide, chez qui nous avons logé aux chalets de Breuil et que je recommande à ceux qui feront ce voyage. - (DE SAUSSURE, *Voyages*.)

2. V. aux notes : Fort Saint-Théodule.

C'était son septième voyage dans les Alpes. Ce fut le dernier. M. de Saussure nous a laissé, dans son œuvre écrite, un trésor d'observations profondes et géniales. Mais, au travers des sévères recherches scientifiques, à chaque page, un intense enthousiasme apparaît pour les beautés de la région alpestre. On dirait qu'il donne aux montagnes un amour passionné en échange des révélations dont elles lui font largesse. Le savant devient en lui, parfois, poète et peintre; son récit est clair et facile, privé des formes convenues dont on revêt trop souvent l'enthousiasme. Mais la simplicité et le calme de sa parole nous donnent toute la sérénité de la montagne. C'est pourquoi la lecture de ses *Voyages* est pleine d'un vif intérêt, même pour le profane. Et cette œuvre s'est conservée si fraîche et jeune à travers les années, qu'elle doit, encore aujourd'hui, servir de modèle à celui qui étudie les montagnes et veut en écrire.

Töpffer a noté, comme un fait curieux, que cet homme qui, mieux que tous, a compris et fait comprendre les Alpes, — un des rares qui en aient fait passer dans leur style le caractère et la grandeur — fut un studieux positif, habitué à manier et à consulter le baromètre et l'hygromètre, et que, entre les poètes et les artistes venus après lui chanter et peindre les mêmes lieux, pas un seul n'a su l'égaliser.

Nous, à qui il fut donné de pouvoir suivre les phases infiniment lentes du développement de l'intérêt humain concernant les Alpes, nous trouvons logique que, devant tout autre, les géologues en soient venus à les désirer puisqu'elles étaient les documents premiers de leur science.

La platonique contemplation du paysage alpin, qui comblait d'une quiétude poétique et reconfortait

l'esprit agité de son grand concitoyen Jean-Jacques Rousseau, ne pouvait suffire à de Saussure. Le géologue devait toucher les cimes, les éprouver de son marteau, en emporter des éclats, lutter corps à corps avec la montagne pour lui arracher ses secrets : voilà pourquoi la science de la géologie fut la source véritable de l'alpinisme.

La publication du livre de M. de Saussure, qui fut faite en 1796, révéla au monde des savants et des voyageurs des lieux et des beautés auparavant ignorés.

Ce fut alors que l'on commença de se porter au Cervin. Ces premiers venus arrivaient de loin : la mémoire subsiste d'un groupé d'Anglais qui, dans l'été de 1800, traversa le grand Saint-Bernard quelques mois après le passage de Bonaparte. Ils vinrent à Aoste et puis à Valtournanche. Ils dormirent dans les chaumières de Breuil et traversèrent le col du Théodule, qui fut appelé par eux Mont Rose*. Et le Cervin fut de leur part l'objet d'une intense et constante admiration.

M. Cade, un de ceux-ci, qui décrivit le voyage, raconte que, durant qu'ils montaient par la vallée, ils éveillaient partout l'attention des bons montagnards, lesquels abandonnaient le travail de leurs champs et accouraient, désireux de voir les passants insolites et de les interroger¹. Dans l'isolement auquel étaient accoutumés les habitants de ces vallées ignorées, ce devait être, en effet, pour eux un curieux spectacle que celui de l'arrivée de ces voyageurs qui portaient des vêtements suivant des modes exotiques et parlaient une langue étrange.

1. *Alpine Journal*, VII, 456

Ils sentirent que c'étaient là des gens riches, et même ils inclinèrent quelquefois à exagérer leur richesse. Dans leur rude bon sens, ils ne pouvaient arriver à comprendre pourquoi ceux-là qui avaient en leurs maisons toutes leurs aises venaient se jeter dans leur pays pauvre, entre des montagnes inhospitalières, et montaient à pied par des sentiers fatigants, alors qu'ils avaient à leur service les facilités des belles routes, les chevaux et les voitures. Et ils tissaient sur ces nouveaux venus, dans leur esprit, les plus absurdes hypothèses.

En ce temps, pour les hommes de la montagne, celle-ci se divisait en deux zones distinctes : la montagne utile, celle qui produisait l'herbe des pâturages et le bois des forêts, celle encore où se trouvait la mine, où pouvait tourner la roue d'un moulin, celle qui permettait une communication facile avec les vallées voisines, tout au plus celle où l'on chassait le chamois ; et la montagne inutile : celle qui allait du niveau des neiges éternelles, en haut, jusqu'au ciel. Et, à voir ces voyageurs qui affrontaient, sans objet apparent, les périls des glaciers, les montagnards étaient naturellement induits à rechercher à leur venue mille raisons fantastiques et diverses et ils ne trouvaient point la seule véritable : la raison de leur plaisir ou de l'étude. Ayant surpris le géologue durant qu'il frappait les pierres de son marteau et comblait ses poches de cailloux inutiles, ils doutèrent si ce n'était point un chercheur de trésors. Le botaniste, qui recueillait des herbes dans sa mystérieuse boîte verte, devint pour eux un alchimiste. Et ces autres, qui dessinaient ou regardaient autour d'eux attentifs et notaient chaque chose, devinrent, pour leurs intelligences obscures, les agents secrets de quelque gou-

vernement étranger. Dans la meilleure des hypothèses, ces passants étaient des originaux ou des fous : c'est pourquoi on les regardait avec méfiance¹.

De quelque façon que l'on réfléchisse à la facilité avec laquelle il nous est donné de voyager dans les Alpes, aujourd'hui où les chemins de fer nous portent rapidement au pied des montagnes et dans les vallées, où des routes carrossables montent à des altitudes de mille cinq cents mètres, où dans presque chaque village on trouve une modeste auberge et où nous nous acheminons vers les cimes, ayant entre les mains un bon Guide comme celui de MM. Martelli, Vaccarone et Bobba, on ne peut que se souvenir avec admiration de ces anciens voyageurs inexpérimentés et incompris qui, après un long voyage, pénétraient par de mauvais sentiers dans des régions ignorées presque, où ils ne trouvaient qu'un gîte pénible. Ils arrivaient de la sorte, emplis d'un émerveillement nouveau, parmi les habitants des Alpes qui vivaient encore, dans ce temps, de leur vie primitive obscure et rude et ne savaient point que des poètes et des savants allaient chantant et étudiant les beautés et les secrets de leurs montagnes, inconscients aussi de la sympathie naissante qui montait du monde civilisé vers leurs chaumières dénuées et les roches inhospitalières.

Il me plaît de penser que, parmi ces premiers voyageurs, il s'en sera trouvé quelques-uns qui auront tenu entre leurs mains ce primitif Guide de la Suisse composé par Johann Gottfried Ebel, qui fut publié à Zurich sur le déclin du xviii^e siècle — et traduit et

1. V. aux notes : FOMMS.

accommodé à l'usage des Anglais en 1818, — lequel était comme l'A B C du voyageur dans les Alpes. Parmi les règles minutieuses qui y étaient données sur le mode d'affronter les périls des montagnes, il se trouvait ce précepte curieux : « Avant de vous aventurer dans un pas difficile, rassasiez vos yeux de la vue des précipices, jusqu'à ce que l'impression qu'ils peuvent produire sur votre imagination soit épuisée et que vous soyez devenus capables de les regarder de sang-froid. »

Il y était également recommandé avec instance aux *touristes*, s'ils voulaient tirer de leurs excursions à la fois une jouissance et un avantage, de saluer amicalement tous ceux qui se présenteraient sur leur chemin et de converser d'une façon affable avec les indigènes, en un mot, de dépouiller tout orgueil et toute vanité, laissant à la maison les préjugés de caste et de haut lignage pour ne porter dans les montagnes que *l'homme seul — the man alone*.

Dans ce livre, il n'était point parlé de Valtournanche, sinon incidemment dans les index. Le Cervin y apparaissait sous les trois noms de : Silvius, Matterhorn, Mont-Cervin, et il y était décrit brièvement comme *un des plus superbes et merveilleux obélisques des Alpes*.

Cette curieuse notice y était inscrite sur Zermatt : « Un lieu qui pourra peut-être intéresser le touriste est la vallée de Praborgne; elle est limitée par des glaciers immenses qui descendent jusqu'au fond de la vallée; le village de Praborgne est assez élevé et domine ces glaciers d'une grande hauteur. Son climat est doux presque autant que le climat d'Italie, et l'on y peut trouver des plantes des pays chauds à des altitudes considérables, au-dessus des glaces. »

Les itinéraires, dans ce premier guide, étaient pour la plupart incomplets et pauvrement décrits. Le *Hand-Book* de Murray, qui devait servir de modèle aux Guides pour les voyageurs des Alpes, ne parut pour la première fois qu'en 1858, et l'*Itinéraire* de Joanne en 1841.

Les chemins de fer, quand il y en avait, s'arrêtaient à cent milles de distance des centres alpins, et l'idée de percer les montagnes n'était pas encore née. On ne pouvait arriver à Aoste qu'après de nombreuses étapes de voiture. Trois jours étaient nécessaires pour faire le trajet de Turin à Saint-Vincent. Aujourd'hui de Paris à Zermatt il ne faut que dix-huit heures.

Des brigands entouraient Ivree; des ours et des loups infestaient les environs de Châtillon¹. Le voyage n'était ni sûr, ni commode: et parfois il devenait utile de tirer de sa poche un pistolet, suivant qu'il advint au peintre Brockedon² qui, en 1821, se trouva aux prises avec la brutalité des douaniers de Pâquier. Aujourd'hui les ours et les brigands ont disparu et les douaniers sont devenus de braves gens.

Il fallait, alors, une singulière force de caractère, jointe à un certain esprit d'aventure et d'excentricité, pour affronter les vicissitudes des voyages alpins. Certes, l'état d'âme avec lequel nos ancêtres se lançaient dans les régions inconnues des neiges devait être bien différent de celui des excursionnistes actuels.

Peut-être ceux-là s'armaient-ils d'un héroïsme superflu et voyaient-ils des périls là où nous ne voyons que de légères difficultés. Mais, en échange des désagréments et des obstacles, ils recevaient l'émotion de

1. La commune de Châtillon payait 200 francs la capture d'un ours, et 100 francs celle d'une louve.

l'imprévu. Les vallées se révélèrent à eux dans toute la poésie de leur solitude, dans leur intacte simplicité primitive. Les montagnes leur sussurèrent timidement des secrets que nul autre avant eux n'avait entendus.

Un sens profond de curiosité, le besoin d'admirer, l'allégresse et l'enthousiasme d'une jeunesse qui ouvre son intelligence à un nouvel idéal se manifestent dans les pages écrites par ces devanciers.

Un monde neuf se découvrait devant eux. Ces hommes de génie, ces étrangers qui allaient traversant les Alpes, en arrivant sur les hauteurs des chaînes, regardaient avidement vers notre pays. De là-haut, du milieu des neiges glacées, ils cherchaient la terre où les orangers fleurissent, et déjà il leur semblait que le ciel était plus bleu à l'horizon, les pentes des vallées plus douces. C'était tout au fond, là-bas, le mirage de l'« Italia », le rêve éternel des intelligences du Nord.

Les premiers, ils nous révélèrent que dans nos obscures vallées se trouvaient des monuments merveilleux, et ils nous apprirent à les admirer. Les montagnards les avaient crus des chercheurs de trésors et ils ne s'étaient point trompés : ils le furent, en effet, eux qui découvrirent et nous donnèrent la montagne, trésor, non encore épuisé, d'enthousiasmes et d'études.

En 1825, le passage du col du Théodule, de Breuil à Zermatt, parut à M. William Brockedon une entreprise difficile. Au retour il lui en vint un accès de fièvre¹. Il raconte que, le long du chemin, sur le glacier, des petits épieux de bois étaient placés qui devaient signaler les endroits périlleux et marquer

1. V. BROCKEDON, note II.

en même temps la direction à suivre. Quand il y en avait deux l'un près de l'autre, c'était l'indice qu'un pont de glace se trouvait là sur une crevasse et que les plus grandes précautions devenaient nécessaires. Il souffrit durant la montée par suite de la raréfaction de l'air et déclare qu'il s'arrêtait à chaque pas. Enfin, arrivé haletant et sans forces sur le haut du col, il lui fut donné de contempler, « plus surprenante que toute autre chose vue, la belle pyramide du Cervin qui jaillit de son lit de glace à cinq mille pieds d'altitude, spectacle inimaginable de grandeur ».

Dans cet « immense amphithéâtre de la nature, renfermé entre des montagnes recouvertes de neiges et de glaces éternellement blanches à travers les âges, devant ces parois superbes, l'intelligence est dépassée; non certes qu'elle devienne incapable de contempler une telle scène, mais elle se sent toute subjuguée par l'immensité des choses contemplées. »

C'est ainsi que Brockedon exprime ses enthousiasmes; et les autres, qui, dans ce même temps, s'approchèrent du Cervin, ne durent point sentir d'autre façon.

Ils étaient peu nombreux encore ceux qui accédaient au pied de la montagne par le Val Tournanche: le révérend Coolidge, chercheur diligent des histoires des Alpes¹, anciennes et nouvelles, ne trouve à citer pour ces années-là, avec M. Brockedon, que M. Hirzel-Escher² de Zurich, lequel, parti de Breuil, traversa le Théodule en 1822, accompagné d'un guide local: Jean-

1. L'histoire alpiniste de cette traversée est largement traitée par le Rév. W. A. B. COOLIDGE, dans son ouvrage déjà cité: *Swiss Travels and Guide Books*.

2. La caravane de M. Hirzel-Escher, en descendant sur

Baptiste Ménabraye — et un Français venant d'Alger qui en 1857 fit la même ascension.

La plupart arrivaient à Zermatt par le Valais, la vallée de Viège¹.

En 1815, le premier, un Français, M. Henry Maynard, accompagné de guides nombreux — parmi lesquels se trouvait le vieux J.-M. Couttet de Chamonix, celui-là même qui avait accompagné M. de Saussure au petit Cervin en 1792² — montait au Théodule et touchait la cime du Breithorn.

En 1821, sir John Herschell, l'illustre astronome anglais, refaisait cette même ascension avec un autre guide de Chamonix. Et à nouveau, en 1850, lord Minto joignait cette cime avec une escouade de douze Chamoniards. Tous pensèrent gravir le mont Rose.

Lord Minto nous a laissé de son voyage un journal plein de nouvelles curieuses et fort précieuses pour l'histoire de l'alpinisme primitif³. Il avait coutume d'emporter un petit morceau de papier bleu et de le confronter à diverses altitudes avec la couleur du ciel. C'était ce même petit fragment que le D^r Paccard avait inauguré dans sa première ascension au Mont-Blanc.

Sur le col il trouve les quatre parois de la cabane construite par les guides de M. de Saussure et y passe la nuit. Surpris par le mauvais temps, il revient à Zermatt où les bonnes gens du pays lui font fête dans

Zermatt, rencontra M. Paul Vincent de Gressoney qui revenait d'une tentative faite pour escalader le mont Rose.

1. Sur le développement de Zermatt, consulter W. A. B. Coolidge (*ouv. cit.*).

2. Renseignement tiré de Forbes, *Travels*, p. 554, note 3. Voir à ce propos A. J. XV, p. 457, et DOLLFUS-AUSSET, *Ascensions dans les hautes régions*, p. 109.

3. V. l'*Alpine Journal*, vol. XVI, n^o 117 et 118.

leur étonnement de le revoir vivant après une nuit passée sur les glaciers du Cervin. Lord Minto nomme *Mont Cervin* le col du Theodule et *Matterhorn* le Cervin; *Mont-Rose* le Breithorn. C'est seulement en arrivant sur cette dernière cime qu'il s'aperçoit de son erreur par la découverte qu'il fait, dans la direction de Macugnaga, d'un autre sommet qu'il suppose être plus élevé que celui sur lequel il se trouve.

De là-haut, il voit le Mont-Blanc, mais, portant ses regards au Cervin, il ne peut se tenir de clamer tout son émerveillement :

« Il est impossible — dit-il — d'exprimer par des paroles l'idée de l'immensité de cette pyramide à la forme régulière et exacte, comme dessinée par un architecte, et qui s'élève à une prodigieuse hauteur, au-dessus des glaces qui en enserrent la base. »

Avant toute autre chose, ce qui frappait l'œil de ces premiers admirateurs du Cervin, c'était la forme architecturale du Mont, forme qui ne semble point produite par le travail aveugle et indifférent de la nature, mais bien par l'œuvre intelligente de tout un peuple sans repos qui lui aurait donné l'empreinte humaine, expressive, de sa puissance.

« Il est si profondément en dehors de tout ce que nous sommes accoutumés à trouver dans les scènes de la nature — écrit le Dr Forbes — que, parmi les idées qui envahissent notre esprit à notre première vision de lui, celles d'art et d'artifice ne sauraient être exclues des autres¹. »

La stupeur, l'inquiétude de leur esprit se faisaient jour dans les exclamations les plus ferventes,

1. Dr J. FORBES : *A physician's Holidays*, 1849, p. 559.

dans les images les plus hardies. Ils comparèrent le Mont à une tour en ruine, à un obélisque blessant le ciel, à une grande figure de sphinx, qui, dans le vaste silence, se serait dressée comme pour une garde mystérieuse, sur son piédestal de glace; et encore à un torse de géant aux épaules tourmentées et aux flancs musculeux qu'un voile blanc, tombé de la tête, entourerait avec de larges plis pour descendre en ondes majestueuses envelopper ses bases (Töpffer).

On découvrit en lui les formes d'un lion au repos, celles du cheval qui se cabre (Ruskin).

On le nomma le Léviathan des montagnes: on le définit: un monument qu'un archange aurait élevé pour sa gloire avant que d'abandonner la terre.

Dans d'autres esprits, il éveilla des visions d'antique mythologie: les cimes du mont Rose apparurent à John Ball comme le solennel conclave des dieux de Scandinavie aux barbes candides et ruisselantes, et le Cervin fut le héros mythique qui fait irruption dans l'assemblée majestueuse.

Pour Dollfus Ausset, le Cervin est, parmi les autres montagnes, comme Achille parmi les héros grecs, lequel concentre sur soi, les regards et l'admiration de tous.

C'était la *merveille des merveilles*, comme le proclama Hinchliff.

Tout ce qu'écrivirent ces premiers admirateurs de la montagne vibre de son grand nom: il semble que la roche inerte et nue gagne peu à peu de la vie aux enthousiasmes des hommes et se revêt du manteau brillant de leurs rêves.

« Les intelligences les plus robustes », observe Edward Whymper, « subirent l'influence de la merveilleuse forme du Mont: des hommes qui avaient

coutume de parler ou d'écrire comme des êtres raisonnables, aussitôt gagnés à sa fascination puissante, semblaient perdre leur sagesse et, laissant toute forme habituelle du discours, se prenaient à déclamer et à parler en poètes (*ranted and rhapsodized*) ».

Parmi ces rhapsodes du Cervin nous trouvons dans ces années-là — de 1854 à 1840 — Elie de Baumont, célèbre géologue français; un naturaliste de Neuchâtel, Desor¹, venu là-haut avec un groupe d'amis dont deux portaient un nom illustre dans la science : Agassiz et Bernhard Studer; un Strasbourgeois, Engelhardt, lequel demeura si plein d'admiration pour Zermatt et ses environs qu'il y revint au moins dix fois de 1855 à 1855 et se plut à décrire ces lieux en deux précieux volumes², traçant aussi des panoramas et des cartes et recueillant des notes minutieuses de minéralogie et de botanique. Celui-ci fut un des premiers et des plus fervents amis de Zermatt.

En ce temps-là, Zermatt était un petit village tranquille et les voyageurs y trouvaient une hospitalité modeste chez le curé ou encore chez le médecin du pays, un certain Herr Lauber. Il n'y venait guère encore, outre les studieux, que quelques recueilleurs de cristaux, d'insectes et de plantes alpines dont on pouvait trouver en cet endroit une ample moisson propre au commerce.

Mais des « touristes », des purs et simples touristes, il n'en était encore pas trace³, et Desor pouvait alors

1. *Excursions et séjours dans les glaciers*, 1844.

2. CHRISTIAN MORITZ ENGELHARDT. *Naturschilderungen*, 1840. *Das Monte Rosa und Matterhorn Gebirg*, 1852.

3. V. COOLIDGE. *Swiss Travels*, p. 279 et suiv.

écrire : « Dans le livre des étrangers (de Herr Lauber), qui en est à sa première année, je reconnus parmi les cinq ou six voyageurs qui m'ont précédé, les noms de personnes toutes de ma connaissance, botanistes ou zoologistes suisses; décidément les touristes n'ont pas encore infesté cette vallée. »

En 1841, James David Forbes, professeur d'histoire naturelle à l'université d'Edimbourg, arrive jusqu'ici : philosophe éminent et géologue, excursionniste très studieux, il fut, dans ses voyages et les livres qu'il en a laissés, le continuateur de l'œuvre de De Saussure. Il admire le Cervin et le déclare le pic le plus surprenant des Alpes, invaincu et invincible — *unscalded and unscalable*¹). Ces paroles, prononcées par un homme qui était, entre tous ses contemporains, grand expert en fait de montagnes, font apparaître quel était alors le sentiment des hommes à l'égard du Cervin et comment, en un temps où l'idée d'explorer les Alpes commençait à se faire jour dans les esprits, le Cervin demeurait à part comme une montagne singulière de laquelle on ne pouvait seulement rêver la conquête. Et tel il demeura un long temps encore : tel le déclarait John Ball, vingt ans après, dans son célèbre Guide. Je note, incidemment, que Forbes appelle le Cervin *Mont Cervin*² et ne se sert que rarement pour le désigner du nom allemand de *Matterhorn*. Le professeur Forbes traversa le Théodule en 1842, monta au Breithorn, et vint à Breuil et à Paquier. Pour lui, qui descendait de contempler les spectacles sauvages du mont Cervin, Valtournanche et son paysage italien devinrent une vision de paradis³.

1. *Travels through the Alps*, éd. 1900, p. 501.

2. Dans son voyage de 1842, le professeur Forbes passa de Valtournanche à Gressoney (V. aux notes : Gressoney).

Entre temps, le géographe Gustave Studer avec le professeur Ulrich éclairaient et traçaient la topographie des montagnes de Zermatt.

Et voici, parmi le chœur des savants qui trouvaient dans le Cervin un argument d'études, que surgit la voix de celui qui ne demande à la montagne qu'une simple et très pure jouissance de l'esprit et de la vue. C'est un philosophe, lui aussi, et un artiste : l'auteur des délicieux *Voyages en Zigzag*, le genevois Rudolph Töpffer.

J'ai rouvert les pages de ces livres excellents, qui délectèrent mon adolescence, pour les interroger sur ce que le Cervin avait dit à cet esprit génial et serein, et je les ai retrouvées fraîches et saines et honnêtes comme autrefois.... Et je me suis souvenu du temps où je les lisais avidement et où je faisais, en regardant leurs curieuses vignettes, des rêves infinis de longues marches en joyeuse compagnie par des vallées verdoyantes et de hautes collines, des rêves de goûters savoureux sur le bord des lacs alpins et de soupers dans de rustiques auberges montagnardes, repas assaisonnés par la gaité intarissable et le grand appétit de la jeunesse.

J'ai reconnu dans ce livre le vieil ami duquel peut-être je reçus le premier désir vague des montagnes.

Töpffer, qui fut le premier à accompagner et à guider des jeunes hommes à travers les Alpes dans un but à la fois d'éducation et de plaisir, commença ses *Voyages en zigzag* en 1852. Mais ce n'est qu'en 1840 qu'il fait mention du Cervin :

« Déjà on parle de la vallée de Zermatt qui s'ouvre à Viège, et des glaciers du mont Cervin, comme offrant des beautés et des horreurs d'un caractère plus grand

ou plus intéressant que ce qu'on va voir à Chamonix et dans l'Oberland. »

Bienheureux celui-là qui vécut dans un temps et dans un lieu où à deux pas de sa maison il pouvait trouver encore des choses ignorées et merveilleuses à découvrir!

Deux ans après Töpffer et ses écoliers parurent à Zermatt. Il a narré ce voyage en un chapitre intitulé : « *Voyage autour du mont Blanc* », un des plus beaux qu'il ait écrits, le plus complet, le plus riche d'expérience; on dirait que, présageant sa fin prochaine, il a voulu recueillir dans ces pages qui furent les dernières, les souvenirs les plus exquis, les enthousiasmes les plus fervents de toute sa vie¹.

Il élève alors un hymne véritable au Cervin. Dans une page précise, large et magnifique, il en décrit la forme, le comparant à un énorme bloc de cristal aux cent facettes, aux reflets multicolores, qui reluit doucement, sans ombres, dans les plus reculées profondeurs du ciel. Revenu à lui, il se demande quelle est la source de l'émotion qu'il éprouve : « D'où vient donc, d'où vient l'intérêt et le charme puissant avec lequel ceci se contemple? »

Et il se répond à lui-même dans une analyse profonde des sensations de l'homme en face de la montagne :

« Ce n'est pourtant ni le pittoresque, ni la demeure possible de l'homme, ni même une merveille gigantesque pour l'œil qui a vu les astres ou pour l'esprit qui conçoit l'univers. La nouveauté, sans doute, pour des citadins surtout : l'aspect si rapproché de la mort, la solitude de l'éternel silence; notre existence, si

1. *Nouveaux Voyages en zigzag.*

frêle, si passagère, mais vivante et douce de pensée, de volonté et d'affection, mise en quelque sorte en contact avec la brute existence et la muette grandeur de ces êtres sans vie : voilà, ce semble, les vagues pensées qui attachent et qui secouent l'âme à la vue de cette scène....

....« Poésie sourde mais puissante, et qui, par cela même qu'elle dirige la pensée vers les grands mystères de la création, captive l'âme et l'élève. » Et il conclut par une profession de foi : « Plus d'un homme qui oubliait Dieu dans la plaine s'est souvenu de lui aux montagnes. »

Dans le volume de Töpffer le célèbre peintre Calame, son maître et son ami, illustre le Cervin par des dessins faits à la façon romantique qui fleurissait en ce temps. C'est un Cervin artificiel, d'une conventionnelle beauté, trop svelte, que nous voyons sur ces premiers dessins, comme aussi sur ceux de Engelhart : un Cervin fantastique, désespérément lisse et tel que le pourrait rêver, dans son sommeil inquiet, un alpiniste de fraîche date qui se serait donné la tâche de le gravir. Une image qui répond plus à l'impression excessive produite sur l'esprit étonné du dessinateur qu'aux formes véritables du mont.

Mais ce fut aux environs de ce temps que parut celui qui étudia le Cervin dans sa structure et dans sa forme, et le dessina et le décrivit dans chacune de ses parties avec la curiosité de l'artiste et l'acuité du savant.

Celui-là fut John Ruskin, type nouveau, original, de philosophe et de géologue, de peintre et de poète, tel que le pouvait créer l'Angleterre dans cette époque d'intense réforme intellectuelle préparatrice d'un apogée de civilisation.

Ruskin fut par excellence le rhapsode du Cervin. Très jeune, à quatorze ans, ayant été amené par ses parents, au cours d'un voyage, jusqu'aux Alpes, il s'était animé pour celles-ci d'un si vif intérêt et d'un amour si fervent que la trace et l'inspiration en demeurèrent dans une grande partie de son œuvre immense.

Il avait même, alors, exprimé dans un style poétique son sentiment : « Les portes de la montagne m'ouvrent une vie nouvelle qui n'aura pas de fin, sinon à la porte de ce mont où il n'y a plus de retour ».

Dans son adolescence, il s'était épris des dessins de Turner, un peintre de montagnes, de crépuscules, d'architectures et de mers, très discuté en Angleterre à cette époque, et de la renommée de qui Ruskin fut par la suite le vaillant et victorieux défenseur.

En même temps et à côté de cette passion d'art, s'était développée, ardente en lui, celle de la recherche scientifique spécialement au point de vue de la géologie. A quinze ans, la lecture des « Voyages » de de Saussure que lui avait donnés son père lui paraissait délectable entre toutes.

Dans ce livre, empreint de sérénité et de profondeur, il lui parut trouver le complément des visions que lui avaient suggéré les aquarelles tourmentées de Turner, ainsi que la raison des lignes orageuses et des merveilleuses couleurs. C'était pour lui les clefs de ce qu'il définissait admirablement « l'architecture de la montagne ».

Ce fut avec ces principes dans l'esprit qu'il vint aux Alpes et ne se fatigua point d'y revenir.

Il est curieux de constater que, lorsque Ruskin arriva pour la première fois à Zermatt, en 1844, et qu'il

lui fut donné de voir le Cervin, celui-ci ne lui plut pas¹.

L'« étrange type de Mont, posé là-haut en plein cœur et dans la plus forte altitude des Alpes mystérieuses » était peut-être trop différent de l'idéal qu'il s'était à l'avance formé des montagnes. Mais il revient, il étudie et rêve longuement à ses pieds, et à la fin le proclame « le plus noble écueil d'Europe » : « *The most noble cliff of Europe* ».

Autour du noble écueil, nous le voyons, attentif à en analyser les lignes, les perspectives, à calculer l'angle d'inclinaison de ses diverses arêtes, et préoccupé de déterminer quel doit être le point exact de la cime². Nous le voyons étudier sur les hautes parois l'intime structure des courbes désordonnées de ses stratifications apparentes, et chercher à traduire par des lignes la véritable expression du mont.

Edward Whymper, examinant un dessin du Cervin, fait par Ruskin en 1849, remarque qu'il s'y révèle des particularités qu'un simple dessinateur eût sans doute négligées et que celui-là seulement, qui s'attache pour les gravir aux roches et se trouve corps à corps avec le mont, peut découvrir et reconnaître comme les traits essentiels de son anatomie.

Ruskin aurait été l'illustrateur idéal d'un livre d'alpinisme; à côté de ses dessins serrés, analytiques et cependant pleins d'émotion, les agréables et poétiques synthèses de Töpfler et de Calame apparaissent superficielles. Mais Ruskin ne fut pas un alpiniste, ni même un fervent ami de l'alpinisme. D'autres aspirations occupèrent tout son esprit; et ses dessins de la

1. V.-W.-G. COLLINGWOOD. *The Life of John Ruskin*, p. 95-96.

2. *The Stones of Venice*, éd. 1898, vol. I, p. 59.

3. V. aux notes : RUSKIN.

montagne lui servirent à illustrer l'enseignement de la beauté dans les formes naturelles qui fut le but de toute sa vie.

Dans l'œuvre consacrée aux peintres modernes¹, il se prévaut à chaque instant des montagnes comme d'un document d'esthétique et d'un argument de morale. En établissant les principes qui le doivent guider dans la description des pierres historiques de Venise, il pose en modèle « la grande masse de pierre, plus sublime que toute autre élevée par les hommes ».

Et c'est pour nous une chose curieuse, en ouvrant son magnifique livre, *Stones of Venice*, plein des splendeurs antiques de la Cité des lagunes, que de lire tout d'abord ce passage :

« Il y a cependant des enseignements plus grands dans les leçons puisées à l'école de la nature que dans celle de l'école de Vitruvius, et un fragment d'un édifice des Alpes peut illustrer d'une façon très singulière les caractères essentiels du revêtement architectural : c'est un fragment d'une grande dimension, un corps de murailles en ruines — dont l'une surplombe — couronné d'une corniche saillant de 150 pieds sur le flanc massif, suspendue à 5000 pieds au-dessus de la base de glace et à 14000 au-dessus du niveau de la mer ; une muraille vraiment majestueuse. et, dans le même temps, l'abîme le plus grand et le rocher le plus fort de toute la chaîne des Alpes : le Mont Cervin. »

Ailleurs, il caresse encore cette idée architecturale du Cervin « monument inaltéré, sculpté en des temps révolus, monument aux éternelles parois lesquelles

1. V. *Moderu painters*, vol. IV.

conservent encore les formes qui y furent gravées dès le commencement, et hausse comme un temple égyptien son front gracieux, doucement coloré par les soleils d'innombrables âges.... Ces soleils, qui s'élevèrent et déclinèrent sur lui continuellement, projettent encore la même ligne d'ombre de l'Orient à l'Occident, et, d'un siècle à l'autre, baisent le même revêtement pourpré des colonnes d'argile, durant que les déserts de sable vont affluant et refluant à ses pieds. *

Certes le mode ruskinien d'admirer et d'enseigner diffère essentiellement de celui simple et classique de De Saussure, comme aussi du romantisme tranquille de Töpffer; son discours, parfois enveloppé, et les hymnes mystiques par lesquelles il ferme quelques-uns de ses chapitres peuvent agréer moins aux sobres studieux des Alpes; cependant, il convient que ceux-ci ne mettent point en oubli et envisagent avec complaisance que ce génie d'élection a laissé tomber une étincelle féconde de son admiration sur un de leurs idéals, et a, avant tout autre, élevé un culte nouveau en associant le Cervin à de hauts rêves d'art et de beauté¹.

On a dit que Ruskin n'était pas ami de l'alpinisme; on lui doit, en fait, la définition bien connue des ascensions difficiles comparées aux mâts de cocagne savonnés — *greased poles* — auxquels s'agrippent les hommes pour conquérir le prix mesquin qui est pendu

1. LESLIE STEPHEN, célèbre alpiniste anglais très autorisé, écrivit à la mort de John Ruskin : « Plusieurs avaient tenté la description des Alpes après de Saussure, mais les chapitres de Ruskin parurent avoir la fraîcheur d'une nouvelle révélation. (*National Review*, avril, 1900.) V. aux notes : LESLIE STEPHEN.

au faite. Il faisait allusion, par cette image ironique aux ascensionnistes du Mont-Blanc¹.

L'indicible joie mystérieuse de posséder la montagne ne lui avait point été révélée. Pour lui comme pour les autres, le Cervin était intangible². Il lui suffit de l'admirer.

Toutefois, la publication de l'œuvre de Ruskin³ dut alors produire une grande impression sur les esprits cultivés d'Angleterre et répandre le désir de voir le mont auquel le jeune esthète avait dédié tant de pages vibrantes d'enthousiasme. On peut facilement s'en convaincre, en recherchant les fréquentes discussions auxquelles cette publication donna lieu et les citations que les livres et articles d'alpinisme, imprimés durant les années suivantes, tirèrent de cette œuvre⁴.

Après Ruskin, d'autres intelligences choisies vinrent encore qui portèrent comme lui au Cervin leur tribut d'admiration et d'étude : John Ball⁵, voyageur infatigable et très cultivé, écrivain de voyages, qui fut, depuis, le premier président du club alpin anglais ; Jacob Siegfried⁶, qui, dans ce même temps, traversa le premier l'Allalin Pass ; Von Tschudi, auteur du Guide suisse (*Schweizer Führer*) publié en 1855 ; les frères A. et H. Schlagintweit qui séjournèrent trois jours au Théodule dans un but d'observation et tentè-

1. Ruskin fut membre du Club alpin anglais de 1869 à 1882.

2. *Modern painters*, vol. IV, p. 251.

3. *The Stones of Venice*, vol. I, fut publié en 1851 ; *Modern painters*, vol. IV, en 1856.

4. Dans le *Guide Murray* (éd. 1851), une page entière de Ruskin est citée à la gloire du Cervin.

5. Le professeur ULMICH, un des plus assidus explorateurs des montagnes de Zermatt et auteur de l'ouvrage : *Die Seitenthäler der Vallis und der Monte-Rosa* (1850), était avec Siegfried,

rent l'ascension de la plus haute cime du mont Rose ; Adams Reilly, qui établit la célèbre carte topographique du Mont Rose, et quelques autres encore.

Tout homme, doué d'une haute intelligence et d'une forte volonté, laisse derrière lui une parcelle de ses enthousiasmes et de son expérience. Il peut nous paraître naturel à nous, aujourd'hui, que, en arrivant au pied du Cervin, l'idée d'en faire l'ascension se présente aussitôt. Mais il fallut le trésor accumulé de ces admirations pour préparer lentement ce sentiment nouveau du désir.

Le Rév. Coolidge observe que, en 1851, la présence à Zermatt de Alfred Wills, un des principaux champions de l'alpinisme anglais, donne le signal de la fin des tentatives timides pour ouvrir l'ère des conquêtes.

A la théorie des savants et des poètes, voici que va succéder dans le tournoi, au pied du Cervin, l'armée des vrais alpinistes. Ils arrivent, pareils à des chevaliers errants pour conquérir les belles vierges des Alpes. Et ce n'est point l'amour de l'étude seulement ou de l'art qui les pousse, mais une inexprimable passion qui trouve dans les difficultés même de la lutte un attrait plus puissant et sa raison d'être.

Ils entrent en lice, brandissant l'arme nouvelle : la hache des glaces : et les guides, inhabiles encore, les suivent, tels de fidèles écuyers.

Alors, commence la lutte avec la plus haute cime du massif du Mont-Rose, une lutte qui durera neuf ans¹ (de 1847 à 1855).

Les cols et les sommets aux alentours de Zermatt

1. Tentatives : 1847, ORDINAIRE et PEISEUX. — 1848, professeur ULICH. — 1851, A. et H. SCHLAGINTWEIT. — 1854, BIRD, SMITH et KENNEDY. — Première ascension : 1855, SMITH et HENSON.

sont peu à peu explorés, le Mont-Rose est conquis, mais le Cervin demeure encore le mont mystérieux du passé. L'idée qu'il peut être accessible à l'homme n'a pas encore germé¹; cependant son mystère préoccupe de plus en plus les esprits.

En 1855, un savant alsacien, M. Dollfus-Ausset, écrivait : « L'ascension du Cervin est possible; un ballon avec une enveloppe excessivement solide, et de forme spéciale, maintenu par une forte corde qui se déroulerait lentement, permettrait au voyageur aérien de diriger la nacelle et de toucher la cime. » Nous sommes tout à fait avec M. Dollfus-Ausset dans le règne d'Utopie. La même année, un poète, imaginant l'apostrophe que le Cervin, vaincu, jette au Mont-Rose subjugué par l'homme, compose ce poème² :

Frère, console-toi! le mont Cervin le venge!
 Pour me vaincre jamais, il faudrait qu'un archange
 Prêtât son aile à l'homme, ou qu'un rapide éclair
 Le saisit palpitant et l'emportât dans l'air.
 Il faudrait que son corps, léger comme un fluide,
 Put s'élever sans peine aux régions du vide.
 Jusque là, même en rêve, il n'essayera jamais
 De peser un instant sur mes âpres sommets!

.....
 Je ne laisse arriver à mon sublime faite
 Que les soupirs ardents du juste et du poète
 Que les flots du déluge et les esprits du feu....
 Et mon front ne fléchit que sous l'ombre de Dieu!

Dix ans plus tard, l'homme foulait la cime du Cervin.

1. V. aux notes : Marshall Hall.

2. V. DOLLFUS-AUSSET, *Œuvres*, IV, p. 189. — V. aux notes : GÉRARD (Chon).

Or, qu'avait-il été fait chez nous, dans ce temps ?

Très voisins du Cervin, maîtres de lui par moitié, nous laissions à des étrangers la joie de l'admirer, le mérite de l'étudier.

Les Alpes, pleines de merveilles, paraissaient nous être inconnues. Leur fascination n'était pas encore arrivée jusqu'à nous. Il en va ainsi de la lumière d'un phare élevé qui irradie et conduit des navires lointains, alors que ceux qui se tiennent au pied de sa tour ne la peuvent voir.

C'est que, dans ce temps, les Italiens avaient bien autre chose à penser et à accomplir. C'était pour eux une grande et difficile tâche que de former l'Italie, et leurs énergies étaient uniquement dirigées vers ce but, leurs pensées vers cet idéal.

La conception que, en renforçant leurs membres par des épreuves de gymnastique, on préparait de jeunes hommes vigoureux pour les luttes de la patrie était cependant déjà née. Le poète Leopardi dédiait un hymne à un jeune vainqueur au jeu de paume :

Te rigoglioso dell' età novella
Oggi la patria cara
Gli antichi esempi a rinnovar prepara.

« Toi qui es dans la floraison de ton âge nouveau — aujourd'hui la patrie aimée te prépare — pour renouveler les exemples antiques. »

Et les élèves de la société de gymnastique de Turin, fondée par Ricardi di Netro, un futur héros de la journée de Goito, chantaient avec enthousiasme l'hymne écrit pour eux vers 1840 par Félice Romani, le patriotique librettiste de la « Norma » :

I sudati ed aspri ludi
Affrontiam sereni e lieti.

Alle prove degli atleti
Afforziam le membra e il cor.
A palestra ancor più rude
Pronti un dì farem passaggio,
Chè la forza dà coraggio
E il coraggio dà valor.

* Les pénibles et âpres jeux — nous affrontons avec sérénité, joyeusement. — Aux épreuves athlétiques nous faisons plus forts nos membres et nos cœurs. — A des joutes plus rudes, — prêts, un jour nous passerons — car la force donne le courage — et le courage la valeur. *

Pauvre vers, mais chant vraiment beau de sérénité et de force, sur les lèvres de jeunes hommes qui croyaient et qui espéraient !

Je voudrais que nous le redisions nous-même sur les hautes cimes, ayant en nous l'enthousiasme très pur avec lequel nos pères le chantaient dans leurs premières promenades modestes et scholastiques sur les collines des alentours de Turin où les guidait leur premier maître de gymnastique, M. Obermann.

Mais la grande lice des Alpes n'était pas ouverte encore — et l'aventure réservée à la jeunesse d'alors c'était la rédemption de la patrie. Leur alpenstock, c'était un fusil ; les cimes disputées aux étrangers, et vers lesquelles s'élevait le regard impatient des jeunes hommes d'Italie, c'était le dôme de Milan hérissé d'innombrables aiguilles, éclatant de candeur comme les glaces du Mont-Blanc, et le Campanile de Venise qui s'érigéait droit et lisse sur la lagune verte, comme une tour de Dolomite sur les lacs silencieux du haut Cadore. Sur ces cimes les Italiens voulaient planter leur drapeau, eux qui se préparaient à cette dernière et difficile ascension des Sept-Collines loin-

taines longuement désirées. Et déjà les victimes de leurs courageuses tentatives et de leurs premières entreprises glorieuses se comptaient par centaines.

En ce temps, les regards et les pensées ne se tournaient point autrement vers les Alpes que comme vers un rempart contre l'étranger sur lequel les chasseurs de Garibaldi devaient renouveler les héroïsmes des soldats du duc de Savoie au col de l'Assiette.

La poésie reflétait fidèlement l'âme du peuple et, dans les vers de Giovanni Prati, les montagnes pleuraient sur les malheurs de la patrie.

Mais nul ne pensait encore à la montagne pour elle-même. Cette poignée de poètes et d'érudits qui, sortant du cercle des villes subalpines, s'en allaient chercher dans les Alpes l'inspiration ou un savoir nouveau n'aventuraient point leurs pas hors des voies marquées par le lit des vallées.

Baruffi, dans ses *Peregrinazioni autunnali* (pérégrinations automnales), cherchait des histoires anciennes sur les grandes routes aboutissant à Aoste. L'illustre historien Luigi Gibrario recueillait avec un amour filial les chroniques de sa vallée d'Usseglio.

Norberto Rosa et Giuseppe Revere séjournèrent dans les villages alpins, et, de là, contemplaient dans l'éloignement les cimes étincelantes où était « le royaume des vents et des poètes ». Cependant les molles ondes des strophes de Regaldi n'apportaient point au Piémont la vision sublime des glaciers solitaires où elles avaient pris leur source. L'abbé Stoppani n'avait point encore donné son ouvrage qui, le premier peut-être, devait, avec une poésie scientifique, dans un patriotique idéal, désigner aux Italiens « *Il bel paese* » — leur beau pays.

Il y avait bien tout de même déjà, en ce temps, des ouvrages italiens qui décrivaient les Alpes : un *Dictionnaire* de Casalis (1855-1856), les *Notices* du capitaine De Bartolomeis (1840), l'œuvre de Annibale di Saluzzo intitulée « *Les Alpes qui entourent l'Italie* » (1845), études savantes et patientes, pleines d'observations encore précieuses ; œuvres d'une telle étendue que personne peut-être aujourd'hui n'oserait en entreprendre de semblables. Mais, à les consulter à présent, on se rend compte de ceci, que les notions de leurs auteurs sur la haute montagne étaient incertaines¹, et que leurs désirs ne s'élevaient point au delà des régions habitées ; et — s'il m'est permis de reprendre ici une phrase odieuse lancée alors par Metternich à l'Italie — on peut craindre que les Alpes aussi ne fussent alors devant eux « qu'une expression géographique. »

La haute montagne n'était pas encore moralement possédée par les Italiens. C'était comme un splendide scénario peint dans le fond du théâtre et auquel manquaient les acteurs.

Et nos peintres, non plus, ne s'étaient point aperçus encore que près de leurs villes il y avait un trésor merveilleux de belles lignes et de belles couleurs. Et Massimo d'Azeglio, qui pourtant les avait regardées et étudiées, dans les vallées, représentait les montagnes dans ses paysages, lointaines encore, purement décoratives, conventionnellement vaporeuses à l'horizon².

1. V. AUX NOTES : CASALIS et DE BARTOLOMEIS.

2. Plus tard seulement, vers 1860, avec Camino, Balbiano et Perotti (je ne parle que des Piémontais) le paysage de montagne, sous l'influence de l'école de Genève, commença d'exister pour lui-même.

Les recherches de géologues, qui, seuls en ce temps, se risquaient dans les Alpes hors des voies battues, demeuraient renfermées dans les archives des académies scientifiques.

Dans ces archives je trouve, parmi d'autres documents intéressants, un gros livre de « Mémoires » écrit par un géologue piémontais, Angelo Sismonda¹, qui fut, en plusieurs excursions, le compagnon d'Elie de Baumont et de Studer. Cet auteur, prédécesseur en ceci de Bartolomeo Gastaldi, après avoir parcouru durant plusieurs années nos montagnes et être arrivé jusqu'au Val élevé de Tournanche d'où il examine le Cervin en 1844, recueillait les souvenirs de ses pérégrinations assidues en un fort volume qu'il termine de la sorte : — « Le besoin de visiter et de visiter encore les Alpes, plusieurs fois, quand on veut y comprendre quelque chose, fut hautement senti par l'immortel de Saussure qui, après avoir consacré trente six ans de sa vie emplie de travaux à les parcourir en tout sens, exprimait le vif désir de recommencer à nouveau². »

C'était là une noble déférence de savant pour les montagnes en même temps qu'une première forme d'amour. Effectivement, auprès de nous, comme déjà auprès des autres nations, le premier lien devait être formé par les géologues entre les hautes régions montagneuses et les hommes des villes pour qui celles-ci n'étaient encore que de pauvres régions où, parmi des difficultés et des périls, vivait une gent misérable : le

1. L'auteur de la première carte géologique des États Sardes.

2. *Notizie e schiarimenti sulla costituzione dell' Alpi Piemontesi*, t. IX, série II, des *Memorie della R. Accademia delle Scienze di Torino*, 1845.

pays des aigles, des marmottes, des contrebandiers et des crélins¹.

Il n'y avait donc personne, dans ce petit royaume qui occupait les deux versants des Alpes et qui en renfermait entièrement le plus grand colosse, qui comptait une grande part de sa population disséminée au cœur des montagnes, et avait cependant, un demi-siècle plus tôt, donné à M. de Saussure les premiers guides pour le Mont-Blanc², il n'y avait donc personne pour se souvenir des cimes voisines, avec ce simple désir d'en faire l'ascension?

En lisant les lettres de Francesetti de Mezenile³, on a cette surprise de se trouver en face d'un aspirant à l'alpinisme. Il donne exactement l'impression d'un adolescent qui ignorerait ce que peut être l'amour et serait déjà plein de désirs. Il n'aspire point à la conquête, il est content d'élever seulement ses regards vers sa dame, de donner des louanges à sa beauté. La modestie de l'introduction à ses lettres traduit fidèlement sa crainte d'être inférieur à la chose belle qu'il décrit, une pudique réserve dans cet enthousiasme lequel pouvait paraître à d'autres puéril et vain, une peur, presque, d'être tourné en dérision. Sentiments que nous éprouvons encore aujourd'hui nous-mêmes, les alpinistes plus avancés en expérience.

Et, remontant des aspirations aux faits, nous trou-

1. V. aux notes : NICOLIS DI ROBLANT.

2. Suivant que cela est bien connu, Chamonix appartient au royaume de Sardaigne jusqu'en 1860, année de la cession de la Savoie à la France. Les hommes de ce village furent les premiers qui embrassèrent la profession de guides alpins sur le déclin du XVIII^e siècle, et jusqu'aux environs de l'année 1857, il était difficile de trouver ailleurs dans les Alpes des guides d'une valeur comparable. V. FOUQUÉ, *Travels*, éd. 1900, p. 485.

vous encore dans ce temps, comme de magnifiques exceptions, quelques esprits singulièrement amoureux des Alpes : les Italiens Pietro Giordani en 1801, Vincent et Zumstein en 1819, Gniffetti et ses compagnons en 1842 — avaient conquis les premiers les diverses cimes du mont Rose au pied duquel ils étaient nés. Et dans cette même année 1842, l'abbé Chamonin, un fils lui aussi de la montagne, avait fait sienne la belle pointe de Tersiva¹.

Mais il ne se faisait aucun bruit autour de ces entreprises, et les ascensionnistes n'en menaient point louange. Pareillement, l'histoire alpine fait silence autour des chasseurs de chamois qui, suivant leur proie sur les hauteurs, devaient être plus d'une fois montés, pionniers inconscients, sur des cimes où personne n'avait encore paru.

Cependant l'histoire italienne parle de l'un d'entre eux, un chasseur de montagne, le plus grand de tous :

« *Bella speranza del Regno — Primogenito figlio di Carlo Alberto Re — Varcate più montagna erte, asprissime — Famose per natura o per subalpino valore — Qui sali ai XXII di Luglio MDCCCXXXIII² ».*

Cette inscription que la commune de Suse fit graver dans le marbre et posa sur la cime de Roche-Melon à 5500 mètres d'altitude en souvenir de la première

1. Dans ce même temps des officiers de l'armée sarde, avaient parcouru les plus hautes chaînes de la vallée de Suse (1820-1822) et gravi également dans les Alpes-Maritimes et les Alpes Cottiennes plusieurs cimes au-dessus de 5000 mètres (1850-1856) à l'effet de dresser une carte topographique des États. — V. L. VACCARONE : *Statistiche delle prime ascensioni nelle Alpi occidentali*.

2 - Belle espérance du règne — le fils aîné de Charles Albert, roi — Il a traversé plus d'une montagne très âpre, difficile — célèbre par elle-même ou par sa valeur subalpine — Ici il monta le 22 juillet 1853. »

ascension alpestre du jeune duc Victor-Emmanuel, a sa réplique en cette autre, plus vieille de deux siècles, où il est rappelé que Charles-Emmanuel II avait fait l'ascension de cette même cime. « suivi de sa cour, dans la fleur de ses années, fervent de dévotion, pour honorer, de la plus grande hauteur de ses États, la Vierge sa protectrice¹ ».

C'était la coutume des princes de la Maison de Savoie, maison vraiment alpine, que d'affronter les duretés des Alpes ; une habitude de cette race faite à combattre sur ces montagnes, à traverser et retraverser pendant les étés ou les hivers les chaînes élevées sur lesquelles, comme sur un support de cristal, appuyait la balance de sa politique séculaire, jusqu'à ce que, pour notre fortune, la balance ne penchait du côté de l'Italie.

Victor-Emmanuel II professa publiquement, avant tout autre peut-être en Piémont, la religion de la montagne. Déjà avant 1842, il était monté, conduit par son père, au pied du mont Rose, dans la vallée de Gressoney.

Plus tard, par le passage qu'on ne pratiquait point encore habituellement dans ce temps-là de la Fenestre de Champorcher, il vint à Cogne où il s'enflamma de passion pour les hautes chasses au chamois et au bouquetin. Et ces chasses, qu'il commençait en 1850, furent ensuite continuées par lui assidûment dans le groupe important des montagnes italiennes du Grand Paradis qu'il se plut à recouvrir de chemins jusqu'aux glaciers.

Il était chasseur, et il aima les Alpes pour l'émo-

1. « ...Seguito dalla sua corte, nel fior degli anni, fervido di devozione, per adorare dal più alto de' suoi Stati la Vergine, sua protettrice ».

tion d'abattre, par un coup sûr de sa carabine, la proie agile et fuyante, plutôt que dans le but de s'élever sur les cimes. Mais il les désira aussi pour la vie âpre et les sentiers difficiles qu'il y rencontrait et qui satisfaisaient le besoin de luttés et de victoire qui était en lui. Et ce qu'on disait en Piémont des chasses du jeune roi, les anecdotes que l'on narrait sur la simplicité de sa vie là-haut et sur l'affabilité de sa conversation avec les montagnards¹ — plus que tout, la foi que l'on avait en lui, la sympathie avec laquelle on suivait en Italie chacune de ses actions comme si de la moindre d'entre elles devait jaillir la fortune de la patrie — furent utiles, j'en suis certain, au développement du désir des montagnes en d'autres nobles âmes, et aidèrent puissamment à attirer l'attention de la foule vers les hautes régions ignorées.

Il devait cependant y avoir quelque chose de beau et de grand là-haut, puisque Victor-Emmanuel y revenait chaque année?... Et les regards montèrent avec respect et curiosité aux cimes blanches, parmi lesquelles le roi se retrempait pour son peuple.

Sur bien des points, l'Italie, attentive seulement depuis tant d'années à la conquête de la liberté, était demeurée un peu en arrière des autres nations. Mais, ayant conquis pas à pas son unité et pris conscience de ses propres forces, elle éprouvait à cette heure le besoin d'un renouvellement intellectuel, et aspirait à une civilisation supérieure.

Dans ce printemps, chaud d'idéal, il parut à des hommes insignes que l'amour et l'étude des montagnes, la lutte contre les rochers et les glaces, pouvaient devenir un moyen très puissant de progrès. Il

1. V. AMÉ GORRET. *Victor Emmanuel sur les Alpes*, 1879.

leur parut que les jeunes hommes d'Italie devaient accourir sur les cimes des Alpes, pour crier de là-haut, dans leur joie, aux peuples d'au delà des frontières, que l'Italie était toute, ou presque toute, enfin, aux Italiens.

Et ce fut alors que le Club Alpin jaillit de la vaste intelligence de Quintino Sella, comme Minerve de la tête de Jupiter, armé de toute pièce.

CHAPITRE II

LES TROIS AUBERGES

« The snows of Mont Blanc and the cliffs of the Matterhorn would have their charm in the midst of a wilderness; but their beauty is amazingly increased when a weather-stained chalet rises in the fore ground; when the sound of cow-bells comes down through the thin air; or the little troop of goats returns at sunset to the quiet village. »

(LESLIE STEPHEN, *The Playground of Europe*.)

Il me plaît d'imaginer un de ces voyageurs romantiques de la première moitié du siècle, venu d'un lointain pays pour s'aventurer dans les Alpes alors que celles-ci n'étaient connues encore que par les études de quelques savants ou les visions de certains poètes....

Ce voyageur monte pour la première fois par le sentier solitaire de la vallée, la pensée emplit d'un rêve idyllique de tranquillité et de vie primitive et libre, éveillé en lui par les lectures de Haller¹ et de Rousseau. Dans sa mémoire il emporte, vibrantes de

1. Albrecht von Haller, poète suisse du XVIII^e siècle, chanta la vie des montagnards dans le poème *Die Alpen* (1752).

poésie, les images du hardi chasseur de chamois de « Manfred » et des héros montagnards de « Wilhelm Tell. »

Les douces mélodies de « Linda » ou de la « Somnambule », applaudies peu avant sur les théâtres des villes, résonnent encore à ses oreilles. Il lui semble que la vie des hommes qui habitent les humbles maisons de ces hauteurs, aspirent l'air très pur des montagnes et étanchent leur soif aux sources très claires, au milieu de cette nature vibrante de lumière et de sons, doit être pleine d'harmonie et de paix. Il lui semble que l'âme du montagnard doit être sereine et haute comme les choses qui l'entourent. Et déjà il espère que la félicité de la vie pastorale lui sera révélée, que, au tournant du sentier, apparaîtra un allègre chœur paysan et qu'une « Linda » ou une « Amina » au corselet de velours se penchera entre des fleurs, à la fenêtre de sa maisonnette et lui donnera, en chantant, la bienvenue.

Mais, quand il pénètre dans la ruelle du village, il comprend vite que les choses ne sont pas comme les a célébrées le poète : une impression de sévérité, qui donnerait presque de la crainte, émane des maisons basses et obscures, serrées l'une à l'autre pour se mieux protéger contre le froid et mieux résister à l'assaut des vents. Les vêtements des montagnards sont pauvres et usés ; leurs visages austères ne s'ouvrent point au sourire. Ils mènent une existence dure comme celle de tout ce qui vit ou végète aussi haut ; et le destin de l'homme n'y est point différent de celui des sapins qui, cramponnés par des racines profondes aux fentes des rochers et tirant du sol une maigre substance, croissent serrés, assez robustes pour supporter le poids des neiges, et demeurent, jusqu'au jour

qu'une tourmente les brise ou qu'une avalanche les entraîne; mais d'autres meurent de vieillesse, lentement, quand la source de la vie est tarie en eux. Personne ne s'aperçoit qu'il y a alors dans la forêt un sapin de moins ou une croix de plus dans le petit cimetière.

Ici, sur les hauteurs, n'apparaissent point les angoisses ou les agitations de la vie des villes, la peine y est plutôt une espèce d'atonie, de souffrance obscure, continue : l'été est bref; le resie de l'année est hiver, et le montagnard attend patiemment, dans l'étable fermée, le retour du soleil. Le temps pour la récolte est court, et récolter devient une lourde fatigue. Il semble que la joie sereine du travail ne resplendisse pas ici, mais qu'une fatale résignation y doive guider l'existence.

Au milieu des pauvres maisons s'élève l'église, peu différente d'elles, sinon par son clocher qui jette dans l'air les sonorités tristes ou gaies de ses cloches, lesquelles président aux naissances, aux noces, aux funérailles de ce petit groupe d'hommes séparé du reste du monde.

Et au romantique étranger, la religion de ces hommes semble faite seulement de peurs, quand, entrant dans la petite église pleine d'images baroques et de douloureuses peintures de sacrifices et de tourments, il voit les femmes groupées prier sous des voiles blancs avec l'obscur ferveur d'une foi ancienne, et qu'il entend la voix d'un ministre de Dieu élever sur l'humanité la menace séculaire des châtiements du ciel durant qu'au dehors tonne l'avalanche, et exhorte au mépris des richesses terrestres et des vanités ces fidèles qui n'ont pas de joies, et ne possèdent rien que de pauvres biens sur un sol âpre.

Dans la haute vallée, là où le sentier se fait plus

scabreux et court au long de dangereux précipices, il lui arrive de rencontrer de temps à autre des petites croix noires qui sont à la mémoire de quelque aventure mortelle. Et s'il monte jusqu'à l'extrême passage, jusqu'au col élevé, il le peut voir parsemé d'ossements blanchissant parmi les neiges. Et il sent que la mort est ici plus proche qu'ailleurs des hommes.

Le songe idyllique s'est dissipé. Amina devient dans la réalité une femme qui descend par la route pénible, courbée sous une lourde charge de foin, et, au lieu des beaux montagnards robustes et sains qui sont à cette heure au loin, cultivant quelque champ dans la plaine ou gardant leurs bêtes aux pâturages, voici que se présente à lui, objet à la fois de pitié et de dégoût, un être livide et contourné qui tend la main : le crétin.

Je ne puis me défendre, encore à l'heure actuelle lorsqu'il m'arrive de relire les pages qu'écrivirent ces premiers voyageurs, d'éprouver une impression presque douloureuse à y constater la sorte de commisération, parfois de mépris, avec lesquels ils regardèrent les rudes habitants des Alpes. Et quand vint John Ruskin, âme éminemment sensible, il sentit plus que tout autre, intensément, le contraste entre la gloire lumineuse de la nature alpestre et l'obscur pauvreté des hommes qui vivaient au milieu d'elle. Le chapitre intitulé *The Mountain Gloom*¹ — la tristesse de la montagne — qui toutefois est un des plus beaux parmi ceux qu'il écrivit à la louange des Alpes, semble le cri de douleur du poète désillusionné qui à de grandes visions préconçues voit se substituer la cruelle réalité de la vie.

1. *Modern painters*, chap. XIX, vol. IV. Ce chapitre fut publié pour la première fois en 1856.

Mais j'incline à croire que, de même que la première vision heureuse des romantiques, la sombre peinture de Ruskin ne fut pas le miroir fidèle de la vie de nos montagnards, lesquels n'étaient point beaucoup plus malheureux que tant d'autres hommes qui travaillent comme eux obscurément la terre. Pour eux aussi reflourissaient les prairies et se doraient les moissons; la fatigue de leurs journées leur donnait le sommeil bienfaisant, oublieux des peines. Une religion adaptée à la simplicité de leurs conceptions leur permettait d'espérer et de se résigner.

Peu de chose leur suffisait par ceci qu'ils connaissaient peu de désirs. Leur pauvreté était une pauvreté sans honte, une égalité primitive fondée sur le travail nécessaire pour tous et pour tous semblable.

Ils vivaient d'un échange de produits, comme un peuple antique. L'argent corrupteur était presque ignoré parmi eux; la plus étroite parcimonie guidait toute leur vie parce qu'un ciel rigoureux et un sol avare assuraient le nécessaire et non le superflu. Et ils aimaient pourtant ce court espace de ciel, circonscrit par les lignes dures des cimes, et le coin de terre où ils étaient nés et souhaitaient d'achever leurs jours. Quand les jeunes hommes de Suisse, enrôlés dans les milices étrangères, entendaient la mélodie antique des pasteurs de leur Alpe, si douloureusement montait en eux le sentiment de la nostalgie qu'il fallut en prohiber le chant dans leurs bataillons parce que ces accents les faisaient pleurer, désertier ou mourir¹.

1. - Le Ranz-des-Vaches était si chéri des Suisses qu'il fut défendu, sous peine de mort, de le jouer dans leurs troupes, parce qu'il faisait fondre en larmes, désertier ou mourir, ceux qui l'entendaient, tant il excitait en eux l'ardent désir de revoir leur pays. - (J.-J. Rousseau).

Et parmi les enseignements de droiture que les montagnards ont donnés aux hommes des villes, il y a cet attachement profond au lieu de leur naissance. Pour eux, leur petit hameau est le centre du monde. Et certes, nous, les citadins, ne rêvons point à nos maisons commodes ou aux fastueux édifices de nos villes et ne nous souvenons pas du fracas de nos rues, avec le désir infini que sent le montagnard éloigné de sa patrie, lorsqu'il rêve à sa cabane, à son petit clocher blanc et qu'il se souvient de la paix de sa vallée et de ses chansons.

Il n'est point difficile, aujourd'hui encore, de se figurer le village de Valtournanche tel qu'il devait être il y a cinquante ou cent ans. La nature, à son entour, est restée immuable, et l'œuvre de l'homme, dans l'âpreté des monts, ne laisse que de faibles et lentes traces. Sans doute, il y a, à cette heure, quelques forêts de moins dans la vallée¹, et on voit désormais, à la place ancienne des beaux arbres, les poteaux télégraphiques et la route carrossable; l'église a été refaite et son ancien clocher restauré; quelques maisonnettes, nouvellement crépies et recouvertes de tuiles neuves, donnent une note joyeuse parmi le brun et le gris des vieilles chaumières; mais c'est tout.... Les mêmes prés sont autour du village, les mêmes champs de seigle et de pommes de terre portés sur la pente par de petits murs de cailloux; et au-dessus, les mêmes rochers s'érigent, dépouillés et menaçants.

Le chemin qui conduisait au haut de la vallée fut, jusqu'au delà de la moitié du siècle dernier, le même

1. V. aux notes : COBBEVON (II.).

mauvais chemin muletier que M. de Saussure avait parcouru en 1792.

Paquier était la bourgade principale, la *Grande Paroisse*, la dernière église de la vallée : la poule couveuse de nombreux petits villages disséminés tout autour et qui tiraient leur subsistance de ce maigre sol montagneux auquel ils arrachaient la nourriture chétive qu'il peut donner.

Les « Vallorneins » — ce nom est le nom local des habitants — étaient autrefois pasteurs et agriculteurs ; la chasse fournissait une diversion à leurs durs travaux ; la contrebande, un lucre exceptionnel rempli de risques et incertain.

De rares nouvelles pénétraient là-haut venant de la plaine ; ils avaient eu une lueur du rapide passage de Bonaparte en bas, dans la grande vallée : ils avaient connu les changements de gouvernement par le changement des emblèmes sur l'enseigne de l'agent de la gabelle ou par les devises de liberté écrites sur la porte de la taverne ; ils avaient reçu un écho vague des grandes guerres par les simples récits qu'avaient rapportés quelques-uns des leurs, congédiés de l'armée sarde ou réchappés des campagnes de Napoléon.

Le souvenir de ces vétérans, lesquels, — après avoir suivi par force les aigles françaises, après les avoir désertées peut-être, — portaient haut leur titre de soldat de la Grande Armée, est encore vivant dans la vallée.

Parmi les autres, il s'en trouva deux dont le nom est demeuré particulièrement célèbre : Bernard Maynet, dit *Kikolin*, et Aymonod, surnommé *des Clous*, qui avait fait partie d'un régiment envoyé en Espagne et racontait si bien son voyage qu'on l'eût

pu prendre, disent les anciens qui le connurent, pour un professeur de géographie et d'histoire.

Ils savaient qu'ils avaient un roi à la dynastie duquel ils étaient fidèles depuis des siècles — un roi qui voulait des soldats — et un gouvernement qui percevait des taxes.

Le sel qui assaisonnait leur soupe était cher. Et le tabac qui fumait dans leur pipe ou exhalait son odeur dans leur tabatière était médiocre. Au delà du col du Théodule, on en vendait de meilleur et meilleur marché; mais les gardes — les « préposés » — faisaient tout leur possible pour que celui-là n'arrivât pas de ce côté des monts....

L'autorité gouvernementale était représentée par le receveur des douanes, qui était aussi officier de police : à celui-ci incombait la direction des biens de la terre; au curé, le domaine des âmes était réservé. Mais la suprême autorité de la famille — l'abeille reine de la ruche — c'était, en ce temps, la mère, laquelle tenait l'argent, préparait les nourritures, cousait les habits pour les hommes, lavait les vêtements, habillait les petits, les battait parfois et leur faisait réciter la prière.

Car les hommes avaient beaucoup d'autres choses à faire : presque toutes les familles de Valtournanche possédaient un petit bien dans la grande vallée près des rives caillouteuses de la Doire, entre Chatillon et Chambave. Le terrain y était réparti entre ceux de Paquier, de Chamoix, de Madelein, d'Antey et des autres petites communes de la vallée, presque comme une propriété, un domaine à eux accordé, *ab antiquo*, par le feudataire de ce lieu¹.

1. Valtournanche avait appartenu à la Baronnie de Cly, une

Et à Châtillon, l'église des Valtorneins était celle de Notre-Dame-de-la-Grâce où ils descendaient, en procession solennelle, précédés de leur vénérable gonfanon blanc, quand il devenait nécessaire d'implorer le ciel pour la pluie bienfaisante pendant les sécheresses.

C'étaient là les possessions de la plaine — *du plan* — desquelles ils faisaient et font encore grand cas, parce qu'ils en obtenaient, comme ils en obtiennent encore, les fruits que leur âpre sol natal, haut de 1500 mètres, leur dénie : les noix, les châtaignes, le maïs pour la « polente », un peu de froment pour le mêler au seigle de leur pain — ce pain qu'ils ne cuisent qu'une fois ou deux par an, ce pain brun qui doit leur suffire pour six ou douze mois et qui, quand il est durci, ne peut se fendre qu'à coups de hachette et qu'on trempé dans du lait pour l'amollir. La cuisson de ce pain était, dans un autre temps, une cérémonie solennelle pour chaque famille et la tradition en a été religieusement conservée.

Ces terres basses nécessitaient le transport d'une partie de la famille dans la grande vallée, au printemps d'abord pour les cultiver, en automne ensuite pour la récolte. Et fortuné était celui qui possédait aussi une ligne de ces treillages, soutenus contre la montagne par de petits murs de pierres frustes qui supportent de petites stèles blanches, lesquelles donnent un caractère si ancien, si italien, aux vignobles de la vallée d'Aoste. *La vigne du plan!* C'était l'orgueil de toute une famille : elle donnait peu de « brentes »

des plus vastes du duché d'Aoste, composée de sept clochers : Valtornenche, Torgnon, Antey, Verrayes, Diémoz, Saint-Denis et Chambave. — V. DE TILLIER, *Historique de la vallée d'Aoste.*

d'un vin âpre mais honnête et qui suffisait pour l'année entière. Et quand il en restait, on ne le vendait point, mais on le donnait aux plus pauvres.

Il y avait aussi les mauvaises années. Les vieux se souviennent encore d'un hiver de malheur : depuis deux ans, à cause de la maladie de la vigne, on n'avait pas fait de vin ; la récolte du froment et des pommes de terre avait été pauvre dans toute la vallée d'Aoste ; on était venu de Suisse, en automne, pour en faire l'emplette, et les petits propriétaires avaient été obligés de vendre leur récolte pour pouvoir payer la gabelle. Le spectre de l'hiver et de la faim et l'annonce de taxes nouvelles atterraient à la fois et excitaient les populations. Les curés prêchaient du haut de la chaire les devoirs de la charité et tâchaient de recueillir des secours pour les familles les plus misérables. Ce fut l'hiver terrible de 1855. L'excitation des esprits se résolut d'une façon inattendue dans la douloureuse et inutile insurrection du 26 décembre, durant laquelle une poignée de montagnards, descendus de Champorcher avec des armes et des bâtons, grossie en chemin d'autres montagnards accourus des vallées latérales, avaient renouvelé, aux portes de la bonne ville d'Aoste, la terreur qu'un demi-siècle auparavant y avaient éveillée les hordes paysannes du fameux *Régiment des Socques*.

Vers la fête de saint Bernard de Menton, qui tombe au milieu du mois de juin, la plupart des hommes parlaient pour les hauts pâturages où ils conduisaient leurs troupeaux, ou encore se louaient dans les Alpes voisines en qualité de bergers ou de fruitiers faiseurs de fromages. Et là-haut, de pâturage en pâturage, suivant que le leur concédait la saison, et à mesure que l'herbe manquait, ils montaient jusqu'aux re-

bords les plus élevés où le gazon est rare et la prairie dangereuse pour le troupeau, jusqu'aux sables des moraines, jusque sous le château des Dames, le Tournalin, le Cervin. Souvent ils emmenaient avec eux le plus jeune des enfants de la maison en qualité de *lappa borra*, ce qui est une expression touchante du patois valdotain signifiant proprement « celui qui lèche la fleur du lait »; et l'enfant trouvait sur les hauteurs du lait frais, un air excellent, il ne coûtait presque rien à la famille et croissait robuste et les joues roses sous la caresse du soleil. Ainsi se préparaient les hommes qui devaient conquérir le Cervin.

Un fils de Valtournanche, le fin et cultivé abbé Amé Gorret — dont le nom est bien connu parmi les alpinistes et aimé d'eux, et de la courtoisie duquel j'obtiens une grande part de ces notes sur les usages de la vallée — a décrit la vie de ces enfants portés là-haut dans les chaumières élevées, et il y évoque poétiquement ses propres souvenirs d'enfance au chalet de Cheneil : « Combien ce chalet de Cheneil me rappelle de doux souvenirs! C'est un chalet de consorterie entre vingt-sept particuliers. Autrefois les mères de famille y allaient passer l'été avec leurs enfants; c'est là que j'ai été élevé. Nos mères n'avaient guère à s'éloigner de la maison; elles soignaient le lait et les poules, et rapiéçaient nos habits; nous, enfants, nous servions tous de bergers. Ces jours me sont encore si présents! Aussitôt jour, nos mères nous appelaient, elles nous faisaient la prière et le dîner en même temps; à l'arrivée du soleil nous allions manger notre blanche bouillie sur le roc devant la maison, nous bourrions nos poches de pain, et nous partions gais et affairés après nos vaches.

Arrivés aux pâturages, quelle joie, quels amusements bruyants! Le jeu du bacculò ou *fiolet*, spécialité de la vallée d'Aoste, le jeu du Colin-Maillard ou *Ciappa fo* (attrape-fou), les défis pour la course, pour sauter les torrents, pour gravir les rochers, tous jeux de véritable gymnastique.... Le soir nous ramenions les vaches à la maison, et le lendemain nos plaisirs recommençaient¹ ».

A la Saint-Michel les hommes descendaient, et ils confiaient aux mères les enfants, la paye de leur été et les draps encore tout odorants de foin. Puis ils repartaient pour la vendange. Le jour des morts tous étaient de retour au village. Ces migrations périodiques, qui subsistent toujours en partie, étaient et sont encore une des vraies caractéristiques de la population de Valtournanche.

L'abbé Gorret écrit : « C'était la vie de nos bons et robustes ancêtres avant l'invasion des touristes et la fondation des cantines et des auberges, vie passée en famille à l'usage patriarcal, loin de tout bruit. Durant les émigrations temporaires ce n'étaient que brèves réapparitions à la maison pour décharger, entre les mains de la mère de famille, la petite bourse de l'argent gagné, et chez le curé le poids des consciences. »

L'été, c'est la vie fatigante des hauts pâturages lumineux, au regard des glaciers et du ciel; l'hiver, la vie obscure et paresseuse des étables. Alors, quand les chaumières sont ensevelies sous la neige et que de longs festons d'argent pendent au bord des toitures, quand le torrent se tait, pris par le gel, et que les pas des rares passants ne s'entendent plus sur la molle

1. BOLL. *Club Alpino Italiano*, vol. 18, p. 258.

couche de neige qui recouvre le sentier, quand le soleil ne demeure plus que peu d'heures à l'horizon, les montagnards se reposent.

Parfois seulement, dans les belles journées où le soleil brille, froid et clair, sur l'immense étendue blanche et fait luire les arbres chargés de barbes de glace, ils sortent des maisons et montent chercher en haut de la vallée les bois préparés durant l'été et le foin déposé dans les granges hautes pour le transporter en bas par le véhicule commode de la neige. Et les traîneaux chargés glissent silencieusement dans leur sillon profond, entre deux parois blanches.

Ce temps est celui où se célèbrent les fêtes en famille, la Noël, le premier jour de l'an, et la plus solennelle de toutes, celle de Saint-Antoine; le vin vieux et le vin nouveau coulent allégrement en ce jour de la Saint-Antoine, les intelligences obscures s'allument d'une gaieté inhabituelle; et le soir, dans la chambre la plus vaste, dite le *poêle* parce qu'elle se trouve la seule chauffée de la maisonnette, deux ou trois familles, proches voisines, se réunissent, et, durant que les vieillards causent, le jeune homme regarde la jeune fille qui est déjà dans son cœur.

Il l'a connue au temps qu'elle était une petite fille, il l'a vue, les étés, bien haut sur l'Alpe, hardie et robuste; il sait qu'elle aime les enfants, qu'elle n'a pas peur de la fatigue, qu'elle est économe et que sa vanité féminine se limite à un foulard carré de soie aux couleurs vives qu'elle enroulera autour de sa tête et à une paire de petits cercles d'or pour orner ses oreilles. C'est la femme qui lui convient. Les premières paroles s'échangent, paroles insignifiantes où tient tout l'avenir de deux vies. Parfois un joueur de

« ribebba' » prend son instrument et on danse. On danse avec gravité, avec un visage sérieux, un corps raidi, en tenant sa danseuse respectueusement à distance et glissant des pieds sur une cadence monotone, jusqu'à ce que la vieille mère congédie tout le monde et envoie chacun dormir.

Mais ce n'est point fête tous les jours. Aux soirs du long hiver, après une journée de torpeur durant laquelle, à cause de la tempête déchaînée, personne n'a pu même pencher sa tête au dehors ou venir sur le seuil, dans l'étable tiède dont les fenêtres ont été bouchées par de la paille, tandis que l'huile se consume lentement dans la petite lampe, le vieillard raconte à la famille les histoires qu'il a lui-même, autrefois, reçues de ses pères.

Ce sont des histoires anciennes et belles comme la mythologie; personne ne sait comment elles ont pris naissance. Elles sont un mélange singulier d'idées païennes et chrétiennes, ce qui reste des traditions, lesquelles résistent avec plus de ténacité qu'ailleurs dans les régions montagneuses. Ce sont les ordinaires histoires de fées *fayons* dansant en cercle, à l'aube, sur les herbes emperlées de rosée où elles laissent la trace du joyeux branle; ou d'âmes du Purgatoire errantes, en feux follets, la nuit, dans les méandres tranquilles du torrent; ce sont aussi des contes de nains avarés, qui, à l'heure du crépuscule, sortent de la caverne où leur trésor est caché, et de loin on peut voir des pierres précieuses et de l'or, épars parmi les rochers, luire et scintiller aux derniers rayons du soleil. La pensée de richesses enfouies au sein de la

1. Sorte de petit instrument en métal qui a plusieurs notes et qu'on fait passer rapidement sur les lèvres en y soufflant.

montagne a toujours excité l'imagination et le désir des pauvres montagnards. Et, près de certaines roches mystérieuses, dans des lieux presque inaccessibles, on trouve encore les traces de leurs pénibles recherches illusoires.

Tous savaient que là-haut, du côté de la Becca — c'est ainsi qu'ils nommaient le Cervin — là où se forment les orages et où montent ces nuages, noirs comme la fumée de l'enfer, qui portent la tempête, il y avait le diable en personne : c'était lui qui lançait des masses rocheuses en bas, dans la vallée, continuellement.

Et le vieux qui racontait baissait la voix pour prononcer son nom : un frisson courait à fleur de peau dans l'auditoire : les enfants, déjà couchés, écoutaient dans l'ombre avec des yeux grands ouverts par la curiosité et la peur.

Il connaissait aussi l'histoire de l'Homme Sauvage, et cette légende était la plus chère aux Valtorneins parce qu'elle avait toute la saveur locale de leur vie. Elle ressemblait à une histoire vraie.

Un jour, l'*Omo Servadzo*¹, — l'homme sauvage — était arrivé là-haut : d'où il venait, et dans quel temps cela se passait, personne ne peut le dire et on ne le sait point, parce que, en ce temps, il n'y avait âme qui vive dans toute la vallée. C'était le premier homme, et certes, ce devait être un sage, car il prévoyait le mauvais temps et était expert dans plusieurs choses. Les pasteurs, petit à petit, attirés par sa présence, montèrent vers lui avec leurs troupeaux. Et il commença d'élever ce petit peuple et de l'instruire dans les choses utiles à la vie. Il leur apprit comment on

1. V. G. CORONA, *Sull' Alpi*.

guérit les maladies des génisses, comment on fait les fromages savoureux, les bonnes *tomes*, et encore à accommoder le lait en d'autres formes.

Les pasteurs l'aimaient et le craignaient dans un même temps. Cet homme étrange habitait les chalets de « l'Eura » qui veut dire « du vent ». Ce sont les derniers, les plus hauts, au pied de la Becca. Quand il faisait beau temps, on le voyait prendre soin des troupeaux, et aller tout à l'entour avec un petit sac de sel qu'il répandait sur l'herbe. Et les bergers étaient tranquilles, car sous sa surveillance, chaque chose prospérait. Mais si le vent commençait méchamment de souffler, alors il se cachait, et personne ne savait où il s'était blotti. D'où naquit le proverbe local : « Quand il pleut, il pleut, quand il neige, il neige ; quand il fait du vent, c'est le mauvais temps, et il est bon de faire comme l'homme sauvage, il est bon de se cacher » *fo fare comme l'omo servadzo et se cazé*.

Lorsque les montagnards crurent qu'ils avaient appris toute chose, ils offensèrent gravement l'homme, qui disparut comme il était venu, emportant avec lui des secrets que l'on recherche encore, à l'heure d'aujourd'hui, en vain : le secret d'utiliser le petit-lait et cet autre de redresser aux chèvres leurs jambes cassées.

Une autre légende a, avec celle-ci, de curieuses analogies. Il y est conté qu'autrefois un géant vivait dans la vallée d'Aoste, qui se nommait Gargantua ; c'était un génie bienfaisant dans la vallée, laquelle, en son temps, n'était toute qu'une prairie en fleurs ; les pasteurs jouaient aux quilles avec les pelotes de beurre ou les disques de fromage, il y avait une telle abondance de lait qu'il s'en formait des ruisselets auxquels venaient se désaltérer les agneaux. Le

climat était doux; c'était un temps où les troupeaux pouvaient rester aux pâturages les plus élevés, à Breuil, jusque presque à la Noël; les vieux ancêtres s'en souvenaient: tous étaient heureux alors et le mal était inconnu.

La fantaisie des peuples primitifs s'est toujours complue à attribuer à des héros l'œuvre énorme accomplie par les forces de la nature. Et la tradition, parfois, entrevit confusément une période de l'histoire géologique de la terre que la science a depuis éclairée et affirmée. Or donc, dit la légende, en ces temps très lointains, les monts n'étaient point ce qu'ils sont aujourd'hui, tout hérissés d'aiguilles et déchirés de lézardes profondes; mais une seule chaîne uniforme, haute de la hauteur de la Becca, courait sur le lieu où surgit à présent le Cervin, enserrant, au fond, la petite vallée. Un jour, le géant fut pris du désir de voir le pays au delà des monts. Ce n'était pour lui qu'un jeu de traverser la très haute barrière; il enfourcha la chaîne et, durant qu'il tenait encore un pied de ce côté et que déjà l'autre pied appuyait sur le pays des Suisses, ceci arriva que les roches autour de lui croulèrent toutes. Le conte ne dit pas si le poids surhumain du géant en fut la cause ou si ce fut par quelque autre raison. La pyramide de roche qui se trouva prise entre ses jambes énormes demeura seule debout.

Ainsi fut formée la Becca¹.

Un murmure d'incrédulité s'éveillait dans l'auditoire à cette conclusion. Mais le vieux conteur, touché

1. V. H. CORREVOX, *Au pied du Cervin* (Bull. Association pour la protection des plantes, n° 14, p. 16). — Cette légende semble présager les théories les plus nouvelles de la science concernant le mode de formation de la pyramide du Cervin.

au vif, reprenait les jeunes incrédules : Ces choses avaient été dites par les aïeux ; ils les croyaient, eux, qui en savaient plus long que nous et avaient plus de vertu. C'était le temps où le bon Dieu avait en prédilection la vallée de la Tournanche, parce que les hommes y demeuraient pieux et simples, et il se plaisait à leur envoyer parfois des protecteurs et des saints qui faisaient des miracles parmi eux. C'était le temps où l'ermite du Tournaleis¹, à force de prier, laissait sur les roches l'empreinte de ses genoux qu'on peut y voir encore aujourd'hui. C'était aussi le temps du fameux saint Théodule. Oh ! celui-là, oui, c'était en vérité un grand saint, fort et robuste, et qui traversait les montagnes l'hiver comme l'été. Rusé, avec cela, plus que le diable : un vrai montagnard !

Et le vieillard racontait alors l'histoire, cent fois répétée, de saint Théodule, évêque de Sion dans le Valais². Un jour, Théodule, qui était déjà évêque mais point encore saint, passa du Valais en Valtournanche, traversant le col qui depuis porte son nom. Il venait visiter ses frères en Jésus-Christ, Evance et Juvenal, qui menaient la vie d'ermite, l'un sur les hauteurs de Châtillon, l'autre sur celles de Fenis. Il advint que, passant par Breuil, il s'arrêta dans une pauvre chaumière où les bergers l'accueillirent avec respect et partagèrent avec lui leur modeste repas. En récompense, l'évêque leur donna sa sainte bénédiction, et il s'en fut. A son retour, s'étant arrêté encore dans la même chaumière, il vit que le malheur était entré sous ce toit : un enfant avait été mordu par un terrible serpent, et la mère pleurait à chaudes

1. Localité près de Saint-Vincent.

2. V. COBONA. *Sull' Alpi*. Saint Théodule fut évêque de Sion vers la fin du IV^e siècle.

larmes, incapable de le secourir. Alors, l'évêque, ému jusqu'à la pitié, invoqua la grâce de Dieu, murmura une prière sur la blessure et tout aussitôt l'enfant fut guéri.

Comme il sortait de la maison, — et ces bonnes gens et leurs louanges lui faisaient escorte — Théodule, élevant la main, bénit ce coin de terre et ordonna aux serpents et autres bêtes venimeuses de s'enfuir sur la rive opposée du torrent. Alors, un grand sifflement passa dans l'air et l'on vit des serpents, des scorpions, des crapauds et des salamandres qui émigraient sur l'autre rive; et plusieurs se noyaient en passant l'eau. Depuis ce jour, tout le versant de la montagne où se trouve situé Breuil est pur et délivré de ces sortes d'animaux nuisibles.

La piété de Théodule, ses bonnes œuvres et les miracles qu'il répandait sur son passage le rendirent célèbre dans les vallées de Viège et de Tournanche. Le diable, envieux par nature de toute vertu, cherchait en toute occasion à diminuer le prestige du saint homme et à lui causer des désagrémens.

Un jour, à Praborne, durant que l'évêque se préparait à monter au col, Satan s'approcha de lui respectueusement et lui offrit de faire ensemble une partie de la route. Théodule accepta. Chemin faisant et tout en parlant d'une chose et de l'autre, le diable se vanta d'être plus puissant qu'un évêque. Théodule ne se laissa point troubler: il dit qu'il savait bien n'être qu'un misérable pécheur, fragile comme les autres hommes. Toutefois, il demanda à son compagnon de lui donner une preuve de cette puissance dont il menait si grand état. Et comme, dans ce moment, ils passaient auprès de certaines cabanes, Théodule montra du doigt au diable un grand chau-

dron — de ceux dont les pasteurs se servent pour faire les fromages — en lui promettant que, s'il réussissait à le porter sur ses épaules à travers le col jusqu'à Paquier, parole d'évêque, il se ferait son esclave pour toujours.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le diable se charge du chaudron, l'arrange au mieux sur son dos, et monte péniblement par le glacier. Mais, en arrivant près du col, à l'endroit où la montée se fait plus âpre, il glisse d'un pied, tombe, et roule avec son chaudron jusqu'en bas, tout au fond de la vallée.

Un doute serait permis, semble-t-il, à l'égard de l'exactitude de ce récit, tant à cause de l'ingénuité inhabituelle montrée par le diable comme à cause de l'incertaine loyauté de la conduite de l'évêque, lequel peut, vraisemblablement, être soupçonné d'avoir aidé par un croc-en-jambe à la confusion finale de son adversaire, s'il n'en était demeuré une preuve authentique sur une ancienne peinture de l'église de Crépin où le diable est figuré au moment que, précipité en bas avec le chaudron, il suit mal volontiers la pente, durant que l'évêque se frotte les mains dans l'excès de son contentement¹.

Le vieux narrateur disait aussi une autre histoire qui se raconte dans la vallée de Viège², où il était encore question du diable, et des tours d'adresse de celui-ci concernant, cette fois, certaines cloches que Théodule transporta par les airs de Rome à Sion, et qui traversèrent, en volant, le col. Et cette aventure s'achevait également par la victoire du saint et la défaite de l'esprit du mal, à la façon des comédies

1. V. aux notes : Crépin

2. V. ALFRED CERESOLE, *Zermatt*, p. 76.

populaires, qui finissent toujours par le triomphe de la vertu et le châtement des méchants.

C'est pourquoi ces histoires étaient goûtées par les auditeurs ingénus. Ils se complaisaient au ridicule jeté sur la personne du diable qu'ils regardaient comme l'ennemi; ils éprouvaient une sensation de sécurité et d'orgueil à la pensée que les ruses les plus insidieuses de Satan ne pouvaient rien contre leur saint patron; à travers le voile de la légende, ils entrevoyaient vaguement les premières terreurs, les premières croyances, les premiers gestes de leurs devanciers, comme si les brumes, dont l'ignorance entourait leurs visions, s'étaient brusquement ouvertes pour laisser apparaître les choses arrivées dans les temps lointains. L'esprit de la légende était dans leurs âmes, transmis par leurs aïeux comme un instinct de la race. La légende leur plaisait, parce que dans leur finesse native ils la sentaient vivante et humaine, parce qu'elle décrivait des lieux qui leur étaient familiers, parce qu'elle parlait de périls et de luttes qui étaient les propres périls et les propres luttes de leur vie.

Le Cervin entrait parfois dans la légende. Il semblait alors que toutes ces histoires fussent nées de lui, et que le battement de leurs ailes se fit entendre encore autour de ses roches mystérieuses.

Mais à présent, la vie et les idées modernes montent en foule, par les routes rendues faciles, jusqu'en haut, à travers la vallée; et un vent de positivisme fane pour toujours cette flore primitive; la dernière heure de la légende est sonnée, là-haut, comme ailleurs.

Quand les premiers bergers de Breuil, jugeant qu'ils en savaient plus long que l'Homme sauvage,

s'étaient permis de l'offenser, celui-ci avait disparu. Il en va de même pour le génie du Cervin : alors qu'on ne croit plus en lui, il s'en va. Les dragons ailés se fossilisent maintenant au fond des cavernes, les fées timides, qui avaient trouvé ici un dernier refuge, s'évanouissent lentement et comme à regret de ces lieux où elles vécurent si tranquilles; mais tout en s'en allant, elles irradient encore la vallée d'un dernier sourire d'une infinie poésie.

Il nous est rarement concédé, à nous, les tard venus, de surprendre encore un instant de cette beauté finissante. La connaissance des vieilles histoires se perd. Pareillement, les vieilles façons de se vêtir ont disparu; l'habit à queue, la culotte serrée aux genoux — un souvenir du siècle précédent, demeuré longtemps dans ce petit coin de terre où la mode n'arrivait qu'avec trente ans de retard. Une seule chose résiste encore : le dialecte, le beau et fort patois valtornein, l'orgueil de la vallée. Il y a aussi, sans doute, là-haut, quelques montagnards qui croient encore aux diables du Cervin; mais ceux-là cachent leur croyance dans leur cœur, honteux presque de ne l'avoir point su perdre.

Une seule fois, comme je me trouvais avec un jeune guide sur le col du Lion et que nous regardions le gouffre de Tienmatten d'où montaient de denses vapeurs — comme échappées, on eût dit, à une chaudière énorme en ébullition au-dessous — et que ces vapeurs menaçantes enveloppaient les flancs du Cervin, j'entendis mon guide s'exclamer : « *J'avais bien dit que là-bas il y avait les bacans!* » Il voulait dire les esprits malins. Le cadre terrible réveillait dans son âme rude l'idée effrayante d'une puissance mauvaise, et, sous la suggestion de cet homme simple

mais plus fort que moi, je sentis un grand frisson passer par mes fibres comme si pour un moment j'avais cru moi-même. Et c'est par là que je fus amené à comprendre avec quelle facilité les phénomènes merveilleux de la nature ont été attribués, par ces intelligences primitives, à des forces maléfiques contre lesquelles il était nécessaire que les saints descendissent, armés de leurs miracles.

De cette hauteur d'où l'on embrasse dans un seul regard toutes les cimes de la vallée — et elles paraissent de là proches les unes des autres — on peut s'expliquer le sens naïf de l'histoire des trois ermites qui, étant chacun sur une cime, s'étaient entendus pour faire tous les jours leur prière en même temps, et se lançaient l'un à l'autre une hache unique pour fendre leur bois.

De là haut encore, le col du Théodule apparaît si près des verts pâturages du Giomein que l'on conçoit comment a pu naître la légende d'une ville mystérieuse qui, autrefois, s'élevait sur le col au milieu des prairies en fleurs et se trouve maintenant ensevelie dans les glaces.

L'abbé Gorret définit ses compatriotes : « Le peuple le plus casanièrement nomade qu'il m'ait été donné de connaître. »

De fait, et bien que passant les trois quarts de l'année en mouvement, ils aimaient avec ténacité leur sol, par ce besoin inné que l'homme de la montagne ressent de posséder la terre, qui, plus qu'en un autre lieu, est ici précieuse; ils aimaient la maison natale par instinct, parce que c'était celle-là qui les accueillait et les protégeait dans la saison adverse. Dans la

belle saison, leur maison, c'était toute la vallée — la brève vallée qu'on peut parcourir tout entière en dix heures de marche, au cours desquelles on passe des chaudes vignes de Chambave aux pâturages ventés de l'Eura; de Châtillon où fleurissent les lauriers roses et où on peut cueillir le thym d'Italie, à Breuil, où croit l'édélweiss, et au Théodule, où la renoncule glaciale et le maigre lichen d'Islande s'agrippent aux rochers. Et c'est en parcourant assidûment leur vallée, en se livrant tour à tour à des cultures diverses et à des travaux différents que les montagnards de Val-tournanche gagnaient un caractère plus ouvert et quelques connaissances meilleures au-dessus de celles des hommes sédentaires des vallées prochaines.

Dans leur vie, il y avait le mouvement — qui fait limpides et pures les eaux bondissantes des torrents. La plaie du crétinisme n'arrivait que rarement là-haut, dans le temps même qu'elle frappait douloureusement d'autres vallées de la Doire¹.

Le passage continuel de gens venus d'ailleurs qui, pour des raisons de commerce ou poussés par quelque idéal de foi, traversaient le col du Théodule appelé alors le col du Mont Cervin ou même Mont Cervin² tout court, leur était aussi profitable.

C'étaient des marchands de bestiaux de la vallée de Viège, qui avaient coutume chaque année dans l'arrière-saison de conduire des troupeaux de vaches et de bœufs, à travers le col, aux foires de la vallée d'Aoste. Deux montagnards du pays de Matt : Joseph Taugwalder et Peter Burchner, qui étaient experts du passage, guidaient ces caravanes³.

1. De Bartolomeis et Casalis l'attestent.

2. V. ENGELHARDT, *Naturschilderungen* (1840), p. 228 et 255. — V. également aux notes : BROCKEDON et lord MINTO.

C'étaient des hommes de Ayas ou de Valtournanche qui allaient par le chemin du col vers Praborne, chargés de grosses outres emplies du vin de la vallée d'Aoste qu'ils portaient vendre, vin que l'on appréciait fort de ce côté. Et il est dit que, à leur arrivée à Praborne, les outres souvent se trouvaient moins gonflées et pesantes qu'à leur départ de Paquier¹.

C'étaient des contrebandiers qui entraient en Piémont malgré les neiges du Mont Cervin, avec la « bricolla », la hotte, emplie de tabac, de café, de chocolat, de fines mousselines anglaises², aussi, de montres suisses et de la fameuse poudre à fusil de Berne; ou encore des pèlerins qui affrontaient les difficultés du chemin et les périls des glaciers, se rendant à Sion, la cité sainte du Valais, et à Einsiedeln, dans le Canton de Schwytz, afin d'y accomplir quelque vœu au Sanctuaire de Notre-Dame des Ermites pour laquelle les Valdôtains, et spécialement les Valtorneins, avaient une dévotion ancienne.

Les vieux racontent que, dans la grande plaine de glace qui est sous le col du côté de la Suisse, en un lieu nommé *Tour de Giomba*, il y avait un écho miraculeux. Quand, par les brouillards épais, la route devenait incertaine, les pèlerins, unissant leurs voix en une seule, demandaient au saint s'ils étaient dans la bonne route. Pour peu qu'ils en fussent éloignés le saint gardait le silence. Quand il leur faisait réponse ils étaient sauvés.

On a pu croire que la traversée du col était plus facile en d'autres temps qu'aujourd'hui³. Nous ne saurions connaître toutes les victimes que fit le glacier

1. V. aux notes : KREMERthal.

2. V. aux notes : MURRAY.

3. V. aux notes : GRÜNER.

dans les siècles révolus, mais très certainement les passages de ces gens qui n'avaient point l'expérience des lieux, qui étaient, au surplus, pauvrement habillés et approvisionnés, ne devaient point s'effectuer sans désastres et mésaventures.

On parlait, dans le pays, de toute une caravane de muletiers qui s'était perdue sur le col; un mulet arrivé tout seul avec sa charge à Zermatt avait fait paraître le désastre; mais personne autre de la caravane n'avait été revu jamais. On indiqua aussi au voyageur Hirzel-Escher le lieu où un noble Piémontais, fuyant, en 1822, après quelque délit politique, avait trouvé la mort parmi les glaces. Et les montagnards se souvenaient comment, en 1825, un marchand avait disparu avec son cheval dans le glacier. Et ils regrettaient surtout qu'il eût emporté avec lui dix mille francs¹.

Hinchliff, en passant sur le glacier en 1855, découvrit les restes lamentables d'une troupe de gens qui avaient péri sans doute bien des années plus tôt. Dispersés sur un espace de huit ou dix mètres, on voyait des chaussures, — de celles dont se servent à l'ordinaire les paysans, — avec des lambeaux de grossières étoffes de laine; un sac sortait à moitié de la neige; des ossements humains, blanchissants, gisaient épars de-ci, de-là, mêlés à des carcasses de mulets et de chevaux. Ils avaient dû être surpris par la tempête pendant qu'ils traversaient le mauvais pas et ils étaient morts de froid et d'épuisement².

La description que Hinchliff donne des attitudes dans lesquelles il trouva les cadavres de quelques-unes

1. V. BROCKEDON, *Journals*, p. 255.

2. V. AUX NOTES : HINCHLIFF et LONGMAN.



Phot. Vittorio Sella.

LE CERVIN DU GLACIER SUPÉRIEUR DU THEODULE.

de ces victimes fait penser avec un frisson à leurs souffrances : « Nous tous et nos guides, — écrit l'alpiniste anglais, — nous regardâmes en silence le triste spectacle. Personne n'avait jamais entendu parler de la caravane perdue et nos guides ne savaient point qu'il y eût là ces ossements. Quelle scène de douleur avait dû se passer en ce lieu ! »

C'étaient les premières obscures victimes du Cervin. Leurs ossements disparurent peu à peu, couverts par les neiges, avalés ou trainés au loin par le glacier. Et d'autres caravanes traversaient le col, ignorantes ou insoucieuses du destin d'autrui....

A Praborne, ils se réunissaient à plusieurs, quinze ou vingt hommes, avec des chevaux et des mulets, pour affronter le col. Au jour d'aujourd'hui encore, les vieux de Valtournanche se souviennent de ces groupes de rudes Valaisans, guidés le plus souvent par un certain Brantschen*, un vieillard expert du passage, le seul parmi tous qui sût articuler quelques paroles de français, et de quel français ! Ils emportaient avec eux leurs provisions, et, dans la cuisine que voulait bien leur prêter le curé de Paquier, ils faisaient bouillir leur viande salée avec quelques pommes de terre qu'ils ne pelaient point, ce qui faisait sourire les Valtorneins plus afflinés.

Au retour, si le ciel s'était couvert de nuages, ils se faisaient accompagner au col par des hommes de Valtournanche ; ce furent les premiers guides. Mais les mères et les sœurs pleuraient en les voyant partir et les recommandaient à la divine Providence.

En ce temps, le métier de guide n'existait point encore dans la vallée, non plus que celui d'hôtelier.

L'unique auberge ouverte aux passants était la maison du curé — la cure. Aux environs de 1850

l'archiprêtre de Paquier était le révérend Bore, un brave homme : un de ces nombreux prêtres de montagne, modestes et dévoués, qui exercent dans les villages élevés leur mission d'éducateurs et de consolateurs. Pauvres au milieu des pauvres, plus élevés par l'intelligence que les hommes qui les entourent, souvent cultivés, aimant les études et la lecture et parfois doués de génie, ils passent leur vie de sacrifice, étouffant leurs révoltes ignorées, à soulager les détresses et les angoisses de leur peuple. Mais ils sont, eux aussi, des fils de la montagne et c'est pourquoi leur modeste paroisse alpestre leur est chère; ils aiment leur troupeau parce qu'ils en connaissent bien l'âme rude et bonne; ils vivent obscurément, dans l'air sain de leur vallée natale, et, au terme de leur apostolat, ils reposeront au pied du clocher, où une humble pierre gardera leur nom dans le cimetière que, de leur fenêtre, ils auront regardé tous les jours de leur vie¹.

Un grand attachement, presque un sentiment de jalousie, a toujours étroitement lié le clergé valdotain à sa ville d'Aoste où il est instruit, et à ses montagnes où il est né et exerce sa mission. C'est en grande partie son œuvre et l'œuvre de son esprit conservateur, si l'ancienne langue, qui est la langue française, se conserve dans la vallée². Et il ne me

1. V. les belles pages dédiées aux prêtres solitaires des Alpes par Giuseppe Giacosa dans ses *Novelle Valdostane*. — V. aussi l'abbé P.-E. Duc : *Le clergé d'Aoste au XVIII^e siècle et le clergé d'Aoste de 1800 à 1870*. — V. aux notes : Famille PERRUQUET.

2. C'était un ancien privilège du duché d'Aoste que de se servir de la langue française dans les actes officiels. (V. aux notes de TILLIER.) Le sentiment que les Valdotains ont de leurs droits à se servir de la langue française dans leurs églises,

déplaît point de trouver chez les Valdotains cette ténacité à répéter l'idiome de leurs aïeux. Cela même me plaît parce que, à travers cette fidélité, ils sont bien italiens, fervents pour leur patrie et de bonne foi certaine. C'est par orgueil qu'ils le conservent, par un bon orgueil de peuple très ancien, jaloux de sa race à la façon des insulaires. Pour eux, ils ne voient point dans cet idiome la langue de France, mais la leur, celle qui a résonné anciennement dans les manoirs de leurs comtes et qui, depuis des siècles, résonne sous les arceaux de leurs humbles églises et dans leurs écoles rustiques : l'emblème d'une tradition non interrompue, d'une fidélité séculaire à une race royale. C'est là le bouclier que les modernes Salasses tendent contre l'invasion des corruptions de l'heure présente.

L'alpinisme italien doit beaucoup aux prêtres de la vallée d'Aoste ; quelques-uns d'entre eux avaient atteint déjà les cimes, alors que notre alpinisme n'était pas encore né. Quand il parut enfin, enseignant à tous que l'ascension des montagnes pouvait être un moyen d'éducation physique et morale, ces prêtres robustes, infatigables, habitués déjà aux privations, experts des lieux et des difficultés, se trouvèrent, mieux que tout autre, prêts à seconder son œuvre. Il leur en arriva peut-être un réconfort inattendu, une occupation nouvelle dans la monotonie de leur vie, un plaisir intense non défendu par la règle austère, un idéal élevé et pur, conforme à leur foi ; peut-être aussi

leurs tribunaux et leurs écoles, ainsi que dans toute administration publique, est demeuré vif jusqu'à nos jours, malgré que les conditions de la vallée se soient trouvées changées. — V. CHAB. BÉRARD : *La bougne française dans la vallée d'Aoste*. Réponse à M. le chevalier Vegezzi Ruscalla (1842).

éprouvèrent-ils un sentiment de très noble orgueil à voir que les hommes de la plaine apprenaient enfin à aimer les montagnes, leurs montagnes. Et quelques-uns parmi eux se prirent pour cet idéal d'un enthousiasme actif et en firent une part véritable de leur existence. Les noms de ceux-là sont inscrits en lettres d'or au seuil de l'alpinisme italien. C'est le chanoine Carrel à Aoste, l'abbé Chamonin* à Cognes, l'abbé Chanoux au petit Saint-Bernard....

Mais l'archiprêtre Bore* ne connut point ces nouveaux enthousiasmes. Durant les vingt-six années qu'il passa à Paquier, son activité fut toute donnée à son obscure et sainte mission.

Ceux qui l'ont connu disent qu'il avait une tête de fer et un cœur d'or. C'était un homme inflexible et doux, rude, mais plein d'une bonté profonde. Il fit reconstruire le presbytère et l'église, travaillant lui-même de ses bras robustes parmi ses paroissiens. Et il restaura le beau clocher qui rend la vue du village si pittoresque. Il institua des écoles dans presque toutes les fractions de la commune, et quand il mourut, en 1858, il n'y avait pas un enfant dans les environs qui ne sût lire et écrire.

Une autobiographie inédite d'un jeune aspirant au séminaire d'Aoste nous décrit quels étaient les rudiments de l'instruction que l'on donnait en Valtouranche. C'est en 1846 : le jeune homme, que ses parents, simples montagnards, destinaient à la carrière ecclésiastique, vient d'être admis chez le sévère archiprêtre, au presbytère, afin d'y commencer, sous la férule du vicaire, ses études. Ce vicaire, après avoir fait le métier de ramoneur, en Piémont, avait enfin trouvé dans le séminaire sa vocation véritable et il était plein de la bonne volonté de transmettre à l'in-

telligence rustique de son élève le peu qu'il savait. Ici, je laisse la parole au jeune écolier :

« S'étant assuré que je savais déjà passablement lire, le vicaire pensa me faire de suite attaquer simultanément les deux grammaires : la française et la latine. La grande difficulté était que, ni l'un ni l'autre, nous n'avions les livres requis pour ça. Le curé réussit à nous déterrer, dans sa bibliothèque, ses vieux livres des premières classes. Nous voilà donc définitivement enfoncés dans l'étude. Le papier coûte, se salit vite et dure peu : il faut aviser et chercher à s'en passer. Nous finissons par découvrir une belle pierre calcaire au grain très fin et onctueux, et voilà plus d'une semaine à lui donner le poli voulu. Entre chaque leçon, frotte la pierre. Pour encre, une décoction de toutes les baies noires que je rencontre dans les buissons. Une énorme plume d'aigle me dura trois ans.

« C'est un riant souvenir, maintenant, quand je me rappelle que quatre ou cinq fois par jour je devais aller à la fontaine pour laver mon cahier, et ensuite le faire sécher, détruire mon devoir aussitôt accompli. »

Ce petit garçon, qui écrivait son thème latin sur la pierre avec une plume d'aigle, devait plus tard écrire sur les roches du Cervin, avec d'autres camarades dignes de lui, une des plus belles pages de l'alpinisme italien : c'était Amé Gorret.

Au même temps, dans les petites classes de Val-tournanche, d'autres enfants croissaient. Il me plaît d'imaginer les futurs conquérants du Cervin assis sur les bancs étroits, dans la mauvaise chambre qui sert d'école, indisciplinés et impatients que l'heure de la leçon soit passée pour pouvoir courir au dehors et

chasser les écureuils dans les buissons, ou tendre des filets aux oiseaux; plus attentifs, certes, quand ils gardent le troupeau dans les pâturages ou quand ils épient la marmotte près de sa tanière, qu'ils ne le sont sur les bancs étroits durant qu'ils écoutent le catéchisme ou la leçon de grammaire.

Je me représente le petit chef de la bande, un Carrel, déjà bersagliier, ne pouvant rester tranquille, et organisateur de tous les mauvais tours tant à l'école qu'au dehors, des escapades par les montagnes voisines et des batailles à coups de boules de neige, la terreur du maître et des camarades. Je songe à un Bich, serein, déjà pensif et docile; à un Maquignaz, plus long et plus maigre que les autres, taciturne et sérieux, apprenant difficilement, mais n'oubliant plus les choses apprises.... Devant eux, sa terrible fêrule en main, je vois un rude magister qui leur faisait cette admonition : « Si vous n'êtes pas sage, le Cervin vous mangera ».

En ce temps-là, le Cervin n'était point autre chose qu'un ogre, menaçant les cultivateurs de ses bourrasques et les chasseurs de ses neiges. Pas un, parmi ces enfants ne pensait qu'il pût être jamais donné à l'homme d'en faire l'ascension. Ils savaient que les chamois eux-mêmes ne s'aventurent point sur la Becca.

L'éducation de ces futurs héros procédait par les méthodes primitives : le fouet, les oreilles tirées, quelques applications du pied du maître au fondement de l'écolier, méthodes alors en honneur dans toutes les écoles de Piémont et qui, à y bien songer, n'y furent point si mauvaises qu'elles le paraissent, puisqu'elles préparèrent des soldats pour la résurrection de l'Italie et des guides pour la conquête du Cervin.

« Si vous n'êtes pas sages, le Cervin vous mangera! » répétait le maître en élevant sa fêrule menaçante. Et quelques-uns parmi ces écoliers, la montagne les a mangés vraiment plus tard : Elle a pris toute leur âme, les a tenus attachés à elle pour la vie, les a rendus célèbres et puis... les a tués!

Paquier.

Murray, dans son guide de 1852, écrit qu'il n'y a pas d'auberge à Valtournanche, mais que le curé loge les voyageurs, hommes et femmes — *ladies as well as gentlemen* — cinq ou six francs sont l'obole ordinaire qu'on lui laisse pour le lit, un souper et un déjeuner.

La première auberge de la vallée fut donc l'hospitalité d'un prêtre¹. Il semble toutefois que l'archiprêtre Bore était plus apte à accueillir les muletiers de Praborné que non point les étrangers, faits exigeants par l'habitude d'une vie commode et les fatigues d'un long chemin.

Et Murray, dans l'édition de 1854, commente l'hospitalité du bon curé en ces termes : *Very bad accomodation*, très mauvais aménagement². Alfred Wills, qui devint par la suite un des alpinistes anglais les plus dignes de faire autorité, fournit des particularités tellement décourageantes sur la simplicité rudimentaire du logement ainsi offert, que je n'ose les rap-

1. Brockedon, en 1825, avait trouvé à Paquier une façon d'auberge — *a sort of a inn* — où il prit quelque nourriture. — Le professeur Forbes, en 1842, fut logé chez le receveur des douanes.

2. WILLS (WANDERINGS, p. 216).

porter ici. Par une heureuse fortune, l'archiprêtre Bore ignore toujours ces douloureuses appréciations faites sur sa maison et sur sa personne.

Il convient toutefois de prendre en considération que ces étrangers, pour la plupart anglais, étaient des hommes du XIX^e siècle parmi les plus affinis et les plus riches, et qu'ils tombaient ici au milieu de gens très humbles, plongés encore dans une simplicité de vie presque moyenâgeuse; ils étaient habitués dans leur pays du nord à la netteté la plus scrupuleuse, et venaient dans un pays où le savon n'était point considéré comme un objet de première nécessité.

Depuis ce temps, les Italiens ont fait beaucoup de progrès et, d'autre part, les Anglais d'aujourd'hui, mieux faits aux voyages et aux incommodités de la vie alpestre, sont plus faciles à contenter. Mais je reconnais que leurs ancêtres, de coupe rigide, conservateurs de leurs habitudes et portant avec eux tous les besoins de leur civilisation avec ses préjugés, durent se trouver assez mal des pauvres petits lits paroissiaux où du fenil des pasteurs. Les « grissins » de rude farine de la cure de Paquier et la « polente » dorée des chalets de Breuil, mets nationaux des Alpes piémontaises, n'eurent pas de charmes pour leurs palais.

Ainsi se peuvent expliquer les élans d'indignation qui se trouvent dans les guides de ce temps. Cependant en 1855, King¹ trouve à Valtournanche une petite maison récemment transformée en auberge avec le titre d'Hôtel du Mont-Cervin, où le propriétaire fait de son mieux pour contenter ses hôtes avec les modestes ressources dont il dispose; et le vin y est bon. Ce

1. *Italian Valleys*, p. 202, publié en 1858.



PAQUIER.

Phot. G. Rey.

sont là les paroles mêmes de King. Cela peut sembler puéril de passer en revue les avis des voyageurs sur l'excellence de la chère et la propreté plus ou moins grande des logements à Valtournanche, mais, quand il arrive un personnage sérieux comme l'est Mr. King et qui nous dit que, durant cette année, une bonne petite auberge s'est ouverte là-haut, nous éprouvons presque un sentiment d'orgueil, et notre cœur d'Italien mal habitué aux blandices de la louange s'élargit quelque peu.

Cette auberge était tenue par Nicolas Pession, et elle était sa propriété en même temps que celle de ses frères.

King narre ainsi ses impressions :

« On nous indiqua nos lits aux deux angles d'une même chambre qui servait aussi de salle à manger : un des lits n'était qu'une sorte d'armoire dans le mur, mais il suffisait à remplir sa charge, et, au surplus, tout cela était passablement propre ».

A la fin, la note était très modeste ; je crois bon de la rapporter et de l'indiquer en passant aux aubergistes et hôteliers présents et futurs : chaque lit valait un franc, quatre déjeuners, quatre diners, le déjeuner du matin, deux douzaines d'œufs, de la bière, etc., en tout huit francs ! Il est vrai, hélas, que tous les voyageurs qui suivirent n'emportèrent point de la petite auberge la même impression favorable, et Hinchliff, la même année, trouva qu'elle était fort sale¹. L'année suivante, Mr. Longman la définissait la plus misérable des auberges² et trouvait à l'aubergiste l'aspect d'un vrai bandit italien.

1. *Summer months*, p. 155.

2. *Journal of six weeks adventures*, p. 97.

Pauvre et honnête Pession! La même suggestion qui faisait paraître le ciel plus bleu à l'étranger, lorsqu'il regardait les horizons alpins d'Italie, lui révélait le brigand sous la forme d'un pacifique aubergiste!

Il se trouva même un voyageur qui, s'étant arrêté à l'auberge pour y passer la nuit, usa de cette précaution de barricader la porte de sa chambre avec des alpenstocks: un autre, l'ayant simplement vue sur son chemin, déclare que, seule, une dure nécessité le pourrait induire à en franchir le seuil.

Il n'importe: Valtournanche avait son auberge comme l'avait Zermatt¹; c'était le premier pas vers le progrès; l'auberge allait gagner, peu à peu, le propriétaire apprendrait mieux l'art d'attirer à soi les voyageurs qui commençaient d'affluer dans la vallée², jusqu'à ce qu'enfin, l'une et l'autre obtinssent d'être cités dans le sévère Guide Murray³, qui qualifie ainsi l'auberge de Pession: *Homely but clean and cheap* — familiale, mais propre et bon marché; le plus beau parmi les éloges que l'on puisse donner à une auberge alpine telle que nous l'entendons.

Et, depuis ce temps, l'auberge, sous le nom nouveau d'hôtel du Mont-Rose⁴, tient, elle aussi, sa petite place dans la grande histoire du Cervin.

Dans la modeste chambre qui servait de salle à manger à l'hôtel du Mont-Rose, j'attendais, il y a quelques années, le beau temps. Elle est aujourd'hui remise à neuf; mais c'était alors l'historique petite salle ancienne, toute tapissée de papier bleu à fleurs, et telle que l'avaient connue les premiers clients. Il y

1. V. aux notes: Zermatt.

2. Mrs. FRESHFIELD, *Alpine Byways*, p. 168.

3. Édition de 1865.

4. V. aux notes: Hôtel du Mont-Rose.

avait encore sur la cheminée les deux petits chats de plâtre peint, qui, de leurs yeux ronds et fixes, avaient regardé passer les premiers admirateurs du Cervin; deux saules pleureurs faits de papier vert découpé et froncé encadraient une glace voilée d'une gaze rose qui empêchait à la fois les mouches indiscreètes d'en contaminer le cristal et le voyageur vaniteux de s'y regarder. Il pleuvait dans la vallée. Il avait neigé sur les cimes. Le front appuyé aux vitres de la petite fenêtre, je regardais les brumes qui montaient tristement dans la vallée. C'était un jour de malheur, de ceux qui font prendre en haine la montagne. Je pensais douloureusement au temps que je perdais, à mes beaux projets d'ascension noyés dans la pluie. Et il n'y avait point là de journaux; quelques vieux volumes, seulement, tout défaits et usés, parmi lesquels les premiers fascicules du « Bulletin du Club alpin » que je savais presque par cœur, formaient toute la ressource de la bibliothèque. Sur un guéridon, à côté de la table d'où l'on avait enlevé les couverts, j'aperçus un vieux recueil déchiré qui ressemblait à un livre de comptes ou à un carnet de blanchisseuse. Par ennui, je l'ouvris : un parfum de fromage, de vin et de tabac s'exhalait de ses pages décousues et balafrées de plissures. C'était le vieux livre des voyageurs, et, sur la première page, il portait, moulée en gros caractères par un écrivain local, son épigraphe :

« Noms et prénoms de Messieurs les voyageurs qui passent à Valtournanche pour traverser le col St-Théodule, pour Ayas, les Cimes Blanches, Valpelline, etc., dès le 17 août 1860. »

Il m'apparut d'abord comme un de ces ordinaires livres d'auberge qui se ressemblent tous....

« Exactly! page ou page of gratitude.... »

« For breakfast, dinner, supper, and the view ! »

Les louanges coutumières à la bonne cuisine, à la courtoisie de l'hôtelier, à la douceur de l'addition; les sentiments habituels d'admiration auxquels s'ouvre l'homme le plus prosaïque devant la beauté de la montagne, quand, pour la première — et peut-être pour la seule fois de sa vie — il s'est senti après diner, poète. Cependant, quelque chose de respectable émanait de la modestie de ces vieilles pages; sur les feuillets abîmés, avec cette encre jaunie par le temps, les paroles prenaient un caractère de chose ancienne. Peu à peu je me sentais attiré à rappeler à la vie ces paroles mortes; il arriva que je me trouvai avec émotion devant quelques-unes de ces révélations inattendues qui jaillissent parfois d'un simple nom et d'une date.

Je remarquai d'abord, que, dans l'épigraphe, le Cervin² n'était pas mentionné. On n'en parlait point encore à Valtournanche en cette année-là. Sur les premières pages, les noms des voyageurs étaient inscrits en colonne dans un bel ordre, sans observations ni commentaires : c'étaient pour la plupart, des noms anglais. Puis, peu à peu la plume des passants se fait plus expansive, et il est curieux de noter comment les déclarations inscrites par un premier venu sont souvent corrigées ou tournées en dérision par celui qui le suit sur le registre. Il y a là des commentaires ironiques, d'énergiques démentis donnés à ce qu'un autre avait affirmé la veille tout aussi énergiquement, des élans d'antipathie internationale ou même entre des voyageurs de la même nation qui ne se connais-

1. R. BROWNING, *The Inn Album*.

2. V. aux notes : Cervin (Mont).

sent pas et sont destinés peut-être à se courir après par les auberges du monde sans jamais se rencontrer ni s'entendre. Un alpiniste, au retour du Théodule, décrit ingénûment ses impressions : un autre arrive qui commente : « Peut-on être monté si haut et en être redescendu si bête ! » Il y a cependant un point sur lequel tous sont d'accord, et c'est dans une louange sans restriction des « œufs à la reine », plat en honneur dès le début de l'auberge, et qui est célébré dans toutes les langues européennes à chaque page du livre. « Chef-d'œuvre ! » exclame l'un, et un autre déclare : « Plat inimitable qu'on ne peut faire qu'à Val-tournanche. »

Mais, parmi la banalité de ces élans, s'élèvent, sérieux et sympathiques, les noms des alpinistes étrangers que j'ai appris à connaître et à admirer dans leurs écrits et leurs entreprises : ce sont les signatures de Bonney, de Adams Reilly, de Barnard, le peintre du Cervin ; de Tyndall, de Crawford Grove et de Hawkins, de Leslie Stephen, de Mathewas et de Morshead, de Freshfield et de Mummery. Tous vinrent pour admirer notre Cervin ; quelques-uns pour en faire l'ascension.

Voici le nom d'Edward Whymper : il a passé à Val-tournanche pour la première fois le 28 août 1860 ; il venait de Biona en Valpelline et se dirigeait sur Breuil. Le voici encore le 27 août de l'année suivante : d'une écriture ferme et résolue il inscrit sur le livre : « Edward Whymper, en route for the Matterhorn ». C'est le cri de sa foi. Dès lors cet homme énergique espérait, et il lui fallut quatre autres années avant que de vaincre. Aussitôt après lui, une autre main moins ferme et moins noble que la sienne, trace, en anglais aussi, ces lignes sur le registre : « Ce monsieur va toujours tentant des choses impossibles et puis il

jette des imprécations à chacun parce qu'il a failli dans ses... tentatives¹. »

Et un autre, un envieux ajoute ironiquement : « Il vint, il vit, il vainquit ?! » Cela rappelle les satires et les insultes que la populace romaine jetait au triomphateur sur le chemin du Capitole.

Ici, l'intérêt du livre devient très vif; c'est comme si un vieillard m'eût raconté l'histoire d'un de mes bisaïeux qu'il aurait connu : voici apparaître les noms des rares italiens venus ici pendant ces années où l'idée de l'alpinisme n'existait pas encore en Italie. Et parmi un si grand nombre de noms étrangers, ceux-ci résonnent chèrement dans mon cœur, comme des noms d'amis.

En 1860, le comte Cesare Merani, un toscan; en 1861, Giovanni Barracco², un calabrais, qui fut plus tard le compagnon de Quintino Sella, dans la première ascension italienne du Monviso; puis, un groupe de trois hommes de valeur venus de Milan : G. Visconti Venosta, C. Prinetti et R. Bonfadini; et plus loin, l'abbé Carestia di Alagna; en 1862, le comte Benoît Rignon³, de Turin, et Giovanni Batt. Rimini, topographe du corps royal de l'état-major de l'armée, un des premiers et des plus fervents sociétaires du Club Alpin Italien.

Ce n'était point encore une habitude, à Turin, que de venir séjourner dans la chaude saison en cette vallée. C'est ainsi que, pendant qu'à Gressoney et à

1. Ici se trouve une parole effacée, peut-être parce qu'elle parut à quelqu'honnête homme trop injurieuse.

2. « Of course he went, and saw and conquered ».

3. G. Barracco fit alors l'ascension du Breithorn avec le guide Augustin Pelissier.

4. B. Rignon était monté à Valtournanche et au col du Théodule dès l'année 1857.

Courmayeur, pays mieux avancés en progrès, les auberges étaient emplies, ces mêmes années, d'une foule de citadins fuyant l'accablement de la capitale, l'hôtelier de Valtournanche ne voyait que rarement passer des voyageurs italiens; c'est seulement en 1865 — l'année du Cervin — que l'affluence augmente. Évidemment, la renommée de la catastrophe de Whymper et de la victoire de Carrel avait eu son écho jusque dans notre ville et incitait les curieux à venir voir le Cervin sanglant et environné de gloire.

Sur les pages du livre, d'abord couvertes de phrases en langues étrangères, voici que commencent les annotations en italien; hélas! les premières esquisses aussi avec lesquelles, nous, qui sommes nés dans le pays de l'art, illustrons volontiers nos enthousiasmes.

En cette année, apparaissent dans le livre les acteurs de la haute comédie du Cervin. Félix Giordano, qui vient disputer la victoire à Whymper, y écrit son nom; Amé Gorret y écrit le sien avec ceux de ses compagnons qui plantèrent sur la cime, le 17 juillet, le drapeau tricolore¹.

Et un intérêt sincère, une intense émotion m'envahissent en regardant ces noms écrits tout de suite après la lutte. Et il me semble, à les voir, que tout le premier enthousiasme de ces journées en sorte et s'élançe vers moi. Oh! comme l'âme de Gorret devait être débordante de joie quand il signa cette page! Combien triste l'âme de Giordano quand il redescendit sans avoir pris part à la conquête!

1. En cette même année, je trouve la signature du chevalier Arturo Perrone de Saint-Martin, venu pour tenter l'escalade et qui en fut empêché par le mauvais temps. Je trouve également à nouveau, au commencement de l'arrière-saison (5 septembre), le nom de Giordano, revenu, lui aussi, avec l'espoir de gravir le mont, et repoussé encore une fois.

Je pense que, à cette table où je suis assis, ces hommes valeureux se réunirent pour fêter leur victoire : je vois l'abbé qui trinque avec le bersagliier, j'entends les salves et les chants de joie par lesquels les Valtorneins accueillirent la bonne nouvelle. Le registre banal que j'ai entre les mains devient pour moi un livre d'or empli de fastes glorieux, et la petite chambre, un sanctuaire dans lequel les nobles passions de ces hommes forts n'ont point cessé de vibrer.

Un souffle comme de vie nouvelle est descendu de la Becca, en bas, par la vallée, et fait frémir d'orgueilleuses espérances les montagnards tranquilles de Valtournanche.

Mais cette année-là, le Matterhorn l'a emporté sur le Cervin : les Anglais ont atteint la cime trois jours avant les Italiens. Praborne, grâce à l'initiative intelligente des Suisses, est sur le point de devenir le grand Zermatt, un des premiers centres alpins auquel arriveront, de toute part, les voyageurs, durant que Valtournanche reste solitaire et tranquille dans son petit coin vert.

Oh! Valtournanche, conserve-toi ainsi telle que tu es encore, petite et obscure; nous t'en aimerons davantage, nous qui aimons la montagne pour la simplicité de la vie qu'on y peut mener et la paix de ses solitudes austères. Le rude vêtement montagnard sied à ton front modeste, mieux que le luxe des villes. Si la foule ne vient pas jusqu'à toi, ne t'abaisse point jusqu'à elle, demeure cachée parmi les frondaisons de tes sapins. Le Cervin te reste, que tes fils et non d'autres ont conquis.

Et toi, auberge ancienne du Mont Rose, sois toujours celle que connurent les premiers fervents adorateurs des Alpes, telle que nous te voyons, nous qui

les avons suivis. Fais en sorte que le champagne cosmopolite ne mousse point en tes verres où le modeste et pur vin blanc d'Asti a désaltéré tant d'hôtes valeureux. Conserve les « œufs à la reine », célébrés depuis un demi-siècle en toutes les langues, et ton caractère d'auberge italienne : le petit escalier extérieur à la vieille manière, les volets de tes fenêtres gaiement peints en vert, et la galerie de bois de laquelle je vis, pour la première fois, ma Pointe Blanche¹. Ne laisse pas que soit enlevé de la ruelle, non loin de ta porte, le vieux madrier où viennent s'asseoir les guides et les anciens du village, fumant leur pipe, et redisant entre eux les simples histoires des monts!

Giomein.

* A trois milles encore au-dessus, existaient, dans un autre temps, les maisons de Brividum dont les alentours sont fertiles en excellents pâturages. Aujourd'hui encore, il y a là les cabanes de Breuil, habitables seulement en été et où, dans cette saison même, les jours ne sont point rares que les hommes et les animaux n'aient à souffrir de quelques moments d'un froid aigu et brusque qui cause un tremblement inattendu. Le nom antique de ce lieu exprime donc parfaitement le « Brivido », « frisson », des Toscans et un seul vocable se trouve être à la fois le signe de l'idée et l'expression de la sensation même. »

¹ I. V. BOLL. C. A. I., vol. XXXII, 1899, Guido Rey, *La punta Bianca*.

Ainsi écrivait Durandi en 1804¹. Je néglige de m'occuper de l'exactitude de cette étymologie ou de toute autre proposée²; de même que je néglige d'éclaircir la question sur ce point de savoir si l'énonciation correcte du nom de Breuil, suivant qu'avait coutume de l'écrire De Saussure, et suivant que le portent les cartes modernes, doit être Breuil, ou Breil, comme le voulut le chanoine Carrel et comme le prononcent les gens de la vallée. Il est certain que, lorsque nous arrivons sur le plateau de Breuil, débouchant de la vallée close, haletants par la rude montée, une sensation de fraîcheur insolite nous saisit même dans les plus chaudes journées de l'été. Ce vaste plateau est exposé aux vents du Cervin; les eaux qui le traversent entraînent avec elles un courant d'air froid qui vient de la montagne et la vue des glaciers tout voisins contribue à rendre plus aiguë la sensation du froid. Le voyageur inexpérimenté se hâte alors de s'envelopper dans quelque plaid, durant que l'alpiniste accélère seulement le pas, heureux dans son cœur d'avoir reconnu l'air piquant des deux mille mètres d'altitude. Et il peut voir déjà, dans l'éloignement et un peu plus haut, le toit fumant de l'auberge hospitalière et bien connue, prometteuse d'un bon souper.

Mais quand M. de Saussure vint ici, il ne s'y trouvait point d'auberge et personne n'aurait alors songé à prédire qu'il en devait paraître une — et une si réconfortante vraiment — dans l'avenir, tout auprès des misérables chaumières où le grand Genevois avait reçu l'asile.

1. DURANDI, *Della marca d'Ivea* : Torino, 1804.

2. Le chanoine Carrel suggère des étymologies tirées de vocables celtés : Brel= promontoire, Breil= bois.

« Nous retrouvâmes au Breuil — écrit-il en 1792 — notre bon hôte Erin, et notre petite et mauvaise chambre sans lit et sans fenêtre et toutes les privations et les petites souffrances dont l'accumulation ne laisse pas de causer beaucoup d'ennuis. »

A de pareilles incommodités se trouva exposé Brockedon lorsqu'il vint en 1825. Il avait formé le projet de traverser le col du Théodule, le mauvais temps le força d'attendre et il dut demeurer trois jours dans les habitations du Giomein qu'il désigne de l'appellation de Mont Jumont. Il passa les nuits sur une pauvre jonchée de foin que partageaient d'innombrables parasites, environné des exhalaisons de l'étable située au-dessous, et protégé par un toit ouvert en plusieurs endroits au travers duquel filtraient la lumière des étoiles aussi bien que les gouttes de pluie. Comme nourriture, il eut seulement des œufs, du lait, et le pain noir qu'on avait mis au four six mois auparavant.

L'excellent M. Brockedon aida la bonne femme qui le logeait à faire cuire la « polenta ». Mais il ne goûta point à ce mets pour lequel sa répugnance fut plus forte que le jeûne.

Aujourd'hui, au haut du grand escalier de l'hôtel du Mont-Cervin s'éveillent les fumées d'une cuisine exquise qui allèche les narines et dispose l'appétit. L'alpiniste fatigué trouve à l'hôtel un bain chaud, et il y dort sur de bons lits moelleux, dans de petites chambres accueillantes, nettes et gaies; et le télégraphe met en communication ce lieu, autrefois sauvage, avec le monde civilisé.

Mais, ici encore, comme à Valtournanche, les commencements furent modestes et les progrès très lents.

M. King, qui passa en 1855¹, raconte que, dans les chalets de Breuil, un étage avait été meublé dans un esprit de commodité simple : c'étaient deux petites chambres avec des lits, une table, quelques bancs, qui fournissaient au voyageur un abri pour la nuit « bon, autant qu'un alpiniste le peut désirer », c'était le *Logement de De Saussure* refait et embelli, et, dans une vieille feuille de cette année-là je le trouve défini : *Hôtel recommandable d'Ambroix d'Hérin*.

Quelques vivres, en plus des mets ordinaires aux montagnards, se pouvaient aussi obtenir dans ce temps-là à la « Michellina », une petite maison dépendant des Alpes du Giomein.

Cependant le chanoine Carrel écrivait alors : « Le Breuil est un séjour charmant, c'est fort regrettable qu'on ne puisse s'y loger; mais que les voyageurs se rassurent, j'ai la certitude que, cette année, 1855, on y bâtira une modeste auberge confortable; le plan en est dressé et les engagements sont pris ». Ce fut M. Favre², d'Aoste, qui fit construire cette première auberge³ sur les pâturages du Giomein. Et tout aussitôt nous la trouvons signalée avec une vraie complaisance dans les écrits des étrangers sous le nom de « auberge du Mont-Jumont », nom qui, deux ou trois ans plus tard, fut changé en celui actuel de « hôtel du Mont-Cervin ».

M. Cole² écrit à la louange de la petite auberge alpine : *Good food, clean rooms, and great civility*;

1. Le *Guide* de Murray fait mention du nouveau chalet dès l'année 1855. (V. éd. 1854, p. 259). Il y est dit : « *The quarters at Valtournanche are execrable. The new chalet built at Breuil is perhaps better, cannot be worse* ».

2. L'auberge fut ouverte en 1856 (V. *Guide de la vallée d'Aoste*, par A. GORRET et E. BICH).

3. *A Ladies Tour*, p. 579.

bonne chère, chambres propres et grande courtoisie. Que souhaiter de plus, à 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer, en l'an de grâce 1858? Et M. Tuckett¹, qui passe dans le courant de l'année suivante, se rejouit qu'une maison commode et hospitalière ait remplacé les misérables cabanes, unique abri qu'il eût trouvé en ce lieu quatre ans plus tôt.

L'ancien registre de l'auberge de M. Favre fut perdu; je le regrette profondément parce qu'il nous donnerait sans doute une large moisson de précieuses nouvelles concernant le premier développement de l'alpinisme en cette région; on le peut induire de ce fait que quelques importantes relations d'ascensions, publiées dans les premiers volumes du « Bulletin du Club alpin », furent tirées de ce registre. Il nous reste le nouveau livre des voyageurs, lequel est à ce premier ce que la chronique citadine d'un journal est aux anciennes chansons des troubadours.

J'en ai feuilleté les pages cent fois durant les longs jours d'attente passés à l'hôtel : j'y ai trouvé peu de choses qui m'aient fait penser, beaucoup qui m'ont fait rire; mais ceux qui les ont écrites sont encore vivants, et le respect que je dois à leur modestie me défend de rapporter en ces pages quelques fragments de leur prose ou de leur poésie.

A chaque pas, dans l'histoire du Cervin, nous retrouverons désormais le Giomein : de là sont partis Whymper et Tyndall pour leurs tentatives; là se prépara aussi l'expédition italienne. Dans mes récits, à chaque page ce nom qui m'est cher reviendra, de même qu'il revient fréquent et très doux à ma mémoire.

1. *Peaks, passes and glaciers*, série II, vol. II, p. 260.

Je me rappelle encore, telle que je l'ai vue quand j'arrivai ici pour la première fois, l'étroite petite chambre badigeonnée de blanc, où une bonne femme, avec la « pezzuola » sur la tête, me servait les nourritures simples qu'elle-même avait préparées. Un jour, je trouvai qu'une belle salle toute revêtue de mélèze avait pris la place de l'étroite petite chambre, et que la première silhouette d'un garçon de service en habit noir avait fait son apparition au chalet du Giomein.

La petite auberge gagna encore ; elle devint un hôtel très grand dont la salle à manger peut à présent contenir deux cents commensaux. Mais, malgré ses progrès, l'allure en est restée simple, et la vie se conserve là cordiale et éloignée du luxe des villes auquel la présence de l'austère Cervin ne saurait consentir.

Une seule pensée, une seule image s'offre ici aux alpinistes et aux profanes : le Mont immense empli d'attractions et de peurs, thème intarissable des conversations, but fascinant d'où ne se peuvent distraire les regards, source continuelle d'émotions. Il semble que chaque hôte du Giomein considère le Cervin un peu comme une chose lui appartenant en propre ; tous en ressentent de l'orgueil à la façon de ceux qui jouissent de la familiarité d'un grand homme. Et chacun, au premier éveil du matin, court et regarde si le Cervin se laisse voir : quand le Cervin rit, tout l'hôtel est en joie ; quand il se couvre de son grand chaperon triste de nuages, il semble que descende sur toute chose un voile de tristesse.

En cette communion constante de sensations, il s'établit naturellement entre ces fervents de la montagne une harmonie qui est rare dans les grands

hôtels. La hauteur et l'isolement du lieu aident à cette union : le Giomein est à 2070 mètres, altitude qui dépasse déjà celle à laquelle Quintino Sella voulait que fussent abolies les formes conventionnelles de la salutation citadine. Il se trouve éloigné de tout centre habité : le promontoire fleuri où s'élève l'hôtel est limité de chaque côté par des torrents descendant l'un du Théodule, l'autre du Cervin, et les petites vallées dans lesquelles ils coulent offrent des retraites solitaires, propices aux amoureux de la tranquillité. Des petites fleurs humbles et précieuses y croissent. la violette blanche des Alpes, l'immortelle des montagnes aux corolles d'or et l'étrange saponaire qui couvre de sa floraison d'un beau jaune heureux les pentes les plus chaudes. En quelques pas on se peut perdre dans les sapinières touffues, où, parmi les frondaisons obscures, on voit scintiller dans leur candeur éclatante les glaciers; en montant de quelques centaines de mètres, on arrive à la montagne sauvage et dépouillée, devant une étendue sans limites de pics et de ciel. Et là, dans la solitude, on oublie l'hôtel et la vie.

De temps à autre on voit arriver des caravanes d'alpinistes et de guides qui descendent des cimes voisines; leurs visages portent l'empreinte du soleil de la très haute montagne; ils ont dans les yeux un étrange reflet des lointains horizons vus de là-haut, et semblent conserver dans les contractions de leurs traits la trace des émotions passées. Et, à leur arrivée, l'hôtel paraît s'émouvoir tout.

C'est pour ces choses que le Giomein me plaît, à moi.

J'y reviens assidûment depuis plus de dix années et, à chaque fois, j'y découvre de nouveaux coins pit-

toresques et poétiques. Il s'est formé entre moi et ce lieu une intimité profonde. Quand j'en suis loin et que je songe aux montagnes, ma pensée finit toujours par y courir. Je ferme à demi les yeux et le revois ; si bien que, tenant dans ma main un crayon et le laissant distraitement courir sur une feuille blanche, c'est le profil du Cervin qui apparaît.

Peu de sites ont autant que celui-ci droit de ma part à une aussi profonde amitié, parce qu'il en est peu qui m'aient donné tant d'heures libres et saines, et qu'il se confond avec quelques-uns parmi les rêves les plus chers de ma vie alpine.

Là, dans la paix de ses petites chambres, j'ai étouffé les ardentes angoisses de l'attente, j'ai bercé les espérances d'une entreprise longuement désirée, j'ai éprouvé la joie très pure d'une victoire, j'ai caché les amertumes d'une défaite qui m'est chère aujourd'hui comme un triomphe.

Je me souviens, quand j'arrivais de la ville, d'avoir regardé du fond du plateau de Breuil l'hôtel du Giomein minuscule au pied du Cervin, et il m'apparaissait comme une forteresse sûre d'où j'aurais entrepris une guerre. Mes regards se portèrent sur lui du haut des cimes élevées des âpres montagnes qui l'entourent ; je le voyais : ce n'était qu'un point blanc, perceptible à peine, à pic sous mes pieds, et qui me promettait le repos après la lutte. Je le désirai longuement pendant les descentes ; il m'arriva aussi, les nuits, de voir, des hauts bivouacs, sa lumière allumée pour moi briller au fond de la vallée emplies d'ombre — à la façon dont brille le phare devant le naufragé — et se mouvoir, comme voulant me dire que quelqu'un là-bas pensait à moi qui étais perdu sur les montagnes....

Je crois que je souffre de la nostalgie du Gießen.

Saint Théodule.

Un jour que je montais au col du Théodule, mon guide, s'étant éloigné du chemin habituel, trouva dans le ravin, au fond du glacier, deux petits morceaux de bois grossièrement sculptés dont l'un figurait une main fermée comme dans l'action de serrer un objet, et l'autre une petite hampe ouvragée qui se combinait parfaitement avec l'espace vide de la main. Le guide en me les donnant exprima cette idée qu'ils avaient dû appartenir à la statue d'un guerrier tenant une épée en son poing.

Il arrive que, sur la route et au faite du col, on trouve ainsi d'anciens objets : des monnaies, des armes rouillées, des fers de chevaux ; ce sont les traces des passants d'autrefois, des souvenirs de luttes obscures, de fuites précipitées, de malheurs.

C'est pourquoi j'examinai ces restes avec un espoir d'y pouvoir découvrir leur origine, l'époque à laquelle ils appartenaient. Ils devaient être bien vieux — le bois en était noir et profondément rongé — cependant, parce qu'ils ne portaient aucune empreinte d'art, il ne me fut point possible d'établir s'ils avaient été faits cinq lustres ou cinq siècles plus tôt : les choses frustes de tous les temps se ressemblent.

Je mis dans ma poche les deux morceaux de bois, et je les conservai par ce sentiment de respect que l'on éprouve pour les choses qui renferment en elles un mystère, mais je n'y pensai plus.

Lisant un jour une relation de Philibert-Amédée

Arnaud, gouverneur et juge du baillage d'Aoste, écrite en 1691 et exhumée des archives par les soins de Luigi Vaccarone, en ce passage où il y a une intéressante description de la traversée du col, je rencontrai ces lignes qui me firent me ressouvenir de la main de bois.

« A la sommité l'on y trouve une vieille et grossière statue de bois, appelée saint Théodule, que l'on dit par l'ancienne tradition avoir esté mise en ce lieu par les Valesiens soub un motif de vénération et de protection envers le dit saint ».

Ce fut une révélation ; je cherchai la vieille main, j'ajustai en elle l'autre fragment et, tout aussitôt, je vis le poing de l'évêque de Sion qui tenait le bâton pastoral ; il n'y avait pas de doute ; je possédais la main gauche du saint ; quelques nervures du bâton, pour tant qu'elles fussent altérées, gardaient vaguement la forme des fleurons qui ornaient à l'habitude la volute supérieure des crosses vers le quinzième ou le seizième siècle.

J'exultai à cette pensée que je me trouvais en présence d'un fragment de la statue que les dévôts Valaisans avaient posée là-haut il y a tant de siècles, et, facilement, je reconstituai dans mon imagination la figure tout entière telle qu'elle avait dû être — portant la chape et la mitre — qui, de sa niche fruste faite de pierres amoncelées, bénissait solennellement les anciens visiteurs du mont Cervin¹.

Alors j'eus une vision de la vie solitaire du col, suivant qu'elle s'était développée sous la protection de ce simulacre du saint.

En longue file, de la vallée de Tournanche, des

1. Le chanoine Carrel écrit que, suivant un manuscrit ano-

pèlerins montaient qui se rendaient à Sion, la petite Jérusalem du Valais; ils étaient fatigués et haletants sur la pente dure.... Des deux côtés du col, en silence, venaient des bandes armées; elles se rencontraient et se heurtaient là-haut — c'étaient les hommes de la vallée de Viège, et ceux de la vallée d'Aoste qui continuaient parfois la lutte traditionnelle¹.... Des groupes de muletiers de Zermatt passaient avec des marchands de Châtillon; ils emportaient avec eux de longues planches qui servaient à traverser les crevasses²; et les échos tout en haut de la pente déserte, redisaient les blasphèmes jetés aux mulets qui, sous leur charge lourde, enfonçaient dans la neige et, pris de peur, refusaient d'aller plus loin....

Une bande de gens venus d'Allemagne passait aussi, qu'un évêque de Sion envoyait coloniser ses fiefs de la vallée du Lys et fonder Gressoney; arrivés au haut du col, ceux-là regardaient anxieusement l'Italie, et les chaînes voisines derrière lesquelles se cachait leur nouvelle patrie³....

Plus tard, ce furent les soldats de Victor-Amédée II; aidés des habitants de la vallée, ils construisaient en hâte un mur de défense destiné à empêcher les hardis Vaudois, chassés du Piémont, de faire retour dans leur pays natal. Et ce rempart élevé fut nommé la « Garde du Monservin »....

Entre temps, venaient des hommes aux pas soupçonneux qui se cachaient par intervalles, et épiaient

nyme de 1745, une petite chapelle dédiée à saint Théodule aurait existé sur le col. (V. *Rivista Alpi, Appennini e Vulcani*, de G.-T. CIMINO).

1. V. AUX NOTES : RIVAZ et BOCCARD.

2. V. AUX NOTES : ARNOD (F.-A.).

3. V. JAMES D. FORBES. *Travels through the Alps*, éd. 1900, note 5, p. 555, et J. BALL, *Alpine Guide*, éd. 98, p. 495 et 524.

les heures propices des brumes ou de la nuit pour traverser le col et porter en sûreté une charge précieuse à l'insu d'autres hommes qui les attendaient, immobiles, des heures et des heures, derrière quelque rocher.

Sur les neiges du col, devant la niche sainte, des mains déjà gagnées par le gel se tendaient désespérément vers l'image; des femmes pleurant de froid, parmi les brouillards denses, priaient que, par son intercession, un rayon de soleil éclairât leur dangereux chemin; et les pèlerins entonnaient des hymnes de grâce quand, à leur retour, ils découvraient de là-haut les prairies verdoyantes de leur vallée et voyaient non loin d'eux le terme du pénible chemin....

Immuable dans sa pauvre niche, entre les imprécations des muletiers, les prières des pèlerins et le cri d'arme des sentinelles de Monservin, le saint de bois, emblème de paix, continuait d'élever son geste de bénédiction sur le col désolé.

Puis, c'étaient les longs hivers solitaires. Combien en passa-t-elle là haut, la petite statue? Est-ce que ce fut une main sacrilège qui, poussée par la torture du froid, l'enleva de son autel pour la brûler comme un ordinaire morceau de bois? ou est-ce que ce fut un coup de vent qui, ayant découvert la niche, emporta dans l'air le saint, dispersant ses membres sur le glacier, lequel les cacha et les entraîna dans son mouvement, au loin?

Il ne nous reste rien de tout cela, que le mystère de cette main crevassée et noire enserrant un éclat du bâton pastoral semblable à la poignée d'une épée.

Après la disparition du saint, un rayon de lumière nouvelle frappe sur le col et le réjouit tout : c'est la pure lumière de la science. Aux ruines du bastion

construit par les fanatiques fusiliers de Savoie, vient s'appuyer la tente de M. de Saussure : les mêmes pierres servent à construire l'abri pacifique nécessaire aux études du savant genevois¹.

Parmi les guides qui accompagnaient M. de Saussure dans son second voyage autour du Cervin, se trouvait un homme de Valtournanche, Jean-Jacques Meynet. Et on dirait que celui-ci, gagné à la flamme d'admiration qui brûlait dans l'âme de M. de Saussure, fut, à dater de ce jour, lié d'une affection spéciale au sol inhospitalier du col, et que cette flamme se propagea à travers la modeste dynastie de sa famille. En fait, soixante ans plus tard (1849), un J.-Pierre Meynet, petit-fils du précédent, vient sur le col pour relever les restes de la cabane de de Saussure sous lesquels il trouva encore de la paille et quelques pièces de monnaie.

Engelhardt, le visiteur assidu de Zermatt, en parle le premier : dans son voyage de 1851 on lui a dit à Zermatt que, juste au haut du col, on était à construire un refuge. « La nouvelle — écrit-il — est trop intéressante pour n'en pas faire mention : c'est un natif de Valtournanche, de son nom Minette, qui, encouragé par le nombre croissant des visiteurs de cette région, a dernièrement planté une tente sur le col où l'on peut à présent trouver un réconfort inattendu et un abri pour la nuit. » On disait aussi qu'un Anglais, personnage de la haute diplomatie — que

1. A la vue de ces ruines M. de Saussure jette cette exclamation : « Ce sont vraisemblablement les fortifications les plus élevées de notre planète. Mais pourquoi faut-il que les hommes n'aient érigé dans ces hautes régions un ouvrage aussi durable que pour y laisser un monument de leur haine et de leurs passions destructives? »

Engelhardt croit n'être autre que Robert Peel, ambassadeur d'Angleterre en Suisse — avait, durant la guerre du Sonderbund, passé une nuit là-haut, et que, dans la surprise et la satisfaction inspirées par la bonne hospitalité reçue, il avait donné à l'hôte un louis de vingt francs lui promettant un prêt de trois cents autres louis s'il construisait là-haut une maison¹.

Que le bon Minette ait, oui ou non, touché les livres sterling de sir Robert Peel, cela on ne le sait point et ceux de Valtournanche ne le crurent jamais. Le modeste architecte du Théodule dut rester pauvre comme devant avec la seule ressource de ses propres bras et de ceux de sa femme, une vaillante femme de Zermatt qui partageait avec lui ses fatigues et ses espérances.

Les voyageurs qui traversaient le col étaient émerveillés de trouver là-haut, sur la crête la plus élevée, en un lieu protégé à peine par quelques roches affleurant sur la glace, la pauvre petite tente toute rapiécée et couturée, et, sous la tente, le couple, qui offrait de bon pain, du fromage, et un verre de cognac ou d'un certain petit vin âpre et léger comme l'air du col. Et, pendant que la femme s'activait à l'entour pour le service, l'homme leur faisait voir une grossière construction de cailloux à peine commencée : c'était son travail de chaque jour, et c'était le but de sa vie que de le conduire à terme ; ce devait être une auberge avec quatre petites chambres bien closes et des lits, et elle devait recevoir comme enseigne le nom de « Hôtel Bouquetin ».

1. C. M. ENGELHARDT, *Das Monte Rosa und Matterhorn Gebirg* (1852), p. 243. — WILLS, *Wanderings amongst the Alps*. — CORONA, *Sulle Alpi*. — COOLIDGE, *Swiss Travels*.

Tout l'été, le couple courageux affrontait, sous le frêle asile de toile, le froid et la tourmente des trois mille trois cent mètres d'altitude. Quand les modestes provisions étaient épuisées, le vieux descendait dans le bas, à Valtournanche ou à Châtillon, pour se ravitailler, laissant sa femme gardienne de la tente, toute seule, sur le col balayé par les vents.

M. Wills qui trouva là-haut, en 1852, le bon Meynet, nous le décrit : c'était un vieillard de haute stature, aux membres sains, droit comme un sapin ; son visage bronzé, creusé par le temps, ses yeux gris et vifs, son regard perçant, deux plis partant des narines pour arriver à la bouche saillants et comme taillés dans le bois, une grande barbe grise fluant jusque sur sa poitrine et une certaine allure solennelle, lui donnaient un aspect de dignité et de force, si bien qu'il apparaissait comme le monarque sauvage de ce désert. Il portait une longue simarre grise aussi et toute usée qui lui descendait jusqu'au delà des genoux ; un gros et étrange bonnet de poil de chèvre lui couvrait la tête ; on aurait dit un Robinson Crusocé dans son île inhabitée. Il parlait en un beau français, sa façon de s'exprimer et ses conceptions étaient de beaucoup supérieures à celles qui se trouvent généralement parmi les hommes de son état. Et, quand un des passants lui montrait de l'intérêt, il lui ouvrait son âme emplie d'enthousiasme pour les gloires du col — ce col, qui lui appartenait un peu — et décrivait en termes éclatants les merveilleux spectacles dont il jouissait de là-haut, proclamant que, en construisant un refuge pour ceux qui, sans cela, n'auraient jamais pu assister à ces scènes transcendantes de la nature, il était un bienfaiteur du genre humain. Et alors, humblement, il demandait un sub-

side pour la construction de sa maison sur les glaces. Ce n'était point le lucre qui le poussait, mais le désir de faire connaître les beautés d'un lever de soleil sur le col : « Messieurs — disait-il — je travaille pour l'humanité ! » Et il racontait son projet de partir à pied et d'aller, pérégrinant par le monde, jusqu'à Londres, jusqu'à Paris, pour y recueillir les fonds nécessaires à son entreprise.

Ce devait être un original dans toute la force du terme et plein d'esprit ; les vieux de Valtournanche se souviennent encore de lui. Il avait fait quelques études de latin, il connaissait la prosodie et avait coutume de fleurir ses discours de citations classiques. Sa vie est pleine de mystères fort curieux ; personne ne sait dire pourquoi il abandonna ses études dans le milieu de leur cours. Il fit un peu de tout : durant quelques années on le put voir maître d'école à Paquier ; il pratiqua aussi le commerce avec d'autres compères. Mais on peut croire que les trafics ni l'enseignement, ni les entreprises de hautes constructions alpestres ne portèrent d'heureux fruits, car généralement il se trouva sans le sou.

Pauvre rêveur ! Ses idées furent en tout contraires à celles des hommes de son pays, plus calmes et plus positifs. Et cependant il était de leur race ; il en possédait les dons d'abnégation et d'orgueil ; il en symbolisait le rude idéalisme, l'amour inconscient et naturel des beautés de la montagne ; il en concrétisait les timides aspirations pour leur vallée vers quelque destinée nouvelle.

Il arrive ainsi parfois que surgissent, parmi les rudes hommes des campagnes, de ces types étranges ; nés parmi les gens cultivés, ils en eussent été les poètes, les artistes. Là-haut, ils sont tenus pour des vision-

naires, pour des fous inoffensifs que les enfants se montrent du doigt les uns aux autres, et dont on raconte les étranges aventures pendant deux ou trois générations aux assemblées rustiques de leur village.

Dans le pays, Meynet se laissait voir rarement; il descendait pour faire ses provisions et s'en revenait à son ermitage; et là, perdu dans la haute paix du glacier, il rêvait de l'avenir.

Il fut, à sa manière, un précurseur : il devança les temps. S'il avait vécu vingt années plus tard, il serait devenu peut-être le Seiler de Valtournanche. Toutefois, dans sa sphère modeste, il n'en aida pas moins, très certainement, au progrès de la vallée. Parmi les adorateurs et les prophètes du Cervin, il a droit, lui aussi, à une petite place; sans avoir senti le souffle héroïque qui inspira peu après Carrel, il eut la prescience du jour dans lequel les multitudes seraient passées sur le col, proclamant les merveilles des montagnes et se prosternant devant la majesté du Mont.

Comme tous les précurseurs il ne vit point s'avérer le songe qu'il avait fait.

Un beau matin, le brave Meynet s'en fut de sa vallée, laissant inachevée et sans toit sa maison de roches sur le col, et plus il ne revint contempler de là-haut les gloires des levers de soleil. On fit sur sa disparition les hypothèses les plus singulières : quelques-uns crurent que des brigands, après avoir volé ce qu'il pouvait posséder, l'avaient tué; d'autres l'imaginèrent voyageant par le monde et y prêchant les beautés du Théodule. Il y en eut qui dirent encore d'autres choses qu'il n'importe point de rapporter.

« Le doux et aventureux enthousiaste a disparu! —

s'exclame Wills revenu peu de temps après sur le col — et sa cabane, dans le milieu du glacier, demeure telle qu'il la laissa, et demeurera telle jusqu'à ce que la violence de la tourmente n'en renverse les murs ou qu'un successeur ne surgisse qui hérite les enthousiasmes et l'amour de ce pauvre vieillard pour la nature! »

Le successeur vint; ce fut encore un Meynet. Le vieux Jean-Pierre, avant que d'abandonner le pays, avait cédé la possession du Théodule à son cousin Antoine-François Meynet, notaire à Aoste, et fils de ce Jean-Jacques qui avait été le guide de M. de Saussure; et dans l'acte de vente fait à Aoste le 28 décembre 1852 se lisent ces solennelles paroles : « Baraque que le vendeur, animé de sentiments d'humanité, a eu la bonne et hardie pensée de faire construire pour donner l'hospitalité aux passants. » Le nouveau propriétaire fit couvrir la cabane d'un toit; il y ajouta tout contre une petite maison de bois et confia le tout aux soins de son frère Jean-Baptiste¹.

Et donc, ceux qui passaient là-haut en 1855 trouvaient un autre vieillard à la barbe grise, un autre Meynet* enthousiaste et original, qui leur donnait l'hospitalité et leur montrait les beautés du spectacle alpin. C'était l'esprit du vieux Mynette qui revivait en celui-ci.

La tradition de l'ancien fondateur se trouvait continuée. Mais le nouveau vieillard racontait volontiers à ses hôtes les campagnes qu'il avait faites dans l'armée de Napoléon, où il avait servi sous le maréchal Junot.

1. V. « *Le Col de Saint-Théodule*, lettre à M. B. Gastaldi, Président du Club alpin », par G. Carrel, chanoine à Aoste, *Boll. Trimestrale del C. A. I.*, n° 5, p. 65 et suiv.

A M. Hinchliff, il découvrit son âme de père qui avait mis tout son orgueil dans ses deux fils, lesquels combattaient à cette heure sur les champs de Crimée; et, ayant fait couler d'un petit tonneau caché dans le mur certain vin, en vérité excellent, il pria l'Anglais de boire avec lui à la bonne fortune des armées alliées, et Anglais et Piémontais fraternisèrent là-haut à 5500 mètres d'altitude, chacun songeant à ceux de son pays qui combattaient au loin côte à côte. Ce dut être un beau jour pour le brave Jean-Baptiste Meynet — que Hinchliff anoblit alors malicieusement du titre de Comte de Saint-Théodule, — un de ces instants rares qui le récompensaient de ses longues heures de froide solitude.

Un sentiment de sympathie s'éveille en nous à reprendre les insignifiants souvenirs de ces temps plus simples de la vie alpine, dans lesquels l'hôtelier était un paysan un peu plus ingénieux et le guide un montagnard plus hardi que les autres. Le « métier » n'existait point, — et le voyageur, qui se trouvait en contact plus fréquent avec les frustes habitants des monts dont ne le séparait pas encore cette façon d'interprète qu'est le moderne portier du grand hôtel, s'intéressait à eux et à leur vie beaucoup plus que cela n'arrive de notre temps.

C'est cette communauté de vie avec les natifs des Alpes qui fait si émouvants les livres de M. de Saussure et des alpinistes du bon temps ancien; aujourd'hui, on trouve dans le récit des excursions alpines d'autres notions, d'autres conceptions, très nobles sans doute, auxquelles on ne pensait point alors; mais ces choses ne s'y trouvent plus et c'est grand dommage: elles portaient en elles une beauté véritable.

Il n'est point inutile de rappeler, à cette heure, les peines, les espérances, les ressources précaires et les modestes joies des premiers hôteliers des hautes montagnes, parce que cela pourra servir à illuminer l'intelligence des philistins modernes, lesquels, arrivés par bandes sur le col, — gagné autrefois par de grandes sueurs, — trouvent très naturel que là-haut une maison surgisse pour les recevoir, et protestent si le pain y est de la veille ou si le grog réconfortant n'y est pas prêt. Je conseille à ceux-ci de se souvenir de M. de Saussure qui demeura trois jours et trois nuits sur le col bien avant que l'auberge n'existât. Je leur conseille encore de penser au vieux Mynette et à sa vaillante femme qui, sous une misérable tente, passaient là-haut trois longs mois de l'année, « pour le bien de l'humanité ».

En 1857, Jean-Augustin Meynet* succéda à Baptiste son père dans le gouvernement du Théodule. Les déclarations, écrites dans ce temps sur le registre de l'auberge du col par quelques compères de Valtournanche, sont pleines d'enthousiasme pour Jean-Augustin et ses courageuses sœurs. Il semble que ceux de Valtournanche commencent à comprendre que Meynet le visionnaire avait raison. Les voyageurs arrivent, d'année en année, plus nombreux au col. La course à la montagne est commencée¹; des vagues successives de voyageurs affluent à Zermatt, et l'écume en rejaillit jusqu'ici. Il devait être content, le brave Jean-Augustin, non point que l'auberge fructifiât en bon argent, car, à porter si haut bois et provisions, cela coûtait cher et la saison était brève, mais, désormais, le

1. V. AUX NOTES : COOLIDGE.

Théodule était fréquenté et les soirées s'y passaient joyeuses.

Dans le temps de la meilleure prospérité et comme l'auberge s'agrandissait, voici qu'une dynastie nouvelle surgit, celle des Pession, laquelle prétend avoir des droits certains sur le fief du Théodule.

Et ce fut à propos de la contestation entre les Meynet et les Pession, au sujet de cet aride petit ilot de roches, qu'apparut, pour la première fois, dans nos publications alpines, la question sur la propriété des glaciers¹; le code dut s'égarer jusque là-haut où il semble, en vérité, que la nature soit supérieure aux lois humaines et que le droit civil perde son empire. La famille Pession, qui possédait une Alpe limitrophe des glaciers du col, réclamait la possession du Théodule, apportant en preuve l'extrait du cadastre qui donnait pour confins à son Alpe, la Suisse. On alla devant les tribunaux, et cela finit par un accommodement, suivant lequel les Pession payèrent aux Meynet les travaux que ceux-ci avaient faits là-haut et les Meynet cédèrent le comté du Théodule aux Pession, qui, en société avec les Perruquet, le tiennent encore².

A côté de l'histoire des premiers aubergistes se développe, également humble, celle des premiers guides.

Le guide, tel que nous l'entendons, n'existait pas alors dans la vallée; ceux-ci n'étaient que des indicateurs de sentiers, de robustes porteurs de bagages, gais compères pour la plupart, qui causaient, fumaient et... buvaient.

Les rares voyageurs de passage à Paquier avant

1. V. *Boll. C. A. I.*, n^o 1, 2, 5. — La question sur la propriété des glaciers fut traitée depuis, fort souvent, dans les publications du C. A. I.

2. V. aux notes : Théodule (Petite auberge du).

1840, devaient attendre parfois des journées entières à la paroisse que leur fût cherché et amené un guide, et quel guide! Un homme qui venait peut-être, juste dans ce moment, de déposer la bricole du contrebandier.... C'était, à ses yeux, un métier tout pareil que de pousser sur les neiges du col les troupeaux de Zermatt et les mulets des négociants Valdotains ou que d'y trainer l'alpiniste inexpérimenté. On ne parlait point de s'attacher l'un à l'autre par une corde; sur le glacier, un bâton ferré était un objet de luxe.

A Paquier et dans les environs, on pouvait compter sur les doigts de la main ceux qui avaient une connaissance réelle du passage du Théodule; d'ailleurs, on ne disait point dans ce temps « passer le col » mais bien « traverser le mont Cervin » et, aux étrangers qui voulaient tenter l'entreprise, on ne manquait point de la dépeindre comme pleine de risques. Pour rien au monde l'un de ces guides ne se serait aventuré sur le col seul avec le voyageur. Il en fallait toujours au moins deux pour passer le glacier, « *la Rouïèse* », comme ils disaient. Et, si le temps n'était pas beau, on ne parlait point.

Brockedon le sut qui dut rester deux jours et deux nuits dans les chalets inhospitaliers de « Mont Jumont », pour un peu de neige tombée, et parce que son guide, Jean-Baptiste Pession, voulait attendre que, de Valtournanche, montât une caravane de muletiers afin de se joindre à eux et de faire la traversée ensemble; mais comme les muletiers n'arrivaient point, il se décida, après l'attente, à chercher un deuxième guide. En montant au col, Pession, jugeant son voyageur fatigué, l'excitait par quelques paroles réconfortantes : « Courage monsieur! — disait-il — personne ne reste ici sans y mourir ». C'était, en vérité, un

stimulant plus propre à faire passer le frisson dans les os de l'homme le plus déterminé qu'à rendre un peu de courage à un étranger sur un chemin difficile. Le col une fois atteint, le second guide, qui était un Meynet (Pierre-Antoine), lui racontait pour le distraire qu'Annibal avait passé par le mont Cervin; que les petites ruines que l'on y voyait étaient des murs construits par le général carthaginois; et il citait à l'appui Tite-Live et Polybe!

Il n'importe : ces guides primitifs offraient, très certainement, des types bien curieux. J'imagine que, dans leur petit orgueil local, il durent traiter le « monsieur » avec une certaine gravité rustique et une familiarité ingénue qui contribuèrent à les rendre sympathiques au voyageur et devinrent à celui-ci une source d'anecdotes intéressantes. Pour les hommes de Valtournanche tous les étrangers étaient Anglais, les Français comme les Allemands. Quand, en 1854, Quintino Sella vint au Breithorn, on le prit pour un Anglais, lui aussi.... « Pour notre fortune, écrit l'abbé Gorret — celui-là était un Anglais... de Bielle! »

John Ball, qui passa de Zermatt à Ayas en 1845, rapporte un cas assez significatif concernant les usages alpins de ce temps. Son guide, comme il revenait tout seul à Zermatt, rencontra sur le glacier du col un Anglais, seul également, et dans un état de prostration et d'abandon à faire pitié; le guide de celui-ci, un homme de la région basse de Valtournanche, qui le précédait de quelques pas seulement, et sans qu'aucune corde les reliât, avait disparu peu avant à l'improviste dans une crevasse profonde masquée par la neige. L'arrivée du nouveau guide tira l'Anglais de son embarras, mais, privés de cordes, comme ils l'étaient l'un et l'autre, ils ne purent point

secourir le malheureux qui demeura dans l'abîme pendant que son voyageur était conduit sain et sauf à Zermatt. Les gens du pays, ayant connu par le nom de cet homme qu'il n'était point de ceux, au nombre de trois ou quatre, qui exerçaient la profession de guider à travers le col, mais seulement un usurpateur du métier, sa destinée n'éveilla pas de compassion; ce fut seulement lorsque l'Anglais eut déclaré que, dans le sac tombé avec lui, était demeuré son argent, que l'on commença de rechercher activement la pauvre victime.

Cette lugubre image de ce temps où l'on avait coutume de se promener sur les glaciers seul et familièrement libre, sans cordes, dénué de la plus élémentaire prudence comme aussi de l'expérience nécessaire, nous fait sentir l'énorme distance qu'il y a entre ceux qui alors se disaient des guides et les guides véritables d'aujourd'hui.

Du côté de Zermatt, pareillement, les guides étaient fort primitifs à cette époque : Peter Damatter qui accompagna sur le col le professeur Forbes en 1842¹, au lieu d'emporter avec soi une corde et un bon bâton ferré, s'était armé simplement d'un parapluie. Se trouvant à peine sur le glacier, à la vue de quelques crevasses, il demeura si interdit qu'il demanda à emprunter un bâton; et il apparaît qu'il ne sut même point s'en servir avec quelque dextérité.

On raconte aussi l'histoire de deux autres guides qui refusèrent de continuer l'ascension déclarant qu'ils ne la reprendraient qu'à la condition que les

1. V. J. D. FORBES, *Travels through the Alps*, édit. 1900, p. 522.

voyageurs les précéderaient et tailleraient eux-mêmes les marches dans la glace¹.

A la façon dont était alors compris le métier de guide, il ne devait point certes être très difficile à pratiquer : une paire de bonnes épaules, un certain bagout et en avant ! On laissait la faux ou la bêche, on confiait le troupeau à la femme et on prenait le voyageur.

Aussi, les tranquilles montagnards de Paquier, voyant que les étrangers commençaient d'affluer, se souvinrent qu'ils connaissaient le col de père en fils. Ils comprirent qu'il y avait là quelque chose à gagner et ce sentiment leur vint qu'ils étaient nés guides. Une vraie manie s'empara des habitants du village. Presque chaque famille donna un ou deux de ses membres au nouveau métier. Mais l'idéal d'audace, d'émulation, d'abnégation, l'instinct de conquête, le désir de gloire qui constituent l'essence même du guide moderne, tout cela était loin encore de ces hommes patients, robustes et courtois, excellents montagnards certes, point encore guides.

Il arrivait souvent que des guides de Chamonix — de ceux-là qui avaient déjà un grand renom — en passant avec leurs voyageurs par la région, prenaient à leur service des hommes de Valtournanche afin qu'ils portassent le poids des bagages. Ils les préféraient généralement à ceux de Zermatt, parce qu'ils parlaient leur langue et étaient peut-être plus faciles à contenter au point de vue du salaire. Mais il est à supposer que les Chamoniards ne traitaient point à merveille leurs collègues valtorneins, soit en fait de considération, soit en fait de solde. Très certainement, ils les

1. MURRAY, *Handbook*, éd. 1846, p. 289.

tenaient pour leurs inférieurs. Sur les livres des auberges, — spécialement sur celui de l'auberge du Théodule, — je trouve, fréquemment marqués, les noms de ces guides de Chamonix : c'étaient Michel Payot, Jean Tairraz, Michel Charlet, Gédéon Balmat, J.-P. Cachat et d'autres encore ; et, au bas de ces noms, sont inscrits modestement ceux de leurs compagnons de Valtournanche.

Cependant, ceux-ci, qui ne manquaient pas d'ingéniosité, apprirent de ceux-là, peu à peu, la façon de diriger une caravane et de se conduire avec les voyageurs. Ils connurent quel était le paiement d'un bon guide et pensèrent que, en s'affranchissant de la tutelle de leurs collègues savoyards, ils auraient à la fois acquis une notoriété meilleure et gardé pour eux tout le gain.

Alors, on vit ceux de Valtournanche descendre l'été à Châtillon et s'offrir, avec une insistance parfois ennuyeuse, aux voyageurs qui passaient par la grande vallée sur la diligence ou dans les berlines. Et là, ils perdaient des jours et des semaines à attendre les Anglais¹. Ils les conduisaient ensuite aux Cimes Blanches, au Théodule, rarement au Breithorn. Dans le vieux petit livre de Nicolas Pession, je trouve inscrites — de 1857 à 1865 — trois fois l'ascension du Théodulhorn et deux fois seulement celle du Breithorn.

Les certificats d'habileté étaient délivrés aux guides par le Receveur de la douane de Valtournanche. J'ai vu un de ces documents donné en 1855 « aux sieurs Charles Gorret et Augustin Meynet », dans lequel il est déclaré « sur la connaissance personnelle, que

1. Le Murray's Handbook avait soin d'avertir qu'il ne fallait point se fier aux guides de Châtillon : « *The Châtillon guides are not trustworthy* », éd. 1854.

ceux-ci ont, en cette année, déjà plusieurs fois passé le mont Cervin et sont les guides les plus renommés du pays comme ayant l'expérience de ce passage et d'autres montagnes, et que MM. les voyageurs ont toujours manifesté pour leurs services une pleine satisfaction. On déclare, en outre, que, étant données la probité et la fidélité à toute épreuve des deux guides susnommés, MM. les voyageurs peuvent, sans hésitation, leur confier leur vie et leur argent ».

Ils étaient pleins de bonne volonté, ces Valtorneins qui s'éveillaient au souffle nouveau de l'alpinisme!... Une auto-déclaration écrite sur la première page du livret d'un ancien guide en 1856 n'est point sans couleur locale dans l'ingénuité de sa réclame :

« Les frères Augustin et Gabriel Meynet, qui tiennent la cantine sur le col du Saint-Théodule, en face du mont Cervin, avec restaurant bien disposé, offrent à MM. les visiteurs, paysagistes, touristes, leurs bons services. Ils ont des guides assurés pour conduire les voyageurs aux plus beaux points de vue, montagnes, vallons, glaciers et autres sites admirables dans les environs de Valtournanche. Ils sont fiers de la confiance dont MM. les voyageurs les ont honorés. »

Cependant, quelques-uns parmi ces guides durent être vraiment bons. Wills, lui-même, tout en exprimant sa préférence pour les hommes de Zermatt, reconnaît que, toutefois, Pierre et Charles-Emmanuel Gorret sont de braves guides¹; et Jean Tairraz, un des guides les plus réputés de Chamonix qui jouissait de la confiance des alpinistes de ce temps, les adressait souvent à Nicolas Pession, et les attestations qui se

1. WILLS, *Wanderings*, p. 220.

trouvent sur le livret de celui-ci sont unanimes dans leurs louanges¹.

De même, Joseph Bich, un des plus anciens, qui, dit-on, entreprit le métier aux environs de 1845, devait être un bon guide pour ce temps, comme aussi Augustin Péliissier, dit Théodule, qui fut le guide de Barracco et de Benoit Rignon. D'autres encore ont laissé à bon droit un nom dans l'histoire de ces premiers guides de la vallée : Antoine Gorret, père de l'abbé Amé Gorret, Antoine et Charles Pession; Pierre Maquignaz et son frère Gabriel, qui accompagna M. Jacomb en 1860, Augustin Perron, Salomon Meynet, qui gravit plus tard le Cervin avec Craufurd Grove en 1867, et surtout Jean-Jacques Carrel, chasseur passionné, le futur compagnon de Hawkin et de Tyndall, esprit aventureux et audacieux, qui prit part aux tentatives initiales d'ascension à la Becca et avait en lui l'étoffe d'un vrai guide².

Carrel le Bersagliier, à son retour de la campagne de Novare, avait tourné déjà son regard hardi vers le Cervin lors des premières incertaines recherches. Puis, il était reparti se battre sur les collines de Saint-Martin. Et pendant ce temps Jean-Joseph Maquignaz exerçait encore tranquillement son métier de maçon.

Ainsi, tandis que déjà avant l'année 1860, sur le versant du Valais, sonnaient les noms locaux de Johann Kromig, de Biner, de Frantz Andermatten, de Mathias et Johann Zum Taugwald, de Franz et Alex Lochmatter et de Joseph Moser, mêlés à quelques-

1. V. AUX NOTES : WHYMPER.

2. Sur le livret de César Carrel, en 1868, je trouve cette déclaration que son père Jean-Jacques avait été un guide excellent.

unes des premières entreprises importantes accomplies dans ce groupe de montagnes, il n'y avait encore sur notre versant que des noms modestes et peu connus. Aucun guide remarquable n'y avait paru. L'occasion en avait manqué.

S'il m'est permis de comparer le guide au nocher, je dirai que les guides de Zermatt me font l'effet de marins déjà devenus hardis et qui tentent les premières découvertes sur les mers ignorées du Dom, de la Dent Blanche et du mont Rose, tandis que ceux de Valtournanche ne sont encore que de bons bateliers qui mènent le passant d'une rive à l'autre du fleuve pacifique de leur Théodule. Cependant ni le Théodule, ni le Breithorn ne pouvaient former des guides remarquables : ce fut le Cervin qui sauva ces hommes de la médiocrité.

Jusqu'alors, le Cervin n'avait pas pris de part à la vie des gens de Valtournanche; un nuage d'anciennes traditions effrayantes l'environnait encore. On ne lui offrait que de l'indifférence, comme il arrive aux choses qui ne sont point nécessaires à la vie.

Mais un souffle nouveau s'éleva qui déchira ce voile, et le Cervin se découvrit dans toute la puissance de son prestige, prometteur de gloire et de richesse, à ces hommes obscurs. Ils n'étaient point indignes de lui, car, travaillant et chassant, avec le Cervin sans cesse devant les yeux, ils étaient préparés inconsciemment par toute leur vie et par celle de leurs pères — qui s'étaient passées parmi les âpres roches de la vallée, sur les hauteurs hérissées d'aiguilles qui sont les contreforts du grand colosse — à connaître et à affronter ses périls.

Alors se fait le miracle : rapidement, une troupe de guides merveilleux s'improvise ; il semble qu'en frap-

pant seulement du pied le sol de Valtournanche il en jaillisse des hommes valeureux. Et, dans l'espace de quelques années, les noms de ceux-ci auront franchi les limites de la région pour s'en aller au loin, portés sur l'aile de la renommée¹. Le démon, qui avait longtemps habité les rochers de la Becca, disparaît comme devant l'exorcisme d'un saint; à dater de cette heure, les démons du Cervin s'appelleront Whympet et Carrel.

Mais comment arriva-t-il que ces montagnards, conservateurs de l'ancienne vie primitive et lents à comprendre, s'enflammèrent de la sorte pour une idée nouvelle, eux qui — il n'y avait point longtemps encore — regardaient avec défiance les voyageurs insolites qui montaient des villes par leur vallée? Auparavant, ils étaient bergers, chasseurs, muletiers, contrebandiers et vivaient retirés dans leur égoïsme obscur, dans leur petit orgueil local. Et voici que, à la façon de l'apôtre, ils ont abandonné leurs filets et suivi le Maître. Une nouvelle raison morale de la vie s'est présentée à leurs intelligences, un rayon d'idéalisme a filtré dans ces âmes ignorantes et les cœurs semblent s'être faits plus grands et plus forts....

Quel fut le moine ardent qui prêcha le premier la croisade nouvelle? Qui leur parla de donner l'escalade à cette masse inaccessible qui fermait l'horizon de leur vallée et semblait le terme de leur univers? Qui les secoua et les lança, pleins de hardiesse, contre les rochers du Mont, ivres d'une dévotion révélée? Quel fut le premier pèlerin qui, de loin, vint prononcer à

1. V. CUNNINGHAM et ABNEY, *The Pioneers of the Alps*, p. 127.

voix basse, à l'oreille de Carrel, le nom magique du Cervin?

Les humbles sentent instinctivement la beauté des grandes choses; la noble folie que personne ne comprenait encore apparut tout de suite claire à ces simples d'esprit.

Lentement, Valtournanche s'éveillait, et son dernier sommeil avait connu en rêve le Cervin!

CHAPITRE III

LES CONQUÉRANTS

Cette noble folie et que nul ne comprit
Apparaît toute claire à ces simples d'esprit !

(E. ROSTAND, *la Princesse lointaine*.)

Ils s'étaient donné rendez-vous pour avant l'aube, à Avouil, qui est un groupe de maisons éloignées, au fond du plateau de Breuil; ils avaient arrangé d'y venir séparément et chacun par une voie différente afin de ne point éveiller de soupçons.

Ils furent exacts au rendez-vous. Les dernières étoiles pâlissaient dans le ciel, la vallée était encore perdue dans l'ombre, comme ils partaient tous les trois d'Avouil et s'acheminaient par la montagne mystérieusement.

A ceux des chalets ils avaient raconté qu'ils allaient à la chasse des marmottes, et, pour colorer la chose, ils emportaient avec eux le « grafio », qui est un bâton de frêne avec un fer recourbé à son extrémité, dont les montagnards se servent pour faire sortir de leur tanière ces animaux.

C'étaient trois types curieux et qui ne se ressemblaient point. L'un, Jean-Jacques Carrel, qui en sa

qualité de plus âgé paraissait diriger la bande, était un grand chasseur devant Dieu. Il n'avait point son pareil dans toute la vallée pour suivre le chamois sur les rebords abrupts. Son visage rugueux et brûlé par le soleil disait les heures passées sur les roches très hautes, dans la chaleur et le gel, à épier la proie. C'était un homme brisé à toute fatigue et prêt aux audaces. Quand, en 1842, le pauvre Pierre Vallet — surnommé *de la Dodet* — avait disparu dans la grande crevasse du glacier du Théodule et que plusieurs hommes, guidés par le vicaire de la paroisse, étaient partis de Paquier pour essayer de le secourir, Jean-Jacques avait été le seul à oser descendre par la corde dans la crevasse pour en retirer la victime.

Or, ce matin-là, il avait la sacoche postérieure de sa veste de chasseur toute gonflée et pesante, car les provisions de la journée y étaient cachées : un gros morceau de pain noir — de celui d'il y avait six mois, — une tranche de polenta froide et une gourde pleine de cette « grappa » qui est l'eau-de-vie de nos montagnards. Entre sa chemise et son gilet, il portait, suivant l'usage des bûcherons, une hachette qui devait servir à l'entreprise de ce jour.

L'autre, Jean-Antoine Carrel, un homme d'environ trente ans, de petite stature, robuste et svelte, l'œil vif dans un visage martial, portant une paire de moustaches brunes et la mouche, à la façon des militaires de ce temps, était, lui, un de ces types qu'on a convenu de désigner par une date : un homme de 1848. En fait, soldat en congé et qui s'était battu à Novare.

Le troisième — de son nom Aimé — le plus original de tous, contrastait singulièrement avec ses deux compagnons : c'était un enfant de vingt ans, imberbe et ressemblant tout à la fois à un clerc d'église et à un

berger, long, osseux, droit comme un sapin, avec je ne sais quoi de timide et de résolu en même temps qui se trahissait dans sa façon de se tenir et son allure; gai compagnon, toutefois, ayant la riposte prompte et aiguë et de bonnes jambes qui le servaient bien. Son regard attentif, son front ouvert et réfléchi, indiquaient en lui une habitude d'étudier et de penser qui n'était point dans les deux autres. Il n'avait pas, comme eux, le visage bronzé, parce qu'il passait presque toute l'année au séminaire et ne venait au pays que pendant les vacances.... Oh! les belles escapades qu'il faisait alors, dans les jours lumineux de l'été alpestre, par les champs et les prés, par les montagnes et les vallées, de Paquier à Cignana, de Cheneil à Avouil, pour se refaire, après les neuf mois d'étude vécus à Aoste. Et ses promenades solitaires se passaient en longues contemplations des pics de ses montagnes. Elles lui semblaient plus belles maintenant qu'autrefois lorsque, tout enfant, il était parti de son village, ayant huit sous dans sa poche, pour descendre vers la grande ville où on l'avait enfermé au collège. A présent il commençait d'en apprécier la vie libre et d'en comprendre la beauté — et il les regardait avec un sentiment indéfinissable de désir. Il demeurait ainsi des heures, seul, dans les hauts pâturages, à comparer les cimes entre elles, à les mesurer de l'œil pour connaître quelle en était la plus haute. Il y en avait tout à l'entour et il n'en connaissait même pas les noms. De deux d'entre elles seulement, qui s'élevaient parmi les autres, il savait que l'une s'appelait « Tournalin », l'autre « Cervin » — et celle-ci était la plus haute de toutes; les gens de son pays l'appelaient La Becca. Et elle le comblait de curiosité et d'admiration.

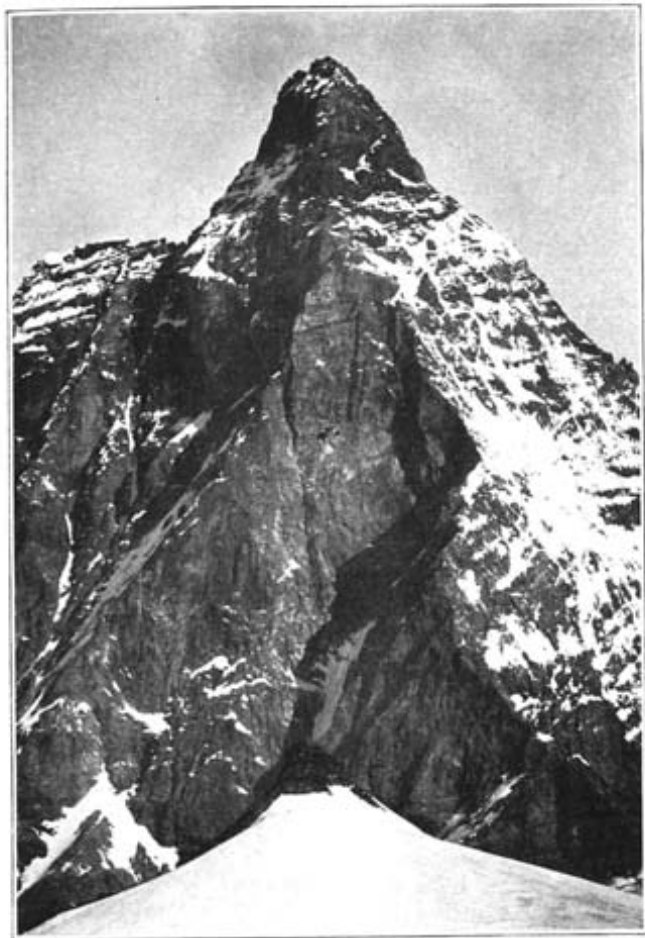
Aujourd'hui que le but était vraiment celui-là — puisqu'ils parlaient pour ne tenter rien moins que la Becca, — le cœur du jeune séminariste battait d'impatience et de joie dans sa poitrine. Il ne lui paraissait point croyable qu'ils fussent en chemin vers cette cime, et il ne cessait d'assiéger son parrain — Carrel, le chasseur — de mille questions. Mais son parrain, ne sachant que répondre, continuait d'avancer simplement, tout en mâchant du tabac; et fréquemment il levait les yeux vers la Becca, hardiment dressée devant eux, sur le sommet de laquelle commençait de frapper un premier rayon de soleil.

Ce qu'il pouvait y avoir par là-bas, très haut, sur ces immenses parois à pic, personne ne le savait car personne jamais ne s'en était approché. Les vieux se souvenaient bien d'avoir ouï dire au temps de leur enfance que des chasseurs intrépides, bien des années plus tôt, étaient arrivés, en suivant quelque chamois, jusqu'à l'Épaule du Mont. On citait leurs noms, désormais oubliés¹; mais c'était plus du domaine de la légende que de celui de l'histoire : la chose était advenue dans l'autre siècle, et, à y bien songer, elle semblait impossible, parce que difficilement les chamois s'aventuraient sur la Becca. Et, de ce récit des grands-pères, il ne demeurait autre chose qu'un désir confus dans l'âme des petits-enfants.

Il était bruit que quelques Anglais, passant récemment par Valtournanche, avaient demandé s'il était possible de s'élever jusqu'à cette cime²; mais per-

1. Je dois ce renseignement à l'amabilité du Rév. chanoine J.-G. Maquignaz, lequel le tenait à son tour de l'abbé J.-P. Carrel, neveu du chanoine Carrel.

2. V. La vallée de Valtournanche en 1867. — G. CARREL, chanoine, *Boll. C. A. I.*, vol. III, n° 12, p. 42.



Phot. Vittorio Sella.

LE CERVIN, VU DU THÉODULHORN.
(En avant, l'arête de Furggen.)

sonne n'y avait jamais pensé sérieusement ni dans le pays ni au dehors; et l'oncle chanoine seul avait une fois dit aux siens que, si on pouvait arriver à faire l'ascension de la Becca, ce serait un gain assuré pour toute la vallée¹.

Cet « oncle chanoine » qui demeurait à Aoste était un homme instruit et sa parole avait une grande autorité. Les étrangers eux-mêmes qui venaient en vallée d'Aoste, le sachant studieux et amoureux des montagnes, ne manquaient point à le visiter et à le consulter, si bien que, dans le pays, on l'appelait « l'ami des Anglais² ». En causant avec ceux-ci, en les entendant exprimer leur curiosité et leur admiration pour le Cervin, il en avait été amené, avant tout autre, à penser que ce mont, au pied duquel il était né, pouvait devenir la gloire et la fortune du pays. Et il avait confié son idée à ses compatriotes lesquels jusque-là ignoraient leur grand trésor méconnu³. Nos trois hommes, qui se trouvaient être de sa parenté, avaient recueilli ses paroles, et, après bien des discussions, après s'être concertés longuement, ils étaient enfin partis pour chercher la voie.

Ce matin-là, le soleil brillait allégrement sur les roches roses de la Becca, — presque entièrement dépouillée de neige parce qu'on était en plein été; — et dans l'air limpide des premières heures du jour elles semblaient toutes voisines.

Les hommes, d'excellents marcheurs tous trois, s'élevaient rapidement, l'âme emplie d'espérance. Comme ils passaient aux chalets du Planet, ceci arriva qu'ils firent la rencontre de Gabriel Maquignaz et d'un

1. V. aux notes : GORRET, note I.

2. V. aux notes : CABREL (Chanoine), note I.

3. V. aux notes : GORRET, note II.

autre Carrel — dit le peintre — auxquels ils confièrent leur projet. Ceux-là répondirent que le projet ne leur déplaisait point et que même ils en eussent été volontiers ; mais dans le fond, ils n'avaient point envie de suivre ces « trois têtes brûlées » et, les ayant salués, ils les laissèrent partir seuls. Plus loin, ils trouvèrent un berger qui s'émerveilla de les voir monter de ce côté ; ils lui firent voir le « grafio » : cela allait être une vilaine journée pour les marmottes ! Les génisses immobiles les regardaient passer, fixant sur eux la douceur de leurs larges yeux. Au dernier pâturage, quelques chèvres les accompagnèrent un instant, curieuses et gracieuses, dans l'espoir d'une pincée de sel.

Puis ils furent dans la solitude. Les marmottes, sorties dès l'aube pour le premier repas, se hâtaient de rentrer dans leurs tanières, sifflant d'inquiétude à l'approche du petit groupe. Mais aucun des trois ne tournait vers elles son esprit. Ils n'avaient pas de plan établi ; arrivés à la moraine, ils se prirent à monter par la côte rocheuse qui ferme le glacier sur la gauche ; c'était là le *Keu de Tzarciglion*, comme disait le chasseur qui était déjà venu là-haut, à l'affût du chamois, et connaissait encore le chemin.

Pour le moment, tout allait à souhait ; ils grimpèrent durant trois ou quatre heures par l'énorme côte toute faite de ressauts et de crevasses, mais comme ils approchaient du sommet, le chasseur s'éloigna sur le glacier, pendant que les deux autres se tenaient sur les roches qui leur semblaient plus sûres. Peu après, ceux-ci entendirent leur compagnon qui demandait du secours ; ils se hâtèrent vers le lieu d'où partaient les appels et virent le compère, immobile sur la pente du glacier, si empêché qu'il ne pouvait avancer ni

reculer d'un pas. Un seul mouvement l'eût fait rouler en bas jusqu'au fond, car, sur ce point, la côte du glacier est extrêmement inclinée : cela aurait mal fini. Le soldat et le séminariste vinrent en aide au chasseur ; avec mille précautions, en se tenant l'un à l'autre par le petit bâton des marmottes, ils réussirent à s'approcher de lui et, ayant tiré de la poche du malheureux la hachette qu'il portait, ils creusèrent dans la glace des trous qui leur permirent de revenir tous sains et saufs jusqu'aux rochers. Ils étaient en nage et haletants. En quelques pas, ils arrivèrent au sommet de la côte, là où celle-ci se perd dans le haut de la chaîne frontière. Ce point, qui est entre la Tête du Lion et la Dent d'Hérens, est aujourd'hui connu sous le nom de « col Tournanche », mais, dans ce temps, il n'avait point encore reçu de nom. De là, on découvre le versant opposé qui tombe à pic de cinq cents mètres sur les glaciers de Tiefenmatten ; et, pour nos trois hommes, c'était une vue tout à fait nouvelle ; ils avaient entendu raconter vaguement que, derrière le Cervin, se trouvait le pays d'Hérens, et l'impression qu'ils éprouvèrent fut grande lorsqu'ils virent, au lieu de ce pays, une vallée toute recouverte de glaces, enfermée entre des roches très hautes. Ils demeurèrent quelques instants sans parler, muets, presque atterrés, à en contempler la beauté sauvage ; elle était si différente de leur vallée natale toute verte.

Ils s'assirent sur la neige et rompirent leur jeûne matinal ; puis ils s'amuserent à ébranler des quartiers de roche et à les précipiter dans l'abîme. Ils suivaient avec une joie enfantine les aventures des blocs lourds qui, heurtant la déclivité du col, soulevaient des nuées de neige et décrivaient, en rebondissant, des paraboles gigantesques avant que de se

briser dans l'air ou de finir leur course par une chute sourde dans les crevasses mystérieuses ouvertes au fond du glacier.

Ils étaient sans hâte; en bons montagnards, ils tenaient peu de compte du temps. La Becca est désormais voisine et ne se peut mouvoir. Si l'on n'y arrive point cette année, ce sera pour l'année prochaine... : « Nous sommes les maîtres de la montagne, personne ne nous la viendra ravir! »... Ainsi pensaient ces trois hommes valeureux, dans un calme enviable. Ainsi pensèrent-ils encore au cours des années suivantes, jusqu'à ce qu'un autre vint, plus résolu et moins montagnard, qui leur enleva la joie première de la conquête.

Après s'être amusés un peu de temps, ils se ressouvinrent de la Becca et reprirent la montée; ce ne leur fut point difficile de joindre la Tête du Lion qu'ils tenaient pour le premier gradin de la pyramide; mais, quand ils furent là-haut, ils virent un large précipice qui les séparait du Mont, et la muraille de celui-ci qui se dressait du côté opposé, lointaine, inaccessible. Ils renoncèrent à aller plus avant ce jour-là, et, comme ils descendaient vers la vallée, ils se rendirent compte que, au long de la paroi de la Tête de Lion, se trouvait une écharpe de rochers qui aurait concédé un passage facile jusqu'à la base du Cervin. Mais il se faisait tard; ils pensèrent que le chemin était trouvé et laissèrent en paix le Mont pour ce jour encore. A Breuil, à la *cantine De Saussure*, ils burent un verre; et, dans un fenil d'Avouil, ils connurent un sommeil bienheureux.

Voici, dans toute sa simplicité, la première tentative faite pour monter au Cervin : c'était en 1857...

... Ils sont partis sans provisions, sans outils,

dans une imprévoyance ingénue ; arrivés à un endroit qui leur plaît, ils ont perdu quelques heures à jeter des pierres dans un puits, comme des enfants ; ils n'ont pas trouvé le bon chemin.... Il n'importe ! C'est la première fois que l'homme s'est mis en marche pour gagner la cime, et, dans l'histoire du Mont, ce moment est beau comme est belle la première parole qui naît balbutiante sur les lèvres d'un petit enfant et fait sourire de joie toute la maison.

Dans Valtournanche, on en mena un grand train de causerie ; la plupart disaient que ces hommes étaient fous qui avaient tenté de s'élever jusqu'à la Becca... car là-haut, on n'y devait point aller ; d'autres exprimaient cette opinion que « le Cervin ne serait bon que pour Messieurs les Anglais ». Il s'en trouva quelques-uns, très rares, qui approuvèrent l'entreprise et même méditèrent de la renouveler. Et parmi ceux-là, Gabriel Maquignaz et cet autre Carrel, — dit le peintre, — qui, au chalet du Planet, avaient refusé de suivre les trois « têtes fêlées ».

Quand l'oncle chanoine connut tout cela, il se laissa aller à dire que « cette entreprise n'avait été qu'une escapade¹. » Mais, dans son cœur, il dut se réjouir tout de même et je gage qu'il aurait désiré avoir été de la partie.

En ce temps, le bon chanoine ne venait point fréquemment dans le Val Tournanche ; non pas que le pieux recueillement des stalles de la cathédrale ou les siestes tranquilles à l'ombre du vieux tilleul de la collégiale de St-Ours eussent assoupi en lui l'amour de son village et l'insatiable désir des montagnes,

1. « A. Gorret, J.-Antoine et J.-Jacques Carrel ont gravi la Tête du Lion, mais leur course ne fut qu'une velléité ». (Chanoine G. CARREL, *La vallée de Valtournanche en 1867*).

mais d'autres entreprises le tenaient éloigné de Val-tournanche; c'étaient des excursions sur des collines et des cimes qu'il allait faisant en la compagnie de savants illustres tels que le professeur Forbes, Sismonda et Studer¹. Il avait aussi, en 1840, établi sur le toit de sa maison le premier petit observatoire, alors que personne encore dans la vallée ne songeait à étudier les phénomènes des Alpes, et là, assidûment, il recueillait à la fois des notations patientes et des espérances; c'était la petite forteresse de laquelle, au nom de la science, il combattait tout seul pour la gloire de ses montagnes.

L'ennemi était l'indifférence et les préjugés de ses propres compatriotes. Et sans doute, on dut, à voix basse, taxer d'innocente folie l'enthousiasme du tenace ecclésiastique, avant que ne fût compris son idéal et ne lui arrivât des villes le secours des sympathies et des louanges².

Les pentes riantes à l'entour d'Aoste, les chalets de Comboé et de Chamolé le virent plus assidu, en ces années-là, que non point la maison paternelle de Cheneil; la « Becca de Nona » et la « Becca des Dix-Heures » (ainsi appelait-on alors le mont Émilius) parurent l'attirer plus que les roches du Tournalin natal. Cependant, de chacun de ces sommets il voyait le Cervin, et, durant les longues journées passées à tracer le panorama des Alpes Pennines³, il avait devant les yeux et dans l'esprit le merveilleux colosse qui, à son avis, « s'il ne pouvait revendiquer

1. V. : CABREL (Chanoine), note II.

2. L'ingénieur Giordano, visitant en 1856 l'observatoire, le déclara « une station météorologique fort importante d'Italie ».

3. V. *Les Alpes Pennines dans un jour, soit panorama boréal de la Becca de Nona*, publié à Aoste en 1855.

la gloire d'être la plus haute cime d'Europe, en était incontestablement la plus belle¹ ». Quand il en parlait, il avait coutume de dire « mon Cervin ». Dès lors, il donnait à entendre à ses amis que la possibilité de le vaincre pouvait être envisagée, et il ne laissait point de manifester la fervente espérance de monter lui-même quelque jour là-haut².

La sympathique figure du chanoine Carrel apparaît au cours de cette histoire comme celle du pionnier de l'alpinisme dans sa vallée. Et il me plaît que les témoignages de ses compatriotes et de ses anciens amis s'accordent pour lui attribuer une part du mérite de la première tentative. Il fut l'étincelle qui éveilla le grand incendie ; il fut l'auteur de l'Idée, les autres en furent les acteurs.

Personne mieux que cet homme, à la fois cultivé et génial, ne pouvait deviner dans le Cervin plein d'horreur et inutile la grande chose utile et belle, ni prévoir l'ennoblissement que la vertu de cette masse apporterait à la pensée des hommes de son pays, comme aussi la richesse que l'affluence croissante des étrangers ne manquerait point de répandre sur toute la vallée.

Il aimait ardemment son clocher, et cet autre clocher de pierre, infiniment élevé, qui domine le pays. Issu d'anciennes générations qui avaient vécu au pied de la montagne, il sentait fortement l'orgueil de sa race³; il en connaissait toutes les robustesses et

1. V. : GORRET, note III.

2. V. aux notes : RIMINI G. B.

3. Il se comptait à plusieurs reprises à vanter la descendance de ce Meynet qui fut un compagnon de De Saussure en 1792. — V. : CHAN, CARREL, *Le col du Saint-Théodule et Les Alpes peunies dans un jour.*

lès audaces; homme de science, il éprouva, avant tout autre dans sa terre natale, le désir de la recherche soigneuse; il avait lu dans les livres des étrangers les enthousiasmes des premiers adorateurs du Mont; il suivait attentivement les entreprises qui se déroulaient dans les Alpes¹, surtout celles qui avaient pour but la conquête du mont Rose; et la victoire de Gnifetti — prêtre lui aussi et enfant de la montagne — dut réveiller encore, dans ce digne fils du Cervin, un sentiment de grande émulation.

Peut-être, quand il eut connaissance de la tentative ingénue du séminariste et de ses camarades, cela lui parut-il une profanation de sa belle montagne — d'où la sévérité de son jugement.

Mais le premier pas était fait; l'idée d'accomplir l'ascension de la Becca était née dans le pays. Des hommes de Valtournanche avaient les premiers douté de son inaccessibilité. Et la chose ne devait point en rester là: les trois qui étaient arrivés à la tête du Lion demeurèrent attachés indissolublement au Cervin; la pensée de l'ascension, depuis ce jour, ne les abandonna plus².

Si on réfléchit, soit au long temps qui fut nécessaire à l'idée alpiniste pour se faire accepter par les hommes cultivés de nos villes, soit à la difficulté de transformer dans l'âme des montagnards une superstitieuse terreur du monstre en un désir ardent de l'affronter — cette première tentative apparaît comme le moment historique, décisif d'une ère nouvelle pour la vallée. Il se peut que quelqu'autre parmi les vaillants étrangers qui passaient admirant le Mont en ait

1. Un compatriote du chanoine Carrel le définit: le premier idéaliste de l'alpinisme en Val Tournanche.

2. V. STUDER. *Ueber Eis und Schnee*, vol. II, p. 100.

éprouvé la fascination immense; mais son aspect tragique dut toujours l'enlever à tout désir de conquête. C'est ainsi que M. King, illustre alpiniste anglais, dans son livre publié en 1858¹, déclare le Cervin « un obélisque de roches absolument inaccessible ». Et si l'idée hardie traversa comme un éclair la pensée de quelqu'un d'entre ces hommes, aucun, semble-t-il, n'osa même l'exprimer.

On dit que, dans les années qui suivirent, d'autres tentatives furent faites par les gens de Vallournanche². De nos trois explorateurs ingénus, l'un demeura pendant quelques années loin de son village, absorbé dans l'étude de la théologie, et devint l'abbé Gorret; l'autre, rappelé sous les drapeaux, se battit à Saint-Martin, gagna les galons de sergent — et ce fut Carrel le Bersagliere. Le chasseur, resté au pays, se trouva prêt à accompagner le premier Anglais qui vint pour tenter l'ascension.

Car les Anglais ne tardèrent pas à venir. Ce furent des années exceptionnelles pour la vallée : un souffle de progrès y pénétrait; on aurait pu prédire que quelque chose de nouveau et de grand allait arriver.

La belle église de Pâquier, achevée, souriait dans sa blancheur parmi les sapins obscurs et les vieilles maisons grises. L'archiprêtre Bore jouissait, dans un légitime orgueil, de voir avant que de mourir son œuvre accomplie.

Le chanoine Carrel avait publié son *Panorama de la Becca de Nona*. Un peintre de Paris, Aubert, visi-

1. The Italian Valleys of the Alps.

2. V. AUX NOTES : MAQUIGNAZ (GABRIEL) et CARRÉ (VICTOR).

tait la vallée d'Aoste et montait à Valtournanche pour en retracer au crayon les paysages pittoresques, et recueillir des notes sur les lieux et les histoires; et dessins et nouvelles étaient destinés à faire connaître, par le monde, les beautés de la vallée¹. Le flot des visiteurs avait grossi. La conquête de la plus haute cime du Mont Rose une fois accomplie de Zermatt, en 1855, il était juste que l'attention des plus hardis se retournât enfin du côté du Cervin. Un livre anglais publié en 1858, en mentionnant la première tentative des chasseurs de Valtournanche, notait que le *Mont Jumont* (Giomein) devrait être désormais le point de départ choisi de préférence par tout homme aventureux qui aurait souci de mener à bien cette entreprise et que, si le mont devait être jamais escaladé, ce serait probablement par le côté italien².

Ce sont là les premières allusions qui se trouvèrent publiées au sujet de la possibilité de l'ascension. Et voici que les hommes commencent de s'activer à résoudre le problème du Cervin.

Kennedy, un vaillant alpiniste, fait le tour du Mont en 1858. Il lui semble que, du versant de Breuil, l'accès à la cime n'est point possible³.

Waughan Hawkins en 1859, l'explorant de tous les côtés avec le guide suisse Bennen, acquiert la certitude presque absolue qu'on pourrait arriver à le conquérir, mais que ce ne sera point là chose facile; « accessible ou non, — conclut-il, — le Cervin est certainement une entreprise bien différente de celle du mont Blanc, du mont Rose, ou de tout autre parmi

1. AUBERT, *La vallée d'Aoste*, publié à Paris, en 1860.

2. H. WARWICK COLE, *A Lady's Tour round Monte Rosa*, p. 579.

3. *Alpine Journal*, vol. 1, 77.

le millier de cimes que la nature courtoise a ouvert aux pas de l'homme¹ ».

En 1860, Hawkins et Bennen reviennent. Avec eux se trouve le professeur Tyndall, le physicien célèbre. Ils cherchent à Breuil un homme qui les accompagne et porte les sacs; Jean-Jacques Carrel — celui-là même qui avait pris part à la première tentative — leur est indiqué comme le montagnard le plus expert de toute la vallée; *l'Oncle Carrel* se présente : c'est un homme rude, de bonne humeur, un spécimen ordinaire de la classe des paysans; ainsi le dépeint Hawkins dans son récit. Ils partent. Carrel est placé à la queue de la caravane; le mépris des guides d'au delà des Alpes, déjà plus habiles, était profond pour nos montagnards, et Bennen, durant qu'il montait au col du Lion, répondait par des regards indulgents de pitié à ce que suggérait Carrel sur le choix du chemin, et murmurait de temps à autre : « Er weiss gar nichts », il ne sait vraiment rien².

Ils arrivent tout proche du col du Lion; ils continuent jusqu'à la paroi orientale du canal — qui fut depuis désigné sous le nom de « la cheminée » — ils réussissent à franchir le passage et montent encore d'une centaine de mètres. Là, Carrel est laissé avec Hawkins, durant que Bennen conduit Tyndall un peu plus loin. Cependant, bientôt, ils se voient forcés de renoncer à leur entreprise³. Bennen emporte de cette tentative une confiance assurée en un futur succès;

1. *Vacation Tourists*, p. 285, 289.

2. Hawkins reconnaît toutefois que J.-J. Carrel fit son devoir avec une grande bonne volonté et qu'il ne manqua point de caractère. Il ajoute que J.-J. Carrel lui sembla prêt à le suivre jusqu'ou il l'eût désiré.

3. V. AUX NOTES : TYNDALL et BENNEN.

mais il a compris combien cette ascension doit être longue et ardue. Hawkins observe comment cette montagne, en outre de ses difficultés réelles, a un prestige d'invincibilité qui influe sur l'esprit de l'homme et l'amène à penser qu'il trouvera là-haut des sources nouvelles et mystérieuses de périls inouïs; « de ceci provient — écrit-il — le peu de désir que les habitants de Zermatt et ceux de Valtournanche ont éprouvé de mettre le pied sur le Mont, comme aussi le fait d'en avoir laissé l'honneur à un homme né dans un autre district des Alpes. » Il fait ici allusion à son guide Bennen, natif de Laax dans la haute vallée du Rhin; mais, sur ce point, le distingué alpiniste — en ce qui regarde les guides de Valtournanche — est dans l'erreur; à notre tour, il nous est permis de demander la raison inexplicable pour laquelle ce même Bennen, revenu une troisième fois à Breuil l'année suivante avec le professeur Tyndall, pour une nouvelle tentative, ne se sentit pas le courage de mener plus loin l'ascension et répondit à celui-ci, qui insistait voulant au moins essayer d'arriver au pic inférieur, pour l'en dissuader, que « cette cime n'avait ni nom, ni renommée¹ ».

La même année les frères Parker cherchent à joindre le sommet, du côté de Zermatt, par la crête de Hörnli; ils recommencent une année plus tard en 1861, mais ne dépassent pas une altitude d'environ 5500 mètres.

1. V. *Mountaineering in 1861*, p. 86 et 87. — Tyndall déclare : « Bennen was evidently dead against any attempt upon the mountain ». Il est curieux de voir comment Tyndall et Bennen, observant le Mont de Breuil, se trompèrent, croyant que l'extrémité de l'Épaule (qui reçut depuis le nom de pic Tyndall) était une des deux cimes du Cervin (ВЪУМЕР. *Scrambles*, p. 97).

Edward Whymper entre en scène. Dans l'arène où le taureau est libre sous le soleil ardent, au milieu de mille spectateurs anxieux, apparaît beau et hardi l'*espada*. Les yeux de chacun se fixent sur lui. L'arène est restée déserte; seul le taureau, avec ses cornes érigées, l'attend, immobile, au milieu du cirque.

La lutte sera obstinée, terrible, pleine d'audaces et de feintes, l'un des deux doit succomber. L'*espada* scrute le monstre du regard et s'avance vers lui d'un pas résolu. C'est le moment solennel. Ainsi Whymper apparaît dans le majestueux amphithéâtre des montagnes au milieu desquelles se dresse, dans une attitude de défi, le Cervin au chef noir.

Ici — comme dans les arènes de Séville — ce n'est point le taureau qui cherche la lutte; l'homme attaque, le taureau se défend; il meurt ou il tue; et, dans ce duel, le Cervin a tout l'avantage matériel de sa force immense, de ses colères brutales; l'homme a pour arme sa volonté de fer.

L'histoire de la lutte de cet homme jeune, plein de hardiesse et de force, avec la roche antique, muette et froide, est peut-être une des pages les plus belles et les plus expressives de l'alpinisme. Et, en dehors même de l'alpinisme, c'est là encore une anecdote — non, certes, insignifiante — de la conquête pénible par l'homme des terres ignorées. Whymper est au commencement de sa carrière alpine: il vient en Val Tournanche pour la première fois en 1860; il voit le Cervin et le désire. En 1861 il revient; deux cimes, vierges encore, l'attirent dans les Alpes: le Weisshorn et le Cervin. Le bruit courait que la première de ces cimes venait enfin d'être conquise et que Tyndall, le vainqueur, était à Breuil pour mettre la seconde sous

le joug. Whympfer se hâte. Il monte à Breuil et demande un homme capable de lui servir de guide : tous, d'une seule voix, proclament que Jean-Antoine Carrel est son homme.

Jean-Antoine, le « coq » de la vallée, lui fait une bonne impression : son type résolu, l'air de défi qu'il porte sur son visage, plaisent à l'Anglais qui aussitôt lui propose de tenter l'ascension. Carrel fait des difficultés. Il voudrait emmener avec lui un camarade, sans quoi il entend ne pas partir. Ceci ne convient pas à l'Anglais ; les pourparlers sont rompus, et ainsi, dès l'abord, ces deux grands entêtés se sont révélés l'un à l'autre.

Whympfer a avec lui un guide inconnu que lui ont cédé à Châtillon d'autres alpinistes. Il cherche à en induire quelque autre à l'accompagner. Il ne manque point à Breuil de guides suisses déjà notoires, parmi lesquels Mathias Zum Taugwald, mais tous se refusent à partir. Un seul, le vieux Peter Taugwalder y consentirait, mais il impose des conditions exagérées¹. Tous, plus ou moins habiles, plus ou moins hardis, montrent une aversion invincible pour le Cervin.

« Ils n'avaient pas le cœur à cette entreprise, — s'exclame Whympfer — et les rares qui s'étaient avancés jusqu'à affronter le Mont, revenaient sur leurs pas au premier obstacle, parce que tous, à l'exception d'un seul, avaient la conviction que le sommet en était inaccessible ». Celui-là, le seul qui eut la foi, c'était Jean-Antoine Carrel dit le Bersaglièr. Whympfer dut partir seul avec son guide d'oc-

1. Peter Taugwalder prétendait recevoir 200 francs en paiement de la tentative, que l'on eût ou non gagné la cime.

casien. Il passa la nuit sous la tente au col du Lion, arriva à sa « Cheminée », la franchit; mais le guide ne le voulut point suivre au delà; il fut obligé de revenir.

Dans l'intervalle, Carrel avait préparé une de ces surprises, auxquelles, par la suite, Whymper dut être habitué : ayant pris avec lui son oncle Jean-Jacques — celui qui avait été avec Bennen — il partit, précédant Whymper dans l'ascension, et joignit un point que personne encore n'avait atteint sur l'arête. Et là, dans la roche inviolée jusqu'alors, il sculpta avec le fer de son piolet la date de ce jour, une croix, ses initiales, et il figura aussi grossièrement une tiare¹. C'était le signe de sa possession.

Carrel avait ainsi dépassé d'une centaine de mètres l'altitude touchée l'année précédente par Tyndall. Pour ce jour-là, il se considéra comme satisfait de ce progrès, orgueilleux dans son cœur d'avoir montré à l'Anglais ce qu'était vraiment le Bersagliere.

Toute son âme se révèle en cette action, pour la première fois. Il est clair qu'il était accouru là-haut pour surveiller les mouvements de celui qu'il regardait comme un envahisseur. Il avait été la sentinelle avancée qui barre le chemin à l'ennemi. Et il n'y a pas de doute que si Whymper avait, en ce jour, continué l'ascension, Carrel ne l'eût précédé de loin, s'élevant de ressaut en ressaut, certain déjà, à partir de ce moment, d'atteindre la cime et d'y arriver le premier — parce que Carrel considérait le Cervin comme un bien lui appartenant en propre, et les ten-

1. Cette inscription est encore visible sur la paroi, au pied de la *Crête du Coy*, après le Mauvais Pas. Sur la même roche, à côté des initiales de J. Antoine, E. Whymper et Luc Meynel gravèrent les leurs l'année suivante, 1862.

tatives des autres pour le gagner comme une invasion dans son propre champ. Cette immense jalousie, ressentie à la façon impétueuse qui entrait dans son caractère, explique clairement sa conduite au cours des alternatives qui suivirent et où il parut à quelques-uns qu'il avait montré une bonne foi douteuse; une conduite, laquelle se trouva incertaine par le fait de son désir de voir le Cervin dompté et de l'égoïsme qui le poussait en même temps à vouloir qu'il lui fût réservé¹.

Rarement, l'homme puissant et fortuné se sent incliné à accorder au pauvre et à l'ignorant une volonté propre et bien à lui. Ceux qui jugèrent Carrel ne tinrent pas compte de ceci qu'il était rude, sans culture, mais point servile. On le crut fait, comme tant d'autres, pour obéir, au lieu qu'il était né pour commander. Ce n'était pas un homme créé pour seconder passivement l'ambition d'un autre homme, il avait son ambition à lui; et celle-ci et la conscience certaine de sa propre valeur couvrirent comme d'un voile son entendement jusqu'à la fin, et lui refusèrent la gloire de toucher le premier au faite. Le Cervin exerçait sur Carrel la même fascination que déjà le mont Blanc avait exercée sur Jacques Balmat. C'était la raison, le but de sa vie, et il le voulait gravir du côté de sa vallée natale pour l'honneur des Valtor-neins. Il ne vit pas, il ne voulut point croire que le mont pouvait être conquis par le côté opposé. Il se berça de l'illusion orgueilleuse que sans lui personne ne serait arrivé là-haut, et il ne se hâta point. Il y fut précédé : une peine plus grande ne pouvait l'atteindre.

1. V. aux notes : VACCARONE (LUIGI).

La découverte de la voie à suivre avançait pas à pas, lente et fatigante.

Le chanoine Carrel, à Aoste, accompagnait anxieusement en esprit chaque tentative; malgré les défenses répétées du mont, il persistait dans son désir ardent que l'honneur et le bénéfice de la victoire fussent l'apanage de ses compatriotes. Et, au début de l'année 1862, il écrivait à M. Tuckett, vaillant alpiniste anglais, son ami, rappelant comment De Saussure, en 1760, avait promis une récompense à quiconque trouverait un chemin d'accès au Mont Blanc, et proposant que l'on fit de même pour le Cervin. D'hommes aptes à l'entreprise et de volonté, il n'en manquait point dans le Val Tournanche; il priaît qu'on en parlât au président du Club alpin anglais. Tuckett répondit à ceci qu'il ne croyait pas bon de tenter de pauvres gens, par la promesse de quelque somme, à risquer leur vie pour une entreprise qui n'avait pas un but scientifique¹; et la chose en demeura là.

Mais le Cervin n'avait jamais été plus en péril qu'il ne le fut en cette année 1862, durant laquelle eut lieu, entre Tyndall et Whymper, une lutte pour la grande conquête². Tous deux arrivent, conscients de la difficulté de l'entreprise. Whymper a devancé Tyndall; à Zermatt, il a engagé comme guides J. Zum Taugwald et J. Kronig; un ami est avec lui, Reginald Macdonald. Il adjoint à sa caravane Luc Meynet le bossu, en qualité de porteur, et il part.

Au col du Lion, il dort sous la tente. Le matin qui suit, le froid et l'ouragan le chassent. Revenu à Breuil, il trouve Carrel que la nouvelle de sa présence a

1. V. : *La vallée de Valtornenche en 1867*, p. 42.

2. V. aux notes : TYNDALL et WHYMPER.

attiré là-haut. Carrel consent à l'accompagner en s'adjoignant toutefois un Pession; les guides suisses sont congédiés.

Le groupe monte et s'en va passer la nuit au delà du col, au pied de la fameuse « cheminée ». Il arrive à la base de la Grande Tour, mais, par suite d'un malaise survenu à Pession, tous sont obligés de revenir. Pour la troisième fois Whymper a tenté infructueusement d'arriver au haut du Cervin, sans pouvoir dépasser le point atteint déjà par l'adversaire.

Infatigable, il court à Zermatt et examine le chemin de l'Hörnli qui ne lui paraît point praticable. Le manque de guides¹ à Zermatt le pousse encore à chercher Carrel et Meynet. Mais les occupations de leurs métiers respectifs les empêchent l'un et l'autre de l'accompagner. La conception des devoirs professionnels du guide n'avait pas encore pénétré dans l'intelligence des hommes de Valtournanche.

Carrel faisait le guide, comme on le dirait aujourd'hui, « en amateur »; en réalité il était chasseur, non point guide. Gravier les montagnes, c'était chez lui un instinct, une passion d'art, mais pas un métier. Souffrant mal les règles de la guerre, il procédait dans la lutte par des coups de main audacieux, suivant que son esprit indépendant les lui dictait; et, s'il plut à Tyndall de nommer son Bennen « le Garibaldi des guides », plus justement l'honneur d'un tel nom eût dû être fait à Carrel.

Impatient des retards, Whymper part sans guide : les bergers, qui le voient se mettre en chemin tout seul vers la montagne, s'étonnent. Désormais, ils le

1. « Want of men made the difficulty, not the mountain. » (WHYMPER, *Scrambles*, p. 105).

pouvaient cependant bien connaître, cet homme qui avait voué au Cervin toutes ses énergies; mais plus que jamais, en ce jour il dut leur sembler un fou. Whymper arrive sans encombre à la tente qu'il avait laissée sur le lieu de son dernier bivouac : il la trouve recouverte de neige.

Parmi les pages de son livre, une des plus belles est celle où il décrit sa course aventureuse et rappelle les heures solitaires passées au seuil de la petite tente suspendue à trois mille huit cents mètres devant le cirque infiniment vaste des montagnes, le merveilleux crépuscule qu'il lui fut donné de voir ce soir-là, et la clarté de la lune qui se reflétait sur les parois glacées du Mont Viso éloigné de cent cinquante kilomètres.

Au matin il poursuit son ascension et, ayant franchi la Cheminée, il arrive à la base de la Grande Tour. Il s'élève encore jusqu'au delà de quatre mille mètres et revient au bivouac, satisfait des progrès accomplis sans l'aide de personne. Mais, en descendant vers Breuil, le même soir, pendant qu'il côtoyait les roches de la Tête du Lion et essayait de la pointe de son bâton — sa hachette à glace étant restée sous la tente — de creuser des marches dans la neige dure, il glisse et tombe.

Qui ne garde en sa mémoire, parmi ceux qui connaissent les livres alpins, la gravure sur laquelle Whymper est représenté dans cet instant? C'est un homme dans l'air, précipité au long d'une pente de glace vertigineuse, fantastique. Cette gravure, je l'ai vue quand j'avais dix ans et je me souviens encore de l'émotion qu'elle éveillait alors en moi. Pour moi, cet homme volant dans l'abîme était un homme perdu; Whymper s'en tira avec quelques blessures. Il demeura sept ou huit jours au Giomein, la tête bandée,

à méditer sur la dureté des roches et la fragilité relative de l'homme. Puis il repartit pour le Cervin.

Cette fois, Jean Antoine se décida à l'accompagner : l'altier chasseur devait sentir tout de même une admiration pour la constance et la hardiesse de cet Anglais. Ils partirent avec César Carrel et le porteur Meynet. Ils montèrent jusqu'au delà de la Grande Tour mais, pris par le mauvais temps, cette fois encore ils durent redescendre.

Tout aussitôt, dès le lendemain, Whymper voulut recommencer : Jean Antoine, maître dans l'art de temporiser, s'était éclipsé avec l'autre Carrel, laissant comme explication qu'ils étaient allés à la chasse des marmottes. Whymper part avec le fidèle Meynet.

La figure du pauvre bossu de Breuil — ainsi Whymper a coutume d'appeler son porteur — est parmi les plus sympathiques et les plus intéressantes de cette histoire. Toujours prêt à partir, il est, en cours de route, un grimpeur excellent, et sa difformité même le rend apte à porter la tente ; dans les bivouacs c'est un compagnon obligeant, toujours disposé à rendre quelque service, et jovial. Où que ce soit que Whymper en parle, c'est toujours avec une profonde sympathie : qu'il le voie au col du Lion, humble et discret, se contenter des restes du repas de son voyageur et se montrer reconnaissant d'une mauvaise place qu'on lui concède pour dormir sur le seuil de la tente, ou tomber à genoux dans un geste d'adoration sur les rochers du col à l'aspect de l'immense panorama qu'il découvre pour la première fois, et pleurer d'enthousiasme. Quelques années plus tard, il devait être donné à Luc Meynet de toucher la cime, et on raconte que, arrivé là-haut, il déclara qu'il entendait le chant des anges et s'exclama qu'il pouvait désor-

mais mourir content¹. Belle âme simple de montagnard²!

Whymper et Meynet montent donc au col du Lion, puis à la base de la Tour; ils dépassent le point extrême déjà atteint par Whymper, mais, vaincus par les difficultés, ils reviennent sur leurs pas. C'est la cinquième tentative de Whymper, et, pour cette année-là, ce fut la dernière. Rentré au Giomein, il y trouve, à sa grande surprise, son rival, John Tyndall, qui a pris comme porteurs Jean Antoine et César Carrel et a avec lui les guides Bennen et Walter. C'était un groupe puissant et résolu. Whymper cache son dépit : il remonte tout seul jusqu'à la tente qui est restée à la Tour et, ayant attendu sur ce point le professeur Tyndall, il met la tente à sa disposition. Redescendu à Breuil l'angoisse dans l'âme, il désire à la fois connaître et appréhende les événements. Dès le lendemain, il voit flotter au vent un drapeau sur le pic qui depuis reçut le nom de Tyndall.

Ce dernier était arrivé plus haut que tout autre avant lui; une échelle de bois qu'il avait fait emporter lui avait facilité le passage le plus difficile, celui qui, dans la suite, fut appelé « de la Grande Corde ». Mais, comme Whymper, il dut revenir sur ses pas. A l'endroit dit de « l'Enjambée³ » — une fente de la montagne qui sépare l'Epaule du dernier pic — le Cervin ferma devant lui ses portes. Bennen s'était trompé. Arrivé sur la première pointe, il avait dit que, dans une heure, ceux de Zermatt verraient le drapeau planté sur le faite extrême; par une étrange illusion,

1. CORONA. *Avia di monti*.

2. V. AUX NOTES : LUC MEYNET.

3. V. : TYNDALL, note I.

ils crurent avoir gravi une des deux cimes du Cervin.

En lui-même, Carrel dut se rire de l'erreur et se complaire dans la nouvelle défaite; peut-être eut-il cette sensation que, s'il l'avait voulu, il aurait pu en ce jour mener Tyndall à la cime; mais, jaloux et fier comme il l'était, il ne voulut point que la gloire de la conquête fût partagée avec des guides venus d'ailleurs qui eussent pu s'en donner un facile avantage. Il est douloureux de penser que Bennen et Carrel, ces deux hommes valeureux, ne se comprirent pas l'un l'autre. D'un côté, il y avait cette idée préconçue et profondément enracinée — justifiée en partie à cette époque, — qu'un guide suisse était supérieur à un guide italien; de l'autre, tout l'antagonisme des montagnards de Valtournanche contre ces étrangers qui envahissaient leur champ et venaient leur enlever un gain et la gloire. Il y avait, en outre, la grande difficulté des langages, Bennen ne parlant que l'allemand et Carrel ne connaissant que son français: ils ne s'entendirent pas. Et enfin, le caractère personnel de Carrel qui tolérait mal toute servitude. Il voulait gravir le Cervin comme guide chef, au lieu que dans ce jour il était soumis à d'autres. Et, au pas de l'Enjambée, interrogé par Tyndall sur le point de savoir s'il était possible d'aller plus avant, il répondait: « Demandez à vos guides, nous ne sommes que les porteurs.... »

Dans cette réponse, il y a tout l'orgueil de Carrel. Les vieux, ses anciens compagnons, se souviennent encore aujourd'hui de l'avoir entendu répéter plusieurs fois, comme il racontait l'histoire de cette tentative: « Si j'avais été chef, moi, je lui aurais fait voir où l'on passait pour arriver au sommet. » Bennen, ainsi demeuré seul pour diriger, dut accepter la défaite.

Tyndall affirma depuis que Carrel n'avait pas voulu continuer¹ : « Des guides et des porteurs — écrit-il — Bennen seul avait conservé le désir de se pousser plus avant ; mais autant Walter que Carrel répugnaient à affronter les périls de l'étape qui restait à parcourir ». Aucun de ceux qui ont connu Jean Antoine ne peut ajouter foi à cette assertion. Il était obstiné, susceptible, mais non point lâche.

Whymper avait attendu dans l'anxiété le retour de son adversaire. Le récit que fit celui-ci des difficultés de l'entreprise fut tel, qu'il perdit toute espérance et s'en fut. Le mont, pour cette année-là, fut abandonné encore à sa paix séculaire.

Le Cervin luttait et résista encore. Dans cette lutte, toute vibrante de passions vigoureuses, il gagne de la vie, il devient un personnage essentiel du drame, associé à l'état d'âme de ceux qui se le disputent : ce n'est plus une roche inerte, c'est un idéal qui incite ou effraye ; il a pris sur les hommes un ascendant dominateur, il guide leurs destinées, il les vainc et les exalte.

Qui peut redire les anxiétés, les efforts, les dures épreuves et les émotions qui furent le partage de ces hommes saisis par l'attrait de la montagne?... Les nuits sans sommeil, les tombées de neige et les tempêtes?... les grêles de pierre. — la terrible canonnade du Cervin — les disputes violentes avec les guides, les menaces réciproques², les désillusions, les dépités?...

Certes, ces aventures forment une des pages les plus intenses de vie dans l'histoire de l'alpinisme.

1. V. : TYNDALL, note II.

2. V. : CHIO D'ARCO. *Cinque giorni di cura*. — *Rivista Alpi apennini e vulcani*, 1866.

Ce fut une belle lutte d'âmes ardentes pour un idéal très pur.

Dans la préface du premier volume de l'*Alpine Journal* de Londres, paru en l'année 1865, le rédacteur, Mr H.-B. George, après avoir fait connaître que presque tous les pics les plus hauts des Alpes étaient désormais conquis, écrit ces paroles, sonnantes comme un appel aux alpinistes anglais : « Quand encore toute attraction dans les Alpes suisses serait épuisée pour nous, il y demeure et demeurera, nul ne sait combien de temps encore, le Cervin invaincu et apparemment invincible ».

Et, pendant que du Club alpin anglais partait cette exhortation publique, on conspirait en Italie : à Turin, dans le mois de juillet 1865, quelques hommes d'élite s'étaient réunis au château du Valentino pour projeter la constitution d'une société alpine ; là, secrètement, il fut question de tenter aussitôt la grande aventure, afin qu'il en rejaillit de l'honneur sur l'institution naissante. Des alpinistes anglais avaient enlevé aux Italiens les prémices de la conquête du Mont Viso, la cime piémontaise par excellence ; il restait le Cervin : celui-ci fut la victime désignée¹.

Ils ne manquaient point de hardiesse, ces carbonari de l'alpinisme italien !... C'étaient des jeunes hommes très cultivés, d'une grande intelligence et d'un noble caractère : Quintino Sella, Bartolomeo Gastaldi, Felix Giordano, et auprès d'eux, Benoît Rignou, Perrone de Saint-Martin, de Saint-Robert, Rimini et quelques autres. Ils connaissaient les tentatives faites

1. V. aux notes : Conjuración du Valentino.

en sourdine par les guides de Valtournanche; le terrain apparaissait favorablement préparé. Ni Gastaldi — de par son caractère — ni Sella — à cause de ses graves occupations qui le liaient à la capitale sub-alpine — n'auraient pu assumer la charge d'étudier et de préparer l'entreprise : l'honneur ardu en fut offert à Giordano, lequel accepta.

Pendant ce temps, Whymper était revenu au pied de sa montagne; il n'était pas homme à abandonner la partie ni à conserver des rancœurs envers Carrel; il avait besoin de lui : « Avec lui je gardais des espérances, sans lui aucune », écrivait-il; et il ajoutait que Carrel avait conscience de lui être indispensable et ne le lui cachait point. Arrivé à Valtournanche, — l'ayant donc repris, — ils faisaient ensemble une excursion autour du Cervin par Zermatt et la Valpelline, puis partaient du Giomein pour une sixième tentative¹.

Outre Jean Antoine, Whymper emmenait avec lui César Carrel, Luc Meynet et deux autres porteurs de Valtournanche.

Au pied de la Tour, pris par un ouragan de neige, ils devaient s'arrêter et passer une terrible nuit sous la petite tente secouée par le vent, pendant que, au dehors, le Cervin était merveilleusement illuminé par les éclairs et que le bruit du tonnerre se répercutait dans un écho continu sur les rochers de la voisine Dent d'Hérens. Le matin, la neige ayant cessé de tomber, ils repartaient aussitôt, montant durant deux

1. A l'occasion de cette tentative, Whymper écrivit sur le livret de Carrel, la déclaration suivante : « He is a first rate walker, very good indeed on rocks, and very good at any thing. He is a most desirable man for anyone who wants to make new excursions, *Valtournanche*, 11 august 1865.

heures sur les roches devenues très difficiles. Alors la neige recommença de tomber et une fois de plus Whymper fut repoussé. Quand il arriva au Giomein et raconta la terrible tempête qui avait duré vingt-six heures, l'aubergiste — Favre — lui répondit qu'ici le temps avait été beau et qu'un petit nuage seulement avait été vu, couvrant le mont. « Oh ! ce petit nuage ! » s'exclama Whymper.

Ce fut la dernière fois qu'il tenta de passer par l'arête de Breuil.

Au cours de l'année qui suivit (1864) on eût pu croire qu'une trêve avait été conclue entre l'homme et le Cervin. Mais, dans le temps que le Mont repose, l'homme apprête ses armes.

Giordano, en revenant de faire l'ascension du Mont-Blanc¹, vient à Zermatt et se trouve pour la première fois face à face avec le grand Cervin. Son album de voyage se remplit des croquis de la belle pyramide, et, parmi ses nombreuses notes et observations purement barométriques et géologiques, se laisse entrevoir l'alpiniste, déjà captivé et en désir.

Il écrit : « Le Cervin apparaît d'ici magnifique, un obélisque véritable irrégulier et menaçant ». A côté d'un dessin du Mont pris des hauteurs de Riffel, il y a une légende qui, dans l'esquisse, correspond à l'altitude de l'Épaule du Cervin : « point auquel on arriva jusqu'à présent par l'autre côté. » Et plus loin : « D'après les informations recueillies, on est monté par la face ouest à presque 150 mètres du sommet.

1. Giordano monta au Mont-Blanc du col du Géant, par le Tacul. Il voulut indiquer par cette ascension, à ses collègues italiens, combien il était facile de gravir cette cime en partant de Courmayeur. Voir la relation dans le *Bollettino C. A. I.*, vol. IV, n° 14.

On devrait pour le gravir faire des travaux, des échelons dans la roche sur 50 mètres de hauteur environ. Il faudrait pour cela huit à dix jours, des creuseurs au nombre de trois ou quatre, auxquels on donnerait 20 francs par jour. »

Je laisse à ces phrases leur simplicité d'annotations tracées au crayon, en hâte, parce que j'ai éprouvé, à les trouver ainsi dans ce carnet de voyage, une émotion vive dont je ne veux point priver le lecteur.

Giordano vint au Giomein en traversant le Théodule. Il note : « Sur le col je rencontrai Carrel, guide de Valtournanche qui tenta de gravir le Cervin — celui-là même qui parla à Sella. »

Voici une indication de ce qui fut la suite de la conjuration de 1865 : le chef des conjurés avait fait venir jusqu'à lui Carrel; ayant confié à son ami Giuseppe Torelli, qui se rendait à Breuil sur la fin de juillet, la mission de chercher Jean-Antoine et de le lui envoyer à Bielle, Giuseppe Torelli — homme politique et écrivain élégant connu sous le pseudonyme de *Ciro d'Arco* — chercha Carrel, le trouva, l'admira, et, après une demi-heure de dialogue, obtint qu'il cédât à ses instances et se rendit à l'entrevue désirée par Sella¹. Il donna aussi à Carrel trente francs pour son voyage de Breuil à Bielle — somme qui, comme a soin de le faire observer le brillant narrateur, lui fut scrupuleusement remboursée par le futur ministre du royaume d'Italie.

Pour en revenir au carnet de Giordano, j'y trouve la note suivante qui me semble significative : « ... Passé toute une soirée au Giomein avec Carrel et le cha-

1. V. *Ciro d'Arco*, *Cinque giorni di cura*, *Rivista Alpi apennini vulcani*, vol. III, 1866.

noine Carrel. » De quelle chose pouvaient s'entretenir ces hommes déterminés, sinon du Cervin qui était dans leur pensée à tous trois ?

Quelques jours plus tard, Giordano était à Bielle pour y assister au congrès de la société italienne des sciences naturelles. Il avait été reçu, selon la coutume, dans la maison hospitalière de Quintino Sella et l'on ne saurait douter que l'entreprise du Cervin ne fit alors les frais de la conversation entre les deux savants géologues.

Les notes laconiques de Giordano ne le disent point ; mais tel, qui fut un familier de Sella, se souvient comment celui-ci ne pouvait se lasser de parler de ce projet auquel il ne cessait de s'intéresser malgré le poids très lourd de travail dont la politique lui avait, dans ces années, chargé les épaules. Il connaissait toutes les tentatives de Tyndall et de Whymper, et un sentiment d'émulation patriotique le poussait maintenant contre ces champions étrangers qu'il admirait et dont il se proposait que l'exemple ne fût pas perdu pour les jeunes Italiens. C'est pourquoi il avait choisi, pour préparer et mener à bien la haute entreprise, Giordano, ami dévoué, à toute épreuve, qui se trouvait être à la fois un jeune homme aventureux et génial et un savant. C'étaient là des qualités qui, dans la conception de Sella, constituaient le type parfait de l'alpiniste, puisque, outre l'objectif de la difficile conquête du Mont, celui-ci avait encore devant les yeux un haut idéal de science ¹.

1. Giordano déclara depuis en une lettre à Bartolomeo Gastaldi que « la tentative dirigée au Cervin en 1865 avait pour but principal d'en faciliter l'accès à Quintino Sella, lequel devait y pratiquer des études importantes ».

1865

C'est le dernier acte : Tyndall et Bennen se sont retirés de la lutte. Whymper et Carrel restent seuls en scène et il entre dans l'action un personnage nouveau, Giordano, dont la présence hâte le dénouement du drame.

Whymper, fatigué des défaites successives éprouvées sur l'arête de Breuil, tente des chemins nouveaux. La stratification des roches sur la paroi orientale lui semble favorable, la déclivité non excessive. Son plan d'attaque est assez complexe : un vaste couloir de rochers qui a sa base sur le flanc italien, sous le col de Breuil, dans le petit glacier du Cervin, doit le porter assez haut sur l'arête de Furggen. De là, parcourant la face orientale de la montagne, il doit rejoindre l'arête de Hörnli, et, montant par elle, la cime. Un projet fou; on peut le dire après l'expérience que Whymper en fit lui-même et après celle, venue plus tard, de Mummery. Michel Croz, le célèbre guide de Chamonix, qui déjà avait conduit Whymper à la difficile conquête de la Barre des Écrins, le crut possible et l'accepta.

Ils partirent de Breuil ayant avec eux les guides bernois Almer et Biener et le fidèle porteur Luc Meynet; ils avaient atteint déjà une certaine hauteur dans le couloir de roches, quand le Cervin déclina sur eux une telle avalanche de pierres que peu s'en fallut qu'ils ne fussent tous perdus. Ils redescendirent découragés. Whymper aurait voulu essayer avec les mêmes guides par l'arête de Hörnli. Les guides s'y

refusèrent. Biener répétait avec insistance la parole : « Impossible ! »

« Quelque ascension que ce soit, mon cher monsieur, excepté le Cervin ! » répondait Almer, et il ajoutait ironiquement : « Pourquoi ne pas tenter une montagne dont l'ascension serait faisable ? » — Croz avait des engagements à Chamonix ; la caravane se dispersa et Whympfer chercha de nouveau Carrel.

C'est ainsi qu'il revient par intervalles à celui-là qui est tantôt son allié, tantôt son adversaire, qui lui apparaît aujourd'hui comme étant le bon génie et demain le mauvais génie de son entreprise. Mais Carrel était le seul homme qui l'eût compris alors que tous le tenaient pour insensé, le seul qui participât à sa foi. C'est pourquoi Whympfer reposait en lui toutes ses espérances. Elle est vraiment admirable, parmi cette suite de difficultés, la constance de l'Anglais : repoussé par les dangers, déconseillé, abandonné par des guides experts, il persiste et tente une fois de plus avec une ardeur nouvelle. Chacun de ces échecs semble tremper plus fortement sa volonté de fer. Tyndall, qui s'était laissé influencer par ses guides, renonça à l'entreprise — Whympfer, lui, sut résister à tout et il vainquit.

Bien que, en cette lutte, notre sentiment national nous incline à prendre parti contre l'étranger, certes nous ne pouvons qu'admirer cet homme, fervent de sa montagne comme on ne peut l'être que d'un idéal infiniment noble. Il y a dans tout ceci quelque chose qui rappelle les anciens tournois où les Chevaliers exposaient leur vie pour une fleur.

Sur ces entrefaites, Giordano paraît. Il a organisé sérieusement l'entreprise, il a fait des calculs, des expériences sur la résistance des cordes, il a préparé



JEAN-ANTOINE CARREL, DIT LE BERSAGLIER.
Dessin de Leonardo Bistolli.



au point des baromètres et des tentes. Au huitième jour de juillet il monte à Valtournanche et retrouve Carrel qui, accompagné d'autres hommes — C. Carrel, C.-E. Gorret, et J.-J. Maquignaz — revenait d'une exploration au Cervin, faite précisément en vue de la prochaine tentative italienne. Ils étaient descendus parce que le temps était brumeux et ils n'avaient pu découvrir grand'chose.

Mais, dans l'intervalle, Carrel, ayant parlé avec Whymper, s'était engagé à lui pour une tentative par le versant suisse.

« Carrel était engagé avec l'Anglais pour jusqu'au mardi 11 courant au soir, s'il avait fait beau; le temps fut mauvais, il se rendit libre et resta avec moi. » Je trouve ceci, écrit sur le carnet de notes de Giordano en date du lundi 10 juillet; je rapporte ces lignes parce qu'elles déclarent honnêtement — et sans qu'il soit permis après cela de conserver aucun doute — une circonstance de laquelle on prit occasion pour accuser Carrel d'avoir manqué de parole à Whymper.

Le matin du 9, Whymper, en descendant à Valtournanche, fut surpris de trouver par le chemin Carrel avec un étranger, lequel montait suivi de nombreux bagages. Ayant interrogé Carrel, celui-ci lui répondit qu'il ne le pourrait servir passée la journée du 11...; il avait accepté un autre engagement auprès d'une « famille de distinction ». Et comme Whymper lui reprochait de ne l'en avoir pas averti plus tôt, il déclara ouvertement que cet engagement datait de loin, mais que jusqu'alors le jour qu'il devait commencer d'entrer en fonctions ne lui avait pas été fixé.

L'Anglais ne put rien objecter à une telle réponse.

C'est là le récit même qu'en fit Whymper, lequel,

bien qu'il se plaignit hautement de se trouver à nouveau privé de guide, ne sut pas garder contre Jean-Antoine de rancœur véritable. « Well, it is no fault of yours. » « Ce n'est point votre faute ! » lui dit-il, et, le même soir, dans l'auberge de Valtournanche, ils burent ensemble et choquèrent leurs verres à la façon des bons amis, en repassant entre eux leurs anciennes aventures. Whymper ne soupçonnait point encore à ce moment que la « famille de distinction » n'était autre que Giordano. Il le sut au Giomein le matin de cette journée du 11, quand les guides étaient déjà partis pour l'exploration, et alors seulement il apprit que tout avait été depuis longtemps concerté pour cette expédition qui devait préparer les voies à Quintino Sella.

Son dépit n'eut pas de limites ; il l'exprima avec d'amères paroles¹, et il se considérait comme odieusement joué. Mais si son ressentiment et l'amertume de sa désillusion sont explicables, il ne nous paraît point qu'il fût tout à fait en droit, cependant, d'en rejeter la faute sur Carrel, ni de lui imputer à crime de lui avoir caché le nom et les projets de Giordano, ni encore d'accuser les Italiens d'une bonne foi douteuse²....

Toutefois, Whymper pardonna à Carrel. Et, quand, plus tard, le professeur Tyndall, dans un de ses écrits à la défense de Bennen, voulut diminuer le mérite de notre guide et l'importance de la victoire italienne, affirmant que Carrel tira profit de l'expérience acquise avec Bennen, et que, sans l'initiative de celui-ci, il n'aurait peut-être jamais posé le pied sur le Cervin,

1. *Scrambles*, p. 580.

2. V. : GONNET (Abbé Aimé), note IV.

Whympet prit noblement et vaillamment sa défense¹.

Dans le paroxysme de la lutte, les passions humaines se déchaînent plus violentes. Giordano seul, qui ignorait encore les surprises du Cervin, attendait, tranquille, la victoire.

Ici, je vais laisser parler, dans leur simple franchise, des lettres qu'il écrivait en ces jours-là à Sella². Ce sont des pages vibrantes d'énergie, d'espérance, et il s'y révèle toute la belle intimité des deux amis qui ont reposé l'un dans l'autre leur foi et palpitent d'une même passion.

Turin, 7 juillet 1865.

* Cher Quintino, — je pars pour la destination bien connue, puissamment armé; avant-hier, j'ai expédié une première tente, trois cents mètres de corde, des crochets et des crocs de fer, et des provisions de bouche variées, en même temps qu'une lampe à alcool, bonne à réchauffer de l'eau, du thé, etc. Tout cela pèse environ 100 kilogrammes. J'ai envoyé aussi dix louis à Carrel en lui donnant l'ordre de prendre ces objets à Châtillon et de les porter tout de suite à Valtournanche et à Breuil. Moi, je serai là-haut demain soir pour surveiller l'opération. J'emporte avec moi une autre tente, trois baromètres parmi lesquels le tien, et l'Annuaire du Bureau des longitudes. Dès mon arrivée sur les lieux, je t'écrirai. Ainsi, quand ce sera ton tour de venir, tu n'auras à songer qu'à toi-même, je veux dire : à prendre simplement de

1. V. AUX NOTES : POLÉMIQUE TYNDALL-WHYMPER.

2. Je dois ces lettres précieuses à l'amabilité de la famille Sella.

quoi te couvrir la tête, deux ou trois plaids, etc., etc., et puis de bons cigares. Si tu peux, prends aussi un peu de bon vin, sans oublier quelque argent. Car il se trouve que je ne puis emporter avec moi que 5000 francs environ.

« Et donc, allons attaquer cette montagne du diable ! et si Whymper ne nous y a point précédés, tâchons d'en finir. »

Auberge de Breuil, au pied du Théodule,
11 juillet au soir.

« ... Il est temps que je te donne des nouvelles d'ici. J'étais à Valtournanche samedi 8 à midi. J'y ai retrouvé Carrel. Il rentrait d'une exploration qu'il avait essayé de faire au Cervin, mais qui fut manquée à cause du mauvais temps. Whymper était arrivé deux ou trois jours plus tôt. A sa coutume, il voulait monter et avait engagé Carrel qui, n'ayant pas eu encore mes lettres, avait accepté, sous cette condition toutefois que ce ne serait que pour peu de jours.

« Heureusement, le temps devint mauvais. Whymper ne put entreprendre sa nouvelle tentative et Carrel, ayant repris sa liberté, se joignit à moi, m'amenant cinq autres hommes choisis, qui sont les meilleurs guides de la vallée¹.

1. Les autres guides de Giordano étaient César Carrel, fils de Jean-Jacques, Charles Gorret frère de l'abbé Gorret, et Jean-Joseph Maquignaz. Ce dernier en était à sa première campagne alpine; il fut enrôlé à cause de son métier de mineur et de tailleur de pierres afin d'aider à planter les pointes d'acier dans les roches. A lui fut confié le sac pesant des fers. V. ALFONSO SELLA, *Biografia di G. Maquignaz*, Boll. C. A. I., vol. XXIV, n° 57, p. 50.

« L'expédition préparatoire, avec Carrel à la tête, s'est organisée tout de suite : afin de ne pas attirer l'attention, nous portâmes les cordes et autres objets dans un chalet assez éloigné sous le Cervin (Avouil). Et ce chalet sera notre bas quartier général.

« Des six hommes, quatre travailleront en haut, et deux serviront de porteurs d'une façon continue, chose qui est au moins aussi difficile. Moi, je pense m'établir pour le moment à Breuil.

« Le temps, notre dieu terrible de qui tout dépendra, a été jusqu'à présent extrêmement variable et plutôt mauvais. Hier matin encore il neigeait sur le Cervin, mais, hier soir, cela a paru se rasséréner.

« Dans la nuit (10-11), les hommes sont partis avec les tentes et j'espère que, à cette heure, ils sont déjà arrivés assez haut sur la montagne ; cependant, le temps se tourne de nouveau vers le brouillard et le Cervin en est tout couvert ; j'espère que ce ne seront là que brumes passagères. Si le temps le permet, je pense que je saurai bien, dans trois ou quatre jours, sur quoi je puis compter.

« Carrel m'a recommandé de ne point monter encore jusqu'à ce qu'il me fasse avertir. Naturellement, il tient à s'assurer en personne des derniers points. A voir les rochers d'ici, ils ne me paraissent pas absolument inaccessibles, mais je sais qu'avant d'en pouvoir juger, il les faut avoir connus davantage. Et il est nécessaire aussi de voir s'il sera possible d'établir un bivouac dans un lieu beaucoup plus élevé que celui où Whymper avait établi le sien. Dès que je saurai quelque chose de favorable, j'enverrai un exprès à Saint-Vincent, qui est le poste télégraphique le plus voisin, avec une dépêche en peu de mots. Et toi alors, tu viendras tout de suite....

« En attendant, dès au reçu de ma lettre, fais-moi ce plaisir de m'écrire deux lignes de réponse afin que je sache, de quelque façon que ce soit, à quoi m'en tenir, parce que je suis ici au milieu des difficultés, c'est-à-dire : le temps, la dépense¹ et Whymper. J'ai fait de mon mieux pour tenir tout ceci caché; mais cet homme, dont la vie semble dépendre du Cervin, est ici, empli de soupçons, et il épie chaque geste.

« Je lui ai pris tous les hommes capables, et malgré cela il est si ardent pour cette montagne qu'il peut monter avec d'autres et faire quelque coup de théâtre. Il est ici dans la même auberge que moi, mais j'évite avec soin de lui parler. Somme toute, je ferai tout mon possible pour mener la chose à bien — et j'espère — pourvu que Éole nous favorise!...

« Je ne t'écris point autre chose dans l'attente de te pouvoir envoyer bientôt le bon signal. Je désire que ces nouvelles, venues des Alpes, te soulagent un peu de la chaude oppression turinaise et ministérielle². »

Durant que Whymper marche sans repos autour du Cervin, épiant avec sa longue-vue les mouvements de Carrel et méditant des projets de revanche, Giordano passe son temps avec sérénité en études et en excur-

1. Le salaire des guides devait être de 20 francs pour chacun, par journée de travail par le beau temps, et les vivres.

2. Les difficultés, parmi lesquelles se trouvait à cette époque le ministre Sella, sont bien connues — soit en ce qui concerne l'application des graves mesures financières proposées par lui-même en mars, — comme en ce qui concerne le transport de la capitale à Florence (V. GUTCIOLI, *Quintino, Sella*, vol. I, p. 107.

sions. Il a rencontré là-haut l'abbé Gorret, le jeune et robuste vicaire de Cogne, lequel avait ardemment désiré faire partie de la caravane des explorateurs et n'y avait point été admis. Ils montent ensemble au col du Théodule, au mont Pileur, à la pointe de Pleté, conversant et dessinant, expérimentant des baromètres et regardant continuellement le Cervin.

Privé de Carrel, Whymper est resté comme un général sans armée : ses plans sont bouleversés et cette pensée seulement le reconforte que Carrel et ses hommes vont mener avec lenteur les travaux de préparation sur le chemin à l'effet de consommer les nombreuses provisions ; et il se réjouit de ceci encore que le mauvais temps les retardera.

Ayant roulé sa tente et fait ses bagages, il veut courir à Zermatt et essayer par ce côté¹ de rejoindre la cime avant les Italiens ; mais il ne trouve pas de porteurs ; même le bossu de Breuil, cette fois, se refuse.

Sur ces entrefaites, un jeune anglais survient avec un guide. Whymper se présente à lui, il apprend que celui-ci est lord Francis Douglas qui est déjà monté au Gabelhorn. Il lui raconte toute l'histoire et lui confie ses projets,

Douglas, disant à son tour son ardent désir de gravir le Cervin, consent à lui donner son porteur. Et le matin du 12 ils partent ensemble pour Zermatt.

On dit que Whymper, au départ, pleura d'anxiété et de dépit.

Ce jour et le jour suivant furent des jours de calme et d'attente au Giomein. Giordano descend, le 12, au chalet de Carrel à Avouil. Là, il apprend que deux

1. V. : WHYMPER, note I.

de ses hommes sont venus le soir précédent faire des provisions et qu'ils sont déjà retournés sur la montagne; ceux-ci ont raconté que leurs quatre compagnons s'étaient élevés assez haut, dans le dessein de placer la tente sous l'Épaule.

Le treizième jour de juillet on voit du Giomein, avec la lunette d'approche, d'énormes festons de glace pendre aux roches du Cervin : Luc Meynet dit qu'il a pu apercevoir les guides travaillant sur le pic de l'Épaule. La soirée est splendide, les étoiles scintillent extrêmement, Giordano est plein d'espérance. Le jour suivant il écrit :

Auberge de Breuil, 14 juillet.

« Cher Quintino, — par un exprès¹ je t'envoie une dépêche à Saint-Vincent qui est éloigné d'ici de sept heures de chemin. Dans le même temps, pour plus de sécurité, j'expédie aussi à ton adresse la présente lettre.

« Aujourd'hui à deux heures de l'après-midi, avec une bonne lunette d'approche, j'ai pu apercevoir Carrel et les autres sur l'extrême pointe du Cervin; d'autres les ont vus avec moi; notre succès paraît donc certain, et ceci, malgré qu'il y ait eu avant hier un jour de très mauvais temps dans lequel le mont s'est tout recouvert de neige.

« Pars donc immédiatement si tu le peux; si tu ne le peux pas, télégraphie-moi à Saint-Vincent. Je ne sais même pas si tu es à Turin! Depuis huit jours je n'ai pas de nouvelles de là-bas; j'écris donc au ha-

1. Le messager fut l'abbé Gorret.

sard. Si tu ne viens ni ne télégraphies d'ici demain, je monterai pour planter là-haut notre drapeau le premier. C'est une chose essentielle. Toutefois je m'efforcerais de l'attendre afin que tu puisses toi-même y venir.

« Whymper s'en était allé tenter l'ascension de l'autre côté mais, je crois, en vain. »

J'ai sous les yeux cette lettre et je la contemple avec respect. Je pense à la joie intense que Giordano éprouva en l'écrivant. L'émotion transparait à travers les brèves paroles. Ce ne sont que quelques lignes désordonnées qui ondulent sur le feuillet et marquent toute sa hâte de donner à l'ami la bonne nouvelle. Ce n'est plus là la main habituellement calme de l'ingénieur, c'est une main tremblante d'enthousiasme.

Il me semble voir le sourire qui éclaira le visage sévère de Sella au reçu de cette lettre; puis j'éprouve un serrement de cœur en pensant que tout cela n'était qu'illusion!

Breuil, 15 juillet.

« Cher Quintino, — hier fut une mauvaise journée et Whymper finit par l'emporter sur le malheureux Carrel!

« Whymper donc, comme je te l'ai dit, réduit au désespoir et ayant vu Carrel qui s'élevait sur le Mont, tenta le coup du côté de Zermatt.

« Tous ici considéraient comme *impossible*, absolument, l'ascension de ce côté et Carrel tout le premier. C'est pourquoi, nous étions sans inquiétude.

« Le 11, Carrel travaillait sur le Mont et y campait à une certaine hauteur. La nuit du 11 au 12 et tout le

jour suivant, temps horrible et neige sur le Cervin; le 15, temps assez beau, et hier 14, beau vraiment.

« Le 15, on fit peu de travail, et hier, Carrel aurait pu être à la cime et ne s'en trouvait éloigné peut-être que de 150 à 200 mètres, quand, brusquement, vers deux heures de l'après-midi, il vit Whymper et les autres qui y étaient arrivés déjà.

« Je suppose que Whymper doit avoir promis une somme notable à divers guides suisses s'ils se sentaient capables de le conduire en haut.... Ayant eu la bonne fortune de tomber sur une journée exceptionnelle, il a réussi. J'avais bien expédié un avis à Carrel au sujet de la tentative de Whymper, en lui disant qu'il fallait monter coûte que coûte, sans perdre de temps, et rendre praticables les passages; mais cet avis arriva trop tard. Au surplus, Carrel ne croyait pas à la possibilité de l'ascension du côté du nord.

« En attendant, hier, ayant vu des hommes sur le Cervin, et comme tous m'assuraient que c'était notre caravane, je l'ai télégraphié de venir.

« Le pauvre Carrel, quand il se vit précédé, n'eut plus le courage de continuer et revint avec armes et bagages. Il est arrivé ici juste ce matin et c'est alors que j'ai envoyé un autre exprès avec un autre télégramme pour l'arrêter. Comme tu le vois, malgré que tous aient fait leur devoir, cette bataille a été une bataille perdue. Et j'en suis affecté au delà de toute expression.... Je crois pourtant qu'une revanche serait encore permise: il s'agirait de faire monter quelqu'un, tout de suite, de notre côté, ce qui démontrerait au moins la possibilité de l'ascension par ce versant; Carrel y croit toujours. Je ne me suis fâché contre lui que parce qu'il est descendu avec les tentes, les

cordes et tout le matériel qui, au prix de grandes fatigues, avait été déjà porté si près du sommet. Il en rejette la faute sur la caravane qui s'était grandement découragée, et sur la crainte que je ne voulusse pas faire d'autres frais.

« Toutefois, pour ne point s'en revenir sur la défaite et ne point s'exposer aux railleries, j'ai pensé qu'il faudrait, au moins, faire arborer là haut notre drapeau, et j'ai cherché aussitôt à organiser la nouvelle expédition ; mais jusqu'à présent, Carrel et un autre exceptés, je n'ai pas trouvé d'hommes dévoués sur qui reposer quelque confiance. Peut-être pourrait-il se faire qu'on en trouvât quelques-uns en les payant plus que de raison. Mais je n'estime point qu'il convienne de se jeter dans une pareille dépense, sans compter que, s'il n'ont pas « le cœur » à cette affaire, il n'y aura point davantage lieu de croire au succès.

« Pour cette raison, je tâche d'organiser la partie d'une façon économique, et, dans le cas seulement où celle-ci échouerait, je me résignerais à y renoncer.

« A présent, je n'aurai même plus cette satisfaction de monter au Cervin en personne, puisque Carrel dit que, pour faire vite et profiter du temps forcément restreint, il convient de n'avoir point avec soi de voyageur. La menace du temps qui s'en tient au variable ajoute aussi toujours à la difficulté.

« Vois que de tribulations!... Hier, le Val Touranche était déjà à demi en fête, dans la croyance que les nôtres avaient gagné.... Aujourd'hui, la désillusion est venue. Le pauvre Carrel fait pitié ; d'autant plus qu'une partie du retard provient de son idée que Whympfer ne devait pas pouvoir monter par Zermatt.

« Je tâche de faire comme Térentius Varro après la bataille de Cannes.... »

« P. S. — Malgré tout ce qui est advenu, tu pourrais encore faire le premier l'ascension du côté de l'Italie, si tu en avais le temps? Mais, jusqu'à cette heure, Carrel ne m'a pas encore *assuré* de la réussite, tout au moins en ce qui concerne la dernière étape. C'est pourquoi je ne t'ai plus télégraphié. Peut-être ferai-je moi-même un voyage à Turin dans un ou deux jours. »

Les hommes vus à la cime étaient donc les Anglais.

Carrel, qui se trouvait avec les siens sur l'Épaule, non loin du signal de Tyndall, entendit les cris de victoire de Croz¹ et le bruit des blocs qu'il jetait de là-haut dans l'abîme pour attirer l'attention des Italiens; et, ayant levé les yeux, il reconnut les pantalons blancs de « Monsieur Whymper »....

Whymper, dans le moment de son triomphe, désira avoir auprès de lui, et participant à sa joie, cet homme valeureux qui, là-bas, au-dessous, guidait la petite caravane des Italiens vaincus. Mais certainement, il ne pensa pas alors que ses cris de victoire portaient à cet homme la désillusion cruelle des aspirations de toute sa vie!

Or, s'il est possible d'imaginer ce qui se passait en ce même instant dans l'âme de Carrel et de ses camarades, il n'est point facile de l'analyser ou de le décrire.

Plusieurs hypothèses furent émises sur la raison pour laquelle ils ne continuèrent pas l'ascension : Carrel n'était-il point parfaitement sûr de tous ses

1. Whymper raconte que Croz, découvrant de la cime les Italiens, cria : « Ah! les coquins, ils sont loin en bas ».

camarades? La concorde avait-elle cessé de régner dans la petite troupe? Il fut rapporté que Carrel et Maquignaz auraient voulu continuer dans le temps que les autres tenaient pour inutile de le faire, et Carrel aurait alors crié : « Ou tous, ou personne! » et ils seraient redescendus¹. Mais comment arriva-t-il que l'empire de Jean Antoine, qui était absolu sur les autres, ne fut pas assez puissant pour les entraîner jusqu'au but?

Le bon sens de Carrel, en cette malheureuse circonstance, le trahit. Il ne comprit pas combien encore la part eût pu être belle pour lui, s'il avait continué, coûte que coûte, s'il avait rejoint la cime peu d'heures après son rival, ayant par là résolu le problème de l'ascension du Cervin par le versant d'Italie, et s'il avait apporté son triomphe comme un don à Giordano; certes, c'eût été là une victoire beaucoup plus difficile que celle-là même de l'Anglais!

Comment se peut-il que Carrel ne sentit pas que là était son devoir?

Mais à de telles questions personne ne sait répondre, et Carrel lui-même, s'il vivait encore, ne saurait point, peut-être, y répondre d'avantage. Celui-là seul qui s'est trouvé dans des lieux extrêmement hostiles, devant l'inconnu, sait de quelle façon, en de pareilles circonstances, l'assaut d'une secousse morale peut suffire à paralyser en un instant toutes les énergies accumulées durant des années.

Carrel vaincu descendit et courut se cacher dans son châlet d'Avouil. Ce ne fut que le jour suivant qu'il osa se présenter à Giordano :

« Mauvaise journée! » écrit celui-ci sur son calepin

1. V. GORRET, note V.

à la date du 15. « Le matin, de bonne heure, Carrel vint, à demi-mort, me dire qu'il avait été précédé. Il avait compté qu'il monterait aujourd'hui à la cime et croyait pouvoir passer, non par la dernière tour qu'il croit impraticable, mais par le versant de Zmutt où est la neige. J'ai décidé que, malgré tout, lui au moins, avec quelques autres, tenterait de monter pour planter là-haut notre drapeau. »

Voilà donc Giordano appliqué avec une nouvelle ardeur à reconstituer en hâte une armée après la défaite. Il se trouvait dans la position la plus précaire; une incertitude demeurait : les derniers pas allaient-ils, oui ou non, pouvoir être franchis? Les hommes qui avaient accompagné Carrel refusaient énergiquement de partir à nouveau, comme s'ils étaient envahis par la terreur du Mont.... En vain, Giordano essayait de les arracher à leur prostration, leur expliquant comment, jusqu'à ce jour, il avait travaillé pour lui-même et dépensé à la fois ses forces et de l'argent dans l'espoir d'arriver le premier à la cime. Désormais, puisque une telle bonne fortune était perdue pour lui, il n'agissait plus que pour l'honneur et dans l'intérêt des guides de Valtournanche. Les réponses des guides n'en restèrent pas moins décourageantes.

Ce fut alors que surgit Amé Gorret. Il s'offrait à suivre Carrel; les ardeurs de l'ancien séminariste n'étaient point éteintes dans l'abbé et sa passion première pour la montagne s'était réveillée en lui.

Carrel accepta le volontaire qui lui arrivait avec ses bonnes forces et son zèle. Et ainsi, deux de ceux qui avaient fait, huit ans plus tôt, le premier pas pour monter à la Becca, se trouvaient réunis dans la dernière épreuve. Autour d'eux, les autres allaient disant

ironiquement : « Oh ! s'il y a l'abbé, alors, victoire ! ».

J.-Augustin Meynet et J.-Baptiste Bich, serviteurs de l'aubergiste Fabre, se joignirent à eux avec deux porteurs, et la petite armée fut prête à partir. Giordano eut beaucoup désiré en être, mais Carrel refusa d'une manière absolue de le prendre ; il disait qu'il n'aurait pas eu la force de conduire là-haut un voyageur, et que, dans ce cas, il ne répondrait point du résultat, ni de la vie de qui que ce fût.

Giordano, pour son honneur, voulut que Carrel en fit la déclaration par écrit. Au terme de cette journée orageuse, il met en note sur son carnet : « Fait mille démarches parmi les angoisses et la désillusion ; nuit extrêmement mauvaise, fiévreuse... Une seule observation barométrique. »

Le jour du dimanche 16 juillet, après avoir entendu la messe à la chapelle de Breuil, la petite caravane partit. Giordano demeura seul et triste au Giomein.

« Je fis le grand sacrifice d'attendre encore au pied de la montagne au lieu d'en faire l'ascension » — écrit-il dans une autre de ses lettres à Sella — « et je l'assure que ceci fut pour moi une douleur extrêmement vive. »

A deux heures de l'après-midi, il les vit, avec la longue-vue, qui campaient au bivouac habituel, au pied de la Tour. Amé Gorret a narré avec un juvénile enthousiasme cette ascension :

« Enfin, nous traversons le Col du Lion, et nous touchons à la pyramide du Mont Cervin. Ce Mont Cervin était donc là, devant moi ; nous allions l'attaquer par un dernier et suprême effort ; j'étais impressionné, et mes compagnons comme moi ; mon cœur battait fort... : j'aurais voulu pouvoir l'embrasser, ce Mont Cervin ! »

Le jour suivant, ils continuent de monter et joignent le signal de Tyndall :

« Nous allons entrer » — écrit Gorret — « en pays inconnu, aucun n'étant allé plus loin. »

A cet endroit, les opinions se divisent : Gorret, proposant de monter par l'arête et d'affronter directement la dernière Tour¹, et Carrel inclinant vers cette idée qu'il serait meilleur de contourner le pic du côté du couchant et de le gagner par le versant de Zmutt. Naturellement, ce fut la volonté de Carrel qui prévalut parce qu'il était le chef et n'avait point perdu, malgré la défaite, l'habitude du commandement. Ils franchissent le pas de l'Enjambée et côtoient la pente vertigineuse pour atteindre l'arête de Zmutt. Un faux pas de l'un d'eux et une tombée de glaçons venus d'en haut les déterminent à reprendre la ligne directe de l'ascension. Et il se trouve que le trajet pour revenir sur l'arête de Breuil leur est très difficile. Un caillou tombe, qui blesse Gorret au bras.

Ils arrivent enfin au pied de la dernière Tour : « Nous nous trouvâmes — écrit Gorret, — en un endroit presque raisonnable. Quoique cet endroit ne soit pas large de plus de deux mètres et qu'il présente une inclinaison de 75 pour 100, nous l'appelâmes de tous les noms favorables : le corridor, la galerie, le chemin de fer, etc., etc.... »

Ils crurent être au terme des difficultés; mais une cheminée, dont ils ne s'étaient point rendu compte auparavant, les séparait de la dernière arête où la voie eût été facile. Descendre tous les quatre en bas, par la cheminée, ce n'était point prudent puisqu'on

1. Gorret présageait la voie découverte plus tard par J.-J. Maquignaz.

ne savait où suspendre la corde qui aurait servi pour le retour. Le temps pressait. Il fallut réduire la petite armée. Gorret fit le grand sacrifice de rester, et Meynet demeura avec lui. Peu de temps après, Carrel et Bich étaient sur la cime; « et moi » — écrit Gorret — « pour ne pas me laisser prendre par le sommeil, j'expliquais à Meynet la beauté des montagnes et des campagnes de la vallée¹. »

Dans le même temps, au Giomein, Giordano écrivait sur son journal : « Temps extrêmement beau; à neuf heures et demie, vu Carrel et ses hommes sur l'Épaule, puis ils disparurent. Plus tard, brouillard assez fort autour de la cime. Vers les trois heures et demie elle se découvrit un peu et nous vîmes notre drapeau tout en haut du Cervin du côté du couchant. Le drapeau anglais semble un châle noir posé sur la neige, au milieu. »

A la suite de ces paroles, sur le feuillet, un profil de la cime est tracé portant les deux drapeaux, et auprès de l'un d'eux il y a ce mot : Italie!

Le lendemain, à midi, les vainqueurs arrivèrent sains et saufs. En descendant, ils avaient vu des drapeaux flotter sur le Giomein en signe de joie. La fatigue, l'anxiété de la lutte, l'émotion du péril, tout cela s'était évanoui². Leur arrivée fut un triomphe.

1. A la descente, Carrel et Bich, ayant rejoint leurs compagnons qui les avaient attendus, suivirent, pour arriver à l'Épaule, une voie un peu différente et plus facile que celle qu'ils avaient prise pour monter, c'est-à-dire qu'ils parcoururent, dans toute sa longueur, la bande de rochers de la paroi nord-ouest du mont, qu'ils avaient appelée le *Corridor*, joignant ainsi l'endroit où l'arête de l'Épaule aboutit à l'extrême pic. Cette variante fut suivie depuis en montée et en descente par M. Craufurd Grove.

2. V. GORRET, note VI.

Le carnet de Giordano donne : « Grande réjouissance tout le jour à l'auberge et au Breuil, feux de joie et chants. Parmi l'allégresse générale, moi seul je me sentais triste : je n'étais pas monté au Cervin! »

A Valtournanche, parmi les danses et le vin, une chanson fut composée, dont le refrain était à peu près ceci :

Vive le Monsieur Italien
Qui a vaincu le Mont Cervin.

Giordano, navré, dut fuir ces fêtes. Des occupations urgentes le rappelaient à la ville; le temps s'était mis à être mauvais¹; il s'en fut. Mais encore de Turin il écrivait à Sella : « Je voulais te dire que, si tu en as envie, tu peux encore gravir le Cervin avec assez d'honneur, étant le premier « monsieur » qui le gravirait du côté de l'Italie².

« C'est pourquoi j'ai fait laisser en place la tente et quelques cordes....

« Malgré que nous ayons été prévenus par Whymper, la victoire nous reste sur le terrain pratique, l'accessibilité du pic étant désormais prouvée sur notre versant, tandis qu'il ne semble pas que quelque autre ascension doive être tentée de longtemps du côté de Zermatt. Le pauvre Whymper est confondu de sa victoire éphémère, pendant que le Val Tournanche est en joie au regard du drapeau tricolore qui flotte tranquillement sur le pic infiniment élevé....

1. Le mauvais temps survenu empêcha aussi cette année-là Arturo Perrone di San-Martino, qui était venu peu après à Valtournanche dans ce but, de monter au Mont Cervin. Il fit alors avec Carrel quelques autres ascensions parmi lesquelles le Château des Dames, le Cramont, le Col de Valpelline et le Col du Théodule.

2. V. CARREL (J.-A.), note II.

« Je pense que tu pourrais encore faire là-haut des observations géologiques, barométriques... et que la chose pourrait se dire encore vierge sous cet aspect. Cela servirait de preuve solennelle à la possibilité pratique de l'ascension du côté de l'Italie, comme aussi à notre calme persévérance malgré le douloureux événement de Zermatt. »

What next? If anyone of the links of this fatal chain of circumstances had been omitted, what a different story I should have to tell!

(E. WHYMPER.)

Zermatt pleurait....

Le drapeau noir que Giordano avait vu sur la neige de la cime était à cette heure un signal de malheur. Un désastre inouï avait marqué d'un sceau indélébile de douleur la victoire de l'Anglais.

La manière dont il arriva est bien connue. Whympér était parti du Giomein l'esprit extrêmement excité. Les dénis répétés de la montagne, le souvenir peut-être du jour où le Cervin l'avait fustigé jusqu'au sang, le soupçon que tant de fatigues pourraient devenir vaines l'agitaient. La pensée que Carrel était là-haut, qu'il approchait pas à pas de la cime, en même temps que l'indignation contre ce qu'il retenait comme une trahison l'obligeaient désormais à une lutte de laquelle il devait à tout prix sortir vainqueur.

Il s'était cru le maître du Cervin; à partir de ce moment le Cervin fut maître de lui.

Le premier anneau de la fatale chaîne de circonstances qui le doivent conduire à la catastrophe fut

l'arrivée du jeune Douglas. A Zermatt, la destinée lui fait retrouver Michel Croz qui est sur le point de tenter l'ascension; avec celui-ci se trouvent le révérend Hudson et M. Hadow. Whymper, satisfait seulement de s'assurer Croz, les attache tous à sa fortune comme déjà il y a attaché Douglas. Et ainsi, ces quatre hommes vaillants, presque inconnus¹ l'un à l'autre, se trouvent unis pour affronter une des conquêtes les plus ardues des Alpes.

Le soir même, chaque chose était définitivement fixée : on partirait tout de suite dès le jour suivant; Croz et le vieux Peter Taugwalder avec son fils seraient les guides; et Whymper, durant sa nuit d'insomnie, s'émerveille de l'étrange hasard qui une fois de plus le fait compagnon de son fidèle Croz, et de l'enchaînement rapide des événements depuis la désertion de Carrel jusqu'à la rencontre de Hudson et des autres. Et il dut, au cours de cette nuit, se demander à lui-même comment tout cela allait finir....

Deux jours plus tard, il avait dompté le Cervin, et, sur la cime inviolée jusqu'à cette heure flottait dans le vent — modeste et glorieux étendard — la blouse bleue du valeureux Croz.

La victoire n'avait point été difficile; mais, comme ils redescendaient, ayant marché à peine une heure, et s'en allaient tous reliés à une même corde, Hadow glissa et tomba sur Croz qui le précédait. Croz, qui ne s'attendait point à ce choc, ne put y résister: ensemble ils furent précipités sur la pente vertigineuse, entraînant dans leur chute Hudson et Douglas. Au hurlement que poussa Croz, Whymper et Taugwalder qui étaient les derniers s'étaient cramponnés aux roches;

1. V. : *Alpine Journal*, vol. II, p. 148.

ils résistèrent à la secousse; peut-être auraient-ils réussi à retenir leurs compagnons, mais la corde cassa. Whymper les vit glisser par la côte roide, chercher de leurs mains convulsées quelques points d'appui et tomber de roche en roche et disparaître dans l'abîme. Ce fut dans l'espace de quelques secondes. La belle victoire se changeait en un terrible désastre¹.

Les pauvres corps torturés et défaits furent recueillis au pied de la montagne sur le glacier du Matterhorn, quatre cents mètres au-dessous du point d'où ils étaient partis, et placés pour leur repos dans les petites tombes du cimetière de Zermatt. Seul, le jeune Lord ne fut pas retrouvé. Son corps demeura là-haut dans le mystère des roches immenses².

A l'annonce de la catastrophe ce fut un cri universel d'horreur. Aucun, parmi les désastres alpins ayant même fait des victimes plus nombreuses, n'émut les esprits comme celui-ci. Toute l'Europe le discuta; les journaux anglais en parlèrent avec d'âpres reproches. Les journaux italiens imaginèrent une masse rocheuse qui, s'étant détachée de la cime, aurait entraîné les malheureux, ou une crevasse cachée qui, pour les engloutir, « aurait ouvert ses terribles mâchoires ».

Un bel esprit allemand lança par le monde un article de journal dans lequel Whymper était accusé d'avoir coupé la corde entre Douglas et Taugwalder, au moment suprême, pour sauver sa propre vie. Gustave Doré illustra la catastrophe par un dessin fantastique

1. V. : WHYMPER, note II.

2. G. Studer affirme que, quelques années plus tard, le cadavre de Lord Douglas fut retrouvé suspendu aux roches et descendu dans la vallée à grand'peine, parmi bien des dangers (*Ueber Eis und Schnee*, vol. II, année 1870, p. 97). Toutefois Giordano, en 1868, dit que Douglas n'aurait point encore été retrouvé.

et terrible. Les montagnards superstitieux se disaient entre eux à voix basse — magie puérile — la date néfaste de l'événement : le jour treizième de juillet, qui fut le jour du départ de la caravane, et un vendredi qui fut celui de la victoire.

Whymper dut alors répondre à de graves accusations de responsabilité, et à cette première rumeur absurde qu'il avait trahi ses compagnons. Dans la passion, les hommes sont enclins à se laisser emporter à d'atroces jugements : Whymper se justifia lui-même avec le simple récit de son malheur.

A son tour Taugwalder fut accusé, soumis à un jugement et absout. Mais, tant qu'il vécut, il demeura sous le poids de l'infâme et injuste soupçon.

Et peut-être quelqu'un parmi les vieillards de Zermatt jeta-t-il, à cette heure tragique, un cri pareil à celui que jette l'homme des Alpes à Manfred alors qu'il va se précipiter dans l'abîme :

Hold, madman.

Stain not our pure vales with thy guilty blood¹.

Il nous arrive à nous-mêmes, encore aujourd'hui, à une aussi grande distance du fait douloureux, il nous arrive de nous demander, avec le haut respect que nous impose le nom illustre du vainqueur du Cervin, comment lui, qui presque toujours avait tenté de gravir seul la montagne sans vouloir auprès de lui d'autres compagnons que ses guides, il a pu accepter de livrer la dernière bataille avec une nombreuse caravane formée par le hasard de gens inconnus de lui,

1. - Arrête, insensé! ne tache point de ton sang coupable les purs versants de nos montagnes - (BYRON, *Manfred*, acte I).

parmi lesquels se trouvait un très jeune homme qui n'avait point encore l'expérience de la montagne¹; comment il fut possible que Whymper, qui connaissait les difficultés de l'entreprise, se mit à la tête d'un groupe dans lequel, pour quatre alpinistes, il ne se trouvait que deux guides.

La douloureuse erreur commise dans la hâte de toucher la cime avant son rival fut lourde à Whymper d'amertumes et d'angoisses. A la fin de son pénible récit, il écrit ces paroles qui sonnent un haut enseignement aux gravisseurs de montagnes :

« J'éprouvai des joies trop grandes pour les pouvoir décrire, et des douleurs telles que je n'ai point osé en parler. Avec cette intelligence dans l'esprit je dis : « Gravissez les montagnes, mais souvenez-vous que le courage et la vigueur ne sont rien sans la prudence. Souvenez-vous que la négligence d'un seul instant peut détruire le bonheur de toute une vie. Ne faites rien avec précipitation; donnez de l'attention à chacun de vos pas. Et dès le commencement, songez à ce que pourrait être la fin! »

Il y a quelque chose de la tragédie antique dans cette histoire, au cours de laquelle les faibles mortels s'agitent, souffrent et jouissent autour d'un Destin muet, inexorable, qui est le Cervin contre lequel se brisent leurs forces.

Mais, dans le tumulte des passions, parmi les cris de triomphe et les pleurs de deuil, parmi les imprécations et les accusations, s'élève, calme et humaine, la voix de qui sait souffrir et espérer : sur la tombe de Hadow, la jeune victime, ses parents avec une admi-

1. M. Hadow avait 19 ans et en était à sa première expédition alpine.

rable résignation écrivirent le verset de l'Évangile :
« Ita Pater, quoniam sic fuit placitum ante te ».

Le peuple de Zermatt n'avait point pris de part à la victoire de Whymper. Le terrible épilogue fit ressembler cette victoire à une défaite; ce fut comme une tache que seul le temps devait pouvoir effacer. C'est pourquoi, à Zermatt, le grand bénéfice matériel qui allait résulter de ce fait ne fut point aussitôt compris. De notre côté, bien au contraire, la victoire de Carrel fut considérée comme un événement des plus propices et une gloire locale par toute la vallée; l'entreprise avait été accomplie par un des leurs, et, suivant qu'il arrive des fastes populaires, elle était faite pour laisser une trace profonde dans les cœurs et y susciter des enthousiasmes et de bons propos.

Giordano, modeste, disparaissait derrière Carrel; l'œuvre du Club Alpin n'était pas visible. Les fils du Cervin seuls l'avaient conquis. Une ère nouvelle parut alors commencer pour la vallée. Et je crois que, depuis ce temps, les Valtorneins accoutumèrent de regarder leur montagne comme les artisans et les bourgeois du moyen âge regardaient, — avec le sentiment d'une vie nouvelle, — la cathédrale gothique érigée par leur travail et leur foi.

Les nôtres avaient triomphé là même où des étrangers parmi les plus forts, guides et alpinistes, avaient, durant cinq années, échoué. Il y eut bien au dehors quelqu'un qui chercha à expliquer la facilité de la victoire italienne par le fait que, cet été-là, le Cervin aurait présenté des difficultés moindres que les

années précédentes. Mais les observations de Giordano nous disent que, en ces mêmes jours, le temps se trouva être mauvais, que de la neige fraîche était tombée sur la montagne, et que d'énormes festons de glace pendaient à tous les rochers.

En Italie, on laissa dire, et on fêta l'événement.

Mon Dieu! il ne faudrait point cependant croire que beaucoup dans notre pays s'intéressèrent à ce triomphe. Ils furent peu nombreux ceux-là : Giordano, le chanoine Carrel, Quintino Sella et ses amis, les sociétaires encore rares du Club Alpin. Mais ces quelques-uns étaient fervents. L'institution naissante se réjouit toute de cette victoire qui présageait un avenir florissant. Les pages des « Bulletins » de ces années sont remplies du bruit de la grande acquisition et tout aussitôt une activité juvénile se développa pour en tirer parti.

Un plan fut formé qui devait faciliter les futures ascensions: il y était question de mettre des cordes dans les lieux les plus difficiles et de préparer sur la montagne un refuge où il fût possible de passer la nuit. La souscription pour « le creusement d'une grotte au mont Cervin » fut ouverte et, en peu de temps, la somme de mille quatre cents francs fut recueillie.

Le refuge devait être situé à la « Cravate¹ » à environ quatre mille mètres d'altitude, dans un lieu où l'avancement de la roche formait un toit naturel qui, avec peu de travail — quelques coups de mine et un petit mur à sec — fût devenu, sans trop de difficultés, une sorte de refuge rudimentaire.

Les alpinistes de ce temps étaient faciles à contenter.

1. V. aux notes : Grotte de la Cravate.

Un journal d'Aoste écrivait : « En organisant un asile sûr et confortable à quatre heures environ de marche au-dessous du point culminant, l'ascension se fera sans difficulté. Le second jour, on pourra se trouver sur la cime entre les 8 ou 9 heures du matin ; on y passerait, si le temps est favorable, cinq à six heures de sublime contemplation ; on rentrera dans la grotte avant la nuit. Le lendemain ce ne sera plus qu'une délicieuse promenade pour rentrer à l'hôtel. »

Voici donc que la plus grande confiance a remplacé les peurs anciennes et que le Cervin, peu auparavant invincible, se trouve réduit par des enthousiastes ingénus à n'être plus qu'une délicieuse promenade.

Après la double conquête, les opinions concernant les difficultés de l'ascension par l'un et l'autre versant s'étaient divisées ; mais l'impression continua de prévaloir — due sans doute à la terreur inspirée par la catastrophe survenue sur celui de Zermatt — que c'était le versant suisse qui offrait le plus de danger¹.

L'*Alpine Journal* de Londres imprimait alors² : « Les Italiens, naturellement, sont convaincus que leur versant offre moins de difficultés et de périls que le versant nord, et il est probable que l'été prochain fournira à la question des données plus certaines qui permettront de la résoudre mieux. Mais on peut, avec raison, douter si le Cervin continuera d'attirer les alpinistes aussi fortement qu'avant que ne lui fût enlevé son prestige d'invincibilité. »

On était alors bien loin d'imaginer jusqu'à quel point nous devait conduire — je vais ici me servir d'un mot de l'abbé Gorret — la *cervinomanie*.

1. V. AUX NOTES : CHAUFFORD-GROVE.

2. Vol. I.

Durant l'année qui suivit celle de la conquête, il ne se présenta aucun étranger pour affronter le Cervin. Seul, Giordano y retourne, impatient d'achever l'effort commencé et d'accomplir le vœu fait à l'alpinisme italien. Il souhaite faire plus complète son étude géologique de la montagne et reconnaître, en personne, le lieu le mieux adapté au refuge dont la création a été décidée par le Club Alpin. Et déjà, dans ce même but, dès la fin de juin, Carrel, Bich et Meynet étaient montés jusqu'à la Cravate.

L'état de guerre dans lequel se trouvait présentement l'Italie ne concédait point à Giordano autant de liberté qu'il eût pu le désirer. Cependant, en un jour de juillet, il abandonne dans la capitale Sella, Perazzi et Brin pour fuir vers ses Alpes.

Ici, un autre de ses albums rempli de notes originales et précieuses me vient en aide, et, en lisant ces pages comblées de notations et de calculs, d'observations pratiques et de curieuses anecdotes où apparaissent, de ci, de là, des noms illustres dans ce temps ou qui le devinrent par la suite, il me semble revoir ce type original de savant et de rêveur, distrait comme un poète et précis comme un mathématicien, observateur aigu et enthousiaste naïf, esprit doux et fort, capable des sensations et des sentiments les plus délicats en même temps que des actions les plus hardies. Sa figure, haute et maigre, reparait devant ma pensée, telle que je la connus durant mon adolescence : je sens son regard gris fixé sur moi à travers les lentilles investigatrices de ses lunettes, et il me semble que son sourire fin et bon me reconforte aux heures de doute dans mon travail, et me dit que je fais bien de raconter aux jeunes hommes d'aujourd'hui ce que

furent les purs enthousiasmes des jeunes hommes d'alors.

Ce n'était point la recherche de l'applaudissement populaire qui les poussait aux cimes, mais la confiance qu'ils avaient de faire une chose utile et bonne. En gravissant les montagnes, ils firent honneur à leur patrie, et à nous qui allions venir après eux ils tracèrent un chemin sur lequel de suprêmes jouissances devaient nous être données. Les entreprises qu'ils regardaient comme ardues et glorieuses en leur temps nous paraissent peut-être, à nous, faciles et modestes ; mais, à cette heure où presque tous les hommes qui vécurent cette histoire ont disparu, il est bon de se souvenir d'eux et de rouvrir notre esprit à ces premiers idéals. C'est un de nos devoirs que de conserver le culte poétique du passé de l'alpinisme. Crawford Grove, le second alpiniste qui monta au Cervin, écrivait : « Puisse la jeune génération, qui exulte en victoires faciles sur le Mont autrefois redouté, ne point regarder avec dédain le lent progrès des pionniers des Alpes¹. »

Giordano, venu à Aoste, visite le chanoine Carrel ; il voit son observatoire qui s'est maintenant enrichi d'instruments fournis par l'Etat et qui chaque jour transmet des observations à la capitale. Remontant la vallée de la Tournanche, il s'intéresse au Gouffre de Busserailles découvert peu auparavant et rendu accessible par Jean-Joseph Maquignaz. Au Giomein, il rassemble des guides pour monter au pic ; ce sont Carrel, Bich et Meynet, avec les porteurs Pierre, Jean-Joseph et Aimé Maquignaz, Salomon et Gabriel Meynet. Après trois jours de temps incertain qu'il

1. *Alpine Journal*, vol. IV.

occupe en observations continuelles, il part, le 22 juillet, avant l'aube.

Il monte par le glacier jusque non loin du col du Lion et, à ce point, il établit une station barométrique¹. Arrivé au lieu où Whymper avait coutume de dresser son bivouac, il laisse les porteurs et la tente et continue, dépassant le Vallon des glaçons, jusqu'à un certain point de l'arête élevé de cent mètres au-dessus du campement. Là, sur un plateau extrêmement exigü qui chevauche le contrefort séparant Breuil de Zmutt, à près de quatre mille mètres d'altitude, il passe sa première nuit².

Le second jour il monte à la Cravate et s'y installe. Là-haut, Giordano prend des points de repère et des notes; il lève des plans, à la façon tranquille d'un bourgeois qui visiterait une terre sur laquelle il penserait à faire bâtir une villa :

« Pour aller à la Balme — ou grotte naturelle — où l'on veut organiser le refuge, on passe sur une pente de neige escarpée, assez raide (55 à 40 pour 100) qui forme la Cravate. Le passage est un peu encombré par la neige, et au dégel il y tombe des glaçons, peut-être encore quelques pierres. Mais la haute paroi rocheuse étant là perpendiculaire, ceux-ci tombent assez loin. Les guides disent qu'il n'y a là qu'un danger relatif. »

Une esquisse du lieu suit ces notations : la section de la grotte, avec les mesures de sa hauteur et de sa profondeur (4 mètres sur 2^m50) et un petit plan du futur refuge :

« La maisonnette-refuge serait bien placée ici ; il y

1. Il en avait établi une autre au col du Théodule.

2. Ce lieu reçut, depuis, le nom de : *Gîte Giordano*.

a en tout un espace libre sur une longueur d'environ 20 mètres à parcourir. L'exposition en est parfaitement au midi et regarde vers le Mont Viso; l'endroit reçoit le soleil à partir de 9 heures et demie du matin jusqu'à 5 heures dans l'après-midi. C'est assez calme et l'on n'y sent point le vent du nord. L'eau y entre en ébullition à 86° centigrades. La pression barométrique moyenne y est de 462^m. »

Dans ce lieu, extrêmement beau, exposé au midi et assez calme, à quatre mille cent vingt mètres d'altitude, Giordano demeura sous la tente cinq jours et cinq nuits, seul avec les trois guides, et ils n'avaient qu'une couverture pour eux tous par une température qui descendit à - 9° à l'intérieur.

Le temps est à la bourrasque, la montagne dangereuse, dix centimètres de neige recouvrent la tente dès le premier matin. Les corneilles, qui ont des nids tout auprès, voltigent à l'entour, inquiètes et croassant : c'est mauvais signe. En haut, la lutte des vents fait tourbillonner la neige autour de la cime du Cervin; en bas, l'espace est inondé de nuages énormes qui semblent surgir des vallées environnantes.

L'alcool et le vin baissent, et Giordano, avec la foi du savant, regarde son baromètre qui le troisième jour marque une légère élévation. Le jour suivant paraît, limpide et froid; Giordano est resté seul avec un guide. Les deux autres sont descendus au campement inférieur pour y prendre des provisions et des couvertures. Il contemple et décrit le merveilleux panorama que l'horizon enfin rasséréiné accorde à son admiration. Le soir, les deux guides reviennent; la quatrième nuit se passe extrêmement froide. Le matin

est clair et doux. Giordano et les guides essayent de monter. Ils arrivent au signal de Tyndall et parcourent toute la crête de l'Épaulé.

« Nous arrivâmes ainsi » — raconte le carnet de notes — « au pied du pic, et je vis le chemin à suivre pour arriver au sommet. Mais il y avait beaucoup de neige toute récente, et Carrel jugeait la chose périlleuse. Les guides décidèrent qu'il ne fallait pas monter. Je dus obéir malgré mon immense regret : j'étais à merveille ce jour-là, bien disposé, et certainement je serais monté s'ils avaient voulu m'accompagner.

« Déjà je voyais sur la cime la hampe de notre drapeau de l'année dernière.... »

Ils redescendent; ils dorment leur cinquième nuit sur la roche de la Cravate; ici, des journaux, des lettres et des télégrammes, que les porteurs ont été chercher dans la vallée, attendent Giordano et lui apportent l'appel pressant de ceux qu'il a laissés à la ville. La poste n'était jamais arrivée si haut, ni des nouvelles aussi inopportunes.

C'est le septième jour que Giordano passe sur la montagne; le mauvais temps, qui ne paraît pas devoir céder, le décide enfin à renoncer à l'entreprise; une descente fastidieuse et difficile le ramène en bas. On l'avait cru mort de faim et de froid, et on lui fit grand accueil.

« Au Giomein, quelque fête que je ne goûtai point. — dit son carnet — je n'étais pas allé à la cime! »

Sa constance lui eût mérité la victoire, car personne, que je sache, ne déploya, dans une entreprise alpine, tant de force d'abnégation¹. Il fallait la sérénité

1. Il est établi que, en 1877, la caravane de M. Luigi Dell'Oro

d'esprit et le caractère bien trempé de Giordano pour résister à tant de difficultés et à un échec aussi durable. Il fallait encore tout l'ascendant d'un homme fort et bon pour maintenir avec lui, aussi longtemps, ses guides. L'ascension incomplète donna pourtant des fruits précieux pour la science : en ces jours-là, Giordano, recueillant en abondance les observations, commença ses travaux sur la géologie et les altitudes du Cervin, qu'il compléta plus tard par des notations prises au cours de son ascension de 1868.

Ces travaux — dont il donna une première communication au congrès des sciences naturelles de la même année à Vicence — furent un honneur à la fois pour la science italienne et pour le Club Alpin. Ils se trouvent consignés dans les « Actes de la société italienne des sciences naturelles de Milan » au volume onzième, où est aussi son beau tracé géologique du Cervin dont Whymper se servit plus tard pour orner son propre volume¹.

Dès l'année 1867, les guides de Valtournanche commencent à tirer quelque fruit de la victoire de Carrel : en fait, leurs noms se retrouvent mêlés à presque toutes les ascensions qui suivirent la conquête.

J.-A. Carrel, J. Bich et S. Meynet guidèrent à la cime M. Florence Craufurd Grove; ce fut Carrel qui l'induisit à choisir de préférence son chemin par le versant d'Italie. M. Grove demeure enthousiasmé de Carrel; il lui laisse une attestation de haute louange².

Et, dans sa relation faite au Club Alpin anglais, il

et de Mme Luigia Biraghi, — la première dame italienne qui monta au Cervin — dut demeurer cinq jours à la Cravate.

1. V. aux notes : GIORDANO.

2. It is hardly necessary to say that the difficulties to be

vante l'énergie presque excessive des guides de Val-tournanche qui sont d'admirables montagnards, en même temps que le zèle avec lequel ils ont facilité presque tous les mauvais pas de la montée.

« L'aisance relative avec laquelle maintenant on parcourt l'arête italienne — écrit-il — est due à ces guides, lesquels, avec un soin dont chaque alpiniste leur doit être reconnaissant, ont jeté une chaîne sur les flancs du Léviathan, ou, pour employer une autre métaphore, ont entouré de cordes leur prisonnier. »

Quand Grove monta, il n'y avait encore des cordes que jusqu'à l'Épaulé. De ce point jusqu'en haut, il dut suivre la voie primitive de Carrel.

Un mois plus tard, Jean-Joseph Maquignaz avec Jean-Pierre, accompagné de Victor Maquignaz, de César et de J.-B. Carrel, part pour le Cervin sans voyageurs. L'esprit d'initiative des hommes de Val-tournanche ne se dément pas¹; Jean-Joseph a dans l'esprit de découvrir une voie nouvelle plus directe et plus brève qui permette de rejoindre le sommet en passant l'extrême tour par l'angle qui regarde Breuil, sans avoir à la contourner par le flanc suisse de Zmutt.

Déjà cette ligne d'ascension avait été prévue par l'abbé Gorret en 1865, et Giordano, en regardant la cime, de l'Épaulé, avait noté sur son journal de 1866 : « Je ne sais pourquoi on ne pourrait arriver en haut

encountered in ascending this mountain are of the worst kind. I cannot speak too highly of the admirable skill with which they were overcome by Carrel and of the care with which, during the expedition, he provided against every chance of accident. Zermatt. Aug., 16, 1867.

1. V. aux notes : *Valtorneins* (A propos de leur esprit d'initiative).

tout droit par l'arête; cela doit être rendu assez difficile à cause d'un premier ressaut qui semble à pic, même en surplomb.... »

Peut-être, il apparut à Jean-Joseph que la victoire italienne ne serait point complète si l'on n'arrivait à toucher la cime sans devoir recourir au territoire étranger : en fait, il avait coutume, depuis ce temps, de définir son ascension : « *la première ascension du mont Cervin, tout du côté italien* ». Certes, un sentiment d'émulation l'éperonnait en ce moment contre Carrel qui, jusqu'à ce jour, avait tenu le monopole de la montagne. Jean-Joseph et Jean-Pierre joignirent donc la cime, non sans grande difficulté, par la voie que Jean-Joseph s'était fixée, et qui devint par la suite celle que l'on suivit de préférence. Ses compagnons demeurèrent à environ cent mètres au-dessous de la cime; il y avait parmi eux une jeune fille, hardie et vaillante: c'était la fille de Jean-Baptiste Carrel, elle s'appelait Félicité, et il en resta à ce lieu le nom heureux de « Col Félicité ».

Jean-Joseph Maquignaz, le modeste porteur qui, en 1865, avait été enrôlé par Carrel pour faire le tailleur de pierres, est devenu d'emblée un guide célèbre. C'est le temps héroïque dans lequel on s'endort soldat pour se réveiller maréchal. Tout aussitôt après, il se trouve à la tête de la caravane de M. Leighton Jordan et le mène à la cime par la voie récemment découverte qui abrégait l'ascension d'environ une heure.

Au cours de l'année suivante (1868) John Tyndall eut « le plaisir et l'honneur » — c'étaient les expressions de son temps — de faire l'ascension du Cervin. Et lui aussi eut pour guide Jean-Joseph duquel il écrivit, dans une heureuse synthèse de tous les dons qui font l'excellent guide : « C'est un compagnon par-

fait, calme dans les périls et fort là où la force devient nécessaire. » A son avis, on ne pouvait souhaiter, pour le Cervin, de guide meilleur.

Tyndall fut le premier à accomplir ce que — dans le langage des alpinistes — on a convenu d'appeler la « traversée du Cervin », c'est-à-dire qu'il le gravit d'un côté — celui de Breuil — et le descendit de l'autre. A propos de cette excursion, je note comment la caravane de Tyndall s'affranchit de la corde, en descendant vers Zermatt, avant que d'arriver au lieu dit de la *Alte Hütte*, et je pense que le vieux Maquignaz, quand je le connus, ne m'aurait jamais permis de prendre une semblable liberté et l'aurait avec raison tenue pour une imprudence grave. Mais les temps étaient différents. Mummery, le valeureux explorateur du Cervin, a défini, avec la finesse qui lui est propre, ces apparents reculs de l'alpinisme :

« Le Cervin — écrit-il — illustre curieusement la façon dont l'alpinisme moderne va vers la décadence; les premiers ascensionnistes s'attachaient à la corde quand ils étaient sur l'Épaule; en 1875, ils s'attachèrent dès le contrefort précédent, en 1886 encore plus bas; aujourd'hui ils s'attachent non loin de la cabane inférieure, et il ne semble point impossible que, dans l'avenir, ils n'en arrivent à user de la corde encore plus en aval, à partir de l'Hörnli¹. »

Encore en 1868, MM. Thioly et Hoiler traversèrent le Cervin de Zermatt à Breuil; M. Sauzet le gravit du côté italien, et tous prirent de nos guides. Giordano vint aussi et atteignit enfin la cime si longuement désirée; et il eut de dignes guides, en vérité: c'étaient

1. A. E. MUMMERY, *My climbs in the Alps and Caucasus*, p. 357.

les champions du Cervin, Carrel et Maquignaz.

Dans cette année, les guides de Suisse, eux aussi, font preuve d'une activité nouvelle; la première ascension du côté Nord, après la catastrophe, est accomplie par le Révérend Elliott avec les guides J.-M. Lochmatter et Peter Knubel; d'autres ascensions suivent: quatre du côté italien et sept du côté suisse. La course au Cervin est commencée.

Je terminerai cette énumération¹ en signalant une des ascensions faites en 1869, celle de M. R.-B. Heathcote, avec les guides Joseph, Pierre, Emmanuel Maquignaz et B. Bich, car c'est en cette occasion que les guides placèrent, au dernier passage difficile, l'échelle de cordes qui fut appelée *Échelle Jordan*, du nom de son donateur.

Que tous ceux qui sentent en eux la religion des mémoires pénètrent, en passant devant Busserailles, dans la cabane obscure qui sert d'entrée au gouffre. Là, il leur sera donné de voir, clouée à l'étroite et sombre paroi, la vieille petite échelle Jordan, la première échelle du Cervin, qui passa près de vingt ans là-haut, au soleil des quatre mille quatre cents mètres d'altitude, battue par les cailloux, secouée par les tempêtes; elle repose là, relique blanche et consumée que gardent avec vénération les neveux du vieux Maquignaz.

L'enchantement du Cervin était rompu, mais tout son haut prestige de difficultés et de périls subsistait cependant. La préoccupation des avalanches, qui tombaient d'un côté comme de l'autre, est visible dans les pages que lui consacrèrent les auteurs de ce temps. Whympfer écrivait que du haut du Cervin

1. V. : WHYMPER, note IV.

pleuvaient jour et nuit roches et cailloux¹; l'*Alpine Journal* (vol. II) signalait ce péril sur le versant italien, et Giordano le constatait sur le versant suisse. Il écrivait à Tyndall, après son ascension :

« Quant à moi, je dirais que vraiment j'ai trouvé cette fois le pic assez difficile... En descendant du côté de Zermatt, j'ai encouru un véritable danger par suite des avalanches de pierres ; un de mes guides a eu son havresac coupé en deux par un bloc, et moi-même j'ai été un peu contusionné. »

Il est curieux de remarquer que, pendant plusieurs années, il ne fut plus question de ce péril, soit que l'effritement de la montagne eut réellement diminué sous l'influence de certaines conditions climatiques, ou que l'expérience acquise du chemin eut permis d'éviter désormais le parcours des pierres. Et aucune catastrophe n'atteignit de ce fait les innombrables caravanes qui parcoururent, dès lors, les deux chemins accoutumés, à l'exception, je crois, de l'accident arrivé en 1900 à un guide qui fut frappé par une pierre sur le versant suisse. J'ai parcouru quatre fois en montant ou en descendant, à diverses heures de la journée, l'arête de Zermatt, et trois fois celle de Breuil, sans avoir jamais eu à noter de chutes de pierres en dehors de celles provoquées par le passage des caravanes ; mais il ne faudrait point croire que les pas des alpinistes aient seuls enlevé au colosse ce qu'il pouvait avoir de mobile ou de fragile. Le Mont vit par lui-même, comme les hommes, d'une vie qui le consume lentement, et c'est de cette vie qu'il donne de loin en loin des signes dangereux.

1. The Matterhorn rains down day and night rocks and stones, and stones and rocks.

A partir de ce moment, le Cervin fut le champ ouvert à une lutte d'ardeurs rivales.

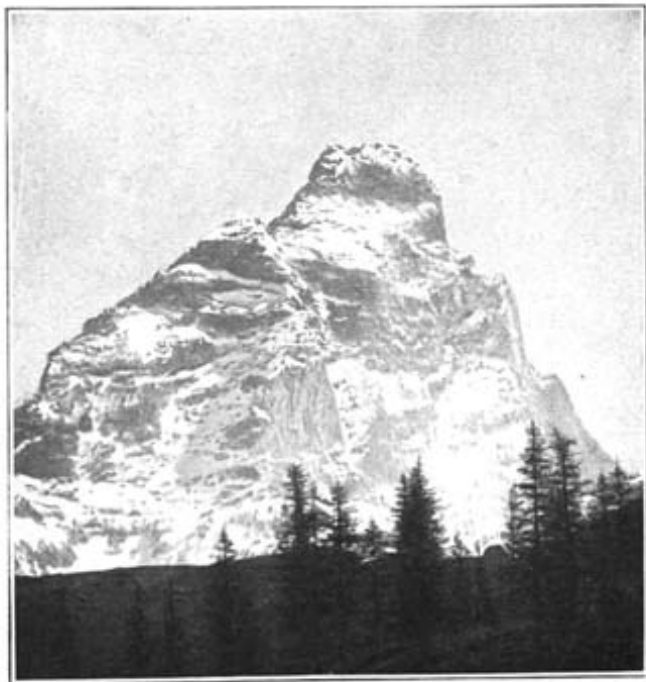
En l'année 1871, se place la première ascension accomplie par une femme : Miss Walker ; en 1876, la première ascension accomplie par des alpinistes sans guides : MM. Cust, Colgrove et Cawood. Puis vint celui qui eut la hardiesse d'y monter seul... et celui qui en fit le but d'un voyage de noces.

Lord Wentworth (1871) passait la nuit sur la cime, demeurant dix-sept heures à cette altitude ; M. Jackson (1872) montait par Breuil et descendait à Zermatt en une seule journée de dix-huit heures. Pour la première fois une telle rapidité était obtenue.

En 1882, Vittorio Sella, après deux tentatives infructueuses, parvenait à toucher le sommet dans la saison hivernale. Ce fut une victoire véritable ; une pareille entreprise, à cause du péril des roches recouvertes de glace, à cause de la brièveté des jours et du froid intense, requérait un courage à toute épreuve, une habileté consommée, une force de résistance exceptionnelle, et, à bon droit, elle fut considérée comme une des plus hardies dans les annales de l'alpinisme. Encore une fois le nom italien, le beau nom de Sella, résonnait honorablement dans les fastes du Cervin².

Enfin, en 1902, les guides de Valtournanche ont porté sur la cime — symbole de leur foi et de leur amour — une croix, et, au jour du 24 septembre, un prêtre y a célébré la messe. Celui-là fut l'abbé A. Carrel, arrière-petit-fils du guide célèbre.

1. Vittorio Sella, parti du Giomein à 11 heures du soir le 16 mars, toucha la cime à 2 heures de l'après-midi le 17, et joignit le refuge Suisse à 7 h. 1/2 du soir. Dans l'*Alpine Journal* il est déclaré que cette expédition est sans contredit la plus remarquable qui ait jamais été accomplie durant la saison d'hiver (Vol. X, p. 494).



Téléphotographie Vittorio Sella.

LE CERVIN EN HIVER.

Pendant que l'ingéniosité des plus hardis les pousse à chercher de cette façon dans le Cervin l'assouvissement de nouvelles et intenses avidités, la foule, attirée par la renommée du Mont, s'élève en troupes de Zermatt, trainée par les guides sur le chemin que rendent facile de nombreuses et solides cordes, jusqu'au haut du Cervin qui semble apaisé. Par un beau jour clair de l'année 1892, on vit ainsi le sommet peuplé de vingt-trois voyageurs et de leurs nombreux guides.

Les conséquences douloureuses de cette affluence d'ascensionnistes, parmi lesquels il s'en trouvait de faibles, d'inexpérimentés et d'imprudents, furent les catastrophes. Le versant de Zermatt, jusqu'à l'année 1900, comptait déjà, en outre des victimes du premier désastre, six victimes nouvelles, ¹ alors que le versant de Breuil, plus difficile, n'en comptait que deux seulement².

Mais le sort inclinait évidemment en faveur de Zermatt. Il résulte d'une statistique établie approximativement en 1880 que, sur 159 ascensions, 152 furent accomplies par le côté suisse et 27 seulement par le versant italien.

Une heureuse fortune voulut que le Cervin italien conservât le prestige de ses difficultés. Émile Javelle, vaillant alpiniste suisse, un de ceux qui, le plus sérieusement, connurent le Cervin et en écrivirent le plus idéalement³, nous a laissé ce témoignage :

« Le jour où le Cervin de Zermatt sera devenu une montagne banale comme le Faulhorn ou le Brevent, les touristes qui voudront le voir encore dans toute sa

1. V. aux notes : Victimes du versant Suisse.

2. V. aux notes : ANDRÉ SEILER.

3. Lire le très bel ouvrage d'ÉMILE JAVELLE, *Souvenirs d'un alpiniste*.

primitive rudesse, et apprécier la différence qui sépare une ascension vulgaire d'une partie sérieuse, n'auront qu'à le descendre par le côté italien » (1875.)

Le Cervin avait désormais pris place parmi les merveilles du monde; son portrait était aux étalages dans les magasins des grandes villes, à côté de celui des souverains. Les voyageurs cosmopolites, qui poussés par une curiosité insatiable parcourent le globe en tous sens, se redisaient l'un à l'autre qu'ils avaient « fait » le Cervin, de même qu'ils se fussent donné l'avantage d'avoir escaladé les propylées de l'Acropole ou la coupole de Saint-Pierre à Rome. Télégraphe et chemins de fer montèrent jusqu'à ses pieds et menacèrent d'arriver jusqu'à sa tête¹.

Le premier intense enthousiasme de quelques élus s'étendit et perdit en intensité ce qu'il gagnait en extension. Ils furent des milliers ceux qui, devant le monument, clamèrent leur admiration en diverses langues. Mais, peut-être, le primitif désir ingénu du montagnard de Valtournanche comme les émotions et les angoisses de l'ambitieux Anglais montèrent-ils mieux au colosse, telle une louange plus sincère, que le chœur de la foule immense.

Vers ce temps-là, il parut que les meilleurs abandonnaient le Mont aux médiocres. L'alpinisme orientait désormais ses efforts bien loin, vers de nouvelles gloires plus profitables. Il recherchait les cimes du Caucase, des Andes, de la Nouvelle Zélande, de l'Himalaya, et continuait, par ainsi, à porter son tribut à la découverte du monde ignoré. Mais, de loin en loin, mystérieusement, quelques rêveurs allaient encore à

1. V. aux notes : Zermatt-Görnergrat et Zermatt-Matterhorn.

l'entour du Mont, scrutant avec des yeux ardents ses flancs vastes et difficiles, encore inexplorés.

Disciples fervents de la religion du Cervin, solitaires au milieu de la foule qui avait envahi leur temple, ils tentèrent de soulever les derniers lambeaux du voile qui couvrait encore l'idole. Et ils eurent cet espoir qu'une clarté neuve et brillante en jaillirait malgré les jours révolus. Ils imaginèrent, en eux-mêmes, que celui-ci était toujours le Mont mystérieux du passé et désirèrent renouveler en eux les émotions qu'avaient éprouvées les premiers explorateurs. Les noires et effrayantes gorges de Zmutt furent aux Mummery et aux Penhall un champ de victoires nouvelles¹. Et l'arête coupante de Furggen, qui en quelques ressauts aériens monte à la cime, donna encore au valeureux Mummery² et plus tard à un autre obscur enthousiaste des émotions ineffables. Mais ceux-ci furent les derniers romantiques du Cervin.

La foule continuera de gravir le Mont très noble, insoucieuse des sacrifices qu'il a coûtés, et peut-être inconsciente de la noblesse de l'acte qu'elle accomplit, ignorante aussi du prix obtenu, à cause de la légèreté de l'effort sur la voie rendue facile.

Le Cervin, qui fut, dans une heure brève, le but de désirs ardents, et dont les échos retentirent de cris de douleur et de cris de victoire, le Cervin passera comme ont passé d'autres idéals. Les chaînes dont l'homme l'environna tomberont; l'antique monument s'en ira par fragments dans une désagrégation lente, et peut-être, au cours des lointains siècles

1. V. MUMMERY, note I.

2. V. MUMMERY, note II.

à venir, ceux qui passeront à ses pieds tourneront leurs regards vers le squelette du Mont, isolé dans la déserte lande de neige, comme vers un mystérieux menhir, symbole inexpliqué d'un ancien culte perdu.

CHAPITRE IV

LA PREMIÈRE FOIS QUE JE VIS LE CERVIN...

« To climb steep hills »
Requires slow pace at first. Anger is like
A full-hol horse who being allow'd his way
Self-mettle tires him »

(SHAKESPEARE, *Henry VIII.*)

La première fois que je vis le Cervin...!

Quand j'y songe, il me semble que je reviens aux jours de ma jeunesse : un monde de souvenirs se pressent dans ma mémoire et luttent pour être exprimés. Et c'est comme si chacun de ces souvenirs voulait passer le premier : alors il convient que j'ouvre les portes au large pour les laisser sortir à leur guise tous ensemble, pêle-mêle, et jouer et chanter et rire à la façon des écoliers qui sortent de classe et sont heureux de revoir la lumière, de respirer l'air pur et libre.

La première fois que je vis le Cervin, j'avais treize ans, et c'est un bel âge où chaque chose nous paraît nouvelle.

J'en étais à ma première ascension alpine. De la cime modeste d'une montagne de deux mille mètres, dans l'aube limpide d'un jour d'été, un grand homme me montrait du doigt ainsi qu'à mes camarades, — de jeunes garçons comme moi — une haute pyramide azurée, lointaine. Aucun nuage ne voilait l'horizon de notre regard, non plus que celui de notre esprit.

Il nous disait : « Voilà le Cervin ! » Et un frisson d'admiration envahissait nos âmes à la vue de la forme étrange et aiguë qui se haussait parmi l'étendue des autres montagnes.

Le grand homme était Quintino Sella, et il était digne de désigner cette montagne et d'en suggérer la fascination à de jeunes intelligences. Autour de lui nous demeurions recueillis, étonnés, attentifs au spectacle nouveau duquel nous ne pouvions encore comprendre toute la beauté — comme aussi nous ne pouvions comprendre toute l'élévation d'esprit de celui qui nous l'expliquait, qui voulait que nous admirions et que cela fût un enseignement¹.

Plus tard seulement je devais apprendre à connaître la hauteur et la noblesse de ce Mont — en même temps que la grandeur d'âme et d'intelligence de cet homme; et ils sont restés dans ma pensée, liés l'un à l'autre, également grands, parce que les formes matérielles de l'un me semblent symboliser les vertus morales de l'autre; et à tous deux, je suis reconnaissant pour le bien profond qu'ils m'ont fait.

Mais l'impression de ce jour, quoiqu'inconsciente, dut être forte, pour que l'image de cette première

1. - Lofty Alps like lofty characters require for their due appreciation some elevation in the spectator. - LESLIE STEPHEN.

vision soit demeurée en moi si nette après tant d'années. Peut-être dans ce moment, au regard du Mont lointain, durant ces premières heures heureuses de la vie où se forment les résolutions ingénues qui guideront notre avenir, peut-être naissait en moi le premier germe de l'idéal qui devait occuper une si grande part — et si honnête — de mon âme et « che, come vedi, ancor non m'abbandona¹ » (« qui, comme tu le vois, encore ne m'abandonne »).

Mais, en ce jour, il me paraissait que j'avais touché le ciel du doigt, étant monté à deux mille mètres. J'étais fatigué et ne désirais point monter plus haut; et, comme je regardais cette cime qui devait être si difficile — tellement plus élevée que nous — dans le temps que j'entendais Sella parler de ses quatre mille cinq cents mètres et raconter l'histoire de Whymper et de ses malheureux compagnons, l'histoire aussi de Giordano qui avait passé là-haut cinq jours et cinq nuits, il me semblait que c'étaient là des choses surhumaines, des contes de héros fabuleux.

Non, vraiment, je n'aspirais point alors à gravir le Cervin, et je ne pensais point que tant de fois dans la suite je devais monter sur cette cime.

Et, des huit ou dix jeunes garçons que nous étions-là groupés autour de Sella² dans ce matin de 1874, pas un n'a manqué à devenir, plus ou moins, un passionné de la montagne. Lui, qui eût désiré que tous les Italiens fussent alpinistes, en attendant que cette forme d'énergie se répandit parmi eux, il vouait aux Alpes ses neveux et ses fils.

Ainsi, il ouvrait à nos regards curieux les premières

1. DANTE. *Div. Com. Inf.*, V.

2. V. Il Biellese, RICORDI GIOVANILI, p. 572 et suiv.

pages du grand livre de la montagne, rempli de contes merveilleux, que depuis nous lûmes et relûmes avidement à plusieurs reprises; il nous l'expliquait et nous le commentait avec une science profonde, une foi haute et sereine; et nous, ayant de croire à la montagne, nous crûmes en lui.

Il m'est demeuré de ces premières excursions une impression singulière : on partait de l'hospitalière maison de mon oncle, en troupe, dès le matin, à la pointe du jour. Pour moi, l'enfant de la ville, ce m'était un dur sacrifice que de me lever avant le soleil, mais, dans cette bienheureuse maison, tous se levaient aux aurores et jusqu'à la vénérable mère de Quintino, qui voulait saluer son fils et ses neveux avant qu'ils ne partissent.

Mes cousins, bien qu'ils fussent à peu de chose près de mon âge, étaient habitués déjà aux excursions alpines; moi, inexpérimenté, et souvent aussi le plus jeune de la bande — ce qui ne m'arrive plus aujourd'hui, — je me sentais de bien mince importance auprès d'eux; ils avaient de véritables alpenstocks qui remuaient en moi des sentiments d'envie et d'admiration; sur ces bâtons, tout à l'entour, en petits caractères, étaient marqués les noms des cols et des cimes qu'ils avaient déjà franchis et gravis, des noms étranges, comme Betta-Furka, Weissthor, Lysjoch, Breithorn.... Ils avaient déjà été sur les glaciers et cela m'imposait le respect.

Oh! pouvoir, moi aussi, voir comme c'est fait un glacier, pouvoir monter sur une de ces cimes dont le nom finit en « horn » !...

A présent que ce temps est loin, il me semble que le sens de l'émulation eut une grande part dans mon premier désir de la montagne. Alors, je ne connais-

sais la montagne que pour l'avoir vue de loin, de mes collines, ou l'avoir contemplée sur quelque estampe coloriée, de celles-là, si primitives, qui nous arrivaient dans ce temps de Suisse. J'avais fabriqué dans ma pensée des montagnes imaginaires suivant la manière de celles que construisent les petits enfants, à la Noël, pour les crèches. Et, la première fois que je fus conduit sur la vraie montagne, j'éprouvai, je le confesse, une sorte de désillusion.

Je ne reconnaissais point les belles cimes azurées que j'avais admirées de loin; ici, ce n'était qu'un amoncellement de ruines, triste, massif, qui oppressait. Je ne voyais point le paysage alpestre tel qu'il était représenté sur les vignettes romantiques où chaque scène est bien composée : ...un fond de glaciers doux et tranquilles encadrés par d'épaisses forêts de sapins, un sentier bordé de fleurs qui serpente au cœur de la vallée, çà et là un chalet gracieux et pittoresque, la cascade menue qui descend sur le flanc élégant de la montagne et, au milieu, le torrent aux eaux argentées qui passe sous le petit pont de bois....

Je ne sus point alors retrouver cette Arcadie des Alpes. Les pentes des montagnes, dépouillées et rugueuses, me parurent laides. Au lieu des poétiques chalets de bois, je rencontrais de misérables entassements de pierres, des tanières sales et obscures, qui, à les approcher, exhalaient une âcre odeur de fumée et de fumier; au lieu du sentier fleuri, un passage hérissé de cailloux et de roches, trop raide, qui fatiguait mes petits poumons. En secret, je pensai que les montagnes décrites dans les livres ou représentées sur les images étaient plus belles que les vraies.

Au cours de ces premières épreuves il m'arrivait de souffrir parfois de l'étrange oppression qui est ap-

pelée le mal des montagnes. Et, si ce n'eût été la compagnie de mes cousins, auxquels à aucun prix je n'eusse voulu avouer mon état, je me serais laissé tomber à terre. L'amour-propre est un coefficient extrêmement puissant dans la formation de l'alpiniste. Quand notre *Duc* me demandait si j'étais fatigué, je mentais valeureusement; et mes petites jambes, encore mal affermies, faisaient des prodiges d'énergie pour ne me point laisser distancer par les autres sur la côte rude.

Je me rappelle encore certaines sources auprès desquelles nous faisons halte. Sella nous accordait d'y boire, mais peu, parce que l'eau froide, bue durant la montée, fait mal; et il n'avait pas tort. Mais, à moi qui souffrais de ma gorge sèche où passait une respiration haletante, il me semblait que cette eau m'eût renouvelé.

Les premiers pas dans la montagne sont durs. Mon oncle, qui connaissait son Dante par cœur, nous le redisait :

« Questa montagna è tale
Che sempre il cominciar di sotto è grave
E quant'uom più va su, e men fa male ».

« Cette montagne est telle, que toujours au bas, dans les commencements, elle semble difficile.

« Mais plus l'homme s'y élève, moins il y trouve de peine.... »

J'aurais alors préféré aux vers de Dante une autre gorgée de l'eau fraîche qui jaillissait, tentatrice, à portée de la main. Mais à Sella on ne pouvait désobéir.

Arrivé au haut, sur les crêtes, là d'où nous pouvions déjà apercevoir les vallées profondes, à nos

pieds, et découvrir les glaciers et les chaînes lointaines et voir l'horizon infini, alors je commençais à comprendre qu'il avait raison. Je trouvais la montagne telle que personne ne l'avait peinte jamais, telle qu'aucun livre n'avait su me la décrire, si merveilleuse et nouvelle qu'en aucun temps le plus beau conte de fées ne me l'avait pu faire seulement rêver ainsi. J'éprouvais des sensations que rien ne m'avait donné auparavant : le plaisir instinctif de s'élever au-dessus de tout ce qui est bas, la volupté de la grande fatigue et du profond repos qui la suit. Le pain que je dévorais là-haut avait une saveur unique, que je n'avais jamais sentie. Et je découvris la joie très neuve, inexplicable, d'arriver au point culminant, au point où est la cime, où la montagne a cessé de s'élever, où l'âme cesse de désirer : c'est une forme presque parfaite de satisfaction naturelle, telle peut-être que l'éprouve le philosophe qui a atteint, après de longues recherches, une vérité dans laquelle son esprit reçoit son contentement et se repose.

Rentré à la maison, après avoir dormi quinze heures d'horloge, je m'éveillais avec un monde d'idées, d'aspirations nouvelles, et le désir fou de revenir sur les hauteurs, de monter encore plus haut, de m'essayer à des ascensions plus difficiles.

Il faut véritablement qu'il y ait dans les montagnes un charme secret, pour qu'elles nous portent ainsi à chercher en elles des difficultés et des fatigues toujours plus grandes, et pour que notre amour croisse envers elles à proportion de ce qu'elles nous ont coûté. Mais, ces mystères, l'âme très jeune ne les analyse point; elle va impétueusement à ce qui l'attire sans en demander la raison.

Un jour — bien des années plus tard, — je vins

voir de près le Cervin. Il est facile d'imaginer ma curiosité dans le temps que j'approchais de ce Mont mystérieux et cruel dont j'avais tant entendu parler, mon désir de connaître ses hommes, les guides fameux, dont Anglais et Italiens avaient écrit les actions et décrit le caractère avec tant de respect et tant de sympathie!

Alexandre Sella — un des compagnons de mes premières promenades — m'avait fait l'honneur de m'y conduire lui-même, me promettant une ascension avec Jean-Joseph Maquignaz. Il ne m'était point besoin de connaître quelle devait être cette ascension; la pensée que j'allais marcher aux côtés d'un alpiniste de valeur, à la suite d'un guide célèbre, me suffisait. Je me sentais comme grandi dans ma propre estime.

Jusqu'à cette année-là, je m'étais servi modestement d'un alpenstock, mais en cette occasion je crus digne de le changer en un piolet comme l'avaient les vrais alpinistes.

Les jeunes hommes d'à présent portent le piolet dès leurs premiers pas dans les Alpes, et ils font bien, parce qu'ainsi ils apprennent de bonne heure à se servir utilement de cette arme des montagnes. Mais, pour un alpiniste de 1885, le jour où il lui était donné de passer de l'alpenstock au piolet était un jour solennel, comme pour les jeunes hommes de la Rome antique celui dans lequel ils revêtaient la toge virile.

On m'avait donné un outil pesant, solide, un peu déséquilibré, qui portait certain bec trop allongé et certaines vis dont je recevais à la main des meurtrissures. Je ne savais point le manier; il m'embarrassait grandement, mais c'était mon premier piolet, et je le

regardais avec orgueil, et je le serrais avec tendresse.

Au cours des années, ce qui fut alors l'enivrement puéril d'un jouet nouveau ira se transformant pour nous en une sorte d'amitié.

Nous trouverons dans le piolet quelque chose de plus qu'un soutien matériel; il sera associé à nos souvenirs, l'habitude attachera sa modeste existence à la nôtre, et quand nous lui découvrirons quelque faiblesse — une fissure, se dessinant sur le bois autrefois beau et lisse, une brèche légère dans son fer à qui le temps enlève sa bonne trempe, — cela nous sera pénible comme lorsqu'il nous arrive de voir la première ride se marquer sur notre front ou le premier blanchissement toucher nos cheveux.

Quand ses imperfections l'auront rendu impropre au service, nous nous en séparerons à contre-cœur; nous lui donnerons un successeur, un beau piolet neuf, flambant, mieux fait, plus élancé. Mais celui qui nous aura servi dans notre jeunesse nous restera le plus cher de tous.

Je conserve religieusement mon premier piolet qui fut le témoin de tant d'enthousiasmes; un jour que je descendais par la pente de glace de la Barre des Écrins et que j'étais sur le bord de la grande crevasse, en un lieu des plus difficiles, il se rompit sous mon poids; cependant, bien que brisé il me soutint. Depuis ce temps il repose honoré dans un angle de ma chambre, auprès d'un autre piolet, brisé aussi, — moins heureux que le mien, puisque celui dont la main le tenait fut précipité avec lui dans l'abîme, et perdit la vie.

Mais, revenons à l'année 1885 :

En outre du piolet, je m'étais muni, pour la solennité de la circonstance, d'une paire de souliers, les

plus « selliens » qu'il m'avait été possible, gros et hérissés de clous, à la façon de ceux que Teja avait alors rendus populaires dans ses caricatures de « Papà Quintino ». Et il me semblait m'être chaussé des bottes fabuleuses de sept lieues.

J'allais par le chemin étroit du Val Tournanche — il n'y avait point alors de route carrossable — plein de modestie et d'orgueil à la fois, aux côtés de mon compagnon et mesurant mon pas sur le sien. J'écoutais attentif le récit de ses aventures alpines qu'il allait me faisant pendant la marche. Une entre les autres m'est demeurée dans la mémoire.

Je veux la dire; mais il faut auparavant que je fasse connaître comment Alexandre avait la barbe épaisse et noire, le visage énergique, une belle paire d'épaules, et qu'il avait accoutumé en montagne de se vêtir fort simplement et sans ces caractéristiques façons d'habits qui, à première vue, dénotent à ce jour l'alpiniste. Une fois qu'il montait tout seul par cette vallée, de son pas de montagnard, le piolet sous le bras et la pipe à la bouche, il rencontra un « Herr » allemand qui, le prenant pour un guide, lui demanda de porter son sac; l'homme à la barbe noire prit le sac qui était fort lourd, le chargea sur ses épaules et le porta, suivi de l'Allemand, jusqu'à l'auberge, laquelle se trouvait à bonne distance.

A l'arrivée, l'aubergiste qui connaissait bien Alexandre vint au-devant de lui, prévenant, et il s'empressait de l'alléger de son sac tout en lui faisant de grands accueils, durant que le monsieur allemand attendait, abasourdi, et apprenait avec la plus extrême surprise que son porteur était le fils du Ministre des finances du royaume d'Italie.

Comme Alexandre riait à rappeler cette anecdote!...

Et il se complaisait surtout à la pensée qu'on l'avait pris pour un guide.

Nous arrivions à cette heure près du tournant des Grands Moulins, et mon compagnon me disait : « Prépare-toi; dans deux minutes nous verrons le Cervin ». Le cœur me battait fort. Je ne crois point que le cœur du pèlerin plein de foi, devant lequel, après un long voyage, apparut tout à coup la coupole de Saint-Pierre de Rome, ait pu battre plus fort que le mien dans le moment que je vis se dresser, immense, vapoureux, entre les deux parois vertes de la vallée, le Cervin!

Je demeurai fasciné. Il était plus haut et plus grand que je ne l'avais imaginé. J'éprouvai simultanément un découragement profond et un désir infini de joindre, moi aussi, cette cime, dans un jour lointain, quand j'en aurais été digne. Et encore aujourd'hui, lorsque je le revois, cette sensation d'inquiétude et de désir me reprend, une sensation que, peut-être, éprouvent ceux-là seuls qui ont leur âme ensorcelée par cette maudite passion de monter.

Je crois que peu de cimes dans les Alpes puissent donner une impression sublime et sévère comme celle-ci, vue de ce point à une certaine heure — à l'aube ou au crépuscule — quand les parois de la vallée qui l'encadrent sont baignées dans l'ombre et que toute la pyramide s'érige, enveloppée de lumière, si bien qu'elle semble d'elle-même resplendir. Alors, on a devant les yeux non plus une chose réelle, mais comme une surnaturelle apparition.

Il n'y a pas d'autre montagne qui prenne à nos yeux une expression aussi personnelle; nous sommes tentés de lui chercher une physionomie comme à un homme ou comme à un monstre, de croire que dans

ce chef énorme réside une pensée, que sur son front de pierre il soit possible de lire l'expression de sa force altière.... Et, pour peu que les nuages, courant à son entour, secondent notre fantaisie par l'illusion d'optique, il nous semble que nous le voyons se mouvoir, incliner la tête comme de qui serait triste ou la redresser avec l'audace d'un Titan. Et on pense avec terreur à la puissance qui serait la sienne si véritablement il avait le don de se mouvoir.

Mais, chaque fois que le Cervin entre en scène dans le paysage, il me paraît que c'est pour l'écrivain une chose prudente que d'abandonner toute description et de renvoyer le lecteur au Cervin lui-même. S'il l'a déjà vu, ne fut-ce qu'une fois, il ne peut l'avoir oublié. Et je ne sais point de paroles assez puissantes pour décrire, à celui qui ne l'a pas vu, la magnificence du Rocher qui s'élève à pic sur une hauteur de trois mille mètres contre le ciel au fond de la vallée — figure changeante qui tour à tour attire et menace, et apparaît parfois comme le produit angoissant d'un cataclysme et à d'autres fois comme une œuvre sereine et grande que la nature aurait donnée à l'homme pour l'ennoblissement de sa pensée.

A mesure que l'on avance par la vallée, le spectre du Cervin disparaît pour ne reparaitre que quelques heures plus tard, alors qu'on est arrivé à ses pieds. Après une halte brève au village de Valtournanche nous montâmes à Crépin, une petite bourgade pittoresque, où se trouve la maison de Maquignaz; Alexandre Sella demanda son guide; on lui dit qu'il était déjà monté au Giomein où il nous attendait, et nous continuâmes notre route plus alertes; nous

étions anxieux de le voir et de connaître les projets qu'il avait formés pour nous.

A mi-chemin entre Valtournanche et le Giomein, là où la vallée se resserre et semble finir, il y a, toute blanche et simple, une chapelle posée sur la roche au bord de l'abîme de Busserailles. Le sentier, fortement incliné, serpente à travers les pierres et passe devant elle avant que de s'avancer dans la gorge obscure à pic sur le précipice. C'est le seul chemin qui mène au Cervin.

Deux montagnards descendaient par là, et, en passant, ils ôtèrent dévotement leur chapeau.

Cette chapelle est celle de Notre-Dame de la Garde. Quand j'y fus arrivé, je lus, écrites sur la porte, ces paroles : *Iter para tutum*. Il me parut alors, comme toujours depuis, que ce pieux verset était merveilleusement approprié à ce lieu. C'est la prière rapide de celui qui va vers les périls de la montagne. On dirait que le bon curé de Valtournanche, qui fit en 1679 construire la chapelle, pensait dès lors, en inscrivant là cette simple et poétique invocation, à ceux qui devaient plus tard monter par cette voie vers le Cervin.

Devant les grandeurs de la haute montagne, l'homme, qui ne se peut accoutumer aux terreurs de la vie primitive, s'éveille à une forme inhabituelle de la crainte; il retrouve en lui une trace vague de l'instinct transmis par les lointains ancêtres qui durent lutter sans armes contre les forces indomptées de la nature. C'est comme le frisson qui court à travers les veines de l'enfant alors qu'il se trouve seul dans la grande forêt emplies de rumeurs étranges, c'est un sens mystérieux de la puissance infinie de l'inconnu qui entoure la vie : le *timor panicus* des anciens.

Ici — où la montagne s'élève tout à l'entour mena-

gante et où la grande voix de la nature s'entend toute proche, dans le grondement des avalanches de pierres qui tombent de la Becca de Creton descendant sur une étendue de mille mètres jusqu'au fond de la vallée, et dans le bouillonnement de l'ardente chute du torrent Marmore qui, cachée dans l'abîme, semble faire trembler le sol sous nos pieds — ici, cette sensation instinctive de faiblesse se réveille. On s'y sent petit et comme redevenu enfant. Heureuse, bienheureuse montagne !

Ici, l'homme même qui n'a point coutume à se faire respectueusement devant les croyances demeure sans paroles, et le sceptique ne retrouve pas son rire, s'il leur est donné de voir un guide déposer son obole dans le tronc des aumônes et se découvrir en passant devant une statuette de la Vierge.

Je commençais à sentir sur mon esprit le voisinage de la grande figure cachée derrière les roches et qui allait à nouveau m'apparaître. Nous arrivâmes enfin sur le plateau de Breuil. Le Cervin était devant nous, on le pouvait embrasser tout entier d'un regard, du haut en bas nous étions « chez lui ».

Le Breuil est un vaste plan uni, large de cinq cents mètres et long de deux mille qui se termine à la base du Cervin. Dans son milieu serpente le torrent Marmore, petit torrent de glacier aux eaux grises et qui coule entre des marécages herbeux et des éboulis de pierres. A gauche, plus haut, un rideau de montagnes âpres et découpées s'étend, qui va du Château des Dames jusqu'à la Dent d'Hérens : une falaise dont l'altitude moyenne est de trois mille huit cent mètres¹. Des lambeaux de glaciers pendent comme

1. V. aux notes : GIUSEPPE CORONA.

brisés aux parois abruptes et lisses, soutenus par un miracle d'équilibre, et semblent prêts à glisser à tout instant jusqu'en bas dans la vallée. La falaise s'abaisse rapidement au col du Lion et de là, par un dernier essor, se soulève à son point culminant : le Cervin ; et dans son sauvage cloître de roches et de glaciers, celui-ci élance, en plein ciel, sa haute figure conique, « seul, comme une pensée superbe ». Puis, la montagne se tranquillise comme si elle était lasse de monter, et le fond, à droite de la scène, est fait tout entier d'un grand calme de cimes blanches onduleuses. Il semble que la nature ait épuisé toutes ses rudesses sur l'autre flanc de la vallée.

Je me souviens que, de ce point, le Cervin me parut cette fois lourd et médiocre. Ce n'était plus le grand spectre qui, quelques heures plus tôt, m'était apparu aux Grands-Moulins. Il semblait que le monstre s'était agenouillé à la façon du dromadaire dans le désert qui se baisse avec douceur pour tendre au voyageur sa croupe gibbeuse.

Ayant confessé cette impression à mon camarade, je vis que peu s'en fallait qu'il n'en eût du ressentiment. Et il me répondit sévèrement que pour le bien juger il était nécessaire de l'avoir gravi. « Tu vois, me disait-il, la Grande Tour... tu croirais la toucher du doigt, — il faut six heures pour arriver à ses pieds ; — ces petites découpures qui se profilent sur le ciel sont des dents de pierre gigantesques : cette première cime, qui semble adhérente au Cervin et presque aussi élevée que lui-même, en est séparée par une grande crête, et, de là au dernier pic, il y a encore trois cents mètres à gravir ».

Puis il me montra l'auberge du Giomein, — un petit point blanc minuscule — sur les dernières prai-

ries, au pied du Cervin. Alors je commençai de me convaincre, parce que la seule mesure, devant l'immensité de la nature, c'est l'œuvre exigüe de l'homme.

En trois quarts d'heure nous arrivâmes à l'auberge. Là, tout près, assis sur un petit mur, les jambes croisées et fumant sa pipe, il y avait un homme long et maigre, roux, au nez arqué, aux petits yeux d'aigle, au visage presque dédaigneux.

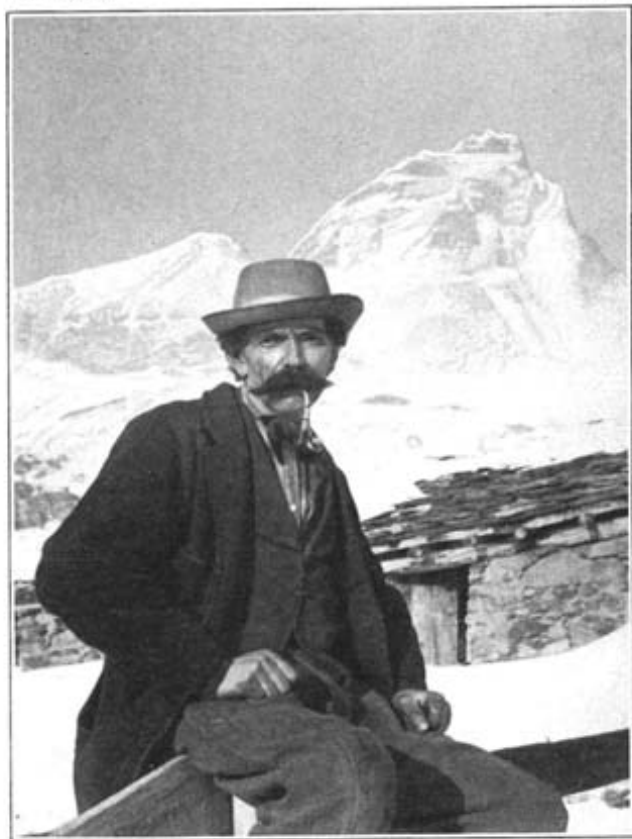
« C'est Joseph Maquignaz, » me dit Alexandre avec une expression de profond respect, « il te faut le saluer. »

Maquignaz m'apparut comme un gardien austère du Cervin. Et, à voir la déférente affection qu'Alexandre portait à son valeureux compagnon de la Dent du Géant, je me sentais devenir plus respectueux envers le guide célèbre et plus craintif dans le moment que je me présentais à lui.

Alexandre lui dit : « Je vous amène un élève. » Et, tout aussitôt, pour dissiper la méfiance naturelle que Maquignaz nourrissait envers les nouveaux aspirants, il lui exposa mes états de service. C'était peu de chose : un Grand Combin, une Bessanèse, une Ciarella, un Pelvoux ; mais les jambes étaient jeunes et la bonne volonté ne manquait point. Alexandre le savait : il s'en portait garant pour moi.

« Nous verrons ça demain, » conclut laconiquement Maquignaz en me dévisageant de la tête aux pieds. Et le lendemain nous fîmes tous ensemble une longue et difficile ascension. Nous montâmes à la Pointe des Cors, qui est proprement en face le Cervin ; quatorze heures durant, je l'eus devant les yeux et j'acquis la certitude qu'il était, en vérité, très grand.

Il paraît que je ne m'en étais point mal tiré ; je compris que Maquignaz était satisfait ; il n'eut garde



Phot. Vittorio Sella

J.-J. MAQUIGNAZ.

de me le dire, mais, au cours des années qui suivirent, il vint avec moi dans les montagnes souvent et volontiers.

La confiance que m'inspiraient alors les guides avait quelque chose d'illimité; je sentais en moi cette persuasion que, avec eux, il ne me devait point arriver de mal. Et cette foi — bien que mitigée par quelques fatales expériences d'autrui — je la conserve encore à cette heure, et la comparaison constante que je fus à même d'établir entre mes forces et les leurs, infiniment supérieures dans la lutte avec les montagnes, m'empêcha toujours de trop présumer de moi-même.

Jean-Joseph m'apparaissait comme un invincible. Si quelqu'un m'avait dit alors qu'il devait se perdre plus tard au mont Blanc, j'en aurais ri de bon cœur, Maquignaz dédaigneusement aurait levé les épaules, Alexandre Sella aurait pris cela comme une insulte personnelle et menacé l'impudent de son bâton.

Je crois qu'Alexandre était jaloux de son guide. Il ne voulait pas d'autre guide que Jean-Joseph et peut-être eût-il désiré que celui-ci n'eût point d'alpiniste en dehors de lui. Jalousie ingénue qui se fait bien rare de nos jours et donne à connaître le noble et cordial caractère des relations qui existaient alors entre un alpiniste et son guide.

C'était une sage école que celle d'Alexandre. Modeste, il enseignait la modestie, qui est une belle chose dans l'alpinisme comme en toute autre action. Il prêchait d'exemple le renoncement à tout appareil scénique, à tout jouet inutile.... Il avait coutume de dire :

« Mais à quoi bon ces culottes courtes faites exprès?... On prend dans son armoire le vêtement le plus usé et c'est avec celui-là que l'on part pour la montagne. »

C'était encore une école de prudence que la sienne, une école de lente préparation. A son avis, il fallait dix ans d'épreuve avant que de s'aventurer à gravir le Cervin. Il croyait fermement que les premiers pas dans les Alpes se devaient faire sous l'égide d'un bon guide, pour la même raison, disait-il, qui fait que l'on donne à nourrir l'enfant un peu faible d'une famille riche de la ville à une robuste femme de la campagne : il me répétait ce conseil de bien regarder comment les guides posaient leurs pieds dans la marche si je voulais apprendre à marcher. Il voulait que je commençasse de monter avec lenteur; il me reprenait, quand nous descendions vers les vallées, si j'allais à l'étourdie et sans admirer tout alentour les belles choses au long du chemin.

En revivant ces souvenirs, je vois, comme en un mirage lointain de ma jeunesse, se dessiner la chère image de mon ancien camarade.

Dans ce temps, j'aimais les montagnes avec une confiance insouciant; j'en jouissais avec tout l'abandon violent d'un premier amour. Peut-être savais-je à peine regarder et moins encore penser. La volupté de jouir pleinement de la bonne agilité de mes jambes, de monter, de toucher aux cimes et — les provisions une fois dévorées — de rouler par les pentes pour trouver dans le bas un bon dîner et un lit me suffisait.

Et cependant, les choses qui apparurent alors devant mes yeux, les petits incidents des ascensions, les attitudes des guides et jusqu'aux paroles que ceux-ci me dirent à certains moments, je les vois et les entends encore, presque plus clairement et avec plus d'intensité que les choses vues et entendues au cours de l'année dernière; et l'odeur de la fumée des chalets alpins réveille toujours en moi un infini désir

de ces soirs lointains passés sur les fenils, en rires et en projets, avec des amis, durant que les clochettes du troupeau, dans l'étable au-dessous, nous sonnaient la berceuse.

Je respectais la montagne, mais je n'avais point appris encore à la craindre. Jusqu'au temps que le malheur n'a point frappé auprès de nous, nous ne croyons point au malheur; mais le coup qui tue celui qui se tenait à notre côté nous blesse profondément.

Un jour — dix-huit ans sont passés depuis lors et encore je m'altriste à y penser — je me laissai entraîner par quelques camarades plus audacieux que moi à former le projet d'escalader le Cervin sans guide. L'entreprise me semblait glorieuse, ardue, mais je n'en ressentais point d'effroi. Quand j'y songe, à cette heure, je comprends que je n'y étais nullement préparé, que j'avais mal agi en cédant à la tentation — mais je confesse que, alors, ce fut avec enthousiasme que j'acceptai.

Nous étions prêts, — peu de jours nous séparaient du départ — quand un avertissement terrible me vint des montagnes : un jeune homme plein de force et d'intelligence et qui m'était très cher avait trouvé la mort en tombant d'une roche élevée durant qu'il montait, seul avec un ami, au Col du Géant.

C'est une des dates cruelles de ma vie : cette année-là je n'allai point au Cervin, et, à le gravir sans guide je n'ai plus jamais pensé depuis.

A partir de ce jour, j'ai regardé les montagnes avec d'autres sentiments. Elles me parurent plus sévères et plus fortes. Je sentis que je marchais sur un chemin plus difficile, et mon amour se fit plus réfléchi et plus profond.

J'avais appris douloureusement comment la montagne doit être aimée.



En 1895, j'arrivai pour gravir le Cervin. Ce furent les journées les plus heureuses de ma vie de montagne : pourquoi, je ne le sais pas.

Il y a ainsi des jours où il nous arrive de nous éveiller de bonne humeur, où on se sent plus sain et plus vaillant, où on ne doute point de soi-même : la chose la plus ardue nous semble facile et ce désir vient presque de rencontrer en chemin des difficultés pour le plaisir de les vaincre. Ce sont des jours exceptionnels, mais certainement plus fréquents en montagne que dans les villes.

Le Cervin, lui aussi, se trouvait être en d'heureuses dispositions : tout beau et net. Le soleil de l'été l'avait dépouillé de son froid habit de neige et avait délié les formidables colliers de glaçons qui parfois lui ceignent le cou. La vieille roche, nue et dorée, brûlée par le soleil des siècles et rongée par l'air, semblait vivre, et jouir d'un des rares moments de calme et de béatitude que lui concède la brève saison estivale. Le Cervin, comme le monstre dantesque, en ces jours-là, « aveva faccia d'uom giusto », « avait la figure d'un juste ».

Depuis le temps que je l'avais vu pour la première fois, j'avais gagné, d'année en année, par des excursions progressivement plus dures, mes grades d'alpiniste. Je me sentais fort, surtout en ce qui concernait la question des ascensions par la roche. Et j'étais prêt à soutenir avec honneur cette dernière épreuve.

Nous, qui sommes placés exactement entre l'ancienne et la nouvelle génération d'alpinistes, nous nous approchons du Cervin avec respect et lui reconnaissons un prestige que peut-être ne lui accordent plus ceux qui nous ont suivis. La légende — point encore bien lointaine — de son inaccessibilité est encore dans nos mémoires, avec l'histoire des nobles efforts faits par les hommes pour le gravir. Nous avons connu quelques-uns de ces hommes, nous avons entendu leurs récits, et l'écho de joie infinie de la première victoire, qui émut nos cœurs d'enfants, vibre encore en nous.

C'était un dimanche. Les guides, à leur coutume, voulurent entendre la messe avant que de partir. Je descendis moi-même à la petite église de Breuil, laquelle se trouve peu éloignée de l'auberge. C'est une construction modeste, faite de pierres recrépies de chaux grossière, et flanquée d'un mince clocher.

Le prêtre qui devait célébrer la messe était arrivé : il avait fait deux heures de chemin et cinq cents mètres de montée pour venir jusqu'ici.

Je regardai, au travers de la grille, l'intérieur de la petite église ; les parois en étaient abîmées, et de grandes taches d'humidité y paraissaient. Un vieil autel en occupait presque tout l'espace. Il n'y avait là aucun ornement, seulement deux candélabres de bois et la nappe blanche. C'était une chose pauvre et simple comme devait l'être le temple des premiers chrétiens. Quatre ou cinq femmes, descendues des chalets d'alentour, se tenaient agenouillées le long des bancs, avec, sur la tête, leur petite pièce de toile blanche qui leur cachait un peu le visage. Dehors, près du seuil, sous le toit en auvent, il y avait un groupe de guides et de bergers. Quelques génisses

paissaient non loin, le petit torrent faisait son murmure tranquille, et au glacier de Montabel, frappé par les premiers rayons du soleil, les avalanches commençaient de tonner.

Mes guides s'agenouillèrent en se découvrant la tête. La jeune femme de l'un d'eux venait d'arriver ; elle était montée du hameau de Crépin pour lui donner encore un salut matinal, et elle pria à son côté.

Je regardais alternativement ce groupe et le Cervin qui s'élevait au-dessus de ces gens en prière : il régnait entre eux et lui une harmonie profonde. Le prêtre, avec son sacrifice, était pour eux le messager divin qui dispersait par d'incompréhensibles paroles les puissances ennemies du Mont, comme, dans un autre siècle, saint Théodule avait chassé de ces lieux les démons et les serpents.

Et quand il prononça d'une voix forte l'*Ite, missa est*, il me parut qu'il disait aux guides : Allez au Cervin maintenant, car vous avez fait votre devoir.

J'éprouve un remords véritable à cette heure de n'avoir pris aucune note ni rien écrit sur cette ascension. Le plaisir de monter au Cervin me suffisait ; il ne me parut point nécessaire de le raconter. Il y a ainsi certaines choses, infiniment chères, sur lesquelles on se tait : plus tard seulement, quand on commence à vivre de souvenirs, on regrette jusqu'aux moindres lacunes que ces heures trop belles ont pu laisser dans notre mémoire.

Pour me rendre un compte exact des premières sensations que donne le Cervin à une âme ingénue, je voudrais aujourd'hui le gravir avec un jeune homme qui n'aurait point encore été là-haut, et lire dans ses yeux, et recueillir de sa bouche ses impres-

sions, pas à pas, durant la montée. Mais, peut-être, le jeune homme préférerait-il aller seul et jouir en silence de toute l'intimité de sa première rencontre avec la belle montagne, comme je le fis alors moi-même.

La première forte émotion que j'éprouvai, ce fut au Col du Lion¹. C'est un lieu d'une grandeur tragique, d'une lividité infinie. Par cette étroite langue de neige, jetée entre les roches de la Tête du Lion et le Chef du Cervin à la façon d'un pont sur un abîme, on commence de comprendre l'immensité du Mont. A présent que l'on en est tout proche, on le voit comme un amoncellement de grandes pierres disjointes, de murailles sillonnées de crevasses énormes, de tours croulantes, de dentelures usées, très ressemblant à une antique Babel détruite par la foudre et le temps. Pour la première fois, on arrive à concevoir l'inclinaison de ses parois ; les lignes, qui descendent vertigineuses du haut jusque dans les précipices profonds, donnent à l'œil la sensation d'un tout qui serait en continuel mouvement, qui, pierre par pierre, éclat par éclat, se désagrègerait sans trêve.

La pensée des efforts faits par les premiers hommes qui le gravirent, pour vaincre ces premiers obstacles, accroît la fascination naturelle du lieu. Le chemin qui s'ouvre devant nous est célèbre plus qu'aucun autre dans les Alpes. Au long de cet escalier de pierre, haut de mille mètres, chaque marche a son histoire : ici, sur le col, fut dressée la première tente de Whymper ; là, au-dessous, c'est la côte de glace où il perdit pied et tomba, au cours d'une de ses tentatives solitaires. Plus haut, non loin, à main

1. V. aux notes : Col du Lion.

droite, se trouvait la base de la fameuse Cheminée. A présent, il n'en demeure plus trace qui soit reconnaissable; les désagréments successives l'ont dé faite. Ainsi change, à travers le temps, l'aspect du Mont, dans ses détails. Cette marche lente vers la destruction continue, mais le Cervin est si vaste qu'il faudra des milliers d'années pour en changer la physionomie et altérer la beauté de sa forme¹.

Les premiers pas que l'on fait sur l'arête, après le Col du Lion, sont faciles, et tout aussitôt l'on incline à croire que ce qui fut dit au sujet des difficultés de la montagne n'ait été grandement mêlé d'exagération, et que ce qui semblait ardu à un alpiniste de 1865 ne soit devenu une chose aisée pour un alpiniste de la fin du siècle. A point nommé, la vue d'une corde fixée à la muraille vient nous remettre dans l'esprit que les difficultés existent, et que ces premiers hommes qui gravirent la montagne dans le temps qu'il n'y avait pas encore là de cordes, ne manquaient certes ni d'habileté ni de courage.

De prime abord, ces cordes qui serpentent, blanches, entre les rochers, inspirent au gravisser novice un sentiment de défiance. Elles semblent grêles, usées et il ne s'y abandonne point de bon gré par ce soupçon qu'elles ne viennent à se détacher où à se casser. Il ne prend confiance qu'après qu'il a vu les guides s'en servir en pleine sécurité : mais ce n'est point chose aussi facile qu'on le pourrait croire que de s'aider des cordes : sous le poids de l'alpiniste elles se déplacent, elles ont des détentes imprévues qui, brusquement, compromettent son équilibre déjà

1. Au sujet des changements survenus dans la montagne : — V. AUX NOTES : EDWARD WHYMPER.

précaire et paralysent ses mouvements et ses efforts ; et il faut, avant que d'être habitué aux caprices de la corde, comme aussi avant de connaître la façon dont on doit la seconder et s'en servir, l'avoir pratiquée longtemps.

On ne cite qu'un seul cas où une des cordes du Cervin se soit rompue au cours d'une ascension : ce fut durant l'ascension de Quintino Sella. Il n'en subsiste pas moins en nous une répulsion toute instinctive contre ce mode de s'élever — presque comme s'il n'était point chose naturelle, — et chaque fois que finit le passage où se trouve une corde, on ressaisit avec plaisir la roche nue, et il semble que l'on s'y sente mieux en sûreté¹.

Dans l'intervalle de la montée entre le col et le refuge, il y a un angle de roche — formé par deux parois absolument lisses et haut d'une dizaine de mètres — où pend une corde verticale : ceci est la première épreuve pour les néophytes du Cervin. Il est advenu à des voyageurs inexpérimentés de s'arrêter à cet obstacle sans oser aller au delà, malgré l'insistance des guides qui leur montraient le refuge tout voisin.

Ce passage une fois franchi à la force du poignet, on arrive à un palier exigü. C'est le lieu où Whymper avait placé sa seconde tente, une des étapes de sa lente et pénible conquête.

Je vis là un groupe d'hommes. Ils pouvaient bien être dix. C'étaient les ouvriers qui travaillaient à con-

1. Les cordes du Cervin sont données par le Club Alpin italien, sur ce versant — et placées par les guides de Val-tournanche, chaque fois qu'il y a lieu de les remplacer. En moyenne, sauf certains cas exceptionnels, elles peuvent durer huit ans.

struire le nouveau refuge, celui qui devait recevoir le nom de Louis-Amédée de Savoie. Cette même année, le prince avait entrepris ses ascensions dans les Alpes et la renommée s'en répandait, déjà glorieuse, et chère aux cœurs des alpinistes italiens.

Le fait de rencontrer à cette hauteur, en un lieu si âpre, des ouvriers tranquillement occupés à leur travail, parmi les grosses poutres nécessaires et leurs outils épars sur les roches, se trouvait être si inattendu, que j'en reçus une impression vraiment curieuse. Il me parut que le Cervin devenait une montagne familière et douce, ouverte à la civilisation, et que la petite membrure de bois qui commençait à prendre ligne était une première maison élevée par des colons industriels à la limite d'un désert. Il y avait comme une intimité reconfortante entre ces hommes et le Cervin apaisé.

Mais à considérer leurs visages décharnés, noirs et crevassés comme les roches à leur entour, et leurs vêtements déchirés, à les entendre raconter combien le transport des matériaux se faisait lentement et leur coûtait de fatigues et combien leur résistance au travail était moindre ici que dans le bas, on comprenait au prix de quelles souffrances et de quelles peines l'homme parvient à élever le chétif refuge sur l'énorme montagne.

Quelques-uns de ces hommes avaient assisté à la chute fatale du jeune M. Seiler et de son guide Biener, laquelle avait eu lieu peu de jours avant, non loin de là. Ils racontèrent que, à l'endroit où ces malheureux étaient tombés, ils avaient passé, eux, cinquante fois, avec leur charge sur l'épaule, manœuvrant et hissant les poutres du refuge, et ils ne pouvaient parvenir à se rendre compte de la manière dont l'accident était

arrivé.... C'avait été l'affaire d'un instant; pas un cri; les deux hommes attachés à la même corde avaient disparu. On avait entendu un bruit de cailloux tombant déjà loin, en bas.... Ils disaient ces choses tranquillement, avec leur fatalisme de simples, passifs devant la destinée.

Je fis halte au milieu d'eux; j'aurais voulu leur offrir à boire; je le confiai à Ansermin, le guide qui portait la gourde de notre vin, mais Ansermin — qui est philosophe — me répondit que je pouvais bien leur donner tout mon argent si cela me faisait plaisir, car l'argent ne m'aurait servi de rien sur le mont, mais que pour ce qui était du vin, il fallait le conserver. Il avait raison. Sans le savoir, il renouvelait pour moi l'enseignement antique : la fable de celui qui, mourant de soif dans le désert, aurait donné son sac de gemmes précieuses pour une gorgée d'eau.

Les ouvriers avaient fini leur journée de travail; ils s'attachèrent avec des cordes et prirent le chemin qui devait les mener dans le bas, au bivouac, lequel se trouvait à presque deux heures de distance. Pour nous, nous continuâmes l'ascension jusqu'au refuge de la Grande Tour.

De là haut je regardai en bas : les ouvriers étaient arrivés au Col et tournaient dans l'ombre sous la Tête du Lion; je voyais leur longue file se mouvoir parmi les roches obscures; je leur envoyai un salut auquel ils répondirent plusieurs fois; Ansermin leur fit entendre un de ses meilleurs *jodler*. On eût dit qu'une grande allégresse régnait tout au long de la montagne : ces hommes descendaient vers leur « polente »; moi, je montais au Cervin.

L'arrivée en un refuge de la haute montagne est une des plus douces émotions de la vie alpine. La vue

des parois minces, du toit fragile, au milieu de la dureté des roches, inspire une sensation infinie de sécurité et de paix; l'anxiété de l'ascension se calme et l'inquiétude de la journée prochaine est comme suspendue. Notre cœur s'ouvre à la tendresse comme quand, après un long voyage, nous posons le pied sur le seuil stable de notre maison, et notre pensée se comble de gratitude pour ceux qui ont construit l'abri. Alors que la montagne est déserte, la chétive cabane demeure là et y atteste la possession de l'homme; elle se voile de nuages, elle se couvre de glace durant le long hiver, elle craque et frémit sous les coups de la tempête comme une petite nacelle parmi les vagues dangereuses. Et quand le temps mauvais est passé elle se reprend à sourire, joyeuse et hospitalière, dans la région de l'effroi, et elle y est l'emblème de notre fragilité et de notre constance.

Du refuge on a une vue merveilleuse : au premier plan, droit sous les pieds, un vaste abîme : le bassin de Tiefenmatten : au delà de celui-ci, peu de lignes, mais précises et imposantes, s'enlèvent sur le ciel : Weisshorn, Gabelhorn, Dent Blanche, en file, régulières, symétriques, comme les trois pyramides égyptiennes; puis, les groupes dentelés de Valpelline et d'Hérens, couverts de glace, et les cimes de Valtournanche toutes noires de roches. Après, un vide profond et vert : la vallée. A l'horizon ondulent doucement toutes nos Alpes, du Mont Blanc aux Alpes Maritimes; là-bas, très loin, le Mont Viso se détache en bleu, et, à ses pieds, une longue ligne basse, vaporeuse : la plaine piémontaise....

Le soir tombe. C'est un crépuscule d'une indicible magnificence : les roches et les glaciers se font d'une seule couleur de rose, sous un ciel d'un vert limpide,

marqué de minces bandes orangées. Le soleil s'est caché derrière les dernières cimes qui se profilent en une découpure azurée extrêmement nette. Quelques points culminants resplendissent encore la durée de quelques minutes, comme des tisons parmi les cendres grises des neiges. Un petit nuage perdu dans le ciel s'éclaire d'une dernière lueur comme une petite flamme qui brûlerait et se consumerait. Tout s'éteint et la nuit descend, d'abord transparente, puis noire.

J'avais promis à mon ami Vaccarone, qui était resté au Giomein, d'allumer un fil de magnésium à une heure convenue. L'étroit palier devant le Refuge parut comme tout incendié dans la lumière aveuglante, le temps que dura le signal éphémère; et, quand ce fut fini, il revint à son obscurité, plus profonde qu'avant on eut pu croire. Mais, là-bas, au fond de la vallée, voici apparaît une petite lumière lointaine : c'était l'ami qui répondait à mon salut. Je rentrai dans le refuge isolé avec cette douce pensée que quelqu'un se souvenait de moi sur la terre....

Le réveil sonne dans le refuge : depuis plus d'une heure, les guides sont debout, affairés autour du poêle et causent entre eux à voix basse. Dans un demi-sommeil vous avez conscience, vaguement, de ce qu'ils font. Vous demandez l'heure qu'il est... Avant qu'ils ne vous aient donné de réponse, un assoupissement vous a repris. La lanterne jette d'étranges clartés sur les parois du refuge, dessinant, énormes, les ombres de vos hommes; une voix vous avertit que le café est prêt. Tout empli encore de sommeil, vous descendez de la couchette, le guide vous chausse de vos gros souliers, vous attache vos jambières; vous vous laissez faire comme un enfant, inerte et faible. Assis sur le banc près du poêle, vous assistez à la

façon d'un fantoche aux préparatifs du départ, comme à quelque chose qui ne vous regarderait point, avançant, sans en avoir envie, l'infusion noire que le guide vous tend dans la coupe de fer.

Il vous semble que vos jambes endolories et flasques ne sauront point vous porter, que toute intensité de désir a disparu, et, presque, qu'une joie vous viendrait, si le temps, par quelque menace, ne permettait point que l'on songeât à partir.

Instinctivement, vous demandez quel temps il fait. — « Beau ! » — vous répond le guide. Tout aussitôt la conscience se réveille en vous, une impatience vous prend de monter, et le quart d'heure que les guides emploient à remettre en ordre chaque chose dans le refuge vous paraît long.

Ils vous attachent à la corde parce que les mauvais pas commencent tout de suite dès au sortir de la cabane ; et vous arrivez au dehors...

Oh ! cette première gorgée d'air frais et très pur, comme elle va jusqu'au fond de la poitrine ! On revit, on sent que les jambes tiennent bon, que l'esprit est fort et joyeux ; c'est une vraie métamorphose.

Enfin, j'allais monter au Cervin !

... E vidi cose che ridire
 Nè sa nè può qual di lassù discende;
 Perché, appressando sè al suo disire,
 Nostro intelletto si profonda tanto,
 Che retro la memoria non può ire.

(*Paradiso*, I.)

... Et je vis des choses que redire ne sait et ne peut celui qui descend de là-haut, parce que, en s'approchant de son désir, l'intelligence se fait en nous si profonde, que, jusque-là, en arrière, notre mémoire ne peut revenir...

Dès l'instant où — aux prises avec les premiers secrets du Cervin, dans la pénombre incertaine de l'aube — j'entrai dans l'obscur vallon des Glaçons, jusqu'à celui où j'arrivai sur la cime lumineuse, il y a cette lacune que j'ai dite.

La mémoire se tait de ces heures. Sur ses yeux un voile est descendu à travers lequel elle devine confusément des gorges tragiques où règne un froid glacial comme en une crypte profonde; des parois infiniment élevées d'où pend une corde solitaire; des crêtes dentelées et légères jetées en plein ciel. Elle voit un pic dont la blancheur scintille toute voisine, touchée par les premiers rayons du soleil, et une longue arête, — unique trait plainier au milieu des lignes verticales — qui s'étend jusqu'à la base d'un dernier bastion; puis une crevasse s'enfonce qui semble séparer un mont de l'autre; et encore des parois verticales, et des aiguilles et des crêtes; et tout en haut, vers le terme — extrêmement élevée, aérienne — une petite échelle oscillant sur un abîme infini.

A mesure que je montais dans le labyrinthe de

pierres, chaque chose en lui m'apparaissait plus colossale. Rapidement, comme en un rêve, défilaient les lieux célèbres : le *Mauvais Pas*, le *Lincol*, un lambeau de neige perdu dans l'immensité rocheuse, la *Grande Corde*, la *Crête du Coq* qui semble la courtine crénelée d'une grande forteresse, et la *Cravate* — un ruban de blancheur qui entoure le cou, pourrait-on dire, de la montagne..... Les hommes rudes qui ont trouvé ces noms-là étaient vraiment des poètes.

Je me souviens de choses insignifiantes : d'initiales visibles à peine, avec une date et une croix, que les premiers explorateurs sculptèrent grossièrement sur une roche à la façon des amoureux qui gravent sur la rugueuse écorce d'un chêne leurs noms avec un cœur traversé d'une flèche. Sur la neige du pic Tyndall un petit bâton noir était planté : l'ancien signal de l'Anglais. De là, je regardai pour la première fois de près la Tête énorme du Cervin. Alors, je pensai à ce Cherub prodigieux, au corps de laureau, au chef humain, qu'on représentait dans les temples de Babylone couvert d'une mitre et portant une grande barbe, et qui était tout à la fois serein et monstrueux. Sur l'Épaule, nous nous arrêtâmes pour déjeuner ; je fumai ma pipe à cheval sur l'arête étroite, un pied sur le précipice de Valtournanche, l'autre sur celui de Tiefenmatten. Puis, ce fut l'Enjambée, avaleuse notoire de piolets échappés au bras de l'alpiniste, dans l'action de faire le pas allongé qu'elle requiert. Je me souviens que, sous le chaud soleil, le Cervin exhalait une bonne odeur de roche ; la clarté du ciel tombait sur nous verticale, rasant les hautes murailles ; nos paroles résonnaient sourdement comme en un lieu profond. De temps en temps, Ansermin rompait la tranquillité



Téléphotographie Ugo Gianeri.

LA TÊTE DU CERVIN, VUE DU GIOMEIN.

merveilleuse de l'air avec un jodler, à la manière des guides suisses. Oh! comme les petits cercles d'or qu'il portait aux oreilles luisaient sur sa peau brune de corsaire!... Notre petite bande, bien solide, portait sa bonne humeur sur les pentes du Cervin. Ce fut un voyage heureux, et il ne me parut point en ce jour que je marchais, mais bien que je m'élevais comme sur des ailes.

Certainement, à ces heures-là, notre esprit connaît un état de sérénité rare. Il n'emporte point avec lui le poids des soucis terrestres, aucune pensée inférieure ne le touche. Absorbé dans une sorte de fascination, il va droit au bien suprême — la cime — et là, quand il y arrive, s'il n'est point encore au ciel, il n'est déjà plus sur la terre.

Quand les guides me dirent que nous étions au haut du Cervin, je demandai : « Déjà ? » Et j'aurais dû m'écrier : « Enfin ! »

Mais si quelqu'un m'eût interrogé dans ce moment sur le point de savoir si le Cervin était facile ou difficile, je n'aurais su répondre. Le Cervin était tel que je l'avais imaginé, et Dieu sait que je l'avais imaginé beau!

Nous nous serrons les mains et nous nous asseyons l'un à côté de l'autre sur la neige du sommet; il est neuf heures du matin. Tout enveloppé encore dans la stupeur de la rapide ascension, je vois les guides se mettre en devoir de disposer les vivres. Le pain est encore tiède de la chaleur du sac; la viande, pliée dans un fragment de papier, est frippée et amollie à cause des heurts reçus; le vin, qui a gagné au récipient où il est renfermé une âpre saveur de fer, est trouble et écumant. En vérité, c'est là peu de chose et c'est tout ce que nous avons; mais, ici, cela nous promet un fes-

tin. La banalité du repas disparaît; il devient une fonction solennelle, une récompense.

J'élevai ma petite coupe vers les guides pour les remercier de la victoire; mais Ansermin, qui malgré sa figure de barbare est un croyant, me dit en allumant sa pipe : « Ce n'est pas à nous qu'il faut dire merci, c'est à Celui qui a fait la queue aux petits oiseaux. »

Il voulait dire le bon Dieu.

Brusquement, la pensée que Vaccarone, à cette heure, me cherchait du Giomein avec le télescope par les rochers du Cervin me remit debout. Je levai les bras, agitant un mouchoir, et je criai comme si l'ami invisible qui était à deux mille mètres au-dessous de moi eût pu entendre mon cri. Peut-être, dans ce moment l'onde de ma sympathie arriva-t-elle jusqu'à lui par l'air subtil, de même que, peu auparavant, m'était venue l'impulsion mystérieuse qui m'avait fait sauter sur mes pieds et saluer.

Mes guides souriaient, tranquilles; ils avaient de la joie, eux aussi qui étaient venus là pourtant un si grand nombre de fois. Le vaste horizon s'étendait sans nuages. J'avais l'illusion d'être sur un promontoire extrême de la terre, au bord d'une mer infinie. Une seule chose était plus élevée que nous : le soleil, qui scintillait, versant en tous lieux des torrents de lumière. C'était une lumière dont je peux dire qu'elle descendait du ciel et montait d'en bas comme violemment renvoyée par des prismes de cristal. Nos paupières se fermaient sur nos yeux éblouis. L'air en était tout vibrant et chaud; et nous nous tenions sur la glace avec des visages brûlants.

A l'entour il y avait un des plus sublimes panoramas du monde. Presque toutes les Alpes étaient là

groupées en cercle, du Mont Viso au Mont Disgrazia, et elles apparaissaient avec la netteté d'un relief topographique peint de couleurs conventionnelles : les neiges en blanc, les rochers en bleu, les vallées en vert sombre. On pouvait distinguer les divisions des groupes alpins les plus importants : c'était, ici tout près, le Mont Rose, là-bas l'Oberland, puis le Mont Blanc qui semble un petit tas de neige et est le plus élevé de tous. Vers le nord un sillon profond marque le Valais. Du côté opposé un autre sillon presque parallèle : la vallée d'Aoste.

Nous sommes sur les confins de deux grandes familles de montagnes : là-bas ce sont les Mischabel, l'Alphubel, le Finsteraarhorn, la Jungfrau ; ici, les Diablerets, le Combin, les Jorasses, le Grand Paradis, la Grivola, le Monviso.

Et, à ces noms que mon guide énumère, je prends conscience de ceci que mon regard vole des contrées germaniques aux contrées latines et traverse librement les frontières difficiles placées entre les peuples.

Instinctivement je cherchais, parmi les cimes innombrables, les profils familiers de celles que j'avais gravies. Elles n'étaient point beaucoup et je les reconnaissais avec joie. Mais en pensant au temps qu'il aurait fallu pour les gagner toutes, il me venait une angoisse semblable à celle de l'homme qui, ayant devant lui une énorme tâche à accomplir dans un chétif espace de temps, doute et se désespère : un véritable cauchemar d'alpiniste.

L'expérience m'a depuis démontré que le panorama n'est qu'une petite part de la jouissance que peut donner une ascension. M'étant trouvé d'autres fois depuis lors sur la cime du Cervin, isolé dans des brumes épaisses, par des temps menaçants, et avec la

crainte de ne pouvoir arriver jusqu'à un abri sûr, je remportai de ces heures différentes des impressions non moins fortes que celles éprouvées dans ce jour lumineux et serein. Ceci explique comment il fut possible à cet alpiniste aveugle qui monta au Cervin de connaître aussi la joie intense de la victoire, dans le moment que ses guides lui dirent qu'il était arrivé au sommet. Tout pareillement, ainsi que nous-mêmes, il dut sourire comme il n'avait que rarement souri dans sa vie. Je voudrais avoir vu ses pauvres yeux éteints s'émerveiller à la vision intérieure du splendide horizon. Tout pareillement ainsi que nous-mêmes, il a senti cette bonne et saine fatigue qui est parmi les plaisirs les plus intenses que nous donne la montagne. Il a eu sur son front le baiser d'un soleil plus chaud, un souffle voluptueux de vent lui a enveloppé le visage comme d'une caresse. Il a aspiré l'air subtil et sain des quatre mille mètres d'altitude, l'air léger qui a une saveur exquise, l'air qui apaise dans la poitrine toute soif comme l'eau la plus pure et qui donne de la force comme un vin généreux. Aussi bien que nous-mêmes, il a joui de l'éternel silence des régions élevées : plus personne à l'entour, seulement les guides, simples et amis, qui l'ont aidé à monter. Et il a cherché leurs mains rudes et il les a pressées entre les siennes afin qu'elles fussent les témoins de son ravissement.

Nous tous, nous ressemblons à cet aveugle. Ce n'est point un blasphème de dire que l'on ne monte pas au Cervin pour « voir ». Émile Javelle, qui fut un fervent adorateur de ce Mont, l'a proclamé. Ce n'est point, comme le vulgaire le croit, la simple contemplation d'une vue matérielle, pour si belle qu'elle puisse être, qui nous entraîne à son sommet. Ce n'est point une impression fugitive que nous rapportons de là-

haut, mais une sensation forte et qui dure toute la vie.

Je voudrais que tous les jeunes hommes valides et cultivés d'Italie gravissent au moins une fois le Cervin pour que leur soient révélées les énergies cachées de leur âme, et que, dans l'orgueil très noble de l'effort donné, ils se sentent plus purs, plus capables de desseins élevés, plus enthousiastes de leur belle terre.

Je demeurai sur le sommet pendant toute une heure d'exaltation et de paix infinie, glorieux comme un conquérant de mondes, indifférent à toute chose humaine comme un ascète. Cette heure passa, ainsi que passent toutes les choses belles de la vie; mes guides me dirent qu'il était temps de redescendre. Je pris à terre une pierre que j'emportai dans ma poche, et nous parlâmes.

Le Cervin n'a pas à proprement parler de « cime ». Il en avait une peut-être dans les siècles révolus; mais elle a dû s'écrouler, s'effriter en avalaisons; et très certainement c'est sur le versant italien qu'elle est tombée, laissant au front de la montagne cette coupure nette qui est une caractéristique de sa physionomie. Les maisons qui apparaissent là-bas, toutes petites, dans la coupe verte de Breuil, sont peut-être construites avec les fragments de l'ancienne pointe du Cervin.

Celui qui regarde du glacier du Théodule, — d'où le sommet apparaît très ressemblant au haut aminci d'un capuchon de moine, — ne peut imaginer que le Mont finisse en une longue crête sur laquelle se pourrait asseoir, presque commodément, en file, une demi-compagnie d'alpins.

L'extrémité orientale de la crête forme le sommet

suisse, l'extrémité occidentale, le sommet italien. Nous passâmes de celui-ci à celui-là, du Cervin au Matterhorn.

Le Matterhorn aussi se trouvait être désert. Une caravane y était venue de Zermatt et avait déjà repris sa route pour la descente. J'en voyais les traces sur la neige, au commencement de la déclivité. Cependant au haut, tout le reste de ce jour, les corbeaux étaient demeurés les maîtres, parce qu'il est bien rare que des hommes songent à atteindre le faite après les premières heures du matin.

Les corbeaux du Cervin sont de gros oiseaux étranges, aux plumes très noires et luisantes, au long bec et aux pattes d'un rouge de sang, C'est une tribu singulière qui vit là-haut durant la belle saison, cachée en des aires qu'on ne sait point, sur les parois inaccessibles de Zmutt ou de Furggen. Ils sont familiers avec les quelques hommes qui gravissent la montagne, car ils savent que ceux-là sont inoffensifs et préoccupés de bien autre chose que de leur donner la chasse. Quand il fait beau, ils épient d'en haut les caravanes montantes, ils descendent à leur rencontre et volent à l'entour de leur marche pénible, à la manière des dauphins en mer, qui vont dans le sillage des navires, attendant ce qu'on jettera par dessus bord. Mais si le temps menace, ils poussent leur cri triste et discordant comme pour annoncer à l'homme la tempête; ils vont et viennent, inquiets, louvoyant contre le vent sur leurs ailes robustes, presque immobiles dans l'air parfois, et puis ils se précipitent au profond des brouillards, la tête en avant, les ailes serrées, plombant, à la façon d'une pierre jetée, pour fuir la tourmente.

Le Saint-Marc doré de Venise a ses pigeons aux plumes d'émeraude, qui font leurs nids parmi les roses

chapiteaux de marbre et roucoulent doucement au soleil, becquetant des graines aux mains légères d'une enfant; le Cervin a ses corbeaux noirs qui nichent aux anfractuosités des roches couleur de fer; ils se posent un instant sur la neige, se disputant une nourriture pauvre et lançant aux nuages leur âpre croassement, dans une lutte continuelle contre le vent et contre l'épervier. Certes les pigeons de Saint-Marc sont beaux et amoureux; mais je crois que les corbeaux sauvages du Cervin nous peuvent donner de la vie un enseignement plus grand et plus vrai.

Une fois encore mes guides me firent observer que la route était longue et qu'il convenait de s'en aller. Je fis en moi-même, à cet instant, le vœu fervent de revenir.

Autant m'avait paru brève l'ascension du côté italien, autant me parut longue la descente sur le versant suisse. Je descendais, je descendais, et l'horizon demeurait vaste et le fond de la vallée, — qui se voyait cependant comme s'il eût été peu éloigné, — ne se rapprochait jamais.

Du côté de Zermatt, le Cervin est une pyramide régulière, d'une grandiose simplicité de lignes¹; c'est précisément à cause de cette forme que la voie à parcourir y est plus monotone que du côté de Valtournanche où les lignes sont brisées et où l'aspect du mont varie à chaque instant. Que le Cervin me le pardonne!... Cette descente me parut éternelle, fastidieuse extrêmement.

Il se peut que l'ennui se trouvât en moi-même: durant que l'on monte, l'âme désire, le corps affronte la lutte vigoureusement, mais, le but une fois atteint et

1. V. AUX NOTES : ÉMILE JAVELLE.

la grande joie d'un instant idéal goûtée, l'âme rassasiée se ferme et le corps, déjà las, s'abandonne sur la pente.

A ces absences d'énergie, à cet affaiblissement de la tension musculaire et cérébrale pendant la descente, on peut attribuer quelques-unes des plus terribles catastrophes arrivées dans les Alpes.

S'il y a un endroit où la plus grande prudence soit nécessaire à l'alpiniste comme au guide, c'est précisément celui où le danger se cache sous une apparence de sécurité. Le passage qui s'étend de la cime du Cervin à la « Alte Hütte », — la vieille cabane suisse — a vu se dérouler des drames tels, que le tragique théâtre du Mont-Blanc seul en a pu voir de semblablement douloureux.

La renommée du Cervin n'est point due entièrement à sa beauté; Ruskin et les autres qui l'admirèrent, avant que Whympner ne l'eût conquis, eurent de lui une vision comme d'une divinité païenne, sereine et calme. Mais lorsque, touchée par l'homme, la divinité se réveilla terrible, et entrant en lice commença d'inspirer des passions et de cueillir des vies, alors le Cervin suscita cette impression profondément humaine de terreur et d'émerveillement qui nous le fait craindre et désirer.

Je ne demandai pas à mes guides et ils ne m'indiquèrent point les lieux tout proches rendus célèbres par les désastres. Et je leur sus gré de m'avoir évité ces choses en un jour qui devait être pour moi tout fait de jouissance. Mais sans que je l'eusse voulu, pendant la longue descente, le souvenir des tristes histoires que j'avais lues me revenait à la mémoire : je ne pouvais dominer en moi la curiosité qui me portait à regarder comment étaient faits ces lieux où il

était si facile de mourir. Et, à la dérobée, je jetais les yeux à l'entour pour les reconnaître... Là-bas sur l'arête, à gauche, où la pente disparaît vers Zmutt, là-bas doit s'être brisée la corde fatale qui tenait Croz et ses voyageurs; plus loin, au-dessous, cette étroite terrasse suspendue sur l'abîme fut le dernier lit du pauvre Borckhardt qui, ses forces épuisées, abandonné par son compagnon et ses guides, mourut au matin après une nuit terrible, dans le temps que les flocons de neige recouvraient son corps peu à peu.

Il semble que les grands désastres impriment au lieu où ils se passèrent la solennité de leur douleur. J'ai senti par ce chemin une impression de respect que je n'ai point retrouvée ailleurs; c'était comme si j'avais marché sur un sol sacré, avec tout autour de moi les esprits des pauvres victimes errant parmi les rochers livides; le guide qui me suivait ne cessait de me répéter que je fisse attention, et je sentais qu'il me soutenait avec la corde, même en certains passages où cela me paraissait inutile.

Les guides n'oublient point que le Cervin est dangereux même là où il le paraît le moins, et je crois qu'ils sont plus tranquilles sur l'autre versant — bien qu'en réalité celui-là soit plus âpre — que sur celui-ci dont l'apparence est douce. Ils savent que l'alpiniste incline mieux à la prudence dans les endroits plus difficiles.

D'année en année, par les jours de beau temps, des caravanes en plus grand nombre montent de Zermatt à sa cime; cependant le Cervin ne saurait être vulgaire.

Dompté en quelque sorte par les hommes qui, craintifs, lui ceignirent les flancs de cordes et de chaînes, il se révolte encore, et la grandeur de ses

vengeances nous atterre. Et s'il arrivait qu'on le délivrât de ses entraves, toute sa puissance première revenue, il serait à nouveau, comme autrefois, le Mont très digne, entre les autres, des désirs et des audaces humaines¹.

A les comparer aux cordes de chanvre, qui sont placées sur le versant italien, je trouvai solides et sûrs les câbles de fer fixés au long de la tête du Cervin suisse. A l'aide de ces câbles on se laisse glisser rapidement; puis, avec des précautions plus grandes, on descend par les roches mouvantes de l'Épaule et un fragment de glacier extrêmement incliné, le « Linceul », lequel est suspendu sur le bord de l'abîme de Furggen et se trouve être le lieu le plus attirant de toute cette longue descente. Le chemin suit la côte monotone, plus facile déjà, jusqu'à la Vieille Cabane qui, durant bien des années, accueillit les passants du Cervin. A présent, elle est à demi ruinée, emplie de glace; elle ressemble à un nid abandonné. De là on va encore, pendant de longues heures, à travers les rides profondes de la montagne, jusqu'au promontoire de Hörnli où se trouve le nouveau refuge. Ici finit le Cervin.

Dans le refuge, quand j'y entrai, d'autres caravanes se pressaient déjà qui pensaient monter le lendemain. Certes, tous ceux qui étaient là ne devaient point arriver jusqu'au haut; il s'en trouvait qui auraient à souffrir par le chemin du mal terrible des montagnes et connaîtraient ainsi quelques-unes des heures les plus douloureuses de leur vie; ceux-là, revenus aux vallées, iraient sans doute disant que le Mont ne valait point tant de peines.... D'autres se plaindraient

1. V. aux notes : Les cordes du Cervin.

avec sérénité aux joies de la cime et chanteraient au retour les gloires du Cervin....

Je ne m'arrêtai point à l'Hörnli; je jetai de là seulement un regard au solitaire et poétique Lac Noir qui, tout en bas, profond au pied du Cervin, semble avoir recueilli les larmes de joie et de douleur suscitées par la montagne. Puis, je tournai mon pas hâtif vers l'Italie.

J'arrivai le soir assez tard au Giomein après avoir traversé le col de Furggen. Mon ami Vaccarone m'attendait : il m'avait suivi au télescope durant l'ascension et m'avait longuement regardé dans le temps que je me tenais sur le sommet; je vis se refléter sur son visage le rayonnement de joie qui partait du mien; il me serra la main comme s'il avait voulu me marquer une estime meilleure, maintenant que j'avais gravi le Cervin.

Le Giomein est la limite extrême où s'aventurent les amateurs platoniques de la montagne. Il en est qui s'élèvent jusque-là simplement pour voir le Cervin, et ceux-là s'en vont en laissant leur nom inscrit aux registres de l'hôtel comme dans le vestibule du palais d'un prince. Il en est d'autres qui, y étant une fois venus, y reviennent chaque année chercher l'air frais et sain des hauteurs et la liberté infinie.

Et, dès leur arrivée, ils sentent, eux aussi, l'influence du colosse; ils assistent au départ des caravanes; ils suivent à travers la longue-vue les péripéties des ascensions; ils s'émeuvent en découvrant tout en haut les petits hommes qui grimpent dans un lointain vertigineux à l'échelle de corde, et, à les voir ainsi, minuscules, avancer très lentement, ils comprennent

que le mont est immense et le chemin difficile. Et, quand ceux-ci sont revenus, ils s'empressent autour d'eux pour écouter avec une sorte de curiosité respectueuse les récits de ces hommes, lesquels ont connu chaque pierre du grand mont mystérieux qu'ils voient tous les jours d'en bas et qui a fini par les posséder. Or, je donne toute mon estime à ces honnêtes profanes qui ne tournent point en dérision la religion de la montagne.

Une seule fois, il m'est arrivé, au Giomein, de rencontrer un monsieur — homme des villes cultivé et bien pensant — qui avait apporté jusque-là avec soi, dans ses bagages, parmi ses liasses de journaux, cette antipathie cordiale envers les alpinistes qui est de petite monnaie courante dans plusieurs de nos cités. Et il l'expliquait comme je vais dire, dans une manière marquée au coin du sens pratique : La montagne lui plaisait jusqu'au point que l'on peut joindre en voiture, ou encore à mulet. Tout le reste n'était que vanité ou folie. Il disait que, depuis vingt ans, il avait accoutumé de passer ses étés à la montagne, logeant aux meilleurs hôtels, et admirant, dans le plus grand calme, les paysages alpins, mieux que nous qui allons, préoccupés et hâtifs, par les vallées et qui, à peine arrivés à l'auberge, repartons aussitôt pour l'ascension, quelquefois même en pleine nuit, alors que tout est sombre. Et dans le temps que nous grimpons nous sommes sans doute plus attentifs au sol qu'à la beauté de l'horizon..... Sur la cime nous sommes — sans doute encore — si fatigués que nous ne pouvons penser à autre chose qu'à la nourriture. Et d'ailleurs, tout de suite, il nous faut songer à la descente ; le jour déclinant nous presse ; nous glissons en hâte au long des cordes, nous nous précipitons par

les lieux escarpés, haletants, trépидants, et n'avons de cesse que nous n'ayons rejoint un abri sûr....

Il ajoutait : « Vous avez accompli des miracles d'énergie, vous pouvez vous vanter d'avoir « fait » le Cervin, mais comment avez-vous joui de la sublimité du lieu, qu'avez-vous entendu de la chanson mystérieuse que donne la nature, si haut ? » Et il en concluait qu'il connaissait mieux le charme des montagnes, lui, qui n'avait jamais risqué pourtant de se casser le cou !....

Au fond de moi-même je sentis une pitié pour cet homme : il me parût semblable à un homme qui croit avoir navigué tout en demeurant sur la plage, ou avoir aimé une femme, simplement pour avoir chanté sous ses fenêtres quelque sérénade.

Mais la montagne est si grande et si bienfaisante qu'elle accueille tous ceux qui viennent à elle et qu'elle est bonne à chacun : aux savants qui en font un objet d'étude; aux peintres et aux poètes qui y recherchent une inspiration; aux êtres robustes qui désirent les intenses fatigues, comme aux lassés qui fuient les lourdeurs chaudes et l'ennui des villes pour se restaurer à cette source infiniment pure de santé physique et morale.

L'alpinisme n'est autre chose qu'une forme plus forte et plus ardente de cette santé. Je voudrais que se dissipât cette idée que les alpinistes ne sont qu'une petite armée d'orgueilleux, jaloux de leurs montagnes et vivant dans un égoïste cénacle parmi de petites vanités. Je voudrais que fût brisé, une fois pour toutes, ce cercle de défiance et d'indifférence qui les étreint encore.

L'alpinisme est une chose humaine, naturelle, comme la marche, le regard ou la pensée — humaine comme toutes les passions, avec ses faiblesses, ses élans, ses joies et ses désillusions — et, de même que les autres passions, elle exalte et mûrit l'esprit de l'homme.

Je voudrais savoir réduire à son expression véritable le concept de son idéal lequel n'est point si différent de ceux qui poussent les hommes vers les choses les meilleures et les plus hautes de la vie. Je voudrais atteindre à démontrer que les alpinistes ne sont point plus sages ni plus fous que les autres hommes; la seule différence qu'il convient d'établir entre eux, c'est que, là même où les uns considèrent que le monde habitable finit, les autres voient le seuil d'une merveilleuse région, toute emplie de visions enchantées, dans laquelle les heures passent avec la brièveté des minutes et où les jours sont longs et abondants comme une année entière. Et encore parce que, au delà de ce seuil, ces derniers n'emportent que la meilleure part d'eux-mêmes; il leur semble vivre, dans ces demeures élevées, d'une vie plus belle et plus pure.

C'est pourquoi ils souhaiteraient faire partager leurs rêves à chacun — et, en bivouaquant très haut sur les roches, ils ont cet espoir que leur exemple ne sera point perdu pour tous et que quelques-uns, peut-être, trouveront ainsi plus moelleux le foin d'un chalet et meilleures les planches d'un refuge alpin; — par leur effort à gravir quatre mille mètres, ils cherchent à entraîner de plus faibles qu'eux ou de plus craintifs à en gravir deux ou trois mille; c'est avec joie qu'ils surmontent un grand nombre de difficultés, dans cette pensée que

d'autres seront après eux tentés d'en vaincre une seule.

Je voudrais que ceux qui ne croient point éprouvassent une fois l'effet bienfaisant que produit en nous une grande ascension... Alors, les vanités dont notre esprit était encombré avant que de partir nous apparaissent mesquines; nous trouvons excellentes les moindres aises dont auparavant nous étions rassasiés. Un sentiment d'amour plus puissant monte en nous pour la maison, pour les nôtres qui nous y attendent.... Nous aussi, les alpinistes, nous avons nos affections, auxquelles nous pensons dans le moment du danger avec plus d'intensité certes que celui qui ne vit jamais que sa vie coutumière. Et, en descendant des montagnes, nous sommes heureux de porter à ceux que nous aimons la sérénité acquise là-haut, et de les voir nous sourire parce qu'ils savent que la montagne leur rend un fils, un frère, un ami, plus sain, plus aimant et plus fort.

Gravir les pics ne saurait être une fin dans la vie; c'est un moyen — un moyen qui, dans les années jeunes, trempe les énergies et les prépare aux luttes imminentes; qui conserve à l'âge viril toutes ses bonnes forces, fait durer la jeunesse près de fuir, et prépare à la vieillesse un trésor de beaux souvenirs sereins et sans remords.

J'ai vu des hommes aux cheveux blancs s'émouvoir à la mémoire de leurs premières ascensions. Oh! les heureuses âmes que celles-ci qui ont su demeurer simples, et gardent cette puissance de frémir comme au premier jour devant les beautés de la montagne! En vérité, j'aime d'une intime sympathie ces fervents qui reviennent toutes les années, fidèlement, en quelque coin familier des Alpes et refont dix fois — jus-

qu'au temps où leurs jambes affaiblies ne leur permettent plus — la même ascension : l'ascension d'une cime qui fut leur premier amour alpin.

Et — par un beau jour — au pied du Cervin, je rencontrai un de ces sublimes entêtés.

« Intanto voce fu per me udita :
Onorate l'altissimo Poeta
L'ombra sua torna ch'era si partita. »

Dans le même temps j'entendis une voix :
Honorez le très haut poète
Voici revenir son ombre qui s'était en allée.

Je descendais du Théodule : à mi-chemin entre le col et le Giomein, je vis s'approcher un beau vieillard, grand, au regard clair, au visage frais complètement rasé, et couronné de cheveux très blancs. Il montait avec lenteur. Toute sa figure portait l'empreinte d'une forte volonté : son corps, droit malgré les années, trahissait une vigueur durable — son pas long et cadencé, l'habitude de la montagne.

En passant près de lui, je le saluai suivant l'usage poli de ceux qui se rencontrent sur les hauteurs. Il me rendit mon salut et passa.

Mon guide s'était arrêté pour échanger quelques mots avec le sien. Lorsqu'il m'eut rejoint, il me demanda : « Savez-vous qui est ce monsieur ? » Je répondis que je ne le savais point. Il dit : « C'est M. Whymper ! »

Et il eut un accent de respect pour prononcer ce nom.

Alors je me troublai en moi-même comme de qui

serait devant une apparition. Je n'avais jamais vu Whymper si ce n'est sur quelque portrait; aussitôt je me tournai pour le regarder.

Il s'était arrêté lui aussi et contemplait le Cervin qui se montrait à cet endroit merveilleux et imposant.

Je ne sais expliquer l'impression que j'eus de cette rencontre en un tel lieu. Ce n'était plus l'homme que je voyais; c'était l'image idéalisée du plus grand parmi les alpinistes que, si souvent, moi et quelques autres, nous avons fait ce rêve d'imiter.

Ils étaient là : le Cervin et Whymper — les deux grands rivaux. Et, en cette confrontation, la supériorité du chétif vainqueur sur le vaincu colossal se pouvait sentir. Il était revenu, après trente années, revoir la montagne qui l'avait fait célèbre; il ne retrouvait plus aucun de ses anciens compagnons : Croz gisait à Zermatt, Carrel à Valtournanche; le Cervin seul demeurait, immuable, éternel.

Lui, le regardait; et peut-être que revenaient à sa mémoire les audaces que, dans la force de ses jeunes années, il avait jetées à profusion à l'entour du bloc rebelle.

Sans qu'il y donnât d'attention, je contemplais avec une sorte de vénération cet homme qui n'avait pas craint le Cervin, alors que le Cervin était un mystère, et qui l'aimait encore aujourd'hui, malgré que la foule l'eût fait banal. Et je pensais, en voyant sous les ailes de son chapeau de feutre gris ses cheveux d'une blancheur de neige, que les premiers avaient dû blanchir sur cette tête dans la journée terrible de la victoire et du désastre. Il y avait en moi un sentiment de peine pour ce que cet homme avait dû souffrir en ce jour et depuis.

Le Cervin lui avait coûté cher; mais ce ne fut

point sa lutte avec la montagne qui causa sa douleur, ce fut celle qu'il dut soutenir contre les hommes et qui suivit de si près sa conquête....

J'aurais souhaité faire quelque chose pour lui, accomplir vis-à-vis de lui quelque action qui lui eût donné la mesure de mon respect, qui lui eût été le signe de ma sympathie; j'aurais voulu lui dire comme j'avais lu et relu son livre, et encore comme il m'avait fait du bien en me poussant moi-même là-haut; j'aurais voulu qu'il sût que je comprenais sa passion, que moi aussi, bien que parlant une langue différente, j'appartenais à la religion de la montagne pour laquelle il avait tant travaillé et tant souffert. Et je souhaitais lui crier que j'avais déjà, à son exemple, cherché par le mont des voies inexplorées, que je n'avais pas réussi, et lui demander sa volonté de fer afin de pouvoir recommencer et réussir un jour, et devenir digne de lui écrire que j'avais, moi aussi, conquis un Cervin.

Whymper se remit en marche; il montait lentement par son chemin. Et je gardai en moi mes bons désirs inassouvis.

Mais je reviendrai comme lui, plus tard, au pied du Cervin: je m'élèverai, pas à pas, appuyé sur mon piolet désormais inutile, jusqu'à ces lieux aimés, afin de me réconforter par la contemplation des cimes familières; et je me réjouirai des derniers petits plaisirs de la vie alpestre: de la source fraîche qui désaltère, de la tasse de lait tiède qui redonne des forces, de la couleur d'une fleur gracile, de l'odorante haleine du vent qui a passé sur les résines des forêts prochaines, et du son argentin des clochettes qui arrive, au soir, des pâturages tranquilles.

Je trouverai sur mon chemin mes guides d'autrefois,

qui furent à mes côtés aux beaux jours de la lutte — et je m'arrêterai pour causer avec eux et me souvenir. Assis sur la terrasse de l'hôtel, au bon soleil de la montagne, j'épierai dans la vallée, sur la longue plaine de Breuil, l'arrivée des caravanes d'alpinistes. Il viendra des jeunes hommes pleins d'audaces et d'espérances. Peut-être, le fidèle serviteur du Giomein — Fasano — me montrera-il à eux du doigt et il dira : « Dans son temps, ce monsieur était un brave alpiniste ; il a passé bien des nuits là-haut, sur ces montagnes »....

Les jeunes hommes, un peu incrédules, me regarderont, durant que, dans le frémissement d'une dernière vanité, je redresserai mes épaules courbées ; j'entraînerai un peu à l'écart ceux qui auront bien voulu me prêter leur attention, et, à la façon des vétérans qui connurent autrefois des batailles, je leur montrerai en secret, sur mon bras, une blessure ancienne qui m'arriva de la montagne. Je les encouragerai, tout à la fois, à tenter les belles ascensions et à ne point manquer de prudence....

Et je serai content alors, s'il m'est donné de retrouver en eux l'émotion que j'éprouvai la première fois que je vis le Cervin !

CHAPITRE V

LE CERVIN DE ZMUTT

« Von Zeit zu Zeit seh' ich den Alten gern
Und hüte mich mit ihm zu brechen. »

(GOETHE, *Faust*.)

Une limpide journée de septembre dans la vallée de Viège.

A l'arrêt de Randa, le dernier du chemin de fer avant l'arrivée à Zermatt, voici que montent dans le petit train quatre hommes qui, à en juger par leur aspect, ne sont point dignes d'occuper le compartiment élégant dans lequel l'employé les a laissés s'installer; à voir leurs mains brûlées, leurs visages bruns, on pourrait croire qu'ils ont travaillé dans quelque forge; leurs vêtements trahissent de longues fatigues; ils portent avec eux des sacs de toile tout pareils à ceux dont se servent les émigrants; ils fument comme des marins, et exhalent une odeur forte comparable à celle des paysans; ils parlent peu, ils ont des mines fatiguées, comme de qui se sentant poursuivi aurait fui longuement à travers la montagne. Et on les pourrait à bon droit suspecter d'être des contrebandiers ou des déserteurs, si les cordes et les piolets

qu'ils ont avec eux ne désignaient point clairement leur véritable caractère.

Ce sont des alpinistes et des guides. Quels sont les premiers et quels sont les seconds? Cela n'est point facile à déterminer, les guides étant désormais vêtus comme leurs voyageurs, et ceux-ci faisant tous leurs efforts pour ressembler autant que possible à leurs guides.

Le compartiment, qui est rempli de gens fort propres, s'émeut tout entier à cette invasion inattendue; on voit des gestes nerveux de petites mains gantées qui resserrent des robes pour éviter tout contact avec les intrus.... des œillades inquiètes parce que l'un d'eux vient s'asseoir tout juste à côté... on entend un murmure de gens dérangés... un petit pied éprouve le poids d'un gros soulier ferré; mais, après tout cela, un peu d'ordre se reforme, les rudes sacs de toile ont trouvé place parmi les valises neuves et flambantes, les piolets sont couchés sur les ombrelles soyeuses au creux des filets, et les quatre hommes arrivent enfin à s'asseoir dans un espace exigü. Ils ont l'air de s'asseoir volontiers.

Ce désarroi une fois calmé, tout le petit monde, rassemblé dans le beau wagon, se prend à les examiner curieusement comme s'ils étaient des êtres singuliers tombés de la lune. Pour eux, ils regardent à leur entour — avec des yeux un peu fatigués et comme on regarderait en rêve — le nouveau milieu où ils ont paru.

C'est le milieu cosmopolite des chemins de fer alpins. Il y a là un couple de jeunes mariés parisiens, marqué au coin de toutes les élégances; des demoiselles anglaises, polies et respectables, de celles qui vont par le monde cueillant des fleurs, admirant et

dessinant, écrivant des lettres aux lointaines amies, et qui sont capables de dévorer en un mois dix des petits volumes de l'édition Tauchnitz. Il y a là des Allemands graves, aux larges épaules, aux lunettes d'or, la lorgnette en bandoulière, et qui portent des petits feutres tyroliens ornés de quelque plume et de quelque fleur, posés en équilibre sur leur nuque puissante. Et des familles américaines au grand complet; les enfants, les gouvernantes — et leurs appareils « kodack », lesquels photographient tout ce qu'il est humainement possible de photographier.

Il y a là de clairs costumes d'été et des châles pesants qui font songer à l'hiver — des capelines de paille et des bérêts de fourrure.

Chez ce public varié et curieux, voici qu'un vif intérêt pour les nouveaux venus succède à la défiance qu'ils avaient d'abord inspirée; ils ont de vraies cordes, eux, et de vrais piolets. Ils portent sur leur visage et sur leurs vêtements les traces évidentes de la haute montagne, et l'on a pu savoir qu'ils reviennent du Weisshorn.... Un guide de Randa l'a dit au conducteur du train — et, même, ce guide a ajouté qu'ils avaient dû passer toute une nuit en haut, à la belle étoile, sur le glacier. En un clin d'œil la nouvelle a fait le tour du wagon et la magique parole de « Weisshorn! » court sur toutes les lèvres; on consulte les Baedeker qui donnent l'altitude de la montagne; on met la tête aux fenêtres étroites pour en chercher la cime — et puis on regarde quelle allure peuvent bien avoir ceux qui reviennent du Weisshorn.

Pour qui observerait l'effet moral des chemins de fer alpins — profanes à l'alpinisme — il serait de quelque réconfort de constater comment des personnes, qui pour la première fois arrivent sur les

hauteurs, voient, avec un sentiment de sympathie, l'alpiniste: cette silhouette sied au cadre de la montagne et la montagne apparaît plus forte par cette mesure qu'on peut en faire à la faiblesse de l'homme qui la gravit. Ainsi la mer semble plus vaste quand une petite voile blanche passe au loin. Le voyageur peut se convaincre par ses propres yeux de l'existence réelle de ces types étranges dont il a lu, sur les journaux dans les villes, quelque chose ayant trait à une ascension hardie ou à une effrayante catastrophe.

Au milieu de ce décor superbe, devant un public venu au théâtre avec le ferme propos de se divertir et de s'émouvoir, l'alpiniste joue dans la représentation le rôle du héros qui fait palpiter les cœurs sensibles; les guides tiennent les rôles secondaires, indispensables et bien rétribués, tels des acteurs plus anciens qui, après avoir donné leur enseignement au protagoniste, se retirent modestement dans les coulisses alors que celui-ci est rappelé en scène.

Autrefois, sur le théâtre de Zermatt, le drame du Matterhorn fut joué — un chef-d'œuvre — qui semble maintenant avoir perdu beaucoup de sa poésie....

Entre les ascensions qui se font aujourd'hui au Cervin et celles qui s'y faisaient au temps passé il y a une grande différence dans l'intensité de la foi et des enthousiasmes; exactement comme il peut y en avoir une entre la représentation du Mystère que donnent aujourd'hui les paysans d'Oberammergau et celle que donnaient anciennement leurs aïeux, humbles et ignorés. Ici à Zermatt, comme là-bas dans la petite ville pittoresque de la haute Bavière, le spectacle auquel accouraient seulement autrefois quelques spectateurs ingénus et fidèles attire maintenant de toutes les parties du monde, par une savante réclame, la foule

des curieux; la trame et les personnages du drame sont demeurés les mêmes; c'est l'esprit des acteurs et des spectateurs qui a changé. Cependant, une dissemblance essentielle se présente entre les deux spectacles que je viens de comparer : dans l'action sacrée d'Oberammergau le protagoniste peut être certain qu'à la fin il descendra du Calvaire et s'en ira se réjouir des « Würste » savoureuses et de la bonne bière bavaroise — tandis que non point tous ceux qui ont gravi le Cervin sont revenus au bas prendre leurs places aux tables d'hôte de M. Seiler. Et alors toute fiction cesse; la haute et terrible poésie de l'ancien drame se lève dans toute sa douleur, et la véritable émotion humaine naît chez ceux qui regardent. L'ascension au Cervin a cessé d'être une comédie.

Le convoi léger court et monte par la vallée au milieu de forêts de pins et des sapinières. L'attention des voyageurs est à présent toute absorbée par les scènes nouvelles que chaque courbe de la ligne hardie découvre : par le torrent qui écume, comme furieux, dans le fond du ravin, par les groupes pittoresques des chalets, par les petites cascades qui, agitées dans le vent, ressemblent à la queue étoilée de quelque longue comète; et, au dernier détour, quand la locomotive jette son sifflement joyeux pour annoncer son arrivée à Zermatt, voici qu'apparaît le tableau final, si beau qu'il n'est point dans les Alpes d'autre amphithéâtre qui en puisse présenter un semblable — c'est le Cervin qui se révèle aux yeux avides venus d'au delà des mers pour l'admirer, et la réalité de son apparition dépasse l'attente la plus imaginative.

Dans le wagon, c'est comme une folie : tous se lèvent, se heurtent pour arriver aux fenêtres, et ce cri monte, jeté en plusieurs langues : « Cervino! — Matterhorn!

— Mont Cervin! » Les hommes du Weisshorn ont ouvert, eux aussi, leurs yeux tout grands, et, silencieusement, leurs visages s'illuminent.

Cet élan passionné se retrouve chaque jour, à chaque arrivée de train. Et il y a des gens qui croient que les enthousiasmes pour le Cervin — âgés, déjà, d'un siècle — sont finis! Non : d'année en année des générations plus jeunes grandissent, et, en leur temps, le chemin de fer les portera au pied du grand Mont et elles s'enflammeront d'une admiration renouvelée.

C'est par là que les voies ferrées des hautes montagnes auront fait quelque bien aux hommes.

De la fenêtre de ma chambre, à l'hôtel du Mont-Rose de Zermatt, je vois le Cervin. Légèrement couvert par les vapeurs qui montent de la vallée dans ce chaud après-midi, le Mont prend une forme si aérienne, une coloration d'une telle diaphanéité, qu'il en devient invraisemblablement haut et lointain. Mieux qu'une roche, il semble un nuage, un cône de fumée légère. Mon regard descend sur le modeste clocher de l'église qui est toute proche de l'hôtel : le clocher ancien, au toit aigu couvert d'écailles, et qui laisse voir ses petites cloches au travers de leur chambre construite en bois et toute disjointe.

Ce sont ces cloches qui sonnèrent pour les funérailles de Croz. Croz est couché là, dans le cimetière tranquille, à l'ombre de l'église. « Il perdit la vie, non loin de ce lieu — dit l'inscription gravée sur une stèle de pierre, — il mourut en homme de cœur et en guide fidèle. »

Non loin de lui reposent, l'un près de l'autre, deux de ses voyageurs : Hudson et Hadow. Ce petit coin

de terre, où sont rassemblées, — auprès d'autres victimes de la montagne — les premières victimes du Cervin, réveille en moi, chaque fois qu'il m'est donné de le revoir, une profonde émotion. Je pense au calme éternel qui succéda pour ceux-ci aux heures ferventes de la lutte; je plains ces jeunes hommes, enlevés, dès au seuil de la vie, à leurs beaux enthousiasmes, et puis je me prends à réfléchir et je me demande si elle n'est point désirable, cette mort rapide, inattendue, sans souffrance peut-être qui les cueillit dans une heure sereine, à un de ces instants où la vie semble belle et où l'âme est purifiée par la passion et par la joie.

Tout autour, dans le village, les vieux chalets de couleur brune fument paisiblement; dans la ruelle passent, avec un bruit de clochettes, les génisses qui reviennent du pâturage; un traîneau chargé de foin descend silencieusement de la montagne, et, sur un coteau voisin, une petite vieille coiffée de l'ancien bonnet noir des Valaisanes tricote en gardant ses deux chèvres.

Brusquement un son strident a passé dans l'air tranquille... une note fausse qui me déchire les oreilles et le cœur; c'est un son d'instruments de musique, mais dans le calme sublime dont je jouissais, il m'a causé de l'ennui. Je cours hors de l'hôtel, et j'aperçois un véritable orchestre, composé de dix musiciens assis le plus sérieusement du monde devant leur partie, en un petit kiosque de bois, et qui paraissent bien déterminés à exécuter tout un programme quotidien. Autour de l'orchestre, quelques enfants jouent à faire courir leur cerceau; sur le seuil des hôtels avoisinants, les « touristes » n'ont point cessé de lire le *Times*, étendus dans leurs confortables fauteuils

d'osier; quelques dames s'occupent à écrire leur correspondance dehors, au grand air; d'autres prennent leur thé de cinq heures; des guides inoccupés causent en fumant la pipe sur le petit mur du chemin; personne n'écoute le concert ni ne paraît le désirer.

Pour qui donc s'évertue cet orchestre? Pour le Cervin qui est là-haut très loin dans le ciel, ou pour les pauvres morts du petit cimetière qui se recueille à quelques pas seulement du kiosque?...

Quel est le barbare dont le caprice funeste a attiré jusqu'ici ce groupe de musiciens qui brise les harmonieux silences de la montagne? Au petit Zermatt l'harmonie des vents et du torrent devait suffire avec le son des clochettes de ses troupeaux et le chant primitif de ses hommes....

Tout Zermatt, à cette heure, est fait de contrastes : c'est partout un déséquilibre entre ce qui était et ce qui est; les hôtels fastueux y écrasent les petites cabanes du temps passé, et les revêtements clairs des édifices nouveaux font paraître salie la belle couleur brune du bois des anciens chalets lavés par les pluies et peints par le soleil. La rue du village se fait étroite quand passent les grands omnibus qui vont à la gare du chemin de fer chercher les voyageurs, et les bêtes tranquilles qui avaient coutume d'aller par là s'effrayent et fuient à la débandade devant leur masse bruyante. La chapelle anglicane, toute neuve, propre et correcte, contraste avec l'antique église paroissiale à l'autel coloré de toutes les nuances, aux étranges statues; et elle semble posée là comme l'emblème de la civilisation nouvelle, venue à cette extrême lisière du canton catholique pour lui apporter sa richesse et lui prendre sa poésie.

Cent petites boutiques remplies de menus objets

alpins se collent aux maisons, tout au long de l'unique rue; des petits éventaires en plein vent, drapés de rouge comme dans les foires, montrent, parmi des cartes postales illustrées et des photographies du Cervin, les chamois sculptés dans le bois de l'Oberland, les petites boîtes de coquillages faites à Sorrente, les mosaïques de Florence et les quincailleries allemandes. La foire dure là-haut tant que dure l'été; après la Vierge de Septembre, les marchands plient bagage et émigrent, avec tout ce qui leur reste à vendre, au bord des lacs ou sur les plages. Le groupe des musiciens remet ses instruments aux fourreaux et porte ailleurs son répertoire, les hôtels se ferment, Zermatt repose durant huit mois et fait ce rêve d'être encore le petit et tranquille Praborne....

Alors, il revoit M. de Saussure descendre du Théodule un jour de l'année 1789; c'était le premier alpiniste qui apparaissait parmi ces rudes habitants; on l'accueillait avec méfiance....

Il revoit lord Minto qui vient, en 1850, pour monter au Breithorn, escorté par ses dix guides chamoniards; lord Minto est l'hôte du curé — car il n'est point d'auberge dans le pays — et la servante, par façon d'excuse pour l'hospitalité frugale, ne cesse de lui dire : « Prenez patience avec nous; pauvre pays, pauvres gens ». Et les montagnards s'émeuvent en voyant partir avec son père dans la montagne le fils du Lord, âgé de seize ans. Ce leur semble une « bien dure chose qu'un garçon aussi jeune soit mené là-haut pour y mourir cruellement »!

Temps lointains et combien différents des nôtres!

Puis, Herr Lauber ouvre sa petite maison aux visiteurs de Zermatt. Ils étaient peu nombreux encore, et Desor, l'un d'eux pouvait jeter cette exclamation :

« Plaise au ciel que la vallée de Saint-Nicolas soit encore préservée plusieurs années des touristes¹ ! » C'est là le cri d'une noble jalousie ; mais il fut vain.

Sur la maison de bois du médecin se greffe, en 1854, l'auberge de M. Seiler — l'hôtel du Mont-Rose — qui dès lors reçoit la fleur des alpinistes de tout pays².

Jost, le vieux portier de l'hôtel, me faisait entendre, en frappant contre le mur du vestibule, que derrière la paroi nouvelle sonne encore le bois de la maison du Dr Lauber....

Pour qui connaît son histoire, un parfum d'ancienneté émane encore du petit village ; sous le vernis moderne on retrouve la poésie des premiers temps de l'alpinisme.

Le chemin de fer s'éleva jusqu'ici ; peu après il arrivait à trois mille mètres d'altitude, au Gornergrat. Aujourd'hui, on compte à Zermatt onze hôtels ; il y a un petit musée, un jardin public, une agence de voyages, une banque et une fleuriste.

La question se pose de savoir si ce développement fut heureux ou regrettable ?

Les vieux Suisses, qui aiment profondément leur pays, pleurèrent la poésie en allée de leurs vallons, et donnèrent des regrets à la disparition des anciennes coutumes paysannes simples et traditionnelles. De Rudolf Töpffer à Edouard Rod, une protestation continue s'est élevée contre la vulgarisation de la montagne.

« L'ancienne Suisse », écrivait le génial auteur des *Voyages en zigzag*, « c'était une belle et pudique vierge, solitaire et sauvage, dont les appas, ignorés

1. DESON. *Excursions et séjours dans les glaciers*, 1844.

2. V. aux notes : Zermatt.

de la foule, faisaient battre le cœur de quelques vrais amants. Indiscrets, qui ne surent taire les secrètes faveurs dont ils étaient les objets ! Ils les dirent, ils les divulguèrent, et voici que tous les badauds du continent, tous les blasés de la Grande-Bretagne, arrivèrent à la file, en sorte que, étalée à tous les regards, la vierge pudique garda sa beauté en perdant tous ses charmes¹. »

Et Rod, qui écrit au temps des hautes lignes de chemins de fer alpins, jette ce cri d'alarme :

« On est en train de gâter nos montagnes !... N'y aurait-il pas quelque chose à faire pour les protéger² ? » A son avis, les habitants des petites vallées envahies et saccagées par les nouvelles inventions du progrès perdent au massacre tout autant que la beauté du paysage ; le chemin de fer y est une source de démoralisation ; le goût du gain facile se répand tout autour comme la vilaine fumée des locomotives, et bientôt ce que l'on a appelé « l'industrie de l'étranger » aura remplacé le travail pénible mais salubre des aïeux : la culture de la terre sacrée, laquelle, âpre, rude, inféconde, savait bien toutefois rémunérer d'un haut prix les sueurs que lui donnait l'homme.

A chaque nouveau projet d'une haute ligne ferrée, les journaux alpins et autres accueillirent les protestations de ceux qui, par une longue expérience ou un amour intense des montagnes, croyaient qu'il était nécessaire que l'Alpe restât pure dans sa beauté, intacte dans ses difficultés, si elle devait être encore une école d'énergie et d'enthousiasme.

Ce furent des voix inutiles. Le temps est passé des

1. TÖPFFER, *Mélanges*.

2. V. aux notes : *Gazette de Lausanne*.

aristocraties où le petit nombre seul avait droit à la jouissance; les solitudes alpestres sont désormais de vains songes de poète. Prométhée, s'il était attaché encore à la roche du Caucase verrait monter vers lui les compagnies de Cook; les neuf Érinyes cesseraient d'accomplir l'antique vengeance, leur essaim apeuré s'envolerait au loin; mais il y a lieu de croire que le supplice du Titan n'en serait pas moins atroce.

Cela ne sert de rien, à cette heure, d'élever une lamentation sur la profanation des choses sublimes; si le Piranèse dessinait encore les ruines de Rome, il aurait devant les yeux leur perspective superbe coupée par les fils conducteurs et les trolleyes des tramways électriques; et le Guardi laisserait son pinceau se perdre dans les eaux du Canalazzo si, ressuscité, il lui était donné de voir un petit bateau à vapeur passer en sifflant et tout environné de fumée sous l'arc aimé de Rialto.

Il convient d'espérer en une génération à venir, qui, plus cultivée, plus ouverte aux conceptions esthétiques que la nôtre, moins nerveuse aussi et plus forte, supprimera toutes les exagérations qu'une avide curiosité et une spéculation sans frein nous firent accepter comme un progrès; alors tomberont ensemble la tour Eiffel et le chemin de fer de la Jungfrau, l'une et l'autre inutiles et laids. Les belles chutes d'eau qui furent renfermées dans des tubes de fer monstrueux recommenceront à écumer, libres, au soleil, parmi les frondaisons vertes des pins; et, par le génie d'un dernier et nouvel inventeur, les fils et es poteaux télégraphiques et autres cesseront de couper la vue des pics neigeux dans l'amphithéâtre du Cervin, et celle des colonnes au Forum de Trajan.

En attendant, que celui qui veut voir le Cervin sans

chemin de fer, sans concerts et sans livrées fuie Zermatt et cherche d'autres vallées solitaires, car il y en a encore. Qu'il vienne en Val Tournanche, où à plusieurs lieues à la ronde on ne saurait trouver un piano, et où le portier de l'hôtel de Pession n'a jamais connu l'uniforme. Ce conseil est pour qui rechercherait encore des facilités.... Quant aux alpinistes, s'il ne leur plaît point de trouver sur leur chemin la foule, qu'ils aillent gravissant les montagnes par des chemins nouveaux ou peu explorés; de tels chemins, il y en a encore, aussi; qu'ils descendent par exemple le Weisshorn par l'arête du Schallijoch; qu'ils montent au Cervin par l'arête de Zmutt; là, ils se trouveront seuls vraiment.

Les chamois cherchent un refuge sur les dernières roches à gravir, quand, pendant l'été, les troupeaux de moutons montent paître sur les hauteurs. Et les troupeaux ne les suivent point là-haut: car ils ont coutume de se contenter des pâturages faciles et paisibles.

A pied, je pars pour Staffel-Alp qui est à deux heures de Zermatt.

Staffel-Alp se trouve posé à la lisière d'une belle forêt et d'un immense glacier; la forêt, luxuriante et épaisse, est toute formée de pins, de cette sorte appelée communément arolles, au tronc rougeâtre, à la frondaison horizontale et obscure, qui donnent à ces régions glaciales l'aspect d'un paysage méditerranéen; le glacier porte le nom barbare de Zmutt, nom qui sembla à Ruskin si disgracieux qu'il le voulut changer en celui plus pittoresque de Glacier Rouge.

le désignant ainsi par la couleur des roches qui en recouvrent les côtés.

Les derniers pins croissent épars sur les moraines, si bien que le bel arbre méridional semble planté dans la glace.

A cet extrême confin de la terre habitée, il y a une petite auberge solitaire, éloignée de la vue et des bruits de Zermatt; ici s'arrête la tutelle des agences internationales de voyage, et c'est pourquoi le touriste, abandonné à lui-même, ne fait à l'habitude que d'y boire un grog chaud, tout en enveloppant d'un plaid ses frissons, et d'y regarder le désert ignoré qui s'étend devant lui, et le Cervin noir — lequel habite étrangement le paysage — avant que de s'en retourner vite à Zermatt où il se sent plus en sûreté.

Le Cervin, vu de Staffel-Alp, n'est point reconnaissable; ce n'est plus la lame aiguë et brillante qu'on aperçoit du Görner, ni la pyramide sévère et symétrique que concède le Théodule, ni encore le taureau robuste du Giomein; c'est un monstre grotesque, déformé par une énorme gibbosité qui semble l'écraser sous son poids. C'est une caricature sinistre du Cervin, un Triboulet qui fait rire et qui tue.

C'est par la paroi cruelle qui domine Staffel que furent précipités Croz, Hadow et Douglas: les ossements de Douglas sont encore là-haut, qui blanchissent dans une fente de la roche, serrés entre les bras de la montagne. Mais seuls les corbeaux et les aigles qui vont tournoyant à l'entour du Cervin savent où git le jeune Lord.

Celle-ci est la figure la plus horrible du Cervin; tournée au couchant et au nord, elle n'a point le sourire du soleil si ce n'est aux dernières heures avant le déclin; durant quelques jours seulement dans l'année,

le soleil l'effleure de biais le matin, et disparaît pour n'y revenir que tard dans l'après-midi. On dirait que la lumière n'y demeure point volontiers.

Je suis l'hôte unique de l'auberge de Staffel; je passe ma soirée librement avec mes guides, et, fatigué des tables d'hôte, je soupe en leur compagnie à la cuisine. C'est étrange, avec ces gens qui ne parlent point, ce qu'on a toujours de choses à se dire. Le matin suivant, au coup de quatre heures, je pars.

Il y a une poésie vraiment profonde dans les départs nocturnes vers la haute montagne : l'heure insolite, le mystère du chemin, la clarté étrange qui, même au cœur de la nuit, éclaire les monts dans le voisinage des grands glaciers, répandent dans notre âme ce sentiment d'approcher d'un arcane, comme si nous allions à travers un monde empli de mystères et différent du nôtre.

La lune resplendit si pure que les lanternes sont inutiles; la moraine scintille comme si elle était couverte de sable d'argent. C'est au Cervin que nous allons par l'arête de Zmutt; des quatre que nous sommes, un seul connaît le chemin; toutefois, celui-ci est Daniel Maquignaz, et c'est pourquoi je suis tranquille. Une intense curiosité me préoccupe cependant. J'avais lu l'histoire de ce versant de la montagne, histoire brève mais comblée de hardiesses : Whymper n'en disait rien, sinon que les précipices effrayants au-dessus du glacier de Zmutt le détournèrent de faire quelque tentative que ce fût pour gagner le Mont de ce côté. Depuis l'époque où Whymper écrivait cette appréciation, l'art de découvrir des voies d'accès nouvelles aux montagnes était devenu plus parfait, l'œil de l'alpiniste plus aigu, et l'année 1879 avait marqué la capitulation de la forteresse de

Zmutt. Le même jour, le troisième de septembre, deux troupes aguerries s'étaient mises en mouvement pour l'attaque, et elles furent victorieuses toutes les deux. L'une d'elles avait pour chef Mummery et pour soldats les Valaisans : Burgener, Petrus et Kentinetta. Penhall conduisait l'autre, et il avait avec lui deux guides de Macugnaga : Ferdinand Imseng et Louis Zurbriggen.

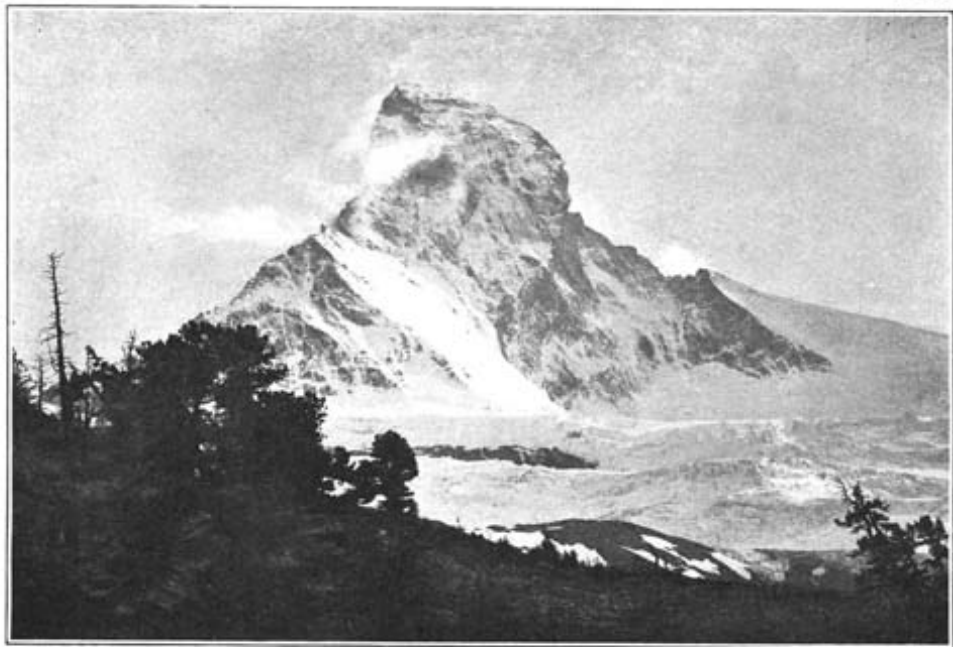
Ils prirent des chemins différents : Mummery, plus heureux ou plus sage, — les deux vocables sont souvent synonymes en alpinisme comme à la guerre, — arriva le premier au but¹.

Trois jours plus tard, M. Baumann, accompagné des guides J. Petrus et Émile Rey, un Suisse et un Italien, refaisait la même ascension avec une incroyable rapidité par le chemin de Mummery. Le matin, dès 8 heures 45, ils touchaient la cime.

La même année donc, à peu de jours d'intervalle, le Cervin de Zmutt, tenu jusqu'alors pour inaccessible, avait été gravi par trois alpinistes et six guides.

Certes tous ceux-là, alpinistes et guides, étaient doués d'une expérience, d'une force et d'une audace exceptionnelles ; mais, en rappelant leurs noms, voici que se présente à l'esprit un souvenir obsédant : — sur ces neuf hommes, six perdirent, par la suite, la vie en montagne : Imseng, en 1881, au Mont Rose, Petrus, en 1882, à l'Aiguille Blanche de Peteret ; en 1882 également, Penhall est tué par une avalanche dans les montagnes de Grindenwald ; en 1890 ou 1891, Baumann disparaît en Afrique ; en 1895, Mummery se perd sur le Nanga-Parbat, et notre Émile Rey glisse et se tue à la Dent du Géant.

1. V. AUX NOTES : PENHALL et MUMMERY.



LE CERVIN DE ZMUTT.

Phot. Vittorio Selza.

Statistique douloureuse¹ qui fait naître en notre pensée une foule de questions inquiétantes. Est-ce que ces catastrophes furent telles qu'elles n'eussent pu être prévues? Faut-il simplement les attribuer à des circonstances particulièrement malheureuses? L'audace même de ces hommes ne les amena-t-elle pas à manquer de prudence? Ou encore, est-ce que ce fut une conscience trop certaine de leur propre valeur qui les entraîna en des entreprises au-dessus des forces humaines?

A bien approfondir chacun de ces cas, autant qu'il nous fut donné de les connaître, chacun d'eux peut trouver son explication, et une réponse peut être donnée à chaque question; mais celui qui est sur le point d'accomplir une entreprise alpine difficile ne se souvient jamais de telles aventures. Le destin des autres ne le touche point; comme le grand Napoléon, tout alpiniste est porté à croire que la balle qui le doit abattre n'est point encore fondue.

Comme je m'approchais de ce versant, ce qui occupait principalement ma pensée, c'était la dernière belle page de cette histoire : l'ascension rapide et hardie faite par le prince Louis-Amédée de Savoie², le seul des alpinistes italiens qui eût encore passé par là. Déjà chargé d'expérience alpine, je me sentais curieux de m'essayer aux difficultés que lui, dès ses premiers pas sur les Alpes, dans l'audace et la vigueur de sa florissante jeunesse, avait trouvées aisées.

Quand nous entrâmes sur le glacier de Zmutt, c'était cette heure incertaine où la lune a cessé de luire et où l'aube n'éclaire point encore.

Confusément, un immense chemin horizontal paraît

1. WHYMPER, *Zermatt and the Matterhorn*, p. 182, note 3.

devant nous comme pavé de marbre blanc, et si large qu'une armée y pourrait marcher en rang de bataille, et qu'un peuple entier y passerait. D'un côté et de l'autre, ce chemin est bordé de très hautes murailles de granit; des monolithes innombrables, tombés des flancs de la montagne et sertis profondément dans la glace, ont l'aspect de sphinx à demi ensevelis dans les sables le long du stade triomphal d'un Pharaon.

De la voie principale partent d'autres voies plus petites, blanches elles aussi, et qui montent en méandres mystérieux entre d'autres murailles lointaines vers des temples infiniment hauts et recouverts d'argent. Un colossal escalier de glace semble fermer, au fond, le cours solennel du stade; mais celui-ci se déploie en une large courbe, et s'avance, en se perdant derrière les propylées du Cervin, par une lente et majestueuse ascension, jusqu'au seuil de quelque Acropole cachée.

Le blanc revêtement sur lequel nous marchons est tout marqué d'ornières symétriques, comme les antiques voies sur lesquelles les chars, aux roues pesantes et ferrées, laissèrent des sillons ineffaçables. Durant le jour, ces ornières sont parcourues par des ruisseaux impétueux d'une eau verte, limpide extrêmement; mais, la nuit, ils sont masqués par une légère couche de glace qui trompe l'œil et ne peut soutenir le pied, — si bien que l'un de nous, inattentif, s'y enfonça et dut retirer sa jambe toute mouillée de ce bain glacial.

Le stade royal n'est point aussi uni qu'il nous avait paru de loin. C'est un chemin fait pour des géants; les commissures des blocs de glace qui en forment le pavage laissent entre l'un et l'autre des vides larges et profonds. Les géants les traverseraient d'un pas; l'alpi-

niste emploie dix minutes à en contourner les bords pour arriver sur la rive opposée.

Sautelant de bloc en bloc, glissant parfois, et nous aidant les uns les autres, nous cherchions, au long de la base de l'énorme promontoire qui semble se tendre en avant pour séparer le glacier de Matterhorn de celui de Tiefenmatten, un endroit où il nous fût possible d'accéder aux roches du Cervin. Une fosse, ouverte entre celles-ci et le glacier, les défendait tout à l'entour; mais, sur un point, une langue de glace s'élevait, suspendue sur la fosse comme un pont-levis à demi haussé.

Un par un, à petits pas afin de ne point faire s'effondrer le pont fragile, nous montâmes à son sommet, et de là, par une grande enjambée, nous arrivâmes à toucher la roche; l'ayant saisie, nous y grimpâmes des pieds et des mains jusqu'aux ressauts.

Des éboulis de roche de toute couleur et de toute forme les recouvraient, attestant la décadence et la ruine continue du roc au-dessus.

Nous étions arrivés dans le bassin extrême de Tiefenmatten, une vaste gorge enserrée de trois côtés par les parois vertigineuses du Cervin, et ayant à son ouverture les précipices de glace du Col Tournanche et de la Dent d'Hérens; un lieu séparé du monde — un lieu privé de la vue de toute vallée verdoyante, enveloppé dans l'uniformité funèbre de la couleur noire des roches et de la blancheur des neiges, et que l'ombre éternelle du Mont qui le domine fait plus sombre encore. Je ne connais pas d'autre paysage dans les Alpes qui exprime une aussi grandiose tristesse; c'est un de ces endroits où, suivant la poétique expression des Provençaux, « Dieu ne passa que de nuit ». Il y règne un silence pareil à celui qu'il devait y avoir

sur la terre dans les premiers jours de la création. C'était huit heures du matin et il n'y faisait point clair encore.

Nous nous assîmes pour déjeuner. A quelques pas de moi, je vis des cailloux entassés contre une grande pierre, dans une certaine régularité qui faisait contraste avec le désordre des éboulis tout à l'entour. Ceci n'était point l'ouvrage de la nature; la chélique et experte main de l'homme avait travaillé là.

Tout aussitôt je pensai, non sans quelque émotion, que ce devait être là les traces d'un bivouac, peut-être même du bivouac de Mummery — et je crois que je ne faisais point erreur. Avec respect, je regardai le petit mur écroulé, et je cherchais instinctivement des yeux, parmi ces matériaux, un objet oublié là qui eût appartenu à ce premier explorateur, une empreinte qui me dévoilât quelque secret des heures qu'il avait passées au pied de sa montagne. Je me plus à imaginer son état d'âme, tel qu'il dut être au cours de cette nuit qui précéda la bataille, dans ce lieu si plein de suggestions et de mystères....

Pareil à OEdipe, il se tient, troublé, devant le grand sphinx des Alpes qui lui propose l'énigme; mais le héros est prêt. Son attente va au-devant de l'épreuve. Toute la force accumulée en lui, pendant des années de lutte, est sur le point d'être mise à l'essai. Il a osé, avant tout autre, croire que l'obstacle pouvait ne pas être infranchissable; son esprit jouit profondément de la conception de cette idée, et vibre d'un désir infini de la mettre en action.

Cette heure est la plus idéalement intime et la plus noble dans la vie d'un alpiniste.

Et il me venait un sentiment d'envie, en pensant que, durant cette nuit-là, il n'y avait point en lui

ce calme insouciant qui aujourd'hui était en nous.

Le mont cependant n'avait point changé depuis lors; les mêmes traverses, les mêmes périls m'attendaient sur le même chemin. Mais les circonstances étaient pour moi différentes : quand l'énigme est résolue, le sphinx meurt. Il suffit qu'un homme sache qu'un de ses pareils a pu accomplir une action pour que cette action même lui semble avoir perdu de sa difficulté : la véritable vertu réside en celui qui l'accomplit le premier; mais lui-même en l'accomplissant la rend accessible à d'autres, et par là moins haute. Aux inquiétudes, à l'audacieux élan de l'artiste qui crée, se substituent le calme et la certitude servile de celui qui copie son œuvre. Et s'il advient que quelqu'un renouvelle l'œuvre, la portant même à un degré supérieur de perfection dans l'accomplissement, il n'aura toutefois ni les joies, ni le mérite, qui furent la récompense du premier.

Ceci est la petite pierre que j'apporte à la thèse alpiniste si discutée, concernant la valeur des « premières ascensions ».

Nous, nous étions curieux et attentifs, mais rien de plus. En nous et au dehors, cette matinée était toute faite de calme. Nous étions sans hâte; aucune caravane rivale ne nous obligeait à courir pour la devancer à la cime, aucun témoin importun ne mesurerait au télescope le temps que nous allions mettre à monter. Nous nous trouvions hors de la vue des hommes, libres et seuls; toute une journée était devant nous — une journée brève, si l'on veut, parce que la mi-septembre était passée; mais le temps était beau, et je voulais savourer une bonne fois, à ma guise, la marche au Cervin.

Autour de nous, c'était une pénombre tranquille,

profonde. En face, les cimes neigeuses s'étaient couvertes d'or, et puis, à travers mille nuances très douces et graduées, elles s'étaient faites d'argent.

Les eaux encore prisonnières du gel, ne bruissaient pas entre les rochers. Le soleil battait sur les hauteurs de la Dent d'Hérens et en faisait scintiller toute l'armure de glace, mais il n'y réveillait aucune avalanche; tout ce qui devait se détacher de là-haut était tombé en été, et les neiges, par la température déjà froide et sous les rayons obliques du soleil d'automne, commençaient de se faire à nouveau solides, et se préparaient à reprendre leur immobilité hivernale.

Il n'y avait pas un souffle d'air; le ciel était d'un azur profond — trop calme peut-être, trop beau.

Je demandai à mes guides ce qu'ils pensaient du temps, et s'il n'allait point changer, mais invariablement ils me firent cette réponse : « Qui sait? On ne peut pas dire.... » Les guides ne se compromettent jamais.

On affirme que les alpinistes sont parfois puérilement superstitieux, et que, avant de donner l'assaut à une montagne, ils seraient disposés à jeter en l'air quelque sou, à la manière des généraux de Rome qui, dans un autre temps, consultaient avant la bataille le vol des corneilles.

Pour moi, je tirai mon présage d'un pauvre poulet maigre que je dus écarteler. L'hôtelier l'avait mis dans le sac des provisions, et, à en juger par la résistance de ses membres coriaces, j'aurais pu croire que la journée allait être très dure....

Et dures vraiment, et décharnées, furent les roches du promontoire de Zmutt que nous entreprîmes de gravir tôt après, comme aussi un certain couloir fort



Phot. Vittorio Sella

LE CERVIN — VERSANT DE TIEFENMATTEN.

grand, aux parois revêtues de glace qui refusaient l'emprise, où nous perdîmes une première demi-heure.

Durant que nous y étions suspendus, des cailloux commencèrent à pleuvoir autour de nous en sifflant. Ici au bas, dans l'ombre, tout était gelé, mais sur le haut de l'arête un rayon de soleil brillait déjà, qui en détachait des petites pierres. C'étaient les feuilles d'automne qui tombaient de l'arbre du Cervin.

Quand nous fûmes arrivés au faite du promontoire, tout parut devoir aller au mieux; la neige de la crête était si solide qu'il ne fut point nécessaire de tailler un seul degré; et nous, en voyant la route si commode, si belle, nous nous réjouîmes tous, et cela nous confirma dans l'opinion qu'on pouvait monter paresseusement, sans qu'il y eut lieu de se presser.

Staffel-Alp est situé à 2140 mètres au-dessus du niveau de la mer; le Cervin a 4482 mètres: il y avait donc à peine un peu plus de 2 kilomètres en hauteur à gravir, et déjà le premier de ces kilomètres était couvert. Peut-être cette voluptueuse paresse était-elle en moi une suite des fatigues endurées au Weisshorn deux jours plus tôt, mais peut-être simplement était-elle due à cette idée préconçue que la paroi de Zmutt n'était point difficile. Et Daniel, le seul de nous qui connût le chemin, disait que dans la dernière étape de la montée, sous la tête du Cervin, il y avait certaines dalles de roches revêtues de glace, et que cette glace ne se fondait point avant les heures tardives du jour quand le soleil frappait à cet endroit. Il était donc inutile de se presser d'arriver jusque là-haut pour devoir attendre ensuite l'heure propice en des lieux moins sûrs que ceux-ci. Et il ajoutait qu'il payerait une bonne bouteille si nous n'étions arrivés dès le soir au Giomein.

Antoine et Ange, moins optimistes que lui, tinrent la gageure; moi, je pensai qu'il était plus sage de rester neutre; Daniel souriait mystérieusement. Certes, les prétextes merveilleux ne manquaient point pour s'arrêter à chaque pas : je regardai en bas, au fond, dans l'ombre, le glacier de Tiefenmatten qui a le calme éternel d'un cimetière avec ses blanches fosses ouvertes toutes grandes; et, levant mes yeux sur la paroi incurvée et noire comme l'abîme d'un cratère éteint, j'en examinai curieusement les stratifications contournées; ce qui, de loin, m'avait paru comparable à la veinure superficielle d'un marbre, et léger à la façon des plis d'un voile froissé par le vent, se révélait à moi, de près, comme un monstrueux phénomène géologique; cela prenait la figure de grandes vagues figées soudainement, en plein tourbillon, et qui auraient conservé la transparence cristalline et la forme de leur dernier mouvement.

Ici, celui-là même qui n'est à la science qu'un profane peut surprendre les secrets de la structure du Cervin, lequel, dans sa fermeté stable, est tout fait de matériaux infiniment délicats.

Mon regard courait, inquiet un peu, au précipice qui de la cime descend sur le glacier du Matterhorn, vertical à certains points, en surplomb à d'autres, un des plus merveilleux précipices des Alpes. Les pierres qui se détachent de là-haut tombent d'une hauteur de 700 mètres sans toucher la paroi. Nous faisons une halte, nécessairement, pour photographier ce lieu, une autre pour tenter un écho caché à cette hauteur et que Daniel connaît. Mes guides s'amuse, comme des enfants, à réveiller par de grands cris la voix qui dort dans la gorge immense, la voix habituée à répondre seulement aux éclats du tonnerre ou

au bruit des avalanches; elle s'éveille et nous répond, complaisante, comme si elle se réjouissait presque aux cris des visiteurs insolites, et elle les répète huit fois, dix fois, en balbutiant, avec une voix tenue d'être resté trop longtemps en silence. Il semble que l'esprit du Cervin ait reconnu en nous des amis et qu'il nous salue. Nos cris et les siens se perdent dans l'air tranquille en une résonnance pleine d'harmonie et de mystère.

Nous repartons. L'écho tombe à nouveau dans son silence, et Dieu sait quand d'autres voix humaines reviendront l'éveiller!

Sur la facile arête, une nouvelle tentation s'offre à nous : c'est une belle dalle de pierre, unie et sèche, qui affleure sur la neige; elle semble faite tout exprès pour s'y reposer; nous nous étendons voluptueusement au soleil, et, en toute placidité, nous nous endormons....

Je ne sais point combien de temps j'ai dormi; les guides me réveillent, je les entends qui crient avec animation, et je les vois, le visage levé vers les hauteurs, comme de qui converserait avec quelqu'un dans le lointain. Il y a une caravane sur le sommet. On entend, par intervalles, arriver de là-haut la sonorité sèche des piolets battant la roche; enfin, une voix répond de la hauteur et mes guides disent que c'est une voix de Valtournanche.

La pensée que ceux-là sont déjà près de la cime, durant que nous errons encore dans les lieux inférieurs, nous secoue et nous fait partir plus alertes. Il est onze heures; nous rentrons dans l'ombre du Cervin et nous ne retrouverons le soleil que quatre heures plus tard; le soleil est, en ce moment, caché derrière la cime et forme avec ses rayons une auréole lumi-

neuse autour du chef noir du Cervin. En une demi-heure nous arrivons au terme de l'arête, à son point d'intersection avec le rocher principal de la montagne. Le beau chemin commode — la neige — finit là. Et voici que surgissent les premières formidables défenses.

Ce sont quatre pinacles de roche, en file sur une même chaîne, l'un devant l'autre, qui, vus d'en bas, semblaient peu de chose, et sont ici hauts et lisses comme des tours. Il se font de plus en plus sérieux; au troisième et au quatrième nous trouvons de vraies difficultés; nous montons, nous redescendons, nous essayons de contourner à gauche: il y a un précipice à pic; nous revenons sur la droite: les roches sont mouvantes et se détachent à les toucher seulement. Nous avançons très lentement; il nous faut presque deux heures pour surmonter ces écueils et joindre la base de la muraille.

Je regarde autour de moi; nous ne sommes point beaucoup plus haut que la cabane de la « Grande Tour ». A gauche, vers Zermatt, il y a un long couloir étroit et profond, qui court au cœur de la montagne et se jette sur le glacier du Matterhorn; sur la rive opposée de celui-ci, toute voisine, c'est l'étrange paroi en surplomb qui, vue de profil, ressemble assez à un énorme nez tronqué et fracassé. A droite, en raccourci, nous voyons l'entaille profonde de la crête entre le Cervin et la Tête du Lion, une meurtrière énorme ouverte dans les murs qui séparent la Suisse de l'Italie; à travers cette ouverture, je découvre un petit cône bleu, infiniment loin: le Mont Viso.

Devant moi s'érige, imminente, la paroi, et, bien qu'elle soit toute proche, je ne vois pas comment il nous sera possible de l'escalader. Ange part le pre-

mier; Daniel a voulu qu'il fût au bout de la « cordée ». « Il est le plus jeune — avait-il dit — faut bien qu'il apprenne à trouver son chemin. » Et, à présent, il le regardait grimper avec lenteur et chercher ses pas sur la paroi verticale et tâter de la main au-dessus de sa tête pour y découvrir les aspérités bonnes à donner un point d'appui. Il le regardait de ce bon regard attentif d'un maître affectueux qui fait passer à un jeune homme quelque examen difficile, et il me parut que je lisais dans ses yeux une profonde satisfaction.

L'un après l'autre nous suivîmes, à mesure que la corde se déroulait lentement entre nous. Ce fut une curieuse grimpe, non point trop difficile, bien que raide extrêmement et avec des points d'appui cachés et éloignés les uns des autres — auxquels on ne pouvait atteindre qu'avec la pointe des doigts en étendant les bras et ouvrant les jambes, mais que l'on sentait fermes alors qu'on était parvenu à les saisir. Et je me ressouvenais de la première étape de l'ascension à la Meije en Dauphiné, après le signal Duhamel. Toutefois l'étape était ici plus longue: d'abord, on monte par l'intérieur du grand couloir obscur; puis, inclinant peu à peu sur la droite, on retrouve la paroi ouverte, la lumière et l'air, et l'on a cette impression de monter plus librement; les roches aussi se font plus résistantes, les formations géologiques mieux disposées, et c'est de la sorte qu'on rejoint l'arête. Mais je pense que si dans cet espace de montée les roches se trouvaient être revêtues de verglas, l'ascension en serait impossible.

Nous voici arrivés aux origines infiniment hautes du couloir. Tout près, nous avons dû passer sur des roches désagrégées, très dangereuses. En une halte brève, Daniel me raconte que, en ce lieu, un guide

suisse fut blessé grièvement à la tête par une pierre que venaient de détacher les pieds de l'un de ceux de sa caravane; Daniel se souvient encore de l'impression pénible ressentie quand, en passant peu de jours après par ce même chemin, il avait vu la neige et les rochers tachés sur un long espace par le sang qu'avait perdu le pauvre homme.

Nous avons atteint l'« épaule » de Zmutt, le point où l'arête s'attache au dernier pic. Dans l'ardeur de l'ascension, nous ne nous étions point aperçus d'un fait qui se déroulait à notre insu au-dessus de nous : certains nuages en forme de poisson étaient apparus, qui commençaient de nager en haut dans les abîmes bleus du ciel; cette forme de nuage est toujours de mauvais augure, mais ceux-ci étaient si élevés qu'il ne me paraissait point qu'ils dussent descendre jamais jusqu'à toucher les cimes; dans mon optimisme de ce jour, je pensais tout au plus que la journée de demain ne serait point aussi belle que celle d'aujourd'hui. Il restait en nous un peu de l'insouciance matinale. Les guides plaisantaient encore sur la bonne bouteille que Daniel allait devoir payer; mais il me sembla que déjà Daniel soutenait sa gageure avec moins de conviction.

Sans regarder l'heure, je me rendais compte qu'il se faisait tard; l'ombre du Cervin marquait pour nous la fuite du temps.

Celui qui n'a point marché souvent et à des heures diverses à l'entour et sur les flânes du Cervin n' imagine point combien est solennelle l'ombre de son cône qui tourne lente et silencieuse, autour de lui-même, sur le vaste cadran de neige. Elle s'allonge ou se raccourcit; elle inonde d'obscurité parfois toute une vallée, ou couvre comme d'un voile azuré un gla-



Phot. G. Rey.

LE NEZ DE ZMUTT.

cier immense. Elle va toucher des sommets lointains. Parfois elle se projette, comme une apparition, sur la brume de l'aube ou du crépuscule, à l'horizon.

Dans le matin, elle se dessine très nette sur le bassin de Tiefenmatten, à la façon de l'ombre d'une cathédrale gothique au long toit terminé par une flèche aiguë; vers le soir, elle s'étend sur les neiges du Théodule, triste et fatiguée comme l'ombre d'un immense cyprès.

A l'aiguille de ce cadran solaire primitif les bergers des vallées environnantes lèvent leurs regards, et c'est sur elle qu'ils règlent leurs travaux; quand elle est touchée par les derniers rayons, ils ramènent les troupeaux aux étables — et l'alpiniste se hâte, pris d'inquiétude, sur le chemin.

L'heure fuyait. On eût dit que le soleil, dans sa descente, courait plus rapide. Les nuages en forme de poisson s'étaient multipliés et allongés; dans le changement du temps nos esprits changeaient aussi. Nous ne riions plus; nous nous hâtions au long de la base de l'extrême pic, allant vers l'arête italienne où est le « Corridor » parcouru par Carrel dans sa première ascension. Mais nous ne touchâmes point ce lieu célèbre¹. Nous revînmes vers l'arête de Zmutt en suivant la côte sur une montée légère. Là étaient les mauvaises pierres taillées en dalles dont nous avait parlé Daniel. Elles étaient encore couvertes de leur

1. Mummery, dans sa première ascension, s'approcha plus que nous du chemin parcouru par Carrel, et il en eut un signe par la trouvaille qu'il fit entre les roches d'un outil de fer rouillé, sorte de crampon droit terminé par un anneau, qui avait appartenu à la caravane de 1865 ou à celle de Craufurd Grove en 1867.

subtile et perfide enveloppe de glace, le pire ennemi des gravisseurs de rochers. Le soleil n'était venu frapper en cet endroit que depuis peu de temps et le dégel commençait à peine. Des glaçons et des cailloux tombaient d'en haut, chose que Daniel ne nous avait point annoncée; nous eussions souhaité courir pour éviter le danger, mais la difficulté du chemin nous contraignait à une énervante lenteur; nous avançons un seul à la fois, avec la plus grande prudence, et ceux qui demeuraient immobiles cherchaient à protéger leur tête en la cachant du mieux qu'ils pouvaient au ras de la paroi. Il arrivait des bouffées ténues de brouillard.

Nos illusions sur la longueur d'un jour d'automne s'évanouissaient. J'étais comme celui qui, venu insoucieusement jusqu'au milieu de sa vie, s'aperçoit que celle-ci n'est point aussi aisée qu'il l'avait cru dans les jours de sa hardiesse juvénile, et qu'il lui reste beaucoup à faire pour joindre le but qui lui était apparu tout proche. Un regret me venait du temps perdu; Daniel devait penser dans son cœur que désormais il allait devoir payer la bouteille.

Suivant que Dieu le voulut, nous arrivâmes en lieu sûr, au haut de l'arête de Zmutt. Le dernier trajet n'était point difficile et nous nous mêmes à courir tant que cela nous fut possible. Mais le temps empirait rapidement. Les énormes et étranges poissons avaient disparu du ciel, et, à leur place, un large voile gris s'était formé, une coupole élevée extrêmement, qui couvrait la moitié de l'horizon du côté du couchant; de minces traînées s'en détachaient, qui descendaient à l'improviste se poser sur les cimes les plus hautes et demeuraient là immobiles. L'autre moitié de l'horizon était cependant encore libre, en sorte que,

malgré qu'une partie des Alpes Pennines et toutes les Alpes Grées fussent ensevelies dans l'obscurité, les montagnes du Valais, de l'Oberland et le massif du Mont Rose resplendissaient encore d'une clarté très vive faite plus intense par le contraste. La tête du Cervin se voilait et se dévoilait tour à tour; elle gagnait en beauté et en mystère; les brumes sont à la montagne ce qu'est à la femme un voile léger: la coloration des roches semble plus rosée quand une écharpe blanche et ténue les entoure; lorsque pour un instant la figure de la montagne se découvre, il semble qu'elle nous sourit, plus heureuse; quand elle se cache, elle nous laisse un infini désir de la revoir.

Mais c'étaient les derniers sourires; le soleil disparut: avec une vitesse incroyable le rideau obscur descendit devant la scène lumineuse du Mont Rose. Le Cervin se décolora; il fut le Cervin livide des mauvais jours, plein d'ombres et de tristesse; au long de ses écueils infiniment hauts montèrent d'en bas de grandes vagues de nuages; on eût dit une marée arrivant au galop; les vagues se heurtèrent aux arêtes, elles se brisèrent, revinrent plus compactes jusqu'à ce qu'elles triomphassent et recouvrirent tout. La plus haute roche en fut submergée et nous avec elle, qui étions arrivés sur le point culminant.

Certes, à de rares alpinistes — sinon à aucun — ceci a dû arriver qu'ils se trouvassent sur la cime du Cervin aux environs de six heures, le soir d'un jour tardif de septembre et par un mauvais temps. Dans le bref moment que je demeurai là-haut je me rendis un compte exact de la situation: elle était grave. Je pensai, à la dérobée, aux mésaventures arrivées à d'autres caravanes surprises par l'obscurité et la bourrasque sur les flancs de la montagne, et je ne me cachai

point à moi-même l'éventualité possible d'une nuit passée là-haut dans ces conditions. Un petit frisson me passait par les fibres en face du mystère de la descente. Une inquiétude indéfinie, comme celle de la bête qui pressent le danger, et, dans le même temps, une grande curiosité s'éveillaient en moi de voir ce péril, de connaître ce qu'étaient les terribles nuits du Cervin, comment arrivaient les désastres, quelle en était l'ambiance, quels sentiments y devait éprouver l'homme, et la façon dont je m'y serais comporté moi-même. Je crois que je ne fus jamais aussi près de savoir ces choses; il me fut alors donné de comprendre comment tels désastres en montagne se préparent et se développent de la façon la plus tranquille et la plus simple, et comment il se fait qu'ils apparaissent certainement plus tragiques à ceux qui en entendent parler que non point à ceux qui y jouent un rôle. La force de résignation de l'homme en face de la fatalité des choses doit être immense.

Une heure plus tôt à peine je montais insoucieusement, je riaais avec mes guides, je me complaisais à regarder autour de moi les effets de lumière et d'ombre et les cimes lumineuses, et voilà que, maintenant, dans l'obscurité opaque des nuages, déjà j'en suis à discuter de ma conservation. Les choses les plus graves m'apparaissent à présent comme probables. Que le temps se fasse seulement plus mauvais, que le grésil se change en un tourbillon de neige, et ma destinée est certaine.... Je descends aussi longtemps que je le peux, le froid augmente, mes mains sont presque gelées, mon corps ne se soutient plus; je m'arrête là où je me trouve, en un lieu quelconque où il ne m'est même pas donné de m'asseoir, et là, avec un désir infini, j'attends que revienne le soleil.

Est-ce que le soleil reviendra? Comment me trouvera-t-il quand il sera revenu?...

Et je pense au grand dérangement que ce sera d'envoyer d'en bas une caravane de secours pour me chercher. Je pense aux inquiétudes de ceux qui m'attendent. Mais non! personne ne sait que je suis sur le Cervin. Je n'ai point dit que je venais ici, ni quelle serait ma route. Je suis seul, dans un éloignement immense de tout secours humain; mon salut est tout en moi et dans mes guides. C'est là le sentiment qui constitue ma véritable supériorité¹....

Toutes ces hypothèses se formaient en ma pensée, rapides, presque à mon insu, dans le dédoublement de la personnalité qui se produit en pareil cas. Elles luttait entre elles et se détruisaient l'une l'autre, si bien que, quand nous reprîmes notre chemin, il n'en demeurait plus rien si ce n'est une grande hâte de descendre.

Nous avons discuté brièvement sur ce point de savoir si nous devons descendre par le versant suisse ou par le versant d'Italie. Là-bas c'eût été plus facile, mais ici, le refuge est moins éloigné, et puis nous sommes chez nous. Nous nous décidons pour l'Italie.

« En route! » dit tout sèchement Daniel, qui, s'enveloppant la tête d'un mouchoir noué sous le menton, s'était fait un petit visage de femme. A présent, lui aussi avait hâte....

Nous fîmes tout de suite aux premières cordes; et là je retrouvai, à ma grande surprise, mon ancienne répulsion instinctive à me fier à elles; alors que j'aurais dû me laisser glisser au long de la corde en m'y tenant des deux mains, je la saisisais, au contraire,

1. V. aux notes : GIUSEPPE CORRA.

d'une main seulement et me cramponnais de l'autre solidement au roc, suivant qu'il est conseillé de le faire dans les circonstances normales; mais aujourd'hui c'était une prudence intempestive; il me parut que les guides murmuraient derrière moi; j'entendis l'un d'eux qui disait: « Si on ne marche pas plus vite, nous dormons dehors ».

« Si on ne marche pas plus vite... » cela sans doute était à mon adresse. Je le compris parfaitement, et la perspective de passer la nuit à la belle étoile en même temps que mon amour-propre piqué au vif me donnèrent aussitôt une franchise surprenante: à partir de ce moment, je saisis les cordes à deux mains sans aucune hésitation; j'eusse tout fait pour ne pas entendre à nouveau ce reproche.

J'ai noté plus d'une fois que, quand le temps se met à l'orage dans la haute montagne, les guides deviennent d'une humeur exécrationnelle: ces mêmes guides, qui, il y a encore peu de temps, étaient prévenants et courtois, qui ont plaisanté avec vous et vous ont entourés d'une infinité d'attentions, deviennent rudes et fermés, parfois même avec une nuance de brutalité. C'est leur manière à eux de vous faire entendre que les choses se font sérieuses. Et les amabilités ne sont plus de mise quand il s'agit de la vie. Ils savent que l'unique sauvegarde en pareil cas est dans la rapidité de la fuite. Malheur à qui va lentement, malheur à qui se lamente ou discute. En ces accidents imprévus, vous sentez que, avec une force plus grande, presque avec violence, ils tirent sur la corde qui vous unit à eux, ils vous saisissent durement par le bras ou par la jambe, si, dans la hâte, vous êtes sur le point de faire un faux pas; ils osent vous adresser des reproches si vous ne donnez pas d'attention à votre corde

qui s'est embarrassée dans quelque éclat de roche, et vous dire sans ambages que vous marchez mal. On peut être certain que, quand les guides en arrivent à ces vérités, il n'y a pas de temps à perdre.

Le guide a repris son naturel violent et rustique; mais, pour être sincère, il convient de dire que l'alpiniste le lui rend avec usure. Je me souviens que moi aussi, en ce jour, je retournais à mes guides les secousses de la corde que j'en recevais, avec une animosité singulière.

Il y a toutefois ceci de bon : c'est que ces humeurs fâcheuses disparaissent sur-le-champ dès que l'on arrive en lieu sûr, et ne laissent aucune trace de rancœurs, mais, bien au contraire, se changent en un sentiment affectueux d'intimité plus grande. Il se forme, dans ces moments difficiles, une conception toute claire d'égalité qui met le guide au rang de l'alpiniste et l'alpiniste à la hauteur du guide. Et il vous suffit que l'un d'eux, une fois arrivé au bout de l'étape, vous dise que vous vous êtes bien comporté, pour que se calme toute colère et s'évanouisse jusqu'à la dernière ombre qui avait obscurci votre amour-propre froissé.

La descente désespérée était à peine commencée. Je glissais, rasant la dure paroi tantôt des épaules et tantôt du visage: je me serrais tout contre la montagne, cherchant à adapter à sa forme mon corps; parfois je me faisais léger pour ne point surcharger quelque soutien incertain, parfois je me laissais tomber de tout mon poids, quand, du coin de l'œil, j'avais découvert un lieu propre à accueillir mes deux pieds. Il arrivait que, à l'extrémité d'un passage difficile où finissait une corde, mes jambes n'étaient point assez longues pour toucher terre et devaient

s'agiter dans le vide, cherchant au long de la paroi; alors mes genoux repliés faisaient office de pieds, mes coudes s'appuyaient au lieu des mains, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un appui providentiel et que je réussisse alors, courbant en arc l'échine et m'étayant de la nuque, à me mettre debout sur quelque palier.

Mais quel alpiniste ne connaît les petites misères de pareils moments? Le compagnon d'en dessous, impatient, est en grande hâte de vous voir descendre, pendant que celui d'en dessus proteste que vous le traînez à l'abîme; la corde commune se mêle aux cordes fixées dans la roche, se tordant sous l'action de l'humidité et se faisant dure par le gel. Elle se prend n'importe où, elle vous entoure les jambes, elle vous serre la poitrine et vous frotte durement la figure.

Tout est embarras : le sac qui se déplace, le petit appareil photographique qui heurte çà et là, le veston qui gêne vos mouvements; jusqu'à l'aile de votre chapeau qui vous cause de l'ennui. Le piolet est un vrai tourment : vous l'avez attaché à votre bras par une petite corde afin d'avoir les mains libres et il bat de tous côtés; il se renverse, il vous frappe les tibias, il vous serre les poignets ou vous blesse au visage : parfois il vous fait si mal que vous criez, et une envie vous vient de l'injurier comme s'il s'agissait d'une personne. On pourrait croire qu'il fait exprès de compliquer la situation juste dans les moments les plus scabreux. Vous souhaiteriez le jeter au loin....

Il en va ainsi du piolet comme de certains amis : vous désirez les avoir auprès de vous dans le moment du besoin; passé ce moment, au premier ennui qu'ils vous donnent, ils vous deviennent importuns, et, dans le court égoïsme humain, vous ne pensez point que

dans peu de temps ils pourront vous être utiles à nouveau.

Nous descendions rapidement; cependant les ténèbres descendaient sur nous, encore plus vite; nous avions espéré un peu de crépuscule, mais, parmi les nuages opaques, la nuit anticipait de deux heures sa venue.

Au Col Félicité, un unique soupirail lointain, dans un ciel de plomb, nous révéla que le soleil se couchait : c'était une petite bande d'une couleur jaune orangé, parmi les nuées sombres, comme une langue de feu glissant dans la fumée d'un vaste incendie; elle disparut, elle aussi; elle se perdit, triste comme une dernière espérance. L'obscurité croissait graduellement. Les formes de la montagne se faisaient indistinctes. Parfois, en une rafale de brumes, elles se voilaient toutes de gris, et, quand elles se découvraient, elles semblaient s'être faites plus noires. A l'« Enjambée », c'était nuit close. Du merveilleux précipice qui est audessous je ne vis rien. L'Épaule, quasi dépouillée de neige, montrait confusément l'ossature décharnée de ses roches en saillie; il y avait de la glace sur la pierre, et, par prudence, nous ralentîmes notre marche.

A cause du mouvement violent et très actif de la descente, il me paraissait que le froid, intense d'abord, avait un peu cédé; cependant, mes mains, que j'avais gardées découvertes afin de tenir plus sûrement les cordes, cherchaient, anxieuses, la profondeur chaude de mes poches, dans les minutes brèves où le guide, éprouvant le chemin, m'accordait de faire halte. Et ainsi, pas à pas, nous descendions, avec l'incertitude croissante d'arriver, accélérant l'allure où cela devenait possible, dans la hâte terrible dont nous étions pressés.

En cette descente vertigineuse, tout un Cervin se révélait qui m'était inconnu. Un Cervin invisible, mais sensible dans ses formes, dans ses plus petites aspérités; et, des mains et des pieds, je le touchais pour le reconnaître, presque. Et ainsi je trouvais les appuis nécessaires, les saillies auxquelles m'attacher, comme si, par un phénomène de transposition des sens, toutes mes facultés visuelles se fussent réunies dans les extrémités. Nous traversâmes la « Crête du Coq », nous passâmes près de la « Cravate » sans la voir. Chacun de nous pensait que s'il nous était donné de rejoindre la « Grande Corde » nous étions sauvés, mais aucun de nous ne l'avait dit aux camarades. Désormais nous nous laissons tous.

Daniel nous guidait dans l'obscurité, avec une certitude merveilleuse de vieux pilote habitué aux caps périlleux du Cervin.

Voici enfin l'extrémité supérieure de la « Grande Corde »; nous descendons par elle — et il y a là près de trente-cinq mètres de descente. Cette fois, je me laissai glisser avec une confiance démesurée; ce fut une chute véritable dans le précipice.

Un instinct s'était dressé en moi, fort et tranquille. Plus une hésitation, plus un faux pas: c'étaient des stratagèmes improvisés, des équilibres hypothétiques, des élans et des arrêts d'une sûreté incroyable.

Je me sentais dans ces heures le camarade de mes guides, non leur voyageur.

Quand l'homme a le sentiment du danger, il se fait homme pour de vrai avec ce que celui-ci a de primitivement beau et vaillant, courageux comme un petit animal qui défend son existence contre un fauve cent fois plus grand et plus fort que lui, impassible comme le devait être le premier homme, qui menait sa vie à

travers les puissances indomptées de la nature à la manière des bêtes sauvages, et souffrait et jouissait, mais ne connaissait point encore peut-être le rire ni les larmes.

En cette lutte serrée avec la montagne, le faible se résigne et se couche pour mourir. Mais celui dont les membres sont vigoureux et souples se complait à l'âpre volupté de la résistance, et, quand il arrive enfin à se délivrer des étreintes du monstre, il respire mieux qu'il n'avait jamais respiré de sa vie.

Peu à peu, nos yeux s'étaient accoutumés à voir dans l'obscurité. La Grande Corde une fois passée, il fut question d'allumer les lanternes. Je ne le voulus pas. Je craignais que cette lumière débile n'eût fait les ténèbres plus profondes, et que la clarté oscillant sur les roches et les ombres portées n'eussent fait s'égarer notre marche. Je ne tirai même point une allumette pour regarder quelle heure il pouvait être, et certes je l'eusse désiré. Ce fut seulement quand nous passâmes près du Linceul qu'à la faible clarté de la neige il me fut permis de voir les aiguilles de ma montre : nous avions mis à peine plus de deux heures de la cime jusqu'ici. Nous entrâmes dans le Vallon des Glaçons ; la gorge désolée, qui est sombre même de jour, était emplie de ténèbres ainsi qu'une tombe ; le « mauvais pas » fut franchi à tâtons, Dieu sait comment ; mais, parce que je m'y donnai à la tête un coup terrible, nous décidâmes d'allumer les lanternes, une à chaque bout de la caravane.

Il y fallut un long temps parce qu'il y avait du vent et que les allumettes étaient humides ; enfin les bougies brillèrent d'une petite flamme grêle, jaune....

La scène changea : je revis Daniel qui se tenait à côté de moi, et que, depuis plus d'une heure, je

n'avais pas vu ; éclairé comme il l'était de bas en haut, avec sa tête entourée par le mouchoir noué au menton, il me fit l'effet d'une apparition étrange, d'un homme que je ne connaissais pas. Le rayon dans lequel se pouvait exercer notre vision était limité autour de nous à quelques mètres. Je percevais que, non loin de moi, le terrain s'enfonçait en un abîme obscur. Mais déjà l'homme étrange s'était mis en chemin, et il descendait rapidement dans le puits avec sa lanterne à la main, balancée, et moi je venais après lui, pour jouir de la lumière, comme un papillon à l'entour d'un flambeau. Par derrière, une secousse violente de la corde arriva jusqu'à moi, et un juron ; je me tournai, du coin de l'œil je vis l'autre petite clarté qui oscillait fantastiquement entre les ressauts noirs, et d'autres étranges formes d'hommes. Si les bergers de Breuil avaient vu les petits feux errants, au long de l'arête, sans doute ils auraient pensé que c'étaient là des âmes en peine ; mais à cette heure les bergers dormaient en pleine quiétude dans le foin.

En ma tête une grande confusion d'idées commençait à se faire. C'était l'hallucination de l'homme qui marche, fatigué, la nuit. Je découvrais des saillies où je croyais que j'allais pouvoir me cramponner, là même où la roche était toute lisse. Et là où vraiment il y avait quelque aspérité où poser le pied, je voyais le vide. Des clartés soudaines m'aveuglaient. Les rochers prenaient des formes extravagantes de profils torves, de mâchoires larges ouvertes, de statues mutilées, de tombeaux ouverts, et, au milieu de ces ruines, nous courions comme si nous avions eu peur. Un moment je crus voir le toit d'une maison lointaine....

« L'ancienne cabane ! » dit une voix, et en quelques pas nous étions sur le refuge abandonné. Deux cordes

encore avant de joindre l'étape... Descendons, descendons toujours, sans trêve.

A l'abri des gorges, nous ne nous étions pas aperçus du froid. Mais, la grosse roche de la Tour une fois contournée, comme nous arrivions à nouveau sur l'arête exposée à un vent d'ouest extrêmement vif, je me sentis tout à coup pénétré par le gel; les profondeurs de mes poches elles-mêmes étaient glacées.

Cependant Daniel fuit comme un spectre, et je ne peux que le suivre; j'entends le bruit de la lanterne qui frappe contre le piolet ou contre les rochers; la clarté descend, remonte, jette des rayons et des ombres, et, à chaque ressaut, je comprends la gymnastique que Daniel doit faire. Le spectre et la lumière disparaissent brusquement pour surgir à nouveau plus loin; l'homme noir profile sa maigreur dans une auréole lumineuse; je sens que la corde m'entraîne au bas et je me précipite.

C'était une vraie course à l'abîme.

Mais la descente désespérée finit; la petite lumière errante s'est arrêtée, je la rejoins; je tâte de la main une paroi sombre; elle est en bois. Oh! contact infiniment doux du bois lisse après tant de pierre rude!

Une petite porte s'ouvre sous la poussée, je suis au refuge.

Nous étions descendus du Cervin en moins de trois heures; Daniel avait perdu son pari; nous étions sauvés.

Je ne sais redire la sensation de soulagement, de sécurité, de calme que j'éprouvai comme je franchissais le seuil de la maisonnette.

Il y faisait froid; un thermomètre y aurait marqué

bien des degrés au-dessous de zéro; elle me parut tiède, à moi, par le contraste avec le froid extérieur.

Les deux lanternes, qui, dehors, donnaient une clarté misérable, là, au dedans, entre les parois étroites, se mirent à briller avec magnificence; autour de la maison le vent passait par intervalles avec une résonance comme de chars lointains trainés sur un chemin caillouteux. Mais dans la petite chambre c'était un calme complet. Nous étions chez nous.

Que bénis soient le refuge et le Club Alpin qui l'a construit!

Le seuil franchi, après que nous eûmes défait la corde qui nous tenait attachés les uns aux autres depuis seize heures, et secoué de nos habits et de nos souliers le givre qui s'y était pris, nous pensâmes nous asseoir, et les uns les autres nous nous regardions face à face.

Chacun de nous songeait, en son cœur, à un bon souper.

Pauvre souper!... Les sacs étaient vides, les bouteilles à sec; du bois propre à faire du feu, il ne s'en trouvait pas dans le refuge. Mais peu à peu nous remîmes de l'ordre dans nos idées: du sac d'un des guides sortirent un morceau de viande d'un aspect minable où se trouvait plus de partie grasse que de chair bonne à manger, quelques fragments d'un pain sec et une tranche de fromage déformée et abîmée.

En furetant dans tous les coins du refuge, je parvins à découvrir encore quelque chose: c'était — exquisite aubaine! — quelque restant de pâtes de Naples enveloppées d'un cornet. En même temps ceci revenait à la mémoire d'Ange que, à peu de distance du refuge, était un endroit connu de lui seul, où il avait autrefois caché un peu de bois.

Nous attachons Ange, nous le poussons dehors, et, de l'intérieur du refuge, nous tenons sa corde, la laissant se dérouler à mesure qu'il s'éloigne.

Par la porte ouverte entre un froid intense.

Au bout de cinq minutes l'ordre nous arrive de retirer la corde; à son extrémité Ange reparait, tout transi, serrant en ses bras quelques précieuses bûches. Très vite la flamme brille avec un joyeux pétilllement dans le petit poêle, au milieu de la fumée, et la neige fond lentement dans la casserole.

Autour du feu, tous quatre, silencieux, en une belle intimité, nous nous chauffons les pieds et les mains. Pas une parole n'est échangée entre nous sur les aventures passées; nous assistons à la liquéfaction de notre fromage et de la graisse de notre viande dans l'eau qui bout et répand, par la petite chambre, une odeur molle de lessive.

Nous versons enfin dans les écuelles le bouillon pâle et léger où naviguent, rares, les petites pâtes avec quelques filaments de fromage.... Le tout a une âcre saveur de fumée. Au fond de la vallée nous eussions jeté, sans nul doute, cette soupe à quelque pauvre chien; ici, chacun la juge un chef-d'œuvre. Deux prunes sèches que j'ai dans ma poche complètent le banquet. Et, après ceci, nous allons dormir.

Tout en m'enveloppant les pieds dans une des peaux de mouton qui sont au refuge, j'observai à son revers des initiales et le nom tout entier de Jordan, bien connu dans les premières pages de l'histoire du Cervin. Il avait donné cette fourrure pour l'ancienne grotte de la Cravate; de là-haut elle avait été portée au refuge de la Tour et puis ici, plus bas; depuis trente ans passés cette peau de mouton était donc sur le Cervin; je me plus à penser qu'elle avait

peut-être enveloppé les pieds de Giordano au cours des cinq nuits que celui-ci passa là-haut, dans ce refuge primitif.

Oh ! certes, des grand progrès ont été faits depuis ce temps jusqu'à nos jours, et il m'advint en cette circonstance de trouver que, sous la forme de notre beau refuge actuel, le progrès avait tout de même quelque chose de vraiment acceptable.

Au dehors, le vent hurlait maintenant par grandes rafales à travers les fentes des rochers. Le Cervin, cette nuit-là, n'avait point un sommeil tranquille.

Pour moi, les pieds désormais chauds et enveloppés dans la peau historique, tout enseveli sous les bonnes couvertures, je jouissais d'un bien être parfait ; je ne sentais point le désir du sommeil, une folle envie de rire me venait plutôt — une envie de rire de quelque chose, de quoi que ce fût... J'aurais voulu causer avec mes guides, leur raconter de petites histoires, mais ils dormaient déjà, eux, profondément... Alors, je pensai au plaisir de ne point devoir vivre cette nuit dehors, sur les rochers du Cervin. Et, dans la première heure de paix, je commençai à recueillir mes impressions de la journée, celles qui devaient rester dans ma mémoire gravées indélébilement.

Dans notre souvenir, chacune de nos entreprises se fixe avec un caractère qui lui est propre. Nous pouvons oublier ce qui se passa au cours de certaines journées, mais un épisode nous reviendra toujours, et nous reverrons pareillement un lieu donné, de la même façon, avec une limpidité merveilleuse. Telle ascension vivra dans notre esprit à cause du grand froid supporté au bivouac et d'un triomphal lever de soleil — telle autre, à cause d'un lieu escarpé où pendant trois heures nous aurons assisté à une grêle de pierres

— une autre encore à cause d'un pont de neige que nous aurons vu s'effondrer dans le temps que nous allions y poser le pied.

Peut-être ces moments furent-ils ceux où s'accumulait dans notre âme la plus grande part d'émotion.... C'est pourquoi, bien des années plus tard, encore, le nom seul d'une ascension ressuscitera en nous, très vive, la sensation précise de ces moments. Et, en revoyant le béret que nous portions alors, en retrouvant l'odeur du cuir de l'enveloppe qui protégeait, ce jour-là, notre appareil photographique, en goûtant une prune pareille à celles que nous retournions dans notre bouche aride durant le jeûne de ces heures, il nous semblera être transporté, comme par la vertu de quelque artifice de magie, en ces lieux anciens, pour y revivre un instant des joies et des angoisses passées.

Certes, je crois que je n'oublierai point les émotions esthétiques éprouvées dans le cirque majestueux de Tiefenmatten, non plus que celles de l'ascension par la raide paroi de Zmutt, ni la jouissance de la marche lente, ni la curiosité ressentie en gravissant un Cervin sans refuges et vierge de cordes¹ : mais je sais que, tant que je vivrai, le souvenir profond demeurera en moi de notre fuite taciturne de la cime, de notre descente fantastique au cœur des nuages et de la nuit, de la hâte que nous avions d'arriver, et de la joie que j'eus à toucher la cabane. Il me semble que ce ne fut qu'à dater de cette nuit-là que je connus le Cervin.

Je n'avait point « vu » les difficultés, je les avais « touchées » et, dans le recueillement de l'obscurité,

1. V. aux notes : Arête de Zmutt.

chaque petite roche s'était faite sensible pour moi. Dès ce soir-là, mes genoux endoloris me le révélèrent, mes mains brûlantes et pelées le confirmaient....

Après qu'on a grimpé longtemps, et par suite du frottement continu contre les âpretés de la paroi, l'extrémité des doigts en arrive à être réduite à un derme infiniment délicat, pointillé de taches rouges comme provenant de piqûres d'épingles et d'une sensibilité excessive, si bien que, à toucher le bois d'une table, il semble que l'on caresse une surface savonneuse, et qu'un simple verre de cristal paraît, au tact, un morceau de glace.

Pendant bien des jours, je gardai ainsi ces stigmates du Cervin. Mes mains sentaient l'odeur particulière et forte des rochers; j'emportais vraiment avec moi dans les pores de ma peau, comme en ceux de mon âme, une infinitésimale partie de la montagne.

La nuit au refuge fut très froide; nous nous réveillâmes avant l'aube; je me sentais transi malgré les fourrures et les couvertures qui m'enveloppaient.

Le temps était atroce, le ciel sombre; c'était un de ces jours où il semble que le monde se prépare à finir et que le soleil ne reparaitra jamais. Un vent malin soufflait, et, de temps à autre, il arrivait des rafales de tourmente; la cabane et les roches étaient recouvertes de neige glacée qui les faisait paraître d'argent.

Il fallut attendre pour descendre que le froid diminuât d'intensité. Les guides se partagèrent ce qui restait de la soupe d'hier qu'ils avaient fait réchauffer; je n'eus pas le courage de suivre leur exemple.



Phot. Vittorio Sella.

LE CERVIN AU COUCHER DU SOLEIL.

Ce fut neuf heures ; le vent s'était calmé, nous décidâmes de partir.

Je sortis du refuge, couvert comme pour un voyage au pôle nord ; je m'étais mis sur le dos tout ce que j'avais emporté de vêtements, par précaution, dans mon sac.

Les rochers et les cordes, revêtus d'une couche de glace, étaient dangereux : nous employâmes plus d'une heure à arriver au col du Lion.

Le paysage était d'une tristesse infinie ; le fond de la vallée demeurait noir, et, sur nos têtes, ce n'était qu'un immense voile uniforme et sombre.

Des nuages opaques et blanchâtres, suspendus entre nous et le fond, erraient pleins de menaces ; quelques-uns demeuraient comme stagnants, tout immobiles, dans les courbes des vallons.

Par un matin triste comme celui-ci, mais bien plus terrible, après une nuit et un jour de lutte acharnée, Carrel le Bersagliere était parti du refuge de la Tour pour sa dernière descente qui avait fini peu au-dessous du col, près d'un escarpement où aujourd'hui est plantée une croix.

Dix années ont passé.... Les pèlerins du Cervin s'arrêtent pieusement devant cette roche ; c'est là que le vieux soldat fatigué, après une dernière bataille désespérée, fut couché, épuisé et à bout de forces, par ceux qui étaient avec lui. C'est là qu'il mourut.

Et peut-être, dans le rêve de l'heure dernière, entendit-il à nouveau les fanfares éclatantes qui avaient vibré autrefois sur les coteaux de Saint-Martin et les cris de joie de la victoire sur le Cervin gagné. C'étaient les deux gloires de sa longue vie.... Mais peut-être aussi son intelligence s'obscurcit-elle tout d'un coup, et n'eut-il même pas conscience de son

héroïsme suprême qui, en cette fatale descente, avait sauvé ses compagnons.

Ce fut la fin de la guerre tenace entre le montagnard et sa montagne, une guerre de trente années, pleine d'audaces passionnées et de résistances calmes, de lentes victoires, et de défaites belles comme des victoires. Carrel avait cessé de vaincre; ses armes, usées par l'usage, émoussées par le temps, se refusèrent à servir encore la valeur et l'expérience du vieux guerrier.

La montagne sut cueillir l'heure propice et achever le montagnard. Mais la voix populaire a aussitôt revêtu de la plus belle forme l'image du premier guide du Cervin :

« Carrel n'est pas tombé, il est mort! » Telles furent les paroles qu'on se répéta à travers la vallée. Et Carrel est demeuré dans la légende un vaincu. Une mort plus digne ne pouvait être donnée à celui qui avait conquis le Cervin.

Quand je quittai cette croix, il me parut que je regardais mes guides avec un sentiment plus profond d'affection et de gratitude.

CHAPITRE VI

LE CERVIN DE FURGGEN

Je m'en souviens comme si c'était d'un rêve, très net, mais d'un rêve.

Je me trouvais dans la cour de l'hôtel de Londres à Châtillon. Il y avait là, assis sur un banc vert, deux hommes que je connaissais, l'un robuste, massif, au visage bronzé et à l'aspect fruste; l'autre, une figure aristocratique, aux traits délicats, à la peau fine et blanche, un peu pâle. Tous deux me souriaient et semblaient surpris de me voir — et moi, j'étais surpris de les voir, eux.

C'étaient Antoine Castagneri, le guide, et le comte Humbert de Villanova, l'alpiniste, l'un et l'autre mes amis. Nous nous fîmes grand accueil, et, tout aussitôt, ils me racontèrent qu'ils attendaient Jean-Joseph Maquignaz, de Valtournanche, pour continuer ensemble à monter par la vallée d'Aoste et faire une grande ascension qu'ils ne nommaient point.

Castagneri, me voyant armé de la corde et du piolet, ne demanda pas où j'allais de la sorte : il me dit simplement qu'il le savait; et, m'ayant entraîné un peu à l'écart, il traça en silence une ligne mystérieuse qui de mon épaule droite s'élevait jusqu'à ma tête et la

traversait, descendant ensuite brusquement par l'épaule gauche. Puis, il demeura à me regarder fixement avec un sourire dans ses yeux pleins de bonhomie et de malice, comme pour me demander s'il avait deviné....

Dieu me garde!... certes il avait deviné!... Mais par quel artifice connaissait-il mon projet? Je l'avais caché à tous par un sentiment de sa gravité. Comment en avait-il eu l'intuition? Avait-il lu dans mes yeux une inquiétude insolite? Était-ce par une suggestion inconsciente de mon esprit sur le sien? — Et il insistait, avec certains petits hochements de tête comme de quelqu'un qui aurait douté, en me recommandant d'agir avec prudence.

Je me défendis comme je pus, au mieux, et lui recommandai à mon tour de prendre grand soin de mon ami et de le conduire vers quelque belle ascension. Peu après nous nous dîmes adieu; j'avais hâte de partir. Sur le chemin de Valtournanche, avant que d'arriver aux Moulins, je rencontrai Maquignaz, sa pipe à la bouche, rasé de frais et habillé de vêtements propres, qui descendait pour les rejoindre. Il avait l'air de se rendre à une fête; il me salua, courtois et grave; nous échangeâmes quelques paroles, nous nous serrâmes les mains; puis il passa.

C'était la dernière fois qu'il descendait par sa vallée. Je ne le revis plus jamais, non plus que les deux autres. Peu de jours après, je sus qu'ils avaient disparu au Mont Blanc, on ignorait de quelle façon.

Je ne sais pourquoi ces figures ont pris dans mon souvenir la fixité inquiétante des choses vues en rêve. Chaque fois que j'entre dans la cour de l'hôtel de Londres, je revois là, assis sur le banc, le jeune gentilhomme et son brave guide qui me sourient, et je

sens à nouveau l'impression légère du doigt de Castagneri qui trace sur mon épaule la figure mystérieuse; et, en montant par le chemin de Valtournanche, il me semble toujours revoir, au même point, le vieux Jean-Joseph, sa pipe à la bouche, rajeuni, serein, qui descend, pour la dernière fois, sa vallée.

Et désormais, la vérité des choses vues se superposant dans mon souvenir à l'invraisemblance douloureuse des choses arrivées depuis, il me paraît que ceux que je rencontrais alors ne furent point mes amis mais le fantôme seulement de mes amis, et que, dans le sourire du guide, il y avait, au moment que je le vis, quelque chose d'amer — comme, dans le visage fin et pâle de l'alpiniste, l'expression d'une fatale résignation; il me paraît que le salut grave du vieux Maquignaz fut celui d'un sage, qui sait que son heure est proche de partir pour un lieu d'où l'on ne revient pas.

Mais plus de dix ans ont passé depuis lors, et c'est si difficile de discerner ce qu'il y a de vrai dans la vie de ce qui n'y est que rêve, sous l'émotion des événements poignants et inexplicables!

Pour moi, je m'en fustenter la voie inconnue.

C'était l'arête du Cervin qui part du col de Furggen et regarde le sud-est. Des quatre angles de la grande pyramide, celui-ci est le plus court et le plus roide¹. Il était demeuré intact, et je ne crois point que, depuis la tentative faite par Mummery en 1880 pour l'escalader, aucun alpiniste ni aucun guide n'ait pensé même à renouveler l'essai — aucun guide, ai-je dit, à l'exception toutefois de Daniel et d'Antoine Maqui-

1. V. aux notes : Arête de Furggen.

gnaz avec lesquels je m'étais entendu, précisément, pour ma tentative.

J'ai raconté ailleurs¹ mes aventures : les trois attaques données en huit jours à la montagne, les nuits passées sur le col et sur l'arête, les inquiétudes, les espérances, les amers renoncements, et, enfin, la terrible grêle de pierres qui dura trois longues heures et nous surprit en un point déjà très élevé d'où nous fûmes contraints de redescendre.

Je narrai alors les aventures, mais je cachai les émotions, car il me parut que c'était une chose trop lourde encore à ma pensée que de les dire : j'étais revenu épuisé, blessé ; je crus que le grand désir des voies inaccessibles était pour toujours tari en moi — et je fis imprimer dans la revue du Club Alpin une déclaration fort sage, dans le but louable de convaincre les autres et moi-même de la folie de ma tentative. J'avais composé une phrase dont je pensais quelque bien : il y était dit que, finalement, la raison avait en moi repris l'avantage sur la passion — et j'ajoutais que, ni moi ni mes guides, nous ne tenterions certainement plus jamais l'épreuve.

Peut-être ne donna-t-on pas alors une créance parfaite à ma déclaration : j'étais pourtant de bonne foi et l'eusse affirmé par serment. Mais il est certaines déclarations qu'il vaudrait mieux ne point laisser imprimer.

Et à présent que je me remémore ce que je fis alors et depuis pour arriver au Cervin par cette bienheureuse arête, il m'arrive de supposer que le doigt du guide, en marquant ma tête de son tracé cabalistique,

1. V. *Alpinismo a quattro mani*, de G. Saragat et G. Rey.
« *Un tentativo al Cervino* ».

avait jeté sur moi un sort, et que le bon Castagneri, avant que de mourir, avait voulu me lier fatalement au Cervin de Furggen.

A la suite de ces premiers essais, je cherchai à oublier et ne le pus. L'idée réapparaissait de temps à autre, inattendue, importune.

Et comment aurais-je fait pour oublier? Ce Cervin démoniaque, on le voit de partout.... J'allais sur la colline de Superga, je braquais le télescope vers les Alpes: il était là-bas, dans le champ de la lentille, qui s'offrait entre les petites montagnes colorées en bleu par l'éloignement. Je gravissais d'autres sommets, j'osais me présenter à l'entrée de quelque passage: il était encore à l'horizon, dans une enfilade de vallées ou derrière quelque chaîne de cimes. Je voyais sa tête de géant, parfois toute blanche de neige, parfois couverte d'une longue chevelure de nuages agitée par les vents. Il avait l'air de s'élever, si je puis ainsi dire, sur la pointe des pieds, comme pour regarder par-dessus les épaules des autres colosses et se railler de moi. Proche ou lointain, il était toujours le même, droit, aigu, provocant, — si différent de toutes les autres montagnes, si hautain, si fier, si beau!

Et cette arête menue, affilée à l'orient, qui en trois ressauts montait jusqu'au haut de la cime, paraissait si brève et facile, vue de loin....

A la retrouver, deux sentiments s'élevaient en moi, tyranniques: le dépit d'avoir essuyé une défaite et la curiosité de la chose ignorée. Cette question se posait en moi avec une insistance qui devenait presque un tourment: qu'y avait-il, passé le point où j'avais pu atteindre?

Comment était faite la montagne « au delà »?...

Un jour — six années s'étaient écoulées depuis la

première tentative — l'appel m'arriva si net, si impérieux dans son attente d'une réponse, que, atterré, je me hâtai de courir à mon ami Vaccarone et lui fis la grande proposition.... Il vit clairement que mon âme était une âme en peine, condamnée à errer au long de l'arête de Furggen jusqu'à ce que quelqu'un, gagnant la cime par là, n'en vint à dissiper le maléfice. Et, en excellent ami, il accepta de me suivre. Nous arrangeâmes de tenter la descente au lieu de l'ascension. Nous rejoignîmes le sommet par un autre versant, comme si nous avions espéré prendre le Mont par surprise; mais, en ce jour que nous avions choisi, le temps était mauvais; la neige abondante rendait les rochers difficiles; et les guides, que nous n'avions point arrêtés en vallée d'Aoste, manquaient de la conviction nécessaire. Nous dûmes revenir sans avoir livré bataille.

La désillusion de cette faible tentative m'enleva pour un temps toute convoitise. Mon esprit semblait guéri, délivré de l'obsession.

Les idées mûrissent lentement. Si elles sont mauvaises, elles tombent de la branche comme les fruits avant que leur heure ne soit venue; mais si elles sont bonnes, elles se développent et se colorent, et un beau jour, avec surprise et avec joie, vous les trouvez mûres. Toutefois, il convient que l'idée ait été portée longuement par quelque branche vivace de votre esprit et se soit nourrie du suc le meilleur de vos pensées.

Un matin de l'année 1899, je m'éveillai avec l'idée fixe que juste en cette année-là je devais monter au Cervin par l'arête de Furggen; cette conception me parut inéluctable, comme un devoir. Et, tout d'abord, je contemplai la chose, en homme déjà expert, d'un

œil fort tranquille et sans terreur; six mois restaient encore à courir avant que ne fût venu le moment de l'épreuve. Mais, à mesure que s'approchait le temps de délibérer sérieusement de l'entreprise, des incertitudes nouvelles se présentaient à moi.

Cette pensée devint ma bête noire; ce fut comme une chimère qui me regardait quand j'étais au travail, qui me parlait alors que je m'absorbais dans quelque pensée. Au cours de nos réunions d'amis, elle s'asseyait, indiscreète, entre eux et moi, et empêchait que j'écoutesse leur conversation. Je rentrais à la maison — elle était là qui m'attendait, au seuil, prête à se jeter sur moi, parce qu'elle savait que, dans la solitude, j'étais plus faible et plus lâche. Souvent je la trouvais, assise commodément à ma table à écrire, et qui lisait un livre; je connaissais ce livre pour l'avoir lu bien des fois, moi aussi : c'était l'histoire de l'ascension du Cervin, par Whympfer; et la bête noire avec un sourire féroce, me montrait du doigt un chapitre : *La septième tentative....* « Sept fois le courageux Whympfer avait essayé avant que de réussir... et toi, tu n'as essayé encore que trois fois! Tu en devrais rougir!.. » me disait-elle. Puis, elle ouvrait le volume de Mummery à la page où celui-ci narre sa tentative par l'arête de Furggen; elle disait encore : « Voilà une façon de te faire honneur! Vaincre,... passer là où un autre — un des meilleurs — n'a pas pu passer.... »

Il n'y avait pas d'argument que l'astucieuse chimère n'employât pour m'induire en tentation.

La nuit, au lit, sa présence était une torture. Dans le sommeil je la voyais plus clairement que dans la veille, et elle prenait des formes incohérentes, changeantes, se faisant semblable parfois à une pyramide

noire infiniment élevée, et parfois à un homme méchant qui m'aurait trainé par une arête coupante, très haut, toujours plus haut, jusqu'à un point où il me paraissait avoir déjà été longtemps avant et où se dressait une grande muraille obscure, inaccessible, pendant que tout à l'entour des pierres sifflaient dans l'air. Là s'arrêtait, en ricanant, la hantise qui me guidait. Elle ne me conduisit jamais plus loin, parce que le rêve ne peut créer de choses nouvelles.

J'aurais voulu crier alors, comme le docteur Faust, la terrible conjuration : *Incubus! incubus!* — Je saisissais l'Évangile, l'Évangile écrit par moi, où étaient ces sages paroles : « Ni toi, ni tes guides, vous n'irez plus jamais par là, » et où il était dit que la raison avait en moi repris sa puissance sur la passion....

Leurres! je n'y croyais plus moi-même.

Je décidai à la fin de me libérer de l'atroce bête noire; dans un accès de résolution énergique, je pris ma plume et écrivis à mes guides, les engageant, sans autre préliminaire, pour cette ascension. Dans le temps que j'écrivais, ma chimère s'était faite bénigne en sa figure; déjà elle me regardait avec respect — et dès que j'eus jeté ma lettre à la poste, elle disparut.

Je m'aperçus plus tard que, durant toute cette première période, elle avait été hors de moi, et que, depuis ce moment, — à l'heure même où je la croyais envolée — elle était entrée dans mon cerveau pour y habiter librement.

Dans ma lettre aux guides, j'avais employé tous les artifices suggestifs par lesquels je m'étais trouvé moi-même convaincu. J'avais excité leurs sentiments de patriotisme, d'orgueil régional et d'amour-propre personnel : c'était du devoir des guides italiens, des guides de Valtournanche et plus particulièrement de

ceux qui portaient le nom glorieux de Maquignaz, de faire cette ascension, l'unique ascension du Cervin qui encore demeurerait sans accomplissement. Ils en auraient de la gloire et un gain....

Les guides auxquels je m'étais adressé étaient les deux mêmes guides qui m'avaient accompagné dans les premiers essais et avaient juré avec moi qu'ils ne reprendraient plus, à aucun prix, cette tentative.... Ils acceptèrent. Ceci fut entendu, qu'ils monteraient à l'avance aussi haut que possible pour reconnaître de près la partie inexplorée du chemin, et ne manqueraient pas à m'en référer. J'achetai deux cents mètres de corde et les expédiai à Valtournanche; je suspendis un trapèze au plafond de ma petite chambre et commençai de faire journallement de grands exercices de bras, parce que je savais que dans cette ascension la force des bras devait prévaloir sur celle des jambes; et, avec impatience, j'attendis des nouvelles de mes guides.

Une lettre d'Antoine m'arriva enfin, qui me donnait, à sa manière, une brève relation des faits et se terminait par ces paroles : « Tenez-vous prêt à partir, *par télégramme.* »

Prêt à partir? — Mais, que l'on songe!... Depuis six mois je suis prêt; il y a dix ans que je désire ce moment.

Cette lettre me mit dans un état d'effervescence terrible. J'aurais voulu partir sur-le-champ, être déjà là-haut, tout contre les difficultés, les voir, les affronter.

Pourtant, dans l'imminence de la chose désirée, une peur me venait; oui, une peur, vraiment. L'entreprise me paraissait risquée, ma force insuffisante. Je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille, et je me surpris attentif à chasser de ma pensée cette idée avec

d'autres imaginations plus terribles de monts lointains, infiniment hauts, infiniment périlleux : l'Ushba, le Kinchinjunga et autres semblables monstres.

Je me disais à moi-même que j'étais absurde de m'inquiéter de la sorte, mais tout de même le cœur me battait!

Personne au monde ne connaissait mon secret et ceci ne laissait pas que de me peser. Un soir, je voulus le dire à un ami en qui je pouvais avoir confiance; je le lui murmurai à l'oreille, comme si je confessais un délit que j'eusse été sur le point de commettre. Ce fut pire : l'ami secoua la tête et me recommanda de la prudence. Ce n'était point ce que j'avais désiré.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais senti autant de hâte à vivre qu'en ces jours-là; je crois que si le diable en personne était venu en ce temps me demander mon âme en échange de cette ascension, je la lui eusse abandonnée.

Tel était mon état d'esprit quand, un jour, le facteur me remit un télégramme.

Je regardai, doutant avant de l'ouvrir, le petit feuillet carré sur lequel mon nom était inscrit. Là était ma sentence. Je pris courage, je déchirai l'enveloppe; le télégramme ne contenait que ce seul mot : « Venez! »

Une onde de joie fit irruption impétueusement dans mon cœur.

Adieu doutes, peurs, trépидations...! Tout s'évanouissait. Je sentais une paix profonde m'envahir... Je demeurai comme celui qui ayant prié longuement et avec ferveur, le front courbé, devant l'image d'un saint lève ses yeux hallucinés et voit la tête du saint de pierre se mouvoir en signe d'assentiment et

acquiert par ce miracle la certitude que désormais la grâce implorée lui sera faite.

Ce télégramme, je l'avais tant attendu ! Et il disait : « Venez ».

C'était l'épilogue de mes longs et intenses désirs en même temps que d'une sévère préparation ; c'était la conséquence de la décision qui, plusieurs mois auparavant, m'avait coûté beaucoup d'énergie.... Dans la joie du moment, je m'élançai au trapèze suspendu dans ma chambre et m'élevai à la force des poignets, par ses cordes, quatre ou cinq fois jusqu'au plafond. Mes muscles entraînés me servaient bien ; j'en fus satisfait.

Je repris le feuillet jaune et, entre les lettres de la parole brève, je lus une infinité de choses ; les guides étaient montés très haut... ils avaient découvert le secret du chemin et vu de près cet « au-delà » qui m'avait si fort induit en songeries.... Certes, je ne pouvais y lire encore que l'ascension était possible, j'y voyais seulement qu'il était possible de l'essayer.

J'aurais voulu le faire savoir à tous, leur crier que j'espérais, que je parlais....

Je gardai mon secret — et le lendemain je dinais au Giomein.

Un tel secret!... Il est, en vérité, beaucoup plus facile de le conserver en ville que dans un petit village des Alpes. Durant que je montais par la vallée, en voiture, il me semblait que déjà les gens le connaissaient et me regardaient avec curiosité. En passant dans le village, je m'aperçus que tous le savaient : de derrière une porte à demi ouverte, un homme brun, de mauvaise mine, m'épiait, dans lequel je crus reconnaître un guide qui, deux ans plus tôt, m'avait disputé la Pointe blanche ; celui-là sûrement ne faisait

pas des vœux pour ma victoire. Un autre guide, que je trouvai fumant sa pipe assis à l'ombre, me dit en me voyant : « Vous voulez monter par l'arête... mais vous n'y arriverez pas. »

Aussitôt après, je rencontrai mes guides à moi : Daniel, Antoine et Aimé, qui me réconfortèrent. Ils me firent le récit de leur exploration et me dirent qu'on pouvait espérer; la montagne était en de bonnes conditions, mais il n'y avait pas de temps à perdre. Je les regardai droit dans les yeux et ils me parurent tranquilles. Mais qui peut lire sur le visage d'un montagnard?

Je me sentais tranquille, moi aussi, et même je me faisais ce reproche d'être trop calme en un pareil jour.

Peut-être mon esprit était-il désormais saturé d'émotions; peut-être mon cerveau était-il vide, comme une demeure d'où l'on a enlevé les anciens meubles dans l'attente d'un hôte nouveau. Toute impatience avait cessé; j'aurais presque souhaité quelques heures de trêve que j'eusse passées dans le bon hôtel du Giomein en heureuse compagnie. Il n'est rien de plus beau que la veille d'un jour longuement attendu.

Mais il y avait urgence à partir.

Je fis les provisions; je concertai avec mes guides notre plan de bataille. Il fut entendu que Daniel monterait avec deux hommes et plusieurs cordes par un autre chemin jusqu'à la cime, pour descendre ensuite par l'arête de Furggen autant qu'il lui serait possible à l'effet de nous lancer une longue corde, à Antoine, à Aimé et à moi, qui serions montés par cette arête.

Et le soir même, dans le temps que tout l'hôtel dormait, à minuit, nous parlâmes.

« Demain soir, à cette heure...? »

Sur mon carnet de voyage, en ce jour-là, je n'écrivis pas autre chose.

« Io dico seguitando ch'assai prima
Che noi fussimo al piè dell' alla torre
Gli occhi nostri n'andar suso alla cima. »
(*Inferno*, VIII.)

« Je dis, continuant, que longtemps avant que nous fussions au pied de la haute tour, nos yeux se portèrent en haut, à la cime. »
(*Eufor*, VIII.)

A la base de la grande arête de Furggen, près du col de Breuil, les premières incertaines lueurs de l'aube éclairèrent le modeste et froid repas de nous trois, hommes chétifs, accroupis sur la neige au pied de l'immense Cervin. Je me résignais, sans en avoir envie, à satisfaire un appétit prématuré, après cinq heures de marche nocturne.

En montagne, il convient de manger quand on en a le temps; on ne sait point ce qui peut arriver plus tard.

De ce lieu profond, on ne voyait que les rides immenses de la paroi dans l'ombre, et les dernières étoiles qui pâlissaient au ciel. Je cédaï pour un moment à la volupté du sommeil, de ce sommeil dominateur qui vous cueille à l'aube d'une nuit de veille — dur et pesant comme les roches au-dessus de moi. Mais Antoine me secoua; il n'était pas temps de dormir. Il me dit: « Nous dormirons ce soir ».

Je demandai en bâillant: « Où dormirons-nous ce soir? »

J'étais transi par le froid matinal. J'en oubliais presque où j'étais et où j'allais.

Ce côté du mont n'était point éclairé encore quand nous franchîmes le premier écueil de l'arête, si difficile qu'il semble posté là, au début de la montée, pour avertir les imprudents et repousser les inexperts. C'est l'introduction au Cervin de Furggen, et sur la roche pourraient être gravées les paroles sombres qui furent dites au seuil de l'enfer : « Ogni viltà, convien che qui sia morta. » — « Il convient ici que toute lâcheté soit morte. »

Mais quand nous fûmes arrivés sur l'angle, nous vîmes de l'autre côté, toute claire, la vaste paroi qui regarde l'orient, et les cimes lointaines de l'Oberland limpides, et le fond des vallées estompé d'une pénombre rosée qui reflétait la jeune lumière du ciel. Et notre regard courut impatient, en haut par la paroi du Cervin, jusque sur la cime déjà lumineuse.

Tout l'ample dos de la montagne compris entre l'arête de Furggen et celle de Hörnli se dévoilait à nous. J'en pouvais embrasser la masse d'un seul regard et, à le voir ainsi d'en bas en raccourci, sa hauteur paraissait diminuée. Des souvenirs assoupis par les années me revenaient en foule.

Je n'avais plus sommeil; la brise de la haute montagne effleurait mon visage que je sentais rafraîchi et sain, comme si, à peine éveillé, je l'eusse plongé en une eau glacée

C'était un silence merveilleux; notre voix résonnait étrange et sèche en cette ampleur. Et à mesure que nous nous élevions, les grandes lignes architecturales, qui s'élancent de la base hardies et puissantes jusqu'au faite de l'édifice, se montraient à nous dans tout leur faste.

Cette côte orientale du Cervin, formée d'énormes gradins en ruine et lisses, apparaît, à la voir de près, comme le lit desséché d'une immense cascade sortie du sommet de la montagne, qui, durant mille années se précipitant d'une hauteur de mille mètres, aurait versé le poids de ses eaux sur ces rochers et les aurait polis et usés tels qu'ils sont. Mais la cascade n'est point faite d'eau, elle est de pierres, et la source qui la fournit n'est point épuisée. Elles partent de là-haut, de la tête du Cervin, dès que le soleil les touche, les pierres oscillantes, retenues à peine par le gel de la nuit; et alors l'ample lit aride devient pareil à un champ de tir où le Cervin se jouerait à exercer son artillerie formidable sans rivale sur la terre. Et le sol apparaît labouré par les obus, la roche est brisée de-ci, de-là, et faite lisse par le frottement continu des projectiles.

C'est un champ de tir presque vertical d'une longueur de quinze cents mètres; en 1890, j'avais assisté à l'une de ces gigantesques manœuvres, et je me souvenais aujourd'hui de la grandeur imposante et terrible de ce spectacle. Je me rappelais l'impression étrange de l'odeur de la poudre que j'avais sentie alors, produite par le heurt des cailloux tombants qui se brisaient contre la pierre dure et solide; c'était comme cette odeur de soufre et de nitre que, disait-on autrefois quand on croyait encore au diable, le diable laissait après lui où il passait. Mais, ce matin-là, le Cervin était tranquille; mes guides avaient prévu qu'il en devait être ainsi, car autrement ils ne seraient point venus.

Vers le haut, par la grande arête, en nous maintenant sur le flanc oriental, nous allions rapidement et d'ensemble comme un homme seul.

Oh! l'heureuse folie que celle de s'élever sur les hauteurs! La suprême volupté qui à elle seule suffirait à rendre la vie des montagnes belle entre toutes, si cent autres choses ne l'embellissaient déjà!

Le jour croissait rapidement; il me semblait monter vers la région de la lumière; et, à voir le chemin aussi tranquille et net et le ciel si clair, une grande espérance m'entraînait dans l'âme. J'étais heureux que le temps fût beau, que le Cervin fût là devant moi, pour moi seul, et encore, qu'il ne donnât pas signe de vie; j'étais heureux que mes jambes me servissent bien, heureux de me sentir calme, de regarder dans l'espace libre, d'aspirer à pleins poumons l'air subtil — cet air qui à chaque aspiration purifie le sang et semble alléger le poids du corps.

Mes guides et moi nous n'échangions que de rares paroles; mais c'étaient des paroles joyeuses, insignifiantes, à la façon de celles qu'échangent entre eux ceux qui n'ont aucune pensée grave.

Soudain, un sifflement a déchiré le silence de l'air; puis un petit coup sec a heurté nos oreilles comme d'une estafilade. Nous levons la tête et interrogeons du regard les hauteurs. Un autre sifflement, un autre bruit sec, qui donne l'impression d'une chose dangereuse et dure passant tout près, invisible, très rapide.

Je sais ce que c'est: ce sont les cailloux qui se détachent de la cime au premier soleil.

Le vieux Cervin veut plaisanter avec nous.... Nous nous sommes arrêtés et nous écoutons attentifs.... Plus rien.... Ce n'était qu'une fausse alerte.

Nous continuons de monter. La pente est roide extrêmement mais point difficile. Cette première partie de l'arête jusqu'à l'Épaule, où qu'on la prenne, et en de bonnes conditions, n'est point plus difficile que

l'arête du Hörnli au-dessus de la Alte Hütte; et elle est certes plus facile que l'arête italienne sur le Col du Lion¹.

Nous arrivons facilement à la première tour — le premier donjon — de l'arête, qui est à peu près à la moitié de sa hauteur et que l'on peut voir fort bien de Breuil, reconnaissable à ceci qu'il est marqué sur sa partie supérieure d'une petite tache blanche de neige.

Là, je retrouve l'emplacement d'un de mes bivouacs d'il y a neuf ans; et je m'étonne, à y songer, que nous ayons pu dormir alors comme nous le fîmes, à trois, dans cette fente étroite. Je me rappelle que la pipe de Daniel avait glissé au fond de l'anfractuosité, cette nuit-là, et y était restée.

A vue d'œil, je juge que nous sommes à la hauteur du Petit Cervin qui nous fait vis-à-vis, c'est-à-dire à près de 5900 mètres. Antoine me dit que, il y a peu de jours, au cours de l'exploration faite avec Daniel, il a de nouveau passé la nuit ici; en fait, un peu de bois est encore là, et un poëlon : nous allumons le feu, nous faisons réchauffer du vin, et pendant qu'il liédit, nous nous reposons en causant de la pipe de Daniel qui est au fond de la fente, irrémisiblement perdue....

Dans ce même temps, le soleil paraît, et avec le soleil un vent fort et froid s'élève qui souffle du septentrion, si vif qu'il pénètre sous les vêtements; il semble, en vérité, qu'on ne les a point sur soi. En une seconde, par le contraste entre le mouvement très rapide fait jusqu'ici et l'immobilité de la halte, je me sentis gagner par le froid. Il y eut un moment où je crus m'évanouir, et j'aurais donné ma vie pour une obole.

1. V. aux notes : Paroi de Furggen.

Mais, quand j'eus avalé une gorgée de vin chaud, je me retrouvai plus fort et il me parut que cette brève torpeur, physique et morale, m'avait été comme un repos.

Les alpinistes n'ont point coutume à dévoiler leurs moments de faiblesse, et ceci non point parce qu'ils voudraient cacher leur fragilité mais parce que, dans la joie finale de la victoire, toutes peines et toutes fatigues sont abolies.

Et j'aurais moi-même, sans doute, oublié ce petit incident, j'aurais pu croire que jamais je n'avais été plus sain et joyeux qu'en cette matinée, si je n'avais retrouvé dans mon carnet ces trois notations : « moment de faiblesse... vin chaud... guérison... ».

Il est clair que je me gardai bien de confesser alors mon état à mes guides, cela eût diminué en eux cette confiance qu'il était nécessaire qu'ils eussent en moi ce jour-là; mais je consigne ici honnêtement la légère péripétie de cet affaiblissement inattendu, par un désir de sincérité. L'alpiniste n'est point de fer; un accès de défaillance physique peut survenir chez tous, chez les guides eux-mêmes. Si l'alpiniste n'était point un homme fragile, il ne saurait avoir le sentiment de la dure solidité de la montagne; il ne jouirait point du contraste qui jaillit de la disproportion de ses propres forces avec la force infinie qu'il doit vaincre — contraste qui est peut-être une des raisons les plus profondes de sa passion¹.

1. - De la disproportion même entre l'infini qui nous tue et ce rien que nous sommes, naît le sentiment d'une certaine grandeur en nous. Nous aimons mieux être fracassés par une montagne que par un caillou.... L'intelligence en nous montrant, pour ainsi dire, l'immensité de notre impuissance, nous ôte le regret de notre défaite -. (GUYAU.)

En avant !

Le soleil baise ardemment la roche froide, et les eaux rares rompent leurs enveloppes lénues et se libèrent du gel avec des bruissements cachés. C'est la première voix joyeuse de la montagne qui se réveille.

Le bien-être revenu me fait frémir d'une vie et d'une impatience renouvelées. Je consulte à chaque instant le baromètre, à la façon d'un malade qui ayant la fièvre éprouve curieusement entre ses mains les variations du petit tube thermométrique.

Nous nous élevons très vite, de ressaut en ressaut, sans rencontrer de sérieuses difficultés — et c'est ainsi que nous arrivons à la seconde tour de la grande arête. Déjà la paroi s'est resserrée comme le lit d'un fleuve aux approches de sa source; elle prend la forme d'un couloir encaissé qui renferme, en son fond, des bandes extrêmement inclinées de neige. Dans les mauvais jours ce couloir est parcouru par les pierres tombant de la cime: autrefois je l'avais traversé, courant sous cette grêle meurtrière: et je revois, sur le bord opposé, la corde que nous avons laissée là dans notre fuite: elle pend aux rochers depuis ce temps, depuis ma première entreprise manquée — et, à la revoir ainsi, menue et faite toute blanche par le soleil de neuf étés et le gel d'autant d'hivers, une sensation me vient de profond abandonnement. Et pourtant cette corde légère nous avait alors sauvés dans la hâte de notre retraite, sous la menace des pierres qui sifflaient dans l'air. Avec une intense curiosité, je recherche, au centre du couloir, le rocher sous lequel comme en une sûre casemate nous avons trouvé un abri; c'est là que nous étions restés blottis trois mortelles heures, durant que le Cervin nous foudroyait d'en haut....

Cette année, tout est tranquille; les roches sont nettes, et au chef du Cervin, déjà près de nous, on ne voit plus ces stalactites énormes qui y pendaient dans ce temps comme une longue barbe blanche faite de glace. Le Cervin aujourd'hui n'est plus chenu, mais brun.

Nous laissons à notre droite la roche protectrice: la côte se fait plus raide; ici, les mains commencent de venir à la rescousse des jambes; on va comme au long d'un toit, d'un de ces toits du nord, en ardoise, lisses et extrêmement inclinés.

Nous rejoignons la troisième tour, le dernier contrefort de la grande arête, auquel nous donnerons le nom d'Épaulé de Furggen¹.

Ici se termine, contre le pic final, le promontoire immense qui du col de Breuil monte soutenir la Tête du Cervin. L'architecture de l'édifice se simplifie: les nervures des nefs latérales s'attachent au mur principal et disparaissent; il ne demeure que la coupole finale, droite et lisse, qui monte majestueuse au ciel en un dernier élan — hardiesse inouïe d'un architecte surhumain.

Nous sommes à près de 4500 mètres au-dessus du niveau de la mer, et plus élevés que le pic Tyndall que l'on peut voir de cet endroit. Jusqu'ici, tout est bien allé; on peut dire de l'ascension que nous venons de faire qu'elle n'est ni facile, ni difficile; elle est de celles dont un alpiniste agile peut se tirer tout seul, sans avoir à compter sur la corde de son guide; en fait, nous sommes venus du Giomein à ce point en douze heures. C'est ce point probablement que Mum-

1. V. aux notes : Horaire de l'ascension (Du col de Breuil — Breuiljoch — à l'Épaulé de Furggen).

mery avait dû atteindre dans sa tentative de 1880. C'est ce point qu'avaient touché mes guides dans leur exploration récente.

Au delà, c'était l'inconnu : la muraille noire, verticale et unie de l'extrême tour, qui, à la voir ainsi d'en bas, semblait nous tomber dessus ; vieille tour aux parois rongées que la foudre seulement avait parcourues et que l'aile des aigles ou des corbeaux avait seule osé effleurer.

Mummery l'avait trouvée *very formidable* ; devant elle, il avait renoncé à poursuivre et préféré une périlleuse *traversée*¹ au long de la base du pic à un essai quelconque pour la franchir — traversée qui le conduisit à l'habituelle voie de l'arête suisse. Il lui arriva ce qui m'était arrivé à moi-même lors de ma première tentative, c'est-à-dire d'entreprendre, sans préparatifs, une pareille ascension qui n'est point de celles que l'on peut mener à bien par les moyens ordinaires.

En regardant de tout près cette paroi, comme je le faisais en ce moment, je ne réussissais point à découvrir une voie quelle qu'elle fût, qui donnât accès au faite, par les roches compactes : pourtant, mes guides parlaient d'une « cheminée » à l'aide de laquelle l'ascension devait être faisable, et déjà ils m'en indiquaient la base, trente ou quarante mètres plus haut.

A cette heure, la caravane de Daniel avait certainement rejoint la cime : dans peu de temps elle serait descendue par le sommet du Cervin, vers nous, jus-

1. Mummery rejoignit avec beaucoup de difficulté et par un chemin dangereux l'Épaule de Hörnli, à l'endroit où l'arête suisse s'attache au pic final. (V. A. F. MUMMERY, *My climbs in the Alps and Caucasus*, p. 24 et suiv.)

qu'à un point infiniment élevé au-dessus de nos têtes, d'où elle nous aurait lancé la corde.

De l'Épaule, nous montâmes encore d'une vingtaine de mètres, et là, en un petit espace, je me blottis, assis tout contre le Cervin et m'y adossant des épaules le visage tourné du côté de l'immense précipice de Furggen. Les guides me laissèrent pour redescendre à l'Épaule, où, du promontoire neigeux, ils devaient voir Daniel et les siens arriver au lieu convenu.

De ma niche aérienne, je les voyais en bas sur la blanche terrasse de l'Épaule — Antoine et Aimé, — qui levaient continuellement la tête vers les hauteurs d'où l'aide allait descendre; ils n'étaient point très éloignés de moi, et ils m'apparaissaient infiniment petits sur cette masse. Je les photographiai, et j'en eus une image pareille à celle que l'on obtient au cours des ascensions en ballon. De fait, j'étais suspendu comme en une nacelle; je ne voyais que des choses lointaines; sous mes pieds, la paroi se dérobaît avec une prodigieuse inclinaison et je n'en pouvais apercevoir la base; au delà de l'éperon de l'Épaule, un vide immense; l'éperon cachait toute l'arête par laquelle nous étions venus, et derrière lui l'abîme était si profond que le regard courait en pleine liberté et s'étendait jusqu'à toucher les extrêmes limites de l'horizon, du Breithorn au Mischabel: et les glaciers immenses du Mont Rose, vus de là-haut, prenaient l'aspect d'un lointain paysage lunaire aperçu à travers un télescope.

L'éloignement de ces colosses, le manque de points de comparaison plus voisins, donnaient une telle sensation de hauteur, qu'il me paraissait être au niveau du soleil. Quand je tournais la tête vers le haut, je ne

voyais qu'un pan de muraille droit, sans fin, et le ciel par-delà limpide infiniment.

Il y avait un précipice au-dessous et un autre au-dessus de moi.

Ainsi immobile comme je l'étais depuis un long temps, j'avais froid malgré le soleil qui me frappait au front. Les guides, de leur poste d'observation, continuaient de regarder en l'air, lançant de temps à autre un cri comme d'une alarme de sentinelle. Mais aucun signe n'arrivait d'en haut.

Il faut, en montagne, beaucoup de patience.

Quand je me souviens que dans ce petit recoin sublime je restai tout replié pendant presque deux heures, je ne puis parvenir à analyser mes pensées et mon état d'âme durant tout ce temps qui passa comme un moment très court.

Il me semble qu'une espèce de stupeur avait succédé à mon immense curiosité, stupeur qui paralysait en moi tout raisonnement.

Un sens seulement avait gagné en moi une acuité extrême : l'ouïe. Tout mon désir s'était réfugié dans mes oreilles qui attendaient le signal.

Une heure et demie s'était écoulée quand nous entendîmes une voix lointaine qui paraissait descendre du ciel. Nous répondîmes....

Je suis du regard attentivement Antoine et Aimé qui se meuvent sur l'arête, causant entre eux avec des gestes animés ; de là-bas ils ont vu leurs compagnons ; de longues négociations commencent alors entre eux deux et ces hommes mystérieux juchés sur la hauteur, à pic au-dessus de moi, et que je ne puis apercevoir.

Là-haut le travail de préparation doit être fervent : fixer solidement à la roche, à l'aide d'un épieu de fer,

la corde qui doit soutenir toute notre ascension, la laisser se déployer, courir le long de la paroi, de façon qu'elle vienne à passer tout juste par le centre de la cheminée, tel est ce qu'ils ont à faire. Et certes, une corde d'une centaine de mètres n'est point facile à manier parmi les âpres hachures de la montagne.... Mais il ne m'est point donné de voir ces préparatifs.

Enfin ! Non loin de ma tête l'extrémité d'une corde apparut ; elle descendait silencieuse, comme un mince serpent qui aurait glissé insidieusement vers moi, avec de curieuses hésitations et des élans et des contorsions. On eut dit qu'elle était vivante. Elle s'arrêta à quelques mètres de distance.

C'était le fil qui nous devait conduire hors des grottes du Minotaure.

Déjà les guides avaient quitté leur vedette, et ils montaient pour me rejoindre. Ils s'approchèrent de moi. Ils me dirent : « Nous allons.... » Et ils m'attachèrent étroitement à la corde commune, en prenant soin de laisser une grande longueur de corde entre chacun de nous.

L'ascension commençait enfin sur la voie nouvelle où personne, jamais, n'avait passé. Ma curiosité ancienne serait satisfaite. Mais je n'éprouvais pas d'émotion ; j'avais en moi une sorte de fatalisme tranquille ; ce n'était point du courage, c'était une incapacité absolue de penser à la peur. En de tels moments je crois qu'une part de notre âme, la plus sage peut-être, s'absente pour ne pas assister à ce que l'autre va faire.

Antoine se mit en mouvement le premier ; il rejoignit bientôt l'extrémité de la grande corde, et, l'ayant saisie résolument, il ne tarda point à disparaître. Puis ce fut le tour d'Aimé ; je le regardai grimper des



Phot. G. Rey.

L'ÉPAULE DE FURGGEN.

main et des pieds en s'aidant de la corde, sans que je comprisse bien comment il faisait pour s'élever. Je m'approchai moi aussi; j'entendis un ordre de partir; en hâte je retirai mes gants afin que mes mains fussent aptes à saisir plus solidement la grande corde; la corde commune qui me reliait à Aimé se tendit: c'était mon tour.

Et je m'élançai.

La première étape offrait une cheminée toute éboulée, aux parois étroites, avec des points d'appui rares et peu utilisables par ce fait que les assises rocheuses s'y trouvaient inclinées vers le bas. Je montais, cherchant des pieds à tâtons les saillies, et agrippé d'une main le mieux que je le pouvais à la roche, pendant que j'étreignais presque continuellement de l'autre la grande corde.

Les exercices de trapèze faits à la maison avant que de partir me servaient en ce moment. Toutefois dans ma petite chambre je n'avais point au-dessous de moi ce précipice de Furggen.... C'était une gymnastique que je n'avais encore jamais pratiquée, mais je faisais mon devoir avec calme et avec une force immense de bonne volonté.

Le ciel était bleu, le soleil brillait, je me divertissais au nouveau mode d'ascension. Allègrement, je sifflais entre mes dents une chansonnette entendue quelques soirs plus tôt, à la ville, et qui m'était demeurée, je ne sais trop pourquoi, dans la mémoire,

Cependant, les parois exigües de la cheminée se faisaient plus lisses, et en l'absence de saillies où s'acrocher, il devenait parfois nécessaire de monter en pointant à plat des semelles contre la roche et se hissant à la force des poignets par le câble; alors le corps formait un angle droit avec la paroi et oscillait

d'une façon inquiétante. Le dernier de la caravane, je n'avais personne qui m'indiquât où placer le plus utilement mes mains, et où appuyer mes pieds; Antoine était à la tête, assez loin, et je ne le voyais jamais; de celui qui me précédait, Aimé, je ne voyais, la plupart du temps, que les semelles et les talons cloués qui tâtaient la roche; et il était trop occupé pour me prêter aide ou conseil, sinon en maintenant solidement la corde quand je l'en priais. Mon piolet, que je portais attaché à mon bras, menait de-ci de-là une danse maudite. Il me piquait le visage de son fer acéré et jetai sa hampe en travers de mes jambes.

Tant bien que mal je franchissais pourtant ces pas, et arrivais en un lieu où quelques pouces de roche en saillie concédaient une halte brève. J'y respirais un peu avec satisfaction; mais dans mon haleine halelante sortaient encore de ma poitrine, sans que je l'eusse voulu, les notes de la petite chanson entendue à la ville.

Celui qui a coutume de faire de longues marches seul n'ignore point cette étrange insistance d'une idée musicale qui s'éveille à l'improviste à un détour du chemin et plus ne l'abandonne. D'abord cela semble une distraction agréable, un soulagement au silence de la marche, et on chante à pleins poumons. Puis, cela commence d'ennuyer; vous vous sentez fatigué, vous ne voudriez plus chanter et cependant vous êtes forcé de redire à mi-voix la chanson; et alors que vous serrez les lèvres afin qu'elle n'en sorte point, elle murmure au-dedans de vous, rien ne vaut à vous en délivrer, et le motif musical le plus sublime devient odieux par cette hantise autant que le refrain d'un orgue de barbarie pleurant dans la cour de votre maison....

La ritournelle stupide de ce jour m'avait accompagné déjà durant la partie inférieure de l'ascension — là où nous avancions encore les pieds sur le sol — et elle m'avait contraint de la redire, en mesurant son rythme à l'essoufflement de ma poitrine. Mais ici, où tout rythme de marche et de respiration avait cessé, cette ritournelle prenait un temps inquiet, sans mesure, et les efforts musculaires, les secousses de la corde tendue, les heurts de mon corps contre la paroi l'accentuaient follement; cela devenait une mélodie désordonnée, féroce, une musique d'enfer.

Je crois qu'Edgard Poë eût décrit volontiers les affres de cette lutte entre un homme suspendu à une corde au-dessus d'un abîme et une idée musicale qui le persécute....

Assurément, ce n'était point le lieu de chanter.

Les choses se faisaient toujours plus difficiles; nous étions sortis du chemin creux dans lequel nous avions gravi les premiers trente ou quarante mètres, et le léger appui de ses parois nous manquait; nous étions à présent sur la muraille ronde de la tour et nous suivions la voie verticale que nous traçait la grande corde. J'avais une envie extrême de crier vers Antoine pour lui demander comment était la roche devant lui, mais je ne l'osais point. Et là, au bout de la corde, tout seul — car il me paraissait vraiment que j'étais seul — balancé de droite et de gauche, je m'agitais, pour m'élever, en gestes et en efforts dont je ne me serais pas cru capable; mes poings serrés à la corde heurtaient brutalement le rocher. Mes pieds frappaient incertains dans le vide, et je proférais des injures terribles à chaque coup que je recevais.

Mes mains, sans gants, étaient raidies par le froid: je me souviens que je les détachais de la corde à tour

de rôle pour les porter jusqu'à ma bouche et les réchauffer de mon souffle; et puis, en avant des deux mains! un pas de plus était fait. J'avais dans ce moment l'illusion que j'arrivais par mes propres forces à surmonter les difficultés, que c'était par ma seule énergie, et j'en ressentais de l'orgueil. C'est là ce qui arrive à l'homme aux heures difficiles de la vie : alors qu'il croit agir sous l'empire de sa propre impulsion et vaincre seul par sa valeur individuelle, des fils invisibles le soutiennent et le font se mouvoir.... La loge du montreur de marionnettes est en haut et on ne la voit point. Je peux dire que mon montreur de marionnettes, à moi, le brave Aimé, me fit faire en ce jour-là des bonds tels que l'Arlequin le plus agile n'en fit jamais sur la petite scène du théâtre « Lupi ».

Pendant cette sensation de solitude me pesait; parfois, je regardais derrière moi instinctivement comme pour chercher un compagnon qui devait suivre, et je ne voyais que le précipice béant, à pic. Je m'étonnais à me trouver ainsi le dernier et isolé; il me semblait pénible de continuer d'avancer si éloignés les uns des autres, sans qu'il nous fût possible d'échanger une parole ou de nous voir face à face, sans qu'il nous fût donné de nous regarder une fois dans les yeux. Je sentais la présence de mes compagnons seulement par l'intermédiaire de la corde qui vibrait et me serrait la poitrine. Mais ce n'était point la corde seule qui vibrait et nous unissait : les cœurs battaient ensemble, fervents, au long de la petite caravane, comme aussi en ces gens invisibles qui, depuis des heures et des heures, se tenaient immobiles sur la hauteur à l'origine mystérieuse du fil auquel notre vie était suspendue.

Quelques jours après, Daniel me raconta que, durant cette période de notre ascension, une grosse pierre s'était ébranlée juste à ses pieds — une pierre même du palier où la grande corde qu'il guidait à deux mains se trouvait fixée à l'épieu de fer; la masse était sur le point de tomber et serait inmanquablement arrivée sur nous, s'il n'avait eu dans ce moment la présence d'esprit de crier à ses compagnons qu'ils le linsent ferme, et si, ayant saisi la corde avec les dents, il ne s'était jeté sur la masse oscillante et ne l'avait arrêtée de ses mains restées libres. Au cours de cette manœuvre qui écartait de nous le danger, une de ses dents se brisa.

Et à me ressouvenir à présent des alternatives de ces heures, à me ressouvenir de ces hommes, qui, courageux et calmes, travaillaient à ma victoire, il me semble que leur abnégation eut vraiment en ce jour quelque chose de sublime. Je sens que la foi qu'ils reposaient en moi devait être immense, pour qu'ils se fussent ainsi aventurés en de tels passages; ce devait être une foi équivalente à celle que j'avais moi-même reposée en eux. Et pour cette confiance absolue qu'ils me donnèrent, je leur aurai toujours de la reconnaissance.

Mais dans le moment de l'action je voyais les choses tout autrement; j'appréciais diversement ces deux hommes qui montaient devant moi, qui ne me parlaient point et passaient par des lieux impossibles: ils devenaient à mes yeux semblables à deux démons qui m'eussent entraîné, lié inexorablement, vers quelque destinée inconnue. Où donc allaient me conduire ces deux damnés?

Cette pensée seulement me tranquillisait que, dans le bas, à quelques kilomètres de distance, Antoine

avait une femme jeune et bonne qui lui avait dit au revoir, à peine vingt-quatre heures plus tôt, et deux beaux enfants auxquels j'avais donné des bonbons l'avant-veille en passant à Crépin. Et le jeune Aimé devait bien avoir aussi là-bas, dans la vallée, un cœur d'adolescente qui se souvenait anxieusement de lui!....

Quelquefois je me reposais, debout, sur un palier exigü, sans détacher mes mains de la grande corde. C'étaient dix, vingt minutes de halte, puis un laconique : « Venez » m'arrivait, et je me reprenais à grimper, le visage tourné contre la montagne.

— Pour Dieu ! Que faites-vous là-haut ?

Une petite pierre détachée par le pied d'un de mes compagnons m'avait frappé à la tête. Et j'avoue — parce qu'ici je veux tout dire — que dans ce moment je dus invoquer toutes mes forces pour ne pas ouvrir les poings et m'abandonner.

Alors nous fûmes deux : moi et un autre homme bien supérieur et plus fort — et celui-ci parla en moi, et il criait : « Insensé ! ne vois-tu pas que si tu te laisses aller, nous sommes tous perdus.... Va, courage!.... Fais un effort... un autre encore... nous y sommes!.... »

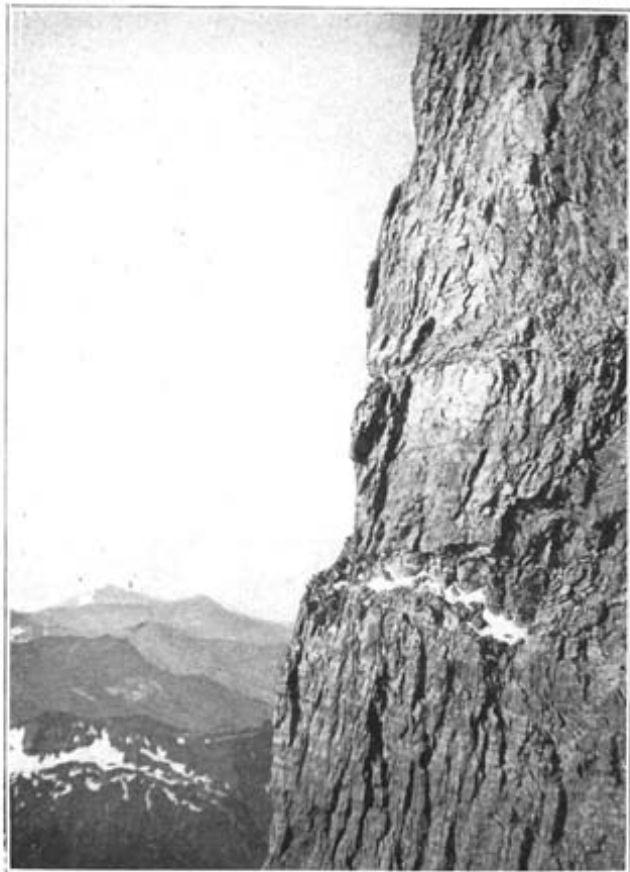
C'était la voix impérieuse de l'instinct animal, un précieux ami que le bien-être et la sécurité de la vie coutumière ont assoupi en nous et qui se réveille à l'heure du besoin. J'avais entendu sa voix au cours d'autres aventures de montagne ; mais jamais elle ne m'avait parlé aussi clairement et hautement.

— Vous y êtes, monsieur ? me criait en ce moment Aimé.

Encore tout remué de la lutte intérieure je répondis :

— Je suis prêt.

— C'est bien ; alors j'avance.



Phot. G. Rey.

UN PASSAGE DE L'ARÊTE DE FURGGEN.

A mesure que je monte, chaque heurt laisse sur moi une petite blessure, une souffrance légère. Les muscles de mes bras, repliés dans un effort continu, sont gagnés par une lassitude ; je commence à m'apercevoir du poids de mon corps.

Quelque chose a passé entre moi et le soleil ; cela semble l'ombre d'un corps qui traverserait rapidement l'espace. Une autre ombre.... Un bruissement d'ailes : un être vivant, noir et agile, glisse tout près, plombant d'en haut, et se perd dans le bas comme une pierre qui tombe.

Ce sont les corbeaux du Cervin, les seigneurs de ce lieu. Il y en a toute une famille et je ne sais comprendre d'où elle a pu sortir.

Ici, à cette hauteur, entre les dernières fentes de la roche, personne, en aucun temps, n'est venu les déranger. Et, à l'arrivée des visiteurs insolites, ils élèvent leur vol inquiet, et vont et viennent croassant sinistrement autour de ces intrus qui pendent à une corde.

Ils me donnent de l'ennui. L'un d'eux m'a effleuré la tête du bout de son aile ; cette image atroce se présente brusquement à mon esprit des grands oiseaux mauvais qui voltigent à l'entour des suppliciés....

Évidemment j'étais fatigué : la fatigue produisait en moi cette sombre vision. Jamais je n'ai mieux compris qu'en ce jour-là comment la valeur d'un alpiniste ne dépend pas seulement de ses bons pieds, de ses bons bras, ou de ses poumons, mais encore de quelque chose de plus intime qui réside dans son cerveau et dans son cœur.

Toutefois, à la longue durée de l'ascension, je percevais que nous étions déjà fort élevés et que le terme des difficultés ne pouvait manquer d'être tout proche. Après une dernière étape au long d'une paroi

qui me parut plus verticale et méchante que les autres, j'émergeai du front au bord d'un ressaut, et, par une suprême tension de tous mes muscles, je m'enlevai et réussis à me mettre debout sur une sorte de petite esplanade où un peu de neige demeurait, la seule que j'eusse rencontrée tout au long de la tour.

Je vis mes guides qui se tenaient immobiles à peu de distance; au delà, c'était un escalier de roche, dont la pente semblait un peu moins terrible, qui montait jusqu'au pied d'une muraille élevée — autant que j'en pouvais juger — d'une quinzaine de mètres; au bord supérieur de cette muraille je voyais apparaître et s'agiter des têtes.... C'étaient Daniel et ses hommes.

Je revois ces choses avec une netteté merveilleuse. Nous étions éloignés de près de trente mètres en ligne verticale de nos compagnons; nous reconnaissions leurs figures; désormais, il nous devenait facile de leur parler et de les comprendre, tant nous étions proches les uns des autres.

La grande corde nous reliait à eux, rien autre chose que la corde; la brève muraille en surplomb nous en séparait.

J'approchais, hésitant, du terme de mon entreprise. Et déjà j'osais penser à la réussite; je calculais que, de là-haut à la cime, il ne devait pas y avoir plus de cent mètres. La victoire tenait donc toute en cette dernière longueur de corde qui pendait, lisse et mesquine, dans le vide. Au-dessus, il y avait les nôtres que nous allions retrouver et qui nous aideraient, — et le Cervin serait à moi!

Antoine, sans perdre de temps, s'était avancé jusqu'au pied de la muraille. Là, il s'était arrêté pour se concerter avec ceux d'en haut sur le moyen de fran-

chir ce dernier obstacle. Moi, j'étais resté sur la lisière de neige, sans m'asseoir.

C'était quatre heures; nous avons donc employé quatre heures à monter de l'Épaule jusqu'ici, c'est-à-dire d'une centaine de mètres.

Je ne sais combien de temps durèrent ces négociations. Dans l'intervalle, pour alléger notre charge, Antoine avait fait passer à ceux d'en haut une de nos sacoches qui contenait mon Kodak. Je suivis des yeux la sacochette durant qu'elle montait, suspendue à la corde et se balançant dans l'air, amenée par Daniel.

Heureux petit Kodak! Il avait, lui, gagné le Cervin de Furggen....

Puis, je vis Antoine faire quelques pas, saisir la corde qui pendait dans la concavité de la paroi, et monter de deux ou trois brassées en se soulevant de tout son poids dans le vide durant que ses pieds cherchaient au long de la roche quelque point d'appui.

Il s'arrêta, ses souliers fixés de la pointe contre la paroi; la corde oscillait incertaine; il perdit l'équilibre, et redescendit.

Il demanda à Daniel qu'on lui jetât une corde à nœuds; alors toute la longue corde fut retirée, et, dans le laboratoire supérieur, on travailla hâtivement à nouer ensemble deux cordes de façon qu'elles n'en constituassent qu'une seule, à nœuds. Elle se fit attendre assez longtemps; enfin elle descendit. Antoine la fixa en bas de son mieux à une anfractuosité de la roche, puis il s'élança, essayant à nouveau de s'élever par elle: c'était l'épreuve décisive. A nouveau je le vis grimper l'espace de quelques mètres; mais la corde, bien que retenue à sa base, se déplaçait sous son poids et oscillait dans le vide. Je vis le corps d'Antoine, suspendu par les bras, se balancer, entraîné

de droite et de gauche. Il ne montait plus; ses efforts étaient évidemment paralysés par l'inclinaison inconstante de la corde. Il se soutint encore à un des nœuds quelques instants; il tenta de rapprocher son corps de la paroi; il cria quelques paroles à ceux d'en haut.... Alors... que vous dirai-je? — alors, il commença de se laisser descendre lentement; il toucha la base de la paroi d'où il était parti; il abandonna la corde et revint vers nous; c'était la défaite.

Antoine, qui nous avait conduits si valeureusement jusqu'ici, ne se sentait point de force à franchir le dernier saut.

Il avait essayé, il n'avait pas réussi; après lui c'eût été vain que de recommencer.... Je le compris en une seconde avec une clarté désolante, et celui-là seul le pourra bien comprendre qui tentera à nouveau cette épreuve.

A monter à la force du poignet, il n'y fallait plus songer; cela était absolument impossible à cause des oscillations continuelles de la corde; par surcroît, les hommes d'en haut se trouvaient en un lieu si périlleux et restreint qu'ils ne pouvaient nous apporter un grand secours : chacun de leurs mouvements aurait jeté sur nous quelque pierre.... L'heure se faisait tardive.

Nous étions arrivés à ce point redouté où l'obstacle difficile se changeait pour nous en obstacle infranchissable.

Il y eut un silence. Un frisson de détresse me passa dans les veines; je songeais que, à cette heure, la renonciation signifiait le retour périlleux en bas par la voie déjà parcourue; j'attendais que les guides prononçassent quelques paroles : Aimé se taisait attristé, Antoine secouait la tête avec un visage fermé et sévère. Je lui demandai si tout était fini. Il répondit

— déjà je le savais — qu'il n'y avait plus rien à faire. Il ajouta : « Il faudrait une échelle. » Mais Daniel n'en avait pas. Je regardai autour de moi : je vis le Mont Rose, impassible, au loin ; à quelques pas, l'ouverture du précipice par lequel j'étais monté et par lequel il allait falloir redescendre. Je détournai mon regard.

Oh ! comme pour peu de chose nous perdions la victoire ! Peut-être moins de dix mètres avaient séparé Antoine de ceux d'en haut dans le moment qu'il avait dû se retirer.

Nos forces étaient épuisées ; nos muscles tremblaient de fatigue. Pauvre Icare qui avait pris pour voler vers le soleil les plumes de l'aigle et les avait attachées à ses épaules par de la cire !....

Nous échangeâmes peu de mots. Je donnai l'ordre de la retraite. Je regardai ma montre ; il était cinq heures. L'anéroïde marquait 4580 mètres.

Vers cette même heure le télégramme suivant partait de Zermatt. Je le traduis de l'allemand :

« Un fait inouï vient de s'accomplir et c'est l'ascension du Cervin par le Furggen. Déjà depuis une semaine des hommes avaient été observés plusieurs fois dans cette direction qui grimpaient audacieusement et joignaient une hauteur invraisemblable. Finalement, ce matin, jeudi, on vit trois hommes bien munis de cordes monter à la cime par le chemin accoutumé et descendre l'arête de Furggen autant que ce fut en leur pouvoir. Ils jetèrent de là une corde, par la muraille de roches qui surplombe, à leurs camarades, et ceux-ci ont accompli, par ce moyen, leur ascension, au-dessus de l'énorme précipice. On a suivi le fait au télescope, du Schwarzsee. Des guides âgés et coura-

geux hochaient la tête à la vue d'une semblable témérité (*Tollkühnheit*).... On croit que les audacieux alpinistes sont deux Anglais, accompagnés de plusieurs guides italiens¹.... »

Désormais il vous est donné de savoir qui étaient ces Anglais et quel fut l'échec douloureux qui termina cette tentative au lieu de la victoire télégraphiée de Zermatt aux journaux européens².

Oh! virtù mia perchè si ti dilegue?

(*Purg.*, XVII.)

Oh! mon courage pourquoi ainsi t'évanouis-tu?

Que j'aie une idée précise et claire de la façon dont s'accomplit la descente de ce passage difficile, je ne le saurais prétendre. Trop de sensations graves encombraient mon esprit; une grande mélancolie pesait sur moi, mêlée d'indifférence, de rancœurs inexplicables, d'acceptations et de révoltes.

Mais la vision de certains moments demeure en moi nette et profonde comme l'empreinte d'un fer rouge. La corde à nœuds avait été retirée par ceux d'en haut qui s'étaient hâtés de lever le camp. Le jour déclinait; le soleil — l'ami le plus cher de l'alpiniste — avait depuis longtemps quitté l'arête et s'était caché derrière le Mont. Il me semble qu'il n'y avait plus là de corbeaux; peut-être s'étaient-ils déjà retirés dans leurs nids.

1. *Neue Zürcher Zeitung*, 25 août 1899, n° 255.

2. Avec le télescope du Schwarzssee il ne fut point possible de voir notre descente parce que ce côté du mont se trouvait être alors dans l'ombre.



Phot. Vittorio Sella.

Antoine fixa une de nos cordes à une fente du rocher, sur l'angle de l'écueil où je me tenais, et la fit se dérouler par la paroi. Je me détournai du Cervin; j'avançai jusqu'au bord de la terrasse où le sol manquait à mes pas et, regardant au-dessous, il me parut que je regardais en un puits dont on ne pouvait apercevoir le fond.

Je me revois moi-même dans l'action de saisir cette corde, quand, le premier, je me mis à descendre, en silence. Je me souviens que les guides fixaient les cordes à mesure, et que, à la base de la paroi verticale, je donnai l'ordre à Antoine de couper avec son couteau l'extrémité inférieure de la dernière corde; il me paraissait honnête d'empêcher que quelqu'un fût tenté de s'en servir.

Mais les cordes ainsi fixées ne nous servaient point aussi bien que le grand câble unique qui nous avait aidés durant l'ascension. Aux endroits où la muraille était plus lisse et arrondie, elles s'en allaient de toutes parts en oscillations infernales.

Une fois, je me souviens, le mouvement fut si violent que je me trouvai vivement projeté hors de la cheminée sur la paroi, et je balançais de droite et de gauche, en sorte que je me trouvais une minute sur le versant suisse et la minute suivante sur le versant d'Italie.

Je perdis l'équilibre; d'abord des poings et puis du front je heurtai contre la paroi. Mes pieds cherchèrent en vain un appui.

Je crois que je jetai alors des imprécations et que je criai vers mes guides avec quelque ressentiment. Pour toute réponse, une traction de la corde me vint d'en haut qui me serra la poitrine presque à m'étouffer. Mes mains transies et brisées de fatigue

me soutenaient mal. Dans ce moment, comme tout à l'heure, l'instinct me secourut : je saisis la corde avec mes dents et me reposai ainsi. Ce fut l'espace d'une seconde, mais on ne peut imaginer l'assurance, le bien-être que cet expédient me procura. C'était un organe de plus, et solide et bien reposé, qui entraît en action. Tout aussitôt je retrouvai mon équilibre et je pus continuer de descendre. Mes hommes ne m'avaient point donné de réponse alors que je criais vers eux, et ils ne m'avaient point vu ; ils accomplissaient silencieusement leur devoir ardu et grave, plein d'une immense responsabilité. Et quand, quelque temps après, je confessai à Antoine comme une chose illicite l'action que j'avais faite de mordre la corde, il se mit à rire, et admit à son tour que, deux ou trois fois, il avait dû, lui aussi, se servir de ses dents pour venir en aide à ses mains. Et il trouvait, pour sa part, qu'aucune prise n'était plus sûre et plus forte que celle de la bouche.

La descente de ces quatre-vingts mètres nous parut à tous plus difficile que l'ascension, mais, dans la hâte de l'heure tardive, nous avancions rapidement, et il devait être à peine un peu plus de sept heures quand nous vîmes le terme de nos difficultés.

Lorsque nous touchâmes la terrasse de neige de l'Épaule, le jour gardait encore un peu de sa lumière. Nous eûmes à cet endroit une impression de nouveauté à nous sentir sur une ligne horizontale, après les longues heures passées au long de la ligne verticale des parois.

Comme nous nous tenions immobiles sur l'Épaule, des cris joyeux arrivèrent jusqu'à nous de l'arête suisse ; c'étaient Daniel et les siens qui nous avaient vus et de loin exprimaient leur satisfaction de nous

savoir sortis des mauvais pas. J'appris un peu plus tard que Daniel avait été dans une grande inquiétude à notre sujet, tout le temps de notre descente.

Un millier de mètres restaient encore à franchir pour rejoindre le col de Breuil, mais désormais il nous semblait que nous n'avions plus rien à faire. Durant six heures consécutives nous étions restés suspendus, entre 4500 et 4400 mètres d'altitude, au-dessus de l'un des plus formidables précipices des Alpes : tout le reste n'était qu'un jeu.

A présent, à l'énergie aveugle de l'ascension et à la hâte désespérée de la descente succédait en nous une stupeur confuse, une étrange indifférence de tout ; je ne parlais point aux guides des aventures passées, et eux ne m'en parlaient point à moi-même, par un sentiment d'égards réciproques. Je jetai les yeux en arrière, furtivement, pour voir une fois encore de près la paroi noire, mais en sorte que ceux qui étaient avec moi ne s'en aperçussent point.

Le crépuscule dura longtemps dans le soir d'été infiniment limpide ; l'ombre s'amassait au fond de la vallée et montait par les pentes des montagnes, avec une extrême lenteur ; l'un après l'autre, les feux du soleil couchant s'éteignirent sur les beaux pics de glace ; un voile azuré s'étendit sur les vastes champs de neige auparavant estompés de rose ; et, dans le temps que nous descendions, degré par degré la nuit vint.

Nous allions, taciturnes, au long de l'arête. Nous descendîmes des heures et des heures, faisant halte parfois quelques instants pour boire une gorgée de vin. Nous avons tant de temps, désormais, devant nous ! Cependant nous sentions une hâte d'arriver au bas, en un lieu plus sûr et plus chaud.

Quand ce fut tout à fait la nuit, l'un de nous proposa de s'arrêter pour attendre que la lune parût et vint éclairer le chemin; nous nous assimes où nous étions; nous mangeâmes sans en avoir envie; de tout ce jour nous n'avions éprouvé ni la faim ni la soif; puis, impatients, nous nous relevâmes aussitôt et nous reprîmes à marcher, — sans lune.

On voyait au fond de la vallée suisse un groupe de lumières qui scintillaient en longues rangées symétriques: c'étaient les lumières de Zermatt, la capitale alpine; et, si lointaines, elles semblaient être le reflet des étoiles du ciel en un lac noir et profond.

Cette vision d'une vie civilisée, qui arrivait à nous dans la lande déserte après la solitude de ce jour, me fit pour la première fois sentir l'éloignement immense qui, tant d'heures durant, m'avait moralement et matériellement séparé des hommes.

Soudain, toutes à la fois, ces lumières s'éteignirent; et il ne demeura que quelques petites clartés, çà et là. C'était à Zermatt l'heure du couvre-feu. Il ne nous restait plus que les étoiles du ciel.

Nous seuls, désormais, étions éveillés dans le vaste monde du Cervin. Les voyageurs dormaient dans les bonnes chambres de leurs hôtels, les corbeaux dans leurs nids élevés, et nous marchions sur le dos du monstre qui paraissait dormir aussi.

Mais notre corps seul veillait et se mouvait par la force d'inertie sous l'impulsion reçue. L'air froid et léger des hauteurs le maintenait en action, alors que déjà notre esprit l'avait abandonné. De pareilles fatigues ne peuvent être supportées que dans la haute montagne.

A une certaine heure la lune est venue, et avec elle la nuit s'est faite blanche. La lune, presque pleine,

effleure de sa lumière les roches voisines et les neiges lointaines; l'immense coulée de glace, qui, du Théodule au Weissthor, descend dans l'ombre de la vallée, brille, calme et froide. En quelques endroits de notre chemin, il y avait sur les rochers cette couche de glace subtile qu'on appelle verglas. Celui-ci, à la nuit, prend la couleur de la roche qu'il recouvre, et, sur un des ressauts de la paroi, le premier de notre caravane, ayant posé la main sur ce verglas, glissa et s'en alla au gré de la pente tant que la corde qui nous reliait à lui ne se fût pas tendue; j'avais empoigné cette corde et j'en reçus à la main un violent contre-coup, mais je parvins à retenir mon guide. Il entra dans notre destin que nous ne devions pas nous faire de mal. Tout de suite après, je sentis que mes mains froides devenaient chaudes comme sous l'action d'un liquide tiède qui, coulant à l'entour, les eût enveloppées. Plus tard, je m'aperçus que c'était du sang.

Nous fîmes halte, et je reconnus que nous étions non loin de l'ancien bivouac; c'était minuit passé; il y avait encore là un peu de bois et le poëlon; nous préparâmes du vin chaud. Quelques minutes après, en ce même lieu, trois hommes serrés l'un à l'autre dans une étroite fente de la roche, le col de leur veste relevé et les mains dans les poches, gisaient, si étrangement contournés et groupés et si profondément assoupis qu'on les eût pu croire morts. Et peut-être qu'à cette heure, sous le ciel, aucun autre mortel ne dormait en proie à une fatigue plus grande.

Une seule chose devait les réveiller: le froid. Il vint et les réveilla; ils se secouèrent, ils cherchèrent autour d'eux avec leurs yeux troubles pour voir où ils pouvaient bien être, et revinrent à la vie avec le brusque

souvenir, aigu, infiniment douloureux, de ce qui était advenu le jour précédent.

Et ils se remirent en chemin, à la clarté de la lune.

Dans le bas, au col de Furggen et tout le long de l'arête qui sépare l'Italie de la Suisse, il y avait cette nuit-là la lutte habituelle entre le vent du nord et le vent du sud. Celui-ci poussait les masses blanches de ses vapeurs épaisses et menaçantes jusque sur la crête. Là, elles s'arrêtaient, elles n'arrivaient point à passer la frontière, car elles trouvaient le vent du nord, l'ennemi invisible qui triomphait d'elles; et les nuées se repliaient en désordre vers l'Italie pour se reformer à l'abri du contrefort, tenter à nouveau l'attaque et se retirer à nouveau.

D'en haut, sous la lune qui les éclairait, ces nuées arrondies, bouleversées, avaient l'aspect d'une fumée dense sortie de la bouche colossale de quelque canon géant.

Déjà, tout autour de nous, l'ombre s'était faite grise et transparente; la lumière se séparait des ténèbres comme dans la Genèse, et un peu de vie entraît en nous. L'aube vint insensiblement, l'aube limpide d'une journée idéale pour une ascension alpine; et nous descendions, avec la douleur d'une ascension manquée, d'une défaite après une bataille livrée de toutes nos forces et telle qu'il nous paraissait que nous n'en devions plus jamais risquer de semblable.

Le beau temps, que j'avais désiré d'un désir ardent trente heures seulement plus tôt, me semblait aujourd'hui un charme inutile; j'aurais souhaité que la plus épouvantable tempête fût déchainée sur le Cervin. Au contraire, le Cervin riait, en toute tranquillité, aux premières lueurs du jour; il riait comme hier matin, insensible, éternel.

Et, du même lieu, je vis pour la seconde fois le soleil se lever glorieux et illuminer de ses rayons la haute forteresse invaincue.

Quelques petites pierres roulaient, venues d'en haut : tout était comme hier, excepté mon esprit : un jour de ma vie avait passé.

J'éprouvai un sentiment d'amertume comme si un grave tort m'avait été fait : tout ce qui était humainement possible, mes guides et moi nous l'avions tenté. Cette fois, le Cervin n'était pas juste, et, à mesure que je me rapprochais de la région où vivent les hommes, la défaite m'apparaissait plus grande, plus honteuse.

Je franchis, sans m'en apercevoir, le pas difficile qui se trouve à l'entrée de l'arête, et sur lequel étaient tracées maintenant les obscures paroles : « *Lasciate ogni speranza* » — « Laissez toute espérance » — comme sur la porte de l'Enfer....

Puis, à longs pas, par la route familière du col, nous descendîmes jusqu'au Giomein.

Il était dix heures du matin quand j'y arrivai, trente-quatre heures après mon départ.

Comme je fus en vue de l'hôtel, un de mes amis du Club Alpin vint au-devant de moi, affable et empressé :

— Eh bien ? interrogea-t-il.

Cette simple question me donna un coup terrible : je sentis ma gorge se serrer, un sanglot y montait, et je crois que, si j'avais répondu, j'aurais pleuré.

Je ne pleurai point. Les préjugés humains déniaient à qui veut sembler fort cette expression infiniment noble de l'âme. L'alpiniste doit être de pierre comme sa montagne ; mes larmes auraient fait rire. J'entrai à l'hôtel, parmi les hommes, avec le masque de l'indifférence.

Toutefois, mes vêtements qui pendaient en lambeaux, comme les voiles d'un navire qui aurait souffert une longue et orageuse traversée, parlaient pour moi.

Je regardai mes mains qui me cuisaient ; elles étaient écorchées et ensanglantées ; et, quand un monsieur plein de courtoisie s'avança vers moi les mains tendues, je cachai les miennes comme Lady Macbeth.

Cette étreinte m'aurait fait trop mal !

Dulcia nocturnæ portans vestigia rixæ
Quam de virginæis gesserat exuviis.

(CATULLE, *la Cherture de Béséance*.)

Dans l'instant qu'un alpiniste, au retour d'une expédition difficile, pose le pied sur le seuil de l'hôtel, il commence d'être supérieur à ses guides. Ceux-ci l'ont quitté peu auparavant, discrètement, sans le saluer ; ils ont passé modestement par la porte de service, et ils ont disparu dans leur cantine, pendant qu'il entrait triomphalement par la porte d'honneur, bien accueilli du propriétaire de l'hôtel et des gens de service empressés à l'envi. Et quand, après le bain, sa toilette faite, il apparaît, dissimulant toute lassitude, devant le public de l'hôtel, il peut raconter, sans témoins importuns, à sa manière, ses prouesses. Alors, il juge avec un calme supérieur des difficultés rencontrées ; il n'exagère point, mais quelques paroles qu'il laisse tomber de-ci de-là au cours de son récit révèlent que la situation, à certains moments, dut

être grave. Et il laisse entendre que les guides étaient exténués, que, au cours de la descente, il lui a fallu retenir l'un d'eux qui avait fait un faux pas... mais il ne dit point combien de fois ce même guide l'a soutenu, lui.

A la table d'hôte, vers la fin d'un bon dîner, les commensaux, ignorants pour la plupart des entreprises alpines et désireux pourtant d'émotions, s'émerveillent volontiers au récit qu'il leur fait, et louent son courage, sa sérénité, sa simplicité, durant que personne ne se souvient des guides qui soupent humblement, seuls, dans leur mauvaise salle obscure à l'étage inférieur.

C'est une sévère leçon de modestie que les guides nous donnent là.

Mais ces innocentes satisfactions d'amour-propre sur la petite scène de l'hôtel sont refusées à l'alpiniste qui a été vaincu : celui qui arrive les mains vides doit digérer à l'écart sa défaite; il évitera de causer de ce qui est advenu, et se défendra de la curiosité indiscrete des amis qui l'attendaient et ne se peuvent résigner à croire qu'un alpiniste de sa valeur ait passé deux nuits et un jour sur la montagne sans avoir rien à raconter.

Ces moments seront épineux pour sa valeur; et il lui arrivera de se sentir petit et indigne d'appartenir à un Club Alpin....

Cependant, il semble qu'il devrait les bénir, ces défaites : sans elles il n'aurait point l'occasion de comparer les forces de la montagne à celles, certainement supérieures, de son âme. Si l'on n'est point vaincu parfois, on ne peut goûter l'extrême contentement de vaincre. et il y a une joie noble et certes très utile dans le fait de passer à travers les déceptions en

gardant sa foi et sa constance jusqu'à ce que, enfin, on arrive à joindre le but longtemps désiré.

Mais l'alpiniste qui n'a point réussi en quelque entreprise ne saurait songer aux consolations philosophiques : il court d'abord céler sa honte et sa fatigue entre deux draps, dans l'attente de l'heure où sonnera la cloche du déjeuner. Et là, sur le lit moelleux, parmi les toiles qui sentent bon la lessive fraîche, il étend ses membres fatigués, tout marqués de meurtrissures : et, dans la volupté des premiers bâillements précurseurs du sommeil, une perception très claire de son cas lui arrive.

.... Et il songe amèrement que voilà bien un homme dont on pourrait croire que le bon sens ne lui manque point non plus qu'une certaine pratique de la vie, et qui cependant se torture l'esprit à cette heure, pour dix mètres de roche qu'il n'a pas pu franchir.... Sans doute, si cet homme raisonnait il se dirait : Ce qui est passé est passé, laissons tout cela — je n'en ai fait déjà que trop : qu'un autre aille essayer et il verra....

Pourtant... eût été une chose belle et grande que d'avoir remporté la victoire.... Descendre, et dire aux amis, aux collègues du Club Alpin, que le Cervin de Furggen était finalement acquis à l'Italie!...

Et déjà, à cette imagination, de nouveaux desseins se forment confusément dans la pensée de l'alpiniste harassé qui s'endort enfin et revoit en son sommeil des cordes oscillant sur d'effrayants précipices, des corbeaux noirs voletant autour de sa tête, et de périlleuses glissades nocturnes....

Une heure après, la cloche de la table d'hôte l'éveilla ; il avait les membres endoloris, les muscles

contractés par la fatigue, les mains ardentes de leurs blessures — mais l'esprit calme et très net.

Par la petite fenêtre de sa chambre entraît, à travers les rideaux blancs, un gai rayon de soleil; le temps était beau, une nouvelle espérance montait dans son cœur.

Au pied de son lit, l'obsédante bête noire était assise et lui souriait; elle susurrail doucement que, désormais, le plus difficile était fait et qu'il convenait de mener à bien l'entreprise de quelque façon que ce fût, et coûte que coûte.

Il avait compris.

Il s'habilla en hâte, et fit avertir ses guides que, après déjeuner, il désirait leur parler. Puis, il se présenta à la table d'hôte plein de sérénité, prêt à mentir sur le passé et à cacher l'avenir.

*Rem facias rem, si possis recte
Si non, quocumque modo rem.*

HORACE.

Deux jours après, je rentrais au Giomein après avoir touché les derniers points inexplorés de l'arête : le Cervin de Furggen n'avait plus de secrets pour moi. Voici comment les choses se passèrent :

Il ne m'était seulement pas venu à l'esprit de proposer aux guides de reprendre le chemin d'abord parcouru; je sentais en moi-même qu'ils ne l'eussent point accepté : c'était une de ces choses que l'on ne fait qu'une fois dans sa vie; et en outre il me semblait alors que, pour ces quelques mètres de paroi, gagner

la place en montant ou en descendant — toutes pédanteries mises à part — c'était indifférent. Je raisonnais quelque peu à la façon du renard au pied de la treille.

Nous partîmes donc pour gravir le Cervin par la voie habituelle italienne, dans cette intention de descendre le long de l'arête de Furggen jusqu'au lieu touché dans l'ascension première et compléter ainsi l'exploration. Nous nous étions munis de deux longues échelles de corde.

Au matin de bonne heure nous laissâmes le refuge, partagés en deux caravanes. La matinée était limpide infiniment; pas un nuage ne se montrait dans toute l'étendue du vaste horizon. Nous avions des ailes aux pieds; la Grande Corde, la Crête du Coq, l'Épaule, passèrent sans que je m'en fusse aperçu: mon âme était si pleine d'attente, que cette ascension — pourtant si belle — ne la touchait point en ce jour. Et ceci explique comment on peut monter au Cervin et en descendre sans avoir vu ou senti aucune de ses beautés, quand l'esprit est craintif ou inattentif, trop comblé de quelque autre désir ou encore trop vide.

« Diable! le mont Blanc a mis son chapeau! » s'exclama une voix, parmi nous, durant que nous déjeunions sur l'Épaule. C'était une mauvaise nouvelle. On sait comment ce chapeau de nuages sur la tête du souverain des Alpes élargit rapidement ses bords, jusqu'à couvrir en peu de temps toutes les autres montagnes. La halte fut très brève et nous pressâmes le pas.

A sept heures nous étions au pic Tyndall; avant neuf heures, sur la cime. Un mauvais vent s'était pris à souffler, et les nuages du mont Blanc arrivaient jusqu'à la voisine Dent d'Hérens. Il y avait sur la cime

un alpiniste seul avec son guide, et, m'ayant entendu adresser la parole à ce dernier en allemand, il s'aperçut à ma façon de prononcer que j'étais Italien. Il était Italien lui-même; nous nous serrâmes les mains avec joie. On en rencontre si peu d'Italiens là-haut! Il me fit fête et m'offrit une coupe de champagne. Il regardait curieusement la caravane de mes porteurs qui arrivaient en longue file sur la crête de neige. Il me demanda qui étaient ces hommes; je les reniai, disant que je ne les connaissais pas. Le temps pressait. Je brisai là le discours avec une autre poignée de main et je partis. Je ne sais ce qu'aura pensé ce monsieur en nous voyant tous, tant que nous étions, prendre une direction différente de celle suivie habituellement par les caravanes. Il me parut que j'entendais son guide qui nous criait en allemand que, par là, on ne pouvait passer — mais je ne me retournai point.

La première partie du trajet sur la pente vers Furggen est commode et spacieuse; mais elle est tellement en ruine que, à chaque pas, les pierres se meuvent sous le pied et tombent dans le précipice.

Le mauvais temps est tout proche, la tension de l'esprit extrêmement grande.

Nous descendons d'une cinquantaine de mètres, jusqu'au point où la tête du Cervin commence à s'incliner, comme désignant le précipice qui est au-dessous. A onze heures, nous arrivons à l'endroit précis où Daniel s'était établi avec sa caravane lors de la tentative précédente et d'où il nous avait lancé la corde; la cheville de fer qui avait servi à la manœuvre est encore là fixée au rocher.

Les porteurs se sont arrêtés un peu en arrière; je demeure seul sur la petite plate-forme, et les guides

descendent plus loin à l'effet d'explorer et de voir s'il ne serait point possible d'arriver un peu plus bas, ce qui diminuerait d'autant la hauteur du saut.

Dans l'intervalle, les premières brumes sont arrivées au Cervin. Ce sont des rafales capricieuses qui nous enveloppent à l'improviste et s'éclaircissent aussitôt : il semble que le vent les forme de rien et les rejette dans le néant. Entre une rafale et l'autre, le soleil brille encore, bon et chaud.

Au gré de ces alternatives, les guides paraissaient et disparaissaient à mes yeux. Ils étaient à quelques mètres seulement de moi et ils regardaient vers le bas, du côté de l'Italie, pour y découvrir un passage ; j'entendais leur dialogue animé. Mais, à ce que je compris, il n'y avait pas de chemin possible, ou tout au moins le brouillard empêchait qu'on le pût trouver.

En bas, vers le Théodule, tout était désormais couvert ; l'immense précipice, sur le Val Tournanche, était empli d'épaisses vapeurs ; les grondements du tonnerre se suivaient toujours plus rapprochés, et, quand le rideau sombre poussé par le vent eut enveloppé le Cervin, j'eus l'impression d'être enfermé dans un petit espace.

Au travers de quelques déchirures le soleil envoyait encore une clarté pâle. Les rochers gardaient encore un peu de tiédeur ; mais déjà le premier souffle froid de la bourrasque était arrivé.

Le Cervin chantait sous le vent comme le tuyau d'un orgue immense.

Vingt minutes sont passées, et Aimé remonte pour prendre le sac des échelles.

Je l'interroge : — Ça va ?

— Oui, ça va, me répond-il. Préparez-vous.

Et il redescend avec le sac.

Puis Antoine vient me chercher et je descends avec lui ces quatre ou cinq mètres qui me séparent du lieu où ils ont fixé l'échelle.

Ce lieu, il me semble le voir.... C'était une brève dalle de roche, sur laquelle trois guides se tenaient blottis l'un contre l'autre, étroitement serrés, et immobiles parce que tout mouvement aurait été une imprudence.

Ils avaient des visages sérieux dans la solennité de l'attente.

On ne pouvait apercevoir qu'une petite partie de l'échelle de corde, fixée par des crampons de fer au rocher; le reste se perdait en bas dans l'abîme. Daniel me dit de descendre — moi seul, — mais j'exige qu'Antoine descende aussi, et le premier, car il en a le droit.

Dans le temps qu'Antoine s'attache, les nuages se déchirent. Oh! comme on y voit clair! J'avance la tête curieusement au bord de la roche, et, dans le court instant de lumière, j'aperçois tout le trajet qui est à parcourir: il est en surplomb. L'échelle, longue d'une quinzaine de mètres, s'est développée tout entière et s'allonge jusqu'au delà des fondements de l'à-pic; son extrémité inférieure traîne librement sur l'escalier de roches par où Antoine, au cours du premier assaut, avait tenté de s'élever. Je reconnais tout: voici, à quelque distance, le point où Antoine balançait à la corde; voici, un peu au-dessous, l'endroit où Aimé s'était arrêté, et, là-bas, la petite étendue de neige où je me tenais debout. Et je reconstruis, très nette, la scène de cet autre jour. La petite échelle danse allégrement, secouée par le vent comme un ruban léger.

Mais le nuage se referma. Antoine descendit au

long de l'échelle, maintenu par la corde que tenaient ses compagnons : il disparut quatre ou cinq minutes, je ne sais : cela me parut éternel. Il cria qu'on retirât la corde. Et, après quelques autres minutes, sa tête et puis tout son corps reparurent à la marge du précipice, à la façon d'un scaphandrier qui reviendrait à la surface. Il était tout haletant. Ce fut mon tour. Je saisis le premier degré de la petite échelle et je descendis. Je n'ai point fait le compte du nombre des degrés : sept ou huit pour sûr. Je sentais l'échelle s'allonger sous mon poids et aller de droite et de gauche.

Les guides me crièrent : « Doucement, doucement » et peu après : « Assez, assez ».

Ils voulaient signifier que j'avais touché le point et que je devais remonter ; mais je voulus descendre encore un peu. Je posai le pied sur une assise de roche sans abandonner l'échelle des mains. C'était la prise de possession.

D'en haut, les guides me criaient maintenant de me hâter. Je remontai par la petite échelle dansante et je les eus tôt rejoints. La cérémonie était terminée.

Ainsi, dans la tristesse des brouillards, parmi les hurlements du vent et les éclats du tonnerre, le dernier grand secret du Cervin s'était révélé aux hommes.

Désormais, il convenait de fuir la vengeance du Mont.

Les bagages furent vite refaits : l'échelle qui nous avait servi demeura suspendue là comme un témoin de ce que nous avons accompli, et à l'usage des longues-vues du Schwarzsee. La seconde échelle, qui nous avait été inutile, fut démembrée et nous emportâmes ses cordes avec nous ; quant aux échelons,

nous les lançâmes en l'air et leur bois disparut dans les profondeurs de la brume.

Nous nous hâtâmes de regagner la cime. Il était temps; les nuages se condensaient en une sorte de neige glacée, qui, saisie par le vent, tourbillonnait et nous cinglait au visage avec violence. Toutefois, sur la cime, nous achevâmes de consommer les dernières provisions. Et les nuages nous enfermaient de toute part, si bien qu'il n'y avait plus d'horizon et plus de précipices. Nous ne pouvions plus rien apercevoir du ciel; et, de la terre, il n'existait plus pour nous que la petite calotte neigeuse sur laquelle nous posions nos pieds. Nous étions complètement seuls; l'Italien et son guide — lesquels avaient quitté la cime depuis plus de quatre heures — devaient être déjà à l'abri, et, s'ils pensaient à nous, ils en devaient sans doute augurer assez mal.

La grêle commença de tomber. Nous abandonnâmes la place en toute hâte et descendîmes par le versant suisse; ce fut une fuite véritable.

Mais au-dessous de la cime, la tempête se calmait; la tourmente se transformait en une tombée de neige, large et tranquille, et, en peu de temps, le Cervin se trouva tout couvert de blancheurs. Les cordes et les chaînes étaient enveloppées par le gel; les roches étaient glissantes: nous avions les mains transies et en mauvais état: mais nous ne sentions pas de lassitude et nous ne voyions plus de difficultés. Une seule pensée nous stimulait: celle d'arriver le soir même au Giomein. Deux heures après, nous passâmes près de la vieille cabane; à six heures, nous descendîmes par le glacier de Furggen sans toucher le refuge de Hörnli. Il était sept heures quand nous arrivâmes au col de Breuil.

Du côté de l'Italie, dans la grande mer des nuées orangeuses, une clarté triste de crépuscule glisse lointaine, vers Aoste, jetant dans l'air et sur les montagnes une étrange lumière violacée; le Cervin, coupé à mi-côte par une écharpe sombre qui en accroît la beauté mystérieuse, est divinement haut et sévère. Au loin, en bas, une cloche sonne; le jour meurt dans une tristesse infinie.

Mon esprit est en moi tout heureux et léger; il me semble qu'un poids infiniment lourd a été enlevé de mes épaules; ma longue curiosité est enfin satisfaite.

Et, dans la grandeur imposante de cette scène, une vision, que j'ose appeler vulgaire, me monte à l'esprit: la vision d'une nappe blanche toute éclatante de propreté, dans une salle lumineuse et chaude, avec devant moi un plat fumant, et tout à l'entour l'odeur ravissante d'une bonne cuisine.... Et tout en marchant, je laisse errer ma pensée aux abords de quelque friandise appétissante et fine que je commanderai au cuisinier dès mon arrivée à l'hôtel.

Une lueur intense et voisine apparaît dans la nuit obscure: c'est la porte de l'hôtel, et des ombres noires qui semblent attendre profilent sur la clarté leurs silhouettes. Comme je passe au milieu de ces ombres, il me semble entendre l'une d'elles qui se réjouit de nous revoir vivants, et une autre me murmure un « bravo! » qui me va droit au cœur.

Mais c'est à peine si je réponds aux saluts et aux questions; désormais il me semble que tout ce qui s'est passé en ces derniers jours n'a rien été, sinon une grande folie....

Ce fut le lendemain seulement, quand, l'esprit calmé et le corps reposé, j'en vins à repasser dans

ma mémoire mes aventures, que je pris conscience, pleinement, de ce qui était arrivé.

Le premier, j'avais touché, soit à l'ascension, soit à la descente, chaque point de l'arête de Furggen¹, et j'en avais pour ainsi dire pris possession. Toutefois, je n'étais point content.... Je sentais que cela avait été comme par une surprise faite au vieux Cervin : il me semblait que cette guerre n'avait pas été loyale ; l'idée me venait que, peut-être, à un Caton de l'alpinisme la cause du vaincu aurait plu davantage que celle du vainqueur. Je voyais cela clairement, à travers le respect que je porte à mon grand adversaire ; j'aurais dû le gagner de front, le premier jour.

Non ! une fois encore, le Cervin m'avait vaincu, ce n'était point moi qui avais vaincu le Cervin.

Mais la conclusion la plus inattendue de mes aventures, je la trouvai quelque temps après sur un journal de Genève où il était parlé des nombreux désastres arrivés dans les Alpes au cours de cet été de 1899, et où l'on ajoutait : « Quant au clubiste italien qui s'est fait hisser au Cervin par l'arête surplombante de Furggen, il mériterait une amende. C'est un fou dangereux². »

Parole d'honneur ! je ne m'en étais point aperçu jusque-là. Mais il est vrai qu'aucun homme ne peut juger de soi-même.

1. V. aux notes : Par l'arête de Furggen.

2. *Journal de Genève*, 15 septembre 1899.

Ces airs dont la musique a l'air d'être en patois.

BOSTAND.

Ce soir-là, à table, on en vint à parler des guides et de leurs chansons, et ce fut une causerie pleine d'harmonie et de couleur locale.

Les uns trouvaient que, après tout, le chant des guides n'était point si différent de celui infiniment vulgaire que l'on entend sortir des cabarets, les soirs de fête, dans les villes. D'autres se plaignaient d'être dérangés dans leur lecture jusqu'au salon quand les guides chantaient en chœur au rez-de-chaussée dans leur cantine.... Exactement comme si l'on venait en montagne pour lire.

Mais l'alpiniste qui avait entendu, lui, le chant des guides à l'air libre, sur les hautes prairies, mêlé au son des clochettes des troupeaux, et encore parmi les plaintes du vent, en des bivouacs élevés où il servait durant les longues heures nocturnes à faire oublier l'ennui et le froid, l'alpiniste trouvait le chant des guides plein de caractère et de poésie: il ne manqua point de le dire, et il se plut à ajouter que c'était là-haut qu'il fallait l'entendre, et qu'il fallait, pour le bien comprendre, s'être uni soi-même au chœur: alors, on pouvait sentir vibrer en ces chants l'âme rustique de la montagne, et croire que les montagnards les avaient appris du vent qui siffle à travers les fentes des roches et du torrent qui mugit au fond de la vallée.

Ici, les chansons sont simples et lentes: quelques notes longues, prolongées, avec des trilles aigus faits

pour dominer le fracas de la cascade et pour résonner, comme un appel lointain, d'un côté à l'autre de la vallée. Ce n'est point le rythme caressant, voluptueux presque, que l'enfant de Capri jette à son doux ciel sur la rive de la mer bleue, mais une mélodie grave et triste comme la montagne, une chanson grise qui monte avec lenteur le long des hautes parois, comme monte la fumée des chalets, dans la paix des soirs.

Où et de qui les ont-ils reçues? Quels furent les modestes Orphées de la montagne?

Au nombre de ces chansons, il en est qui viennent certainement de loin, de l'autre versant des Alpes; ils les ont connues quand ils sont allés, tout enfants, servir comme bergers sur les Alpes de France; de là, ils les ont apportées dans leur pays.

Une des chansons favorites en Val Tournanche parle des Pyrénées; une autre, qui est pleine de la tristesse du montagnard loin de son pays natal, fut composée par Chateaubriand sur un motif musical qu'il avait entendu dans les montagnes d'Auvergne, motif — dit le poète — remarquable par sa douceur et sa simplicité¹. Et il est probable que c'est sur les mêmes notes que le chantent, aujourd'hui comme autrefois, les nôtres.

Mais il en est une qui plus que toutes m'est chère, et dans laquelle on retrouve ce même sentiment de nostalgie mélancolique. Celle-ci redit les lamentations d'un fils de l'Orient qui, languissant sous le froid soleil d'une terre du Nord, suit par la pensée le vol des hirondelles allant au pays du soleil. Et je ne sais comprendre comment ce chaud rayon d'une poésie

1. Nous trouvons cette chanson sur les livres de Lautreé dans *Les aventures du dernier des Absentéistes*.

méridionale est venu s'échouer parmi les neiges des Alpes....

Quelques-unes de ces chansons sont anciennes de plus d'un siècle, et transmises avec leur mélodie de père en fils, comme les légendes et les histoires qui forment le petit patrimoine poétique de ces gens. D'autres sont nouvelles, ou refaites sur de vieux thèmes. Les chansons des villes mettent plusieurs années pour arriver jusqu'ici, et quand elles y arrivent, apportées par quelque soldat alpin à qui elles furent enseignées dans les quartiers d'hiver, elles se transforment — autant en leur musique qu'en leur rythme, et parfois même en leurs paroles — si bien qu'elles deviennent autres et presque méconnaissables. Quelquefois, le chanteur le plus habile du village adapte sur une vieille cantilène quelques couplets qu'il trouve imprimés sur une feuille achetée à Aoste le jour de la foire. Il sait aussi inventer des airs nouveaux; les autres apprennent la chanson, et, peu à peu, se forme la célébrité du barde paysan.

Fréquemment, la mélodie de ces chansons est belle, sans qu'il soit besoin d'en entendre les paroles — comme les chants instinctifs des oiseaux. Et d'ailleurs, ces hommes, eux aussi, chantent d'instinct, parce que le chant est le seul langage élevé dans lequel ils sachent exprimer la tristesse, les joies, l'amour; le seul langage dans lequel il leur soit donné de traduire les émotions inconscientes de leur âme fruste.

C'est l'unique sourire d'art, qui, dans leur vie pénible, vient illuminer leur intelligence....

A cet endroit, deux gracieuses jeunes filles, qui avaient suivi attentivement la conversation, prièrent que, ce soir-là, je fisse chanter mes guides. Je ré-

pondis, objectant l'éloignement naturel de ces hommes à chanter devant les gens de société; mais, parce qu'elles insistaient, curieuses et gentilles, je consentis.

Le dîner était fini; nous descendîmes dans la partie inférieure de l'hôtel où sont les chambres des guides : un dortoir et un réfectoire, comme dans les couvents.

J'ouvris une porte pesante et noire; j'entrai le premier et introduisis mes compagnes.

Il y avait là dix ou douze hommes, vigoureux, aux larges épaules et aux visages de bronze, assis sur des banes de bois, serrés l'un à côté de l'autre, et s'appuyant des coudes à la table longue et massive.

Tous étaient pareillement habillés de vêtements lourds, usés, de couleur incertaine entre cendre et tabac — la couleur des roches; quelques-uns se trouvaient en manches de chemise avec leur veste jetée sur l'épaule, à l'effrontée; et ces chemises, de laine rouge ou à gros carreaux blancs et bleus, mettaient en cette uniformité de couleur la seule note chaude et vibrante.

Ils avaient le chapeau sur la tête: ils ne l'enlèvent jamais sinon à l'église, et, quand ils l'enlèvent, on voit sur leur chevelure en désordre et épaisse une trace ronde qui rappelle certaines coiffures florentines de 1400, comme aimait à les peindre Benozzo Gozzoli.

Sous ces chapeaux usés et déformés sont les figures immobiles, sur lesquelles il est difficile de découvrir l'empreinte d'une émotion, indifférentes comme la figure de la montagne.

Ils étaient là, tous, mes hommes: Daniel, Antoine, Aimé, Joseph, Baptiste: il y avait aussi Perruquet, celui qui m'avait conduit à la Pointe blanche, et d'autres encore, guides, porteurs, tous du pays. Ils venaient d'achever leur souper, et prolongeaient la

veillée en fumant et en causant dans leur incompréhensible patois. Une sensation évidente de repos et de bien-être était dans leurs attitudes lasses; le plaisir de vivre éclairait les visages obscurs, et, des yeux aigus et petits, pareils un peu à ceux des chats, partaient les étincelles d'une inhabituelle gaieté.

Ces repos magnifiques, après une ascension fatigante, doivent compter dans la vie des guides comme des moments rares et très beaux.

La mauvaise chambre basse, à la voûte arrondie en cercle de futaille, autrefois blanche, sentait l'humidité et cette odeur de moisi particulière aux caves. Ils avaient bu dans leurs écuelles le bouillon chaud mêlé de vin — qui est une boisson fort appréciée par les guides — et l'odeur de cette boisson se fondait dans l'air ambiant avec d'autres odeurs : celles de l'huile à brûler, des habits mouillés et du mauvais tabac.

Une petite lampe, suspendue au plafond, éclairait peu, mais pittoresquement, ce tableau où les figures s'estompaient dans l'opaque fumée des pipes.

Au dehors, c'était la nuit, la vraie nuit, mais infiniment limpide.

Quand nous entrâmes, ils cessèrent de parler, et, dans leur simple courtoisie, ils firent le geste de se lever et de toucher le bord de leur chapeau.

Les deux jeunes filles, faites timides, s'assirent en un angle, un peu à l'écart, loin de la tablée; moi, je m'avançai parmi les guides qui me firent une place au milieu d'eux.

Je fis apporter du vin pour humecter la gorge à mes chanteurs, et, quand les verres furent pleins, Daniel, élevant le sien vers moi, dit :

— Monsieur, si vous êtes content, nous boirons ensemble à notre belle course.

Je le regardai, tout surpris. Cet homme, sec au physique comme au moral, ne m'avait jamais tenu un aussi long discours. Et tous, à la ronde, ils répondirent en touchant cordialement leurs verres.

Puis, Perruquet voulut payer une bouteille pour « l'arête de Furggen » et, ayant élevé son verre, gravement et simplement, il me dit :

— Je regrette *que* je n'étais pas avec vous !

Et maintenant, chantons.

Quel dommage que Ansermin ne soit pas ici ! — le ténor léger, celui qui sait faire les trilles et connaît toutes les chansons de Savoie et du Valais !

Mais Perruquet — lequel est premier chantre à la paroisse — a donné le signal, entonnant d'une voix puissante :

Montagnes de cette vallée
 Vous êtes mes amours.
 Cabanes fortunées
 Où j'ai reçu le jour....

Et le chœur s'éleva vibrant sous la voûte basse, ondula entre les parois étroites, assourdissant, avec ses pauses brusques, ses dissonances étranges, ses trilles aigus, et ses basses profondes qui sortaient du souffle puissant des poitrines comme le mugissement d'un orgue d'église.

Ils chantaient avec joie, comme de grands enfants :

Rien n'est si beau que ma patrie ;
 Rien n'est si doux que mon amie....

Et les jeunes, qui d'abord s'étaient excusés craintivement, entraînaient eux aussi dans le chœur insoucieux, entraînés au charme de la musique et réchauffés par le vin. Boire et chanter ! en vérité, ce soir, le métier

de guide avait l'aspect d'un métier facile et heureux....

Oh! montagnards, chantez en chœur
De mon pays la paix et le bonheur.

Et tout le répertoire y passa.

Ainsi, par leurs chants, les modestes vainqueurs du Cervin célébraient, dans leur caveau obscur, leurs gloires et celles des montagnes.

Et, dans l'intervalle des chansons, c'était une gorgée de vin, quelque bon mot innocent, une allusion brève aux aventures des jours passés.

L'un d'eux me demanda, par façon de plaisanterie, si nous avions chanté, là-haut, quand nous étions sur l'arête : un autre, insidieusement, aurait voulu savoir si je me sentais disposé à tenter à nouveau l'entreprise. On rit, on plaisante, parce qu'on se sent en lieu sûr ; mais le Cervin revient avec insistance dans les pensées et sur les lèvres.

Et c'est parce que, dehors, au delà du mur, derrière les étroites parois de la salle basse, il y a, dans l'obscurité de la nuit, l'énorme pyramide noire, toute proche ; nous ne la voyons point, mais nous la sentons tous, parce que nous en avons l'âme remplie, et qu'il nous semble monter encore au long de l'arête aiguë....

Le Cervin est invisible et présent comme un Dieu.

Et nos chants étaient pour lui ; il y avait dans nos voix l'émotion des choses vues sur ses hauteurs, et dans le chœur toute la fraternité de ceux qui ont lutté ensemble contre de graves difficultés.

Il est des sentiments qui ne se confient point, même aux heures d'intimité, entre le voyageur et le guide.

Dans la réjouissance de cette veillée de repos, ces

sentiments que nous n'avions point osé exprimer, ces émotions des luttes intimes et ignorées, nous nous les disions à travers les notes de notre chant.

Peut-être, à cette heure, mes hommes sentaient-ils en eux une exaltation inhabituelle. Dans leur rude enveloppe le sens de la beauté de leur vie, toute faite de la grande beauté du péril, avait pénétré. La chambre basse et sombre devenait pour eux une salle immense : les parois s'abolissaient, et la chanson de montagne s'envolait, libre, au Cervin.

J'étais si absorbé que j'en oubliais presque la présence des deux jeunes filles, qui se tenaient modestement assises à l'écart, et écoutaient et regardaient cette scène de vie ingénue et vraie où il n'y avait pas de fiction ni d'artifice.

Et cette pauvre musique, dans ce milieu étrange, devait leur sembler, à elles aussi, haute et nouvelle.

Je me souviens qu'une des chansons nous parut si belle que nous la répétâmes trois et quatre fois. Et, à la dernière reprise, quand vint la ritournelle finale, deux voix argentines, pures délicieusement, montèrent dans les fumées de la salle et s'unirent aux voix profondes des guides.

C'étaient les deux jeunes filles qui, entraînées par l'harmonie montagnarde, chantaient avec nous.

Je regardai les guides : ils n'avaient même point fait un geste de la tête vers le lieu d'où partaient les voix très douces : ils continuèrent la ritournelle jusqu'à la fin, en modérant seulement, et comme par instinct, leurs voix : mais, quand la strophe fut finie, tous, spontanément, se levant debout, se tournèrent du côté des jeunes filles, et un bruyant applaudissement résonna à l'entour des gentilles, dans la salle désormais lumineuse.

Elles avaient apporté parmi nous le sourire d'un regard, prix très haut de la lutte.

La musique et la montagne avaient accordé les âmes.

Dorénavant la beauté de ce soir, faite de souvenirs de fatigues et de sensations de paix, s'embellissait d'une entente nouvelle de suprême douceur.

Par la petite porte qui donne sur l'esplanade nous sortimes à l'air libre. Dans le calme parfait de la nuit alpestre, le grand mont profilait son chef sur le ciel infiniment clair.

Et il me parut que ce soir-là, au Cervin lui-même, rude et noir, souriait plus tendrement la douce lueur des étoiles.

NOTES EXPLICATIVES

CHAPITRE I

[Page 7*.]

ÆGIDIUS TSCHUDI. — Il écrit dans son ouvrage « *De prisca ac vera Alpina Raethia* » : *Sunt praterea et aliae viae ultra Summas Alpes in Italiam nempe ex superiori Vallesia per Montem Gletscher in vallem Ougstal* » (Val d'Aoste.) Sur sa célèbre carte topographique, il désigne le col du nom de « der Gletscher ». La date de l'ascension de Tschudi au col ne saurait être établie d'une façon précise ; on peut toutefois la placer approximativement aux environs de l'année 1528.

Je dois ces notes, ainsi que toutes les autres concernant Ægidius Tschudi, et données dans le texte, à l'illustre M. W. A. B. Coolidge. Il a bien voulu également me communiquer quelques épreuves du livre qu'il a publié chez les éditeurs Falque et Perrin, de Grenoble, sur *Josias Simler* et les *Origines de l'alpinisme* desquelles je tire le passage suivant de Tschudi traduit de l'allemand : « *Silvius Mons, appelé Der Gletscher par les Allemands, parce que sur son faite s'étend, sur une largeur de quatre milles italiens, un champ de névé éternel et de glace qui ne fond et ne disparaît jamais; en été on peut toujours le traverser sans crainte soit à cheval soit à pied; le mont est très élevé et sépare les Sedunes (habitants du Haut Vallais) des Salasses (habitants du Val d'Aoste). Tout à fait sur le faite de ce mont le chemin se bifurque pour descendre en Val d'Aoste par deux vallées latérales, dont l'une, appelée Val Tornenza, est à droite et va directement à la ville de Castellum (Chatillon)... et l'autre appe-*

lée *Aiaza* (le Val d'Agas), est située à main gauche et mène à *Eporedia* ou *Livry* (Ivrée). » Ce dernier est le col actuel des Cîmes Blanches. VOIR AUSSI GRAND CARTERET. *Les Alpes dans l'antiquité*, p. 212.

DANS la *Cosmographie* de SÉBASTIEN MÜNSTER, publiée en 1545, le col reçoit le nom de *Matter*, qui est l'origine du nom allemand actuel donné au Cervin (Matterhorn) : « *A Vespa* (Visp) iter extenditur per montem *Saxer* (Saas) et ab alio latere per Montem *Matter* ad oppida quaedam *Mediolanensis* ditionis, item ad vallem *Kremerthal* (Val Tournanche) quae paret comiti a *Zaland* (Challand). » Sur la carte topographique de Münster les noms de *Augstalberg* (Mont d'Aoste) et de *Mont Silvius* sont assignés à ce groupe. (VOIR COOLIDGE, *Swiss Travels*, p. 265).

[Page 6*.]

ANASVERUS. — À son premier passage le Juif Errant voit sur le col une grande et florissante cité et il prophétise que la seconde fois qu'il reviendra en ce lieu des forêts et des prairies s'étendront sur les ruines de l'ancienne ville; quand son douloureux voyage le ramènera une troisième fois là haut, les forêts et les prés n'existeront plus et des neiges et des glaces auront recouvert toutes choses. (VOIR GRAND-CARTERET : *La Montagne à travers les âges*.)

[Page 55*.]

ALFRED WILLS (sir). — (V. W. A. B. Coolidge ouv. cit. p. 505). — M. Wills (maintenant sir Alfred Wills) publia en 1856 son précieux livre : « *Wanderings in the high Alps* » lequel donna une grande impulsion aux explorations alpines.

[Page 17.]

BROCKEDON, I. — William Brockedon, peintre, auteur d'un intéressant volume : « *Illustration of the passes of the Alps* » et d'un *Journal of excursions in the Alps*; vint en Valtournanche pour la première fois, en 1824, et y revint l'année suivante traversant alors le col du Théodule.

[Page 18.]

II. — Brockedon raconte que, en 1842, étant arrivé au village de Valtournanche, où il entra dans la coutume de prendre

les guides pour la traversée du Théodule, ceux-ci lui dirent que le col n'était point praticable avec des mulets, à cause de certaines larges crevasses qui s'étaient formées peu avant dans le glacier, et que, pour passer à pied, plusieurs guides seraient nécessaires afin d'assurer le salut des voyageurs. Ils lui déconseillaient donc d'essayer cette traversée, disant qu'un changement dans les glaciers était un événement rare et « que depuis vingt ans cela n'était point arrivé »; à présent, tout le glacier du côté du Valais était en mouvement, des tentatives avaient été faites pour tracer un nouveau sentier, mais l'avancement du glacier l'avait détruit et il convenait d'attendre que le mouvement fut calmé. Brocchedon renouça à son excursion et revint l'année suivante. (*Journal of excursion*, page 48.)

[Page 58.]

CASALIS ET DE BARTOLOMÉIS. — A l'appui de cette assertion il suffira de citer deux passages des livres indiqués, lesquels se rapportent à des lieux qui nous intéressent :

DE CASALIS. — « *La commune de Valtournauche est bornée au nord par le mont Cervin, dont la hauteur et la majesté sont bien connues. Il s'érige vers le milieu d'un vaste glacier sur lequel est un passage pour aller dans le Valais, passage qu'on ne peut pratiquer sans risquer sa vie, par la raison des effrayantes crevasses que l'on y rencontre à chaque pas et que l'on peut difficilement apercevoir sous l'amas de neige qui les recouvre.* » C'est à peine plus que n'en avait écrit Simlero trois siècles auparavant.

DE DE BARTOLOMÉIS. — « *Passage du Mont Cervin : On peut arriver au col du mont Cervin par quatre voies différentes : 1^o en partant de Biona à l'extrémité de la Valpelline; 2^o par Valtournauche; 3^o d'Ayas; 4^o par la Trinité de Gressoney.*

Du reste, la traversée du Mont Cervin ayant plus de deux lieues d'extension, il devient aisé de la faire par d'autres sentiers non indiqués sur les cartes topographiques ».

[Page 6.]

CHALLAND. — Vers le milieu du xv^e siècle, au cours de la lutte engagée entre Catherine de Challand et le duc de Savoie pour la succession de la seigneurie de Challand, Catherine s'était liguée avec les Valaisans, lesquels devaient la servir en occupant le col du mont Cervin. (Voir L. VACCARONE : *In valle Challand nel secolo XV.*)

[Page 6.]

DAMES DE SAINTE CATHERINE. — Les chanoinesses régulières de Saint-Augustin, appelées « dames de Sainte Catherine » s'établirent à Aoste vers la fin du XII^e siècle. Elles venaient de Loèche, petite ville du haut Valais où se trouvait leur couvent primitif. Elles durent l'abandonner en un temps de guerres civiles.

DE TILLER écrit : « *La tradition porte qu'elles s'introduisirent dans le pays par le Mont-Cervin, au nombre seulement de cinq ou six sœurs et se réfugièrent d'abord à Autey.* » (Valtournanche.)

[Page 15.]

FORBES (prof.). — Le professeur Forbes écrit que, au cours de ses premiers voyages dans les Alpes de Savoie (1859), le simple fait de traverser les montagnes aux endroits où ce n'était point la coutume de passer constituait pour le voyageur un crime suffisant aux yeux des vigilants policiers. Quand encore une disposition s'ajoutait chez le voyageur à faire des dessins, à se servir d'un marteau ou d'un baromètre, le risque était grand de soulever l'hostilité de préjugés populaires dont il n'aurait pu soupçonner l'étendue si, par hasard, quelques-unes des extraordinaires conjectures qui couraient au sujet de sa propre personne et de ses intentions ne fussent arrivées jusqu'à lui. (*Travels through the Alps of Savoy.*) (Voir FORBES : *Travels*, éd. 1900, page 12 et 15.)

M. de Saussure, en parlant de sa deuxième visite à l'hospice du Saint-Gothard, en 1782, dit de ces moines : « *Ils commencent à s'accoutumer à voir des étrangers qui étudient les montagnes. Dans mon premier voyage, en 1775, ils crurent que c'était chez moi une espèce de folie. Ils dirent à quelqu'un de ma connaissance qui passa chez eux peu de temps après moi, que je paraissais d'un bon caractère, mais qu'il était bien malheureux que j'eusse une manie aussi ridicule que celle de ramasser toutes les pierres que je rencontrais, d'en remplir mes poches et d'en charger des mulets.* »

[Page 11.]

FORT SAINT-THÉODOLE. — M. de Saussure trouva sur le col des restes bien conservés d'une fortification grossière qui était

désignée sous le nom de « fort Saint-Théodule » et dont il crut qu'elle avait été construite bien des siècles auparavant par les Valdôtains pour empêcher une invasion des Valaisans. Décrivant son bivouac il note : « *La soirée fut très froide et nous eûmes beaucoup de peine à allumer le feu : nos guides n'avaient apporté ni amadou, ni allumettes. Je crois même qu'au Breuil ces inventions passent pour des objets de luxe. Cependant nous nous réchauffâmes sous nos pelisses, et nous passâmes une fort bonne nuit.* »

[Page 40*.]

FRANCESSETTI DI MEZZEMILE — publia en 1825 des *Lettres sur les vallées de Lanzo* qui furent jugées dignes d'être réimprimées environ quarante ans plus tard dans le *Giornale dell' Alpi* de G. T. Cimino (Vol. I, année 1864), la première publication alpine ayant paru en Italie (V. Bibliogr.).

[Page 54.]

GÉRARD (chanoine). — Le chanoine valdôtain Gérard rimait en l'honneur du Cervin :

Et moi je vois le fils de la riche Angleterre
 Au pied du Mont Cervin courber sa tête altière,
 Lui payer tous les ans, dans la belle saison,
 Un tribut de respect et d'admiration.
 Plus fier que le Mont Blanc, plus fier que le Mont Rose
 Sur la tête desquels le pied humain se pose,
 Il ne saurait souffrir qu'un seul de ses cheveux
 Aille ennoblir la main d'un milord orgueilleux.
 Sa tête, sa poitrine, et même sa ceinture
 Sont vierges du contact de l'humaine nature ;
 Il n'offre aux curieux que ses pieds à baiser.

[Page 24.]

GRESSONEY. — Le professeur Forbes, dans son voyage de 1842, passa de Valtournanche à Gressoney; là, il rencontra M. F. Zumbstein de Gressoney qui venait de faire l'ascension d'une des cimes du mont Rose, la quatrième par rang d'altitude. Trois semaines avant que n'arrivât Forbes, le 9 août, une autre cime, la troisième, avait été conquise également par un Italien, l'abbé Gnifetti, curé de Alagna.

[Page 52*.]

JOHN BALL. — Fit le premier la traversée du Schwarzthor, de Zermatt à Saint-Jacques d'Ayas. Il publia la première série de son remarquable ouvrage *Alpin* : « *Peaks, passes and glaciers* » en 1858, et, en 1860, la première édition de son *Alpine Guide*, véritable encyclopédie des Alpes pour ce temps, qui lui mérita ce titre de « premier des classiques alpins ».

[Page 51.]

LESLIE STEPHEN. — Dans son livre « *The playground of Europe* » Leslie Stephen avait écrit, en 1871 : « Ruskin a recouvert le Cervin de tout un tissu de poétiques images, en un langage qui, pour un juge de goût sévère, est peut-être trop recherché ; mais il l'a fait avec une telle éloquence que ses adversaires les plus âpres doivent à l'honnêteté de le reconnaître », p. 508.

[Page 54.]

MARSHALL HALL. — Écrit en 1849 : « As for the giant Matterhorn, it had never entered the mind of man that its ascent was possible. » *Alpine Journal*, IX, page 174.

[Page 24*.]

MONT-CERVIN. — Le nom de « Mont Cervin » déjà employé par De Saussure, fut employé dans ce temps également par Von Wehlen, auteur d'un ouvrage de *topographie et d'histoire naturelle du Mont Rose* (Vienne 1824) et par les frères Schlagintweit qui publièrent la *Géographie physique et géologique des Alpes*. (Leipzig, 1854). M. H. Warwick Cole, qui visita Zermatt en 1850 et publia l'intéressant volume : *A Ladie's Tour round Monte Rosa* (Londres, 1859) l'emploie également.

[Page 15*.]

MONT-ROSE. — M. Cade — comme déjà Scheuzer en 1705 — nomme l'actuel « col de St-Théodule » « Mont Rose ». Le mot « Rose » est une forme de l'ancien nom générique donné au glacier par les habitants des versants méridionaux des Alpes, c'est-à-dire *Roïse*, *Roëse* ou *Rouïse* tandis que ceux du versant septentrional appelaient le glacier *Gletscher* et partant le Théodule : *Mont Gletscher*.

[Page 40.]

NICOLIS DE BOBLANT. — Savant minéralogiste, membre de l'Académie des Sciences de Turin, un des premiers qui, en Piémont, s'approcha avec intérêt de la montagne. Un autre précurseur, son contemporain, fut le comte MOROZZO DELLA ROCCA, un ami de M. de Saussure, qui en 1786, fit une tentative pour gravir le Mont Rose de Macugnaga (voir Bibliographie).

[Page 6.]

PRABORNE. — *Prato Borno* ou *Bornus*, non ancien de Zermatt : il figure déjà sur les cartes au xiv^e siècle (Voir : W. A. B. COOLIDGE *Swiss Travels and Guide Books* p. 255).

Les valdotains se servirent de ce nom pour désigner Zermatt jusqu'aux environs de 1860, sous la forme modifiée de *Praborne* ou *Praborgne* (le *Paraborque* de GRÜNER dérivé probablement de *pré Borné*), par allusion aux prairies enfermées de tous les côtés par les montagnes. Le nom allemand de « Matt » n'apparaît que vers l'an 1500. Simler (*Vallesiae descriptio* lib. 1) latinise le mot et en fait « Pagus Matta » ou « Mattia vallis ».

[Page 29.]

RUSKIN. — L'éloignement et la position des points d'où Ruskin observa le Cervin ne lui permirent point toujours d'en donner des appréciations absolument exactes, défaut que quelques alpinistes lui reprochèrent avec une sévérité peut-être excessive (V. Whympfer, *Scrambles* p. 155 et Hawkins, *Vacation Tourists* p. 287). Ruskin fut le premier à reproduire le Cervin par le daguerréotype. (V. de la Sizeranne, *Ruskin et la religion de la beauté* et J. Barloux, *John Ruskin*).

[Page 4*.]

SILVIUS. — « Mont Silvius ». Josias Simler dans son ouvrage : *De alpinis commentarius*, 1574, page 68, donne l'hypothèse suivante sur l'étymologie du nom de « Mont Silvius ». « Non nulli montes a ducibus et claris viris qui forte exercitum per hac loca duxerunt nomen acceperunt;... apud Vallesianos monx Sempronius qui et Scipionis dicitur (Simplon) et monx Sylvius : a romanis ducibus hac nomina accepisse videntur. »

Le savant théologien T.-G. Farinetti reprit cette hypothèse et la développa dans le Bulletin du C. A. L., vol II, 1867, page 107):

« *Silvius est probablement un capitaine romain qui dut séjourner avec ses légions parmi les Salasses et les Seduns, et traverser peut-être aussi le col du Théodule, entre ces deux séjours.*

Peut-être, ce Silvius est-il le même que ce Servius Galba auquel César avait confié la mission d'ouvrir les passages alpins, par lesquels, déjà en ce temps, les marchands avaient coutume d'aller et de venir, suivant des voies périlleuses, et sous de lourds impôts (magnis portoriis). — (CÉSAR : de Bello gallico, liber III.) Servius Galba, pour exécuter les ordres de César, se porta avec ses légions chez les Allobroges (Savoie) à Octoduro (Martigny), dans le Valais et y établit son camp. Les passages qu'il devait ouvrir de ce point ne peuvent être autres que le St-Bernard, le Simplon, le Théodule et le Moro. Il semble donc probable que, en son honneur, on ait donné le nom de Servio, devenu depuis Silvio et plus tard Servino ou Cervino, à la fameuse pyramide.... »

Il ne nous est point possible de déterminer l'époque où la nouvelle appellation de *Mont Servin* ou *Mont Cervin* remplaça l'ancienne dénomination dont elle semble dérivée.

[Page 5.]

THÉODULE (col de St-). — Il n'est point absolument prouvé que le col du Théodule fut connu des Romains; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut traversé au moyen âge à plusieurs reprises.

Le Rev. W. A. B. Coolidge m'informe qu'il a trouvé une mention de ces passages en un document de 1218, dans l'ouvrage de GRÉMAUD : *Documents relatifs à l'histoire du Valais*.

En ce qui concerne les découvertes de monnaies romaines isolées et comme égarées sur le chemin ou enfouies par petites masses en certaines cachettes, voir le livre de M. ED. WYLLER : *Zermatt and the Matterhorn*. Une jeune servante de l'auberge du Théodule découvrit, en 1895, cinquante-quatre monnaies à l'effigie romaine de l'époque impériale, de 270 à 550 après J.-C., dont quelques-unes portaient des symboles chrétiens. Dans la collection de la famille Seiler figurent un grand nombre de monnaies romaines trouvées sur le col et appartenant à diverses époques, de l'an 200 avant J.-C. à l'an 900 après J.-C.

[Page 6*.]

VALTORNINA. — *Vallis Tornina* ou *Torniaca* : nom donné au Val Tournanche sur les anciennes cartes, de *Torninum* ou *Torniacum*, le *Torgnon* actuel, un des principaux villages de la vallée.

Vers le milieu du xiv^e siècle, on trouve déjà pour le Val Tournauche la dénomination de *Vallis Tornenchia* qui se peut prendre encore pour un dérivé de : *Vallis Torniaca*.

[Page 10*.]

ZERMATT. — Les noms de *Zur-Matt* et de *Zermatt* (qui signifie « un lieu près des prairies ») sont des noms de date relativement récente donnés à l'antique *Praborne*.

DE SAUSSURE écrit : *Zur-Matt*. Lire également W. A. B. COOLIDGE : *Swiss Travels*, p. 257.

CHAPITRE II

[Page 97.]

ANDRÉ F.-A. (1691) écrit dans sa relation que le glacier était fort difficile à parcourir « à cause des crevasses fréquentes qui obligent les passants à porter des ais pour les traverser ».

[Page 74*.]

BORE, l'archiprêtre de Paquier. — Wills écrit de lui : « ... Nous le vîmes, par la fenêtre du presbytère, travailler comme un simple ouvrier à quelques réparations que l'on faisait à l'église. » (*Wanderings*, p. 216).

[Page 71*.]

BRANTSCHEN. — Il est à supposer que ce guide primitif fut ce même Joseph Brantschen de Zermatt dont parlent Engelhardt et Desor et qui répondit à ce dernier lequel lui proposait de traverser le col du Weissthor : « C'est impossible, monsieur, on ne le peut passer que quand on va en pèlerinage, et vous, monsieur, vous n'êtes point un pèlerin ». Et il refusa de l'y conduire, affirmant, dans une conviction profonde, qu'il n'aurait jamais tenté ce passage sinon dans ce but pieux.

[Page 68.]

BROCKEDON et LORD MIXTO. — En 1824, Brockedon fait la rencontre de muletiers suisses qui descendaient du Théodule pour acheter du vin à Valtournauche.

Lord Minto, en 1850, parle également de « carriers » de Châtillon qui traversaient fréquemment le col.

[Page 82.]

CERVIN (Mont). — J'ai sous les yeux une ancienne carte de l'hôtel du Mont Rose des frères Seiler, à Zermatt, carte qui était encore distribuée aux voyageurs en l'année 1862, bien qu'elle ait été probablement imprimée quelques années plus tôt. Et sur cette carte, où cependant les sites et les sommets dignes d'admiration à Zermatt et aux alentours sont soigneusement énumérés, il n'est point fait mention du Cervin.

La grande spéculation du Matterhorn n'avait point encore commencé.

[Page 74*.]

CHAMONIX (M. le chanoine). — Il est bon de rappeler ici la Société Alpine, fondée par l'abbé Chamonin, vers l'année 1865. C'est une petite colonie de prêtres alpinistes ou adonnés à l'étude des Alpes, qui s'élève et prospère en la solitaire et riante petite localité de Cogne enfermée tout à l'entour par les montagnes et bloquée l'hiver par les neiges et les glaces.

L'abbé Chamonin, alors curé de Cogne fort expert de ses montagnes, y faisait chaque été des excursions et ne manquait point d'en gravir les sommets. Durant l'hiver, il écrivait ses observations, la boussole et le compas à la main, il rectifiait les cartes, discutant longuement sur certains points avec son jeune vicaire l'abbé Gorret et le révérend Vescoz qui lui succéda. Au retour de la belle saison, ils montaient ensemble sur les hauteurs afin de vérifier, aux lieux mêmes, les corrections et les altitudes.

Dans le même temps, l'abbé P.-J. Carrel fondait à Cogne un petit observatoire météorologique.

De l'union de ces hommes — tous hommes de valeur — naît la petite société alpine de Cogne, qui, en 1870, publie dans la *Feuille d'Aoste*, puis en un précieux petit volume, un intéressant travail sur la *Géographie du pays d'Aoste*.

« Étudier les cartes géographiques, surtout celles de l'état-major, examiner le *Bulletin du Club Alpin Italien*, consulter les guides des voyageurs, c'était l'affaire qui occupait tous nos moments de loisir... M. le Chanoine Chamonin soupirait plus que tout autre après la publication d'un livre de ce genre, et il devait avoir beaucoup de choses à dire, lui qui, dès son enfance,

n'a cessé d'observer instinctivement les cimes, les cols et les glaciers.... »

Ainsi dit la préface du petit volume. La « petite société alpine » n'eut pas d'autres suites ; mais le souvenir de cette modeste tentative d'un Club alpin local doit être conservée parmi nous, avec une profonde sympathie, soit à cause de l'époque où elle eut lieu, comme à cause des hommes qui y prirent part.

[Page 106.]

COOLIDGE. — Désigne l'année 1854 comme celle où commence le « rush » des alpinistes vers Zermatt. Jusqu'en l'année 1854 aucune cime importante n'avait été escaladée autour de Zermatt si ce n'est le facile Breithorn. Une statistique faite par J. Corona (*Bull. C. A. I.*, p. 158), indique que 476 voyageurs montèrent au Théodule au cours de l'année 1880.

[Page 50.]

CORREVOX II. — A propos du déboisement qui est à déplorer en Val Tournanche comme en d'autres vallées piémontaises, il me plaît de rapporter ici l'énergique avertissement de l'illustre botaniste genevois H. Correvon, un sincère ami des Valtorueins.

« Un peuple qui déboise est un peuple en décadence : souvenez-vous en bien, messieurs de Valtournanche. C'est très particulièrement dans le pays d'Aoste qu'on peut dire que l'avenir agricole dépend du degré de reboisement des pentes arides. Autrefois riche et prospère, cette grande vallée, qu'arrosent les eaux provenant des plus hautes montagnes de l'Europe, est dans un état voisin de la pauvreté. La population s'en prend à tort au gouvernement et aux impôts. C'est le propre des faibles d'accuser les forts ; il faut que chacun travaille et que tout individu collabore à la grande œuvre de reconstitution des forêts.... » (Voir *Bull. de l'Association pour la protection des plantes*, Genève, n° 14, 1896).

[Page 64.]

GRÉPIS. — (A propos de la fresque naïve et légendaire, représentant saint Théodule sur le col et le diable roulant avec sa charge dans le précipice.)

Je ne sais si la vieille peinture existe encore en l'église de

Crépin; mais une fresque refaite il y a peu de temps par un artiste du pays, Carrel, sur la petite porte de la même église, représente le Saint-Evêque vêtu de ses ornements, qui exprime de la main le jus d'une grappe de raisin en un baril; près de lui un monstre porte une cloche.

[Page 90*.]

FAVRE. — Ce fut M. Favre, d'Aoste, qui fit construire la première auberge sur les pâturages de Giomein. Elle fut ouverte en 1856 (Voir « *Guide de la vallée d'Aoste* » de A. Gorret et E. Bich.).

Plus tard l'hôtel passa aux mains de Gabriel Maquignaz qui le dirigea de 1881 à 1886. Après lui, il passa aux mains de M. Eusebio Peraldo et de son excellente famille, lequel, avec le concours intelligent du propriétaire actuel, M. César Frassy, d'Aoste également, sut donner à l'hôtel l'importance qu'il a aujourd'hui et lui mériter son heureux renom de large et cordiale hospitalité.

[Page 97*.]

GARDE DE MONTSERVIN. — Les études de Luigi Vaccarone, l'infaillible et savant chercheur des histoires des Alpes, dont le Club Alpin et les nombreux amis pleurent aujourd'hui la perte, ont éclairé d'une vive lumière la plus grande partie de l'histoire du Théodule (Voir : *Rivista Alpina Italiana* II, p. 97); *Le Alpi fortificate contro i Valdesi. Vie alle Alpi Occidentali*, documents 9 et 11. *Bolletino C. A. I.* (1887.) *I valichi nel Ducato d'Aosta nel sec XVII.*

Il n'est point dénué d'intérêt de citer ici quelques-unes des ordonnances établies alors (1688) pour la défense du col :

« Concernant la Garde de Montcervin, elle sera destinée de la compagnie du Capitaine Quey, avec son Lieutenant et Enseigne, auxquels seront obligés entre la communauté de la Baronie de Cly et Chatillon de conduire, a ratte de foage, trente douzaines d'ais qui seront payés par le général du Pays, avec un rup de clous à plancher et deux maîtres charpantiers pour construire un baracon qui puisse contenir dix hommes; que les ais soient mises en telle façon qu'il n'y puisse point entrer de l'air, n'y laissant qu'une petite porte qui sera vis-à-vis où sera posée la sentinelle, et que la sentinelle soit vue de la sentinelle qui sera posée au fornelle; auquel fornelle il y sera construit un autre baracon à la même forme que dessus. Au pied de la Royse (glacier) il y sera construit un retranchement en le rentrant qui

puisse battre à fleur toutes les personnes qui s'exposent à vouloir passer la Roÿse, qui puisse contenir cent hommes derrière dudit retranchement ; au pied dudit retranchement on y mettra des ais en façon d'heute qui seront chargés de terre et pierres par-dessus, pour empêcher l'air d'y entrer....

« Le Corps de Garde de dix hommes de St. Théodelle fera une muraille à pierre sèche au travers du susdit poste, n'y laissant que le passage d'un homme sur la droicte en descendant en Valleys, attendu que ceux qui monteront il faut qu'ils viennent à la défilée d'un à un.... »

« La Garde sera changée chaque vingt-quatre heures.... En cas que St. Théodelle fût attaqué, les dix hommes du fornellel iront immédiatement renforcer le poste de St. Théodelle, et les dix hommes du grand retranchement iront immédiatement se saisir du fornellel, etc.... »

L'ordonnance finissait ainsi : « Le vicaire de Valtournanche, en semblable occasion, se tiendra au grand corps de garde pour y assister spirituellement les malades et y fera faire la prière soir et matin ».

[Page 69.]

GRUXER — écrit dans sa *Description des glaciers de la Suisse* (1760) « Le mont Cervin (der hohe Mattenberg) s'entrouvrit en 1525, et forma une crevasse de six pieds de largeur, qui rendit impraticable le passage qui conduisait en Italie. »

Et une tradition est demeurée que, autrefois, le passage entre Zermatt et Valtournanche était plus près de la base du Cervin, où était le Pas dit de « Furggen », bien connu des contrebandiers, où celui du Breil, et que, précisément, par suite d'un cataclysme, ce passage était devenu impraticable.

Corona a recueilli une autre tradition qui veut que, dans les anciens temps, une percée ait été pratiquée sous le col pour en faciliter le passage ; les ouvertures de ce tunnel auraient été depuis obstruées par des avalanches. Le nom de Praborne signifierait « près de la percée » (Voir G. CORONA : *Sulle Alpi*, 1876).

La même tradition d'un ancien passage entre Zermatt et Valtournanche, plus court et plus facile que le col du Théodule, et plus rapproché du Cervin, fut également recueillie par M. Hirzel-Escher, Gorret et Bich, dans leur *Guide de la vallée d'Aoste*, rapportent la légende que, dans les temps anciens,

ceux de Valtournanche se rendaient en procession à la chapelle du lac Noir, en Suisse, traversant le col de Breuil.

Le premier alpiniste qui passa ce col fut M. F. Morshead, en 1865.

[Page 70.]

INSCRIFT. — (*Summer months among the Alps*) et LONGMAN (*Journal of six weeks adventures*).

Dans l'ouvrage du révérend Coolidge, *Swiss Travels*, est rappelée la mort de six hommes, arrivée sur le glacier du Théodule en 1669, et d'autres encore, en 1795, en 1816 et en 1848. La revue du C. A. I. narre la découverte faite par un Pession de Valtournanche, en 1885, sur le glacier du versant italien, de quelques ais et d'un soulier. En creusant dans la glace, Pession découvrit deux cadavres, huit fers de mulets ou de chevaux, une petite croix d'argent en forme de reliquaire, quelques médailles, et d'autres objets sur l'un desquels était marquée la date « 1582 ». (Voir aussi dans l'*Alpine Journal*, VI 99, la singulière trouvaille faite par M. Gardiner sur le glacier de Verra.)

[Page 80.]

HÔTEL DE MONT-ROSE. — Vers 1858, l'auberge de Pession, à Valtournanche, changea d'enseigne et prit au Mont-Rose son titre nouveau.

Il est probable que ceci fut fait dans le but d'éviter une confusion entre l'hôtel de Valtournanche et celui, plus modeste, qui venait de s'ouvrir au Giomein (1857), sous le nom de « hôtel du Mont-Cervin ».

[Page 69.]

KREMENTHAL. — Le nom donné *ab antiquo* par les Suisses à la vallée de la Tournanche. Ce nom signifie « Vallée des Marchands » ; on le trouve dans Josias Simler (*Vallesiae descriptio*, lib. I, p. 18, éd. 1594).

« Mattia Vallis incipit a monte Syluio ; per hunc iter est ad Salassos et Aiazam uallem, et quam nostri vocant *das Kve-nerthal*, quod huius incolae per uarias regiones oberrent, merces diuersi generis circumferentes ; hac uia per glaciem inueteratam aliquot millibus passuum iter faciendum est. »

Il convient toutefois d'observer que, en Val Tournanche,

aucune tradition ne subsiste à l'égard de ces commerces ambulants.

Les Valtorneins ne doutent point que leurs ancêtres ne fussent, à leur ressemblance, des bergers et des agriculteurs, peu enclins au commerce.

Dans la relation du marquis de Romagnano, gouverneur du duché d'Aoste, qui fut envoyée au duc de Savoie, Charles Emmanuel I^{er}, en 1617, se trouve une fort intéressante description de la vie des hommes de ces vallées dans ce temps. « *En ces duchés, il ne se trouve point de personnes mercantiles, c'est là ce qui laisse le pays dans son état de misère, et ils sont astreints pour la plus grande partie à s'en aller hors de leur pays, en particulier l'hiver, et assez loin. Ceux de Challand vont du côté de l'Allemagne, comme aussi ceux de Cly. Ceux du Valais vont en Dauphiné. Ceux de Valdigna en Flandre. Ceux de Coque et de Champorcier à Milan.* » : (VOIR L. VACCARONE, *I. Valichi nel ducato d'Aosta nel sec XVII.*) (VOIR AUSSI FORBES, *Travels*, note A, p. 550, éd. 1900.)

[Page 99*.]

MEYNET J.-JACQUES. — « Nous eûmes pour compagnon dans une partie de ce trajet un riche propriétaire de ces montagnes, nommé J.-J. Meynet, homme de très bonne conversation qui paraissoit prendre intérêt à nos recherches et qui désiroit de posséder un exemplaire de ces Voyages. » (DE SAUSSURE.)

[Page 99*.]

MEYNET J.-PIERRE, dit Minette. — « I was surprised at the vigour and originality of his thoughts, and the force and elegance of his fraseology, both of which would have done credit to an educated man. » (WILLS, *Wanderings*, p. 212.)

[Page 104*.]

MEYNET (JEAN-BAPTISTE). — HINCHLIFF, qui passa en 1855, décrit ce Meynet en ces termes : « Nous trouvâmes la cabane en la possession d'un beau vieillard qui doit être l'esprit, ou plus simplement le successeur de celui dont Wills suppose qu'il fut assassiné ; l'ami était fort occupé autour de sa maisonnette, et le fait de se trouver à plus de onze mille pieds de hauteur ne sembloit point refroidir son enthousiasme pour l'édifice. Il

disait que, à la saison prochaine, il entendait avoir une chambre de plus toute prête, et il promettait de construire un toit à l'épreuve de la pluie. » (*Summer months among the Alps*, p. 152.)

M. King se complait également à donner une description de J.-B. Meynet, lequel lui paraît « a most singular character ». Et il ajoute que la clientèle des rares voyageurs qui passent là-haut, durant la brève saison estivale, ne suffirait point à rémunérer suffisamment l'hôte de ses peines comme de la grande fatigue de transporter chaque chose à une telle altitude, s'il n'avait quelque autre ressource. Il ajoute cette phrase suggestive : « Mais laissons cette question à sa conscience et à la vigilance des douaniers. » (*Italian Walleys*, p. 208-215.)

[Page 106*.]

MEYNET (J.-AUGUSTIN). — Sur le livre des voyageurs du Théodule, qui commence en 1857, il y a, par façon d'épigraphe, une sorte de discours fort emphatique écrit par un certain M. Bich, délégué postal à Châtillon, lequel fut, à ce qu'il apparaît, un fervent admirateur de J.-A. Meynet. Le discours commence ainsi : « Riches et savants voyageurs qui passez par ces déserts glacés, vous tous dont le cœur tendre et généreux aime à éprouver la douce satisfaction de faire du bien, dites à vos riches cœurs que le bon Jean-Augustin Meynet est digne d'un rayon de votre science, de vos richesses et de votre pouvoir... » Le même Bich compose sur le livre d'autres exhortations en italien, en allemand et en latin.

Je ne citerai que celle en latin qui me paraît la plus curieuse :

« Ego autem sum illé qui nihil est et nihil habet, praeter desiderium magnum, id est fiat salus hominum, sit gloria montis Cervini, et fiat fortuna Johannis Agostini Meynet. » Suit la signature !

[Page 68*.]

MONT-CERVIN. — Le nom de Mont-Cervin — comme celui de Matter ou Mattenberg — d'où le nom allemand actuel du mont : Matterhorn (Matter Horn) — fut appliqué au col du Théodule, et, d'une façon générale, à tout le groupe, avant que d'être choisi définitivement pour désigner la cime principale du groupe à l'exclusion de toute autre.

Le nom de S. Théodule, premier évêque de Sion et patron du Valais, fut donné probablement au col par les Valdôtains, lesquels

voulurent indiquer ainsi le passage qui les conduisait vers les gens dont ce saint évêque était le protecteur. De même du côté du Valais, on donna au passage le nom d'Augusthalberg (mont d'Auguste), marquant par cette désignation que le col donnait accès en vallée d'Augusta (Aoste) (V. COOLIDGE, *Swiss Travels*, p. 179).

[Page 69.]

MERREY — Constate particulièrement, dans son *Handbook*, éd. 1858, p. 249), comment, au temps du Blocus Continental malgré Napoléon et ses décrets de Berlin, le col servait fréquemment de passage à des marchandises anglaises de contrebande.

D'autre part, la présence d'un fonctionnaire de S. M. le roi de Sardaigne, tel que le receveur des douanes, dans le petit village de Paquier, confirme qu'il y avait en ce temps un trafic continu entre la vallée de Saint-Nicolas et celle d'Aoste. Ce bureau de douanes fut enlevé de Valtournanche à une époque point très éloignée de la nôtre, après que le commerce international eut pris d'autres voies plus aisées, et que, par conséquent, la contrebande eût perdu ses raisons d'exister sur les hauteurs.

[Page 72.]

PERRUQUET (famille). — Presque toutes les familles de Valtournanche ont donné, de génération en génération, un de leurs fils au sacerdoce ; par exemple, la famille des Perruquet — une des plus anciennes du pays et qui existait déjà au xvi^e siècle — donna à Valtournanche un curé en 1754, un recteur en 1784 et un autre en 1802. Le curé, Jean-Jacques, fut celui qui fit construire, en 1760, le clocher de Paquier et fit don de la grande cloche. Dans une autre famille, celle des Gorret, on trouve six prêtres, de l'année 1740 jusqu'à nos jours.

[Page 109.]

QUINTINO SELLA. — A cette ascension se rattache une anecdote que Sella contait volontiers. Son compagnon se trouvait être, dans cette ascension, le comte Paar, chargé d'affaires de la cour d'Autriche près le gouvernement sarde.

Il convient ici de rappeler la tension des esprits, qui, en ce

temps, d'une guerre à l'autre, régnait entre Piémontais et Autrichiens.

Mais entre Sella et Paar il y avait une communauté de goût pour la géologie, en même temps qu'un même amour pour les montagnes.

Et donc, durant la marche sur les glaciers, Paar et le guide tombèrent dans une profonde crevasse. Sella fixant promptement la pointe de son bâton dans la glace, résista à la secousse que la chute avait imprimée à la corde commune et par le moyen de cette corde parvint à les soutenir.

La position de Sella était fort critique, puisque, si son bâton avait cédé, un désastre semblait inévitable.

Après bien des efforts il réussit à les retirer hors de l'abîme; on rapporte que le comte Paar l'ayant alors remercié de lui avoir sauvé la vie, Quintino Sella lui dit avec un fin sourire qu'il garderait précieusement désormais le bâton qui les avait retenus et il ajouta : « Sans ce bâton, la patrie allemande aurait pu peut-être accuser et maudire la perfidie latine. » (Lire GUICCIOLI : *Quintino Sella* (vol. I. p. 55).

[Page 97.]

RIVAZ ET BOCCARD. — Ces historiens disent que les Valdôtains avaient commencé de se barricader sur le col du Théodule dès le temps, déjà ancien, où les habitants du Valais faisaient de fréquentes incursions sur leur versant (voir *Rivista C. A. I. IV*, p. 257.

La tradition de luttes prolongées entre les Valaisans et les ducs de Savoie est demeurée dans la vallée. De Saussure, comme aussi Durandi, la recueillirent.

Une trace de l'animosité qui existait alors entre Piémontais et Valaisans demeure dans la petite histoire suivante qui se redisait encore, il n'y a point longtemps, parmi les montagnards de Val de Viège; je la tire de l'ouvrage : *Zermatt und Umgebung* de ALFRED CÉRÉSOLE : « Ceci se passait en un temps où tous les hommes de Zermatt, aptes à porter les armes étaient descendus pour guerroyer sur les rives du Rhône de château en château.

« Et à Zermatt, il ne restait plus que les enfants, les femmes et les malades.

« Un jour, le bruit se répand qu'une troupe de Piémontais est sur le point de passer le col du S-Théodule et va descendre pour mettre à sac Zermatt. Une terrible panique envahit la

faible population; mais un jeune garçon nommé Karl ne perd point sa présence d'esprit; il réunit les femmes et leur donne l'ordre d'endosser les vêtements laissés par leurs maris, de s'armer le mieux possible et de le suivre sur le col. Arrivée là haut, la troupe construit un mur de pierres et attend l'ennemi; celui-ci ne tarde point à apparaître; mais lorsqu'il voit la muraille garnie de défenseurs, il comprend que la victoire ne sera point facile; il pense avoir devant lui toute l'armée valaisaine et il envoie un émissaire pour reconnaître la force des défenseurs.

« L'émissaire, qui n'avait jamais vu de guerriers à la poitrine gonflée, demande à Karl d'où viennent ceux-ci, et comment son armée a un tel aspect.

« Mes soldats, — répond fièrement le jeune capitaine, — portent aussi haut leur poitrine, parce qu'en eux battent de forts et superbes cœurs. »

« L'émissaire se tint pour satisfait; il revint en Italie; et ni lui, ni les siens ne se firent plus jamais voir. »

[Page 107.]

THÉODULE (*petite auberge du Théodule*). — Les séjours faits en 1851 sur le col du Théodule par les frères Schlagintweit, qui y passèrent trois jours, me paraissent dignes d'être notés, ainsi que ceux de Dollfus-Ausset qui fonda là-haut une station météorologique et y entretint à ses frais, pendant plus d'une année, trois hommes de garde; l'un de ceux-ci était le père de l'abbé Gorret.

Il y avait en ce temps sur le col deux baraques; l'une en bois, l'autre en pierres; celle de bois fut baptisée par Dollfus-Ausset « l'arche de Noé ».

TILLIER (DE). — Écrit en 1758 dans son *Historique de la Vallée d'Aoste*, p. 552. « Les édits doivent être conçus et publiés en langue française, et non italienne, pour qu'ils puissent être entendus par chacun, ainsi qu'a été disposé par les articles 6 et 7 de la patente accordée au pays par S. A. S. le Duc Emanuel Philibert sous la date du 24 juillet 1578, confirmée par la réponse au neuvième article du mémorial du 4 octobre 1650 ». Ce mémorial présenté par le Conseil Général d'Aoste à Charles Emmanuel II suppliait le souverain de déclarer que les édits publiés en une autre langue que la langue française fussent con-

sidérés comme nuls et que les habitants du Duché ne fussent pas tenus de les observer.

[Page 114.]

WHYMPER (Ed.). — La première fois qu'il vint en Valtournauche, il donna l'appréciation suivante, assez peu flatteuse et peut-être mal fondée, sur les guides du pays : « Jusqu'à présent, mon expérience concernant les guides n'avait point été heureuse et j'étais disposé, à tort, à les estimer fort peu. Ils n'étaient pour moi que de simples indicateurs de sentiers, en même temps que grands consommateurs de boissons et de nourritures ».

Ceux qui se présentèrent à lui, à Châtillon, lui offrant leurs services, lui semblèrent « un bataillon d'hommes dénués de toute bonne qualité, aux visages exprimant l'orgueil, la malice, l'envie, l'arrogance, etc. » Le jugement de Whympers devait changer quand il connut Carrel.

[Page 80.]

ZERMATT. — L'hôtel du Mont-Cervin à Zermatt fut fondé en 1852. Mais déjà plusieurs années auparavant, Herr Lauber, — en quelque sorte le médecin du pays — avait ouvert aux voyageurs une maison lui appartenant, petite et pittoresque, en bois. Desor parle de cette hospitalité déjà en 1859.

Sur ce chalet, cédé en 1864 à M. Seiler, se greffa l'hôtel du Mont Rose (Voir COOLIDGE, *Swiss Travels*).

CHAPITRE III

[Page 182.]

ABRI DE LA CRAVATE. — Le modeste abri de la Cravate fut construit en 1867 et regardé comme suffisant durant plusieurs années, c'est-à-dire jusqu'à ce que fut érigé le Refuge de la Grande Tour, lequel, proposé par la section d'Aoste du Club Alpin Italien dès 1878, et soutenu par Sella, par Budden et par Corona, fut établi en 1885. En 1895, la section de Turin construisit, dans une situation meilleure, environ cent mètres plus bas, le Refuge actuel qui a reçu le nom du prince Louis

Amédée de Savoie, La première cabane sur le versant suisse — Alte Hütte — fut construite en 1868.

[Page 191.]

ANDRÉ SEILER. — En 1895, le jeune M. Seiler de Zermatt et son guide G. Biener tombèrent non loin de l'endroit appelé la « Nouvelle Cheminée » pendant qu'ils montaient à la cabane italienne.

Je ne regarde point comme des catastrophes alpines proprement dites la mort du vieux guide Brantschen advenue au Refuge de la Grayate en 1879, ni celle de J. A. Carrel advenue sur les ressauts inférieurs de la Tête du Lion en 1890, dues l'une et l'autre à un épuisement de forces ou à la maladie.

[Page 125.]

CARREL (M. le Chanoine). — I. Il connut personnellement John Ball, Adams Reilly, W. Mathews, Nicolls, Tyndall, Tuckett et Whymper. (Voir l'appréciation de Tuckett concernant M. le chanoine Carrel en son livre : *Peaks, passes and Glaciers*, II, 261). Tuckett avait fait une visite à M. le Chanoine Carrel au cours de l'année 1859.

[Page 128.]

II. — Le chanoine Carrel alla avec le professeur J.-D. Forbes au Crammont en 1842 — avec Sismonda à la Becca de Nona en 1850 — avec B. Studer au col de Montagnaia en 1850.

[Page 156*.]

CARREL (Jean-Antoine, dit le Bersagliere). I. — Whymper a écrit de J.-A. Carrel : « C'est le plus fort grimpeur de roches que j'aie jamais connu; ce fut le seul homme qui refusa constamment d'accepter la défaite et qui continua à croire, malgré toutes les désillusions et les découragements, que le grand Mont n'était point invincible et qu'il pouvait être gravi du côté de sa vallée natale » (*Scrambles*, page 89).

[Page 170.]

II. — A la date du 18 juillet, Carrel écrivit à Sella pour s'excuser de ce qui était advenu; voici dans sa simplicité sa lettre : « M. Sella, vous pouvez penser, monsieur, comme je

suis chagriné de ce qui est arrivé, mais sans notre faute. Aujourd'hui, M. Giordano voulait encore vous appeler pour monter au moins le premier Monsieur du côté d'Italie, mais le temps s'est gâté, et, avant de pouvoir conduire au sommet un voyageur, je devrais encore arranger un mauvais passage. Écrivez-moi de suite si vous pouvez venir et j'arrangerai. Votre serviteur, Carrel Jean-Antoine. »

Quintino Sella ne vint point alors au Cervin. Des soins plus graves le retenaient ailleurs. Le 20 juillet il était parti pour la nouvelle capitale afin d'y prendre demeure définitivement. Et là, il étudiait assidument avec Perazzi le projet ardu de la taxe sur les farines (*tassa sul macinato*) qui devait le rendre populaire en Italie à force d'impopularité.

En août, il accourait à Ancône où sévissait le choléra et il y demeura durant les jours les plus terribles de l'épidémie; dans le noble et périlleux devoir de porter des secours et le réconfort de sa présence à la ville si cruellement frappée, il dut certes se consoler de n'avoir pas pu gravir le Cervin. Ce ne fut que douze ans plus tard, à cinquante ans, qu'il en fit l'ascension; il y conduisit alors ses fils.

« Quelle belle montagne ! » écrivait-il à un ami après son ascension « Tu es connaisseur en fait de beauté... mais d'une beauté comme celle du Cervin, tu ne peux l'en faire une idée. Je croyais avoir désormais une certaine connaissance des montagnes, de leurs attractions, de leur poésie; mais en gravissant le Cervin, je dus m'avouer à moi-même que je n'en avais rien su jusqu'alors, si grande est la différence entre ce bloc étrange et tout autre montagne.

« Après ceci, grondez-moi tous tant qu'il vous plaira, mais, si l'occasion s'en présente, je gravirai à nouveau le Cervin !

« Quelques risques sont négligeables : au moins, là-bas, on ne se fait point seulement mal, et on n'en saurait revenir estropié; s'il arrive qu'on glisse d'un pied, on fait un saut de plus d'un demi-kilomètre peut-être de hauteur; tu conviendras avec moi que ce serait là au moins une mort décente.

« Il m'ennuyait un peu d'y avoir amené mes fils; car, pour ce qui est de moi, le demi-siècle est révolu et donc il y aurait peu de dommage à débarasser l'Italie de ma personne; mais c'eût été une grande faute que de perdre des jeunes hommes vigoureux. Toutefois ils étaient, eux aussi, tellement heureux! tellement enthousiastes du magnifique spectacle! Si tu pouvais

voir leur visage quand ils en parlent ! » (Cette lettre est citée par Guiccioli).

Cette ascension fut marquée par un accident qui aurait pu se changer en un désastre. Arrivé au câble qui précède le pas de l'Échelle, J.-A. Carrel, lequel était attaché à l'extrémité supérieure de la cordée de Sella eut le soupçon que ce câble n'était point solidement fixé, et pour s'en assurer, il grimpa par la roche : mais le pied lui ayant manqué, il dut, pour se soutenir, avoir recours au câble lui-même, qui, s'étant détaché brusquement, fut cause que le guide tomba sur une longueur de 4 ou 5 mètres en passant par-dessus la tête de Sella; la chance voulut que Carrel, se cramponnant avec une grande vigueur aux roches, réussit à s'arrêter sur un terre-plein exigu de la montagne durant que Sella s'était préparé déjà à maintenir la corde qui les liait.

Antonio Castagneri, qui faisait partie de l'expédition, se rappelait que, dans ce moment, le guide Imseng s'efforça en vain de franchir ce passage désormais privé de son câble, et que l'on dut attendre que Carrel, revenu de son coup, vint reprendre sa place et vainquit le pas difficile.

Des traces de son sang furent vues sur les roches par ceux qui le suivaient.

[Page 157*.]

CHIMÉE. — *La Cheminée*. A mesure que l'exploration de la montagne avançait, les lieux les plus caractéristiques reçurent un nom. De ces noms, quelques-uns furent suggérés par Whymper, mais la plus grande part est due à la fantaisie de J.-A. Carrel (Voir *The ascent of the Matterhorn*, Ed. Whymper, page 505.)

Voici les noms par ordre d'ascension :

Le Col du Lion — mètres 5577.

La Cheminée — en dialecte du pays « lo Giarfou » — à l'orient du Col du Lion.

La Tente — mètres 5800 environ — le lieu où Whymper établit son second campement et où s'élève aujourd'hui le refuge Louis de Savoie.

Degrés de la Tour — « The great staircase » de Whymper — l'espace compris entre la Tente et la base de la Grande Tour.

La Grande Tour, le principal donjon du contrefort sud-ouest — à la base de ce donjon Whymper avait établi son troisième camp;

pement. Ici fut construit le second refuge du Club Alpin — mètres 5890.

Le Vallon des Glaçons, à l'orient de la Grande Tour.

Le Gîte Giordano, petite esplanade sur l'angle du contrefort où l'ing. Giordano passa la nuit.

Le Mauvais Pas, une étroite bande de roches à l'orée du *Vallon des Glaçons* que l'on parcourt avec l'aide d'une corde fixée horizontalement.

Le Linceul, un névé restreint et extrêmement incliné que l'on traverse ou côtoie durant la montée.

Corde Tyndall ou *Grande-Corde* — mètres 4080. Un espace de paroi d'environ 50 mètres presque vertical à l'extrémité supérieure du Linceul. Tyndall fut le premier qui plaça une corde en cet endroit.

La Crête du Coq, l'espace découpé de l'arête du contrefort sud-ouest où le sommet de la Grande Tour se relie à la base de l'Épaule.

La Cravate, (appelée autrefois par les gens de la vallée *Le Collier de la Vierge*), une écharpe de roches toujours couvertes de neige qui court en pente légère de l'ouest à l'est sous l'extrémité de l'Épaule. En cet endroit fut construit le premier refuge italien — mètres 4122.

L'Épaule ou *Spalla* et *Le Pic Tyndall* — mètres 4245.

L'Enjambée, la crevasse qui sépare l'extrémité nord-est de l'Épaule du pic final.

Le Col Félicité, une petite brèche dans la crête, à moitié chemin du dernier pic — ainsi nommée à cause de Félicité Carrel qui monta jusqu'à cet endroit en 1867.

L'Échelle Jordan, l'échelle de corde sous la cime; elle reçut son nom de l'alpiniste anglais Leighton Jordan qui la fit placer à ses frais par les guides de Valtournanche.

Le Gîte Wentworth, étroit palier près de la cime où lord Wentworth passa la nuit en 1871.

Le Pas Thioly, le dernier tournant sur la crête au sud-ouest avant que de toucher la cime, à environ vingt mètres de distance de celle-ci; ainsi nommé de M. Thioly qui y passa en 1868.

[Page 146.]

CONJURATION DE VALENTINO. — Celle-là même à laquelle fait allusion Studer dans son livre : *Über Eis und Schnee* (Vol. II, p. 101).

Pour ma part, il me fut donné d'en connaître les particula-

rités par le regretté J.-B. Rimini qui était présent à cette réunion. Le Club Alpin fut proclamé au même lieu le 25 octobre, à la suite de l'ascension de Quintino Sella au Mont Viso, et certainement il fut alors à nouveau question d'accomplir l'entreprise du Cervin, entreprise qui était considérée comme une revanche nationale. (Voir Chanoine G. Carrel : *La vallée de Valtorrenche en 1867.*)

[Page 178.]

CHAUFURD GROVE — Écrit que, en 1867, l'opinion des guides était que le côté nord devait être meilleur pour l'ascension et le côté sud meilleur pour la descente, et que, de toute façon, la paroi sud était la plus difficile. *L'Alpine Journal* écrivait : « Pour tant que les guides italiens aient pu améliorer l'arête sud, il n'est point probable que cette voie soit suivie fréquemment parce qu'elle est frappée jour et nuit par de continuelles avalanches de pierres, tandis que, sur la voie du nord, il n'y a aucun risque de ce genre » (Vol. II).

F. GIORDANO, après sa *traversée* du Cervin (1868) déclare avec justice que *le versant suisse est plus aisé, mais plus dangereux, et le versant italien, plus difficile, mais plus sûr.*

[Page 184.]

GIORDANO. — Dans une lettre à Bartolomeo Gastaldi, président du Club Alpin de Turin, Giordano, faisant un compte rendu de son excursion, écrit qu'elle pourrait s'intituler, avec quelque raison, *Une semaine sur le Grand Cervin.*

Voici quelques-unes des principales mesures déterminées par Giordano.

Col du Lion	5610
Première plate-forme de la Tente.	5860
Gîte Giordano.	5965
Refuge à la Balme de la Cravate	4154
Signal Tyndall.	4260
Épaule	4275
Cime.	4505

Giordano détermina cette dernière cote avec le baromètre à mercure porté sur la cime italienne ; De Saussure avait mesuré par la triangulation l'altitude du Cervin et avait obtenu un chiffre

de 4522. La carte Dufour donna pour la cime suisse, la cote de 4482 adoptée depuis par les topographes italiens.

[Page 125.]

GORRET (abbé AMÉ). — I. Gorret écrit : « M. le Chanoine Carrel, vrai Valtorkein, sortit la première idée : Si l'on pouvait gravir le Mont Cervin, ce serait de l'argent au pays. Nous, ses parents, nous avons recueilli sa parole, et avons voulu voir si ce n'était qu'une simple utopie ou bien s'il y avait vraiment quelque chose de bon et de praticable le long de la Becca. »

[Page 125.]

II. Amé Gorret écrit en 1865 : « Le goût pour les courses et les ascensions ne date pas de bien longtemps chez nous ; aussi, entourés de montagnes magnifiques, nous les ignorions ; les chasseurs seuls connaissaient les cols, et les touristes étaient regardés à leur passage comme des merveilles. Le Mont Cervin, cette montagne si fière et si belle que nous pouvions voir tous les jours, le Mont Cervin, devant lequel les étrangers s'arrêtaient frappés d'admiration, le Mont Cervin ne nous frappait pas. » (*Feuille d'Aoste*, octobre 1865).

[Page 129.]

III. L'abbé Gorret écrit du Chanoine Carrel : « Elevé dans sa jeunesse à Avouil ou à Cheneil, il a emporté de Valtournanche à Aoste le culte du Mont Cervin, et il était heureux, dans les jours de liberté, d'aller l'admirer, le vénérer, de Comboë, ou au Signal Sismonda, ou à la Becca de Nona... »

[Page 154.]

IV. La relation que l'abbé Gorret — lequel se trouvait au Giomein en ces jours-là — écrivit en la circonstance, confirme ces faits : « Les Carrel venaient de s'engager à Whympfer pour l'ascension du Cervin le 9 et 10 juillet, en cas de beau temps ; l'essai devait se faire sur le versant suisse. Le jour précédent, 8 juillet, arrive de Turin M. l'ingénieur Giordano auquel le Bersagliier était engagé depuis un an. Grand embarras pour Carrel ; Giordano n'aurait jamais voulu que Carrel eût manqué à son engagement avec Whympfer ; Carrel ne voulait et ne pouvait quitter Giordano, et pourtant il était lié. Le temps trancha la question : il fut mauvais. »

V. — (Voir Gorret : *Ascension du mont Cervin*, — et l'*Alpine Journal*, II, page 259). Je m'en suis tenu ici à la narration de l'abbé Gorret; il écrit : « Ils n'étaient encore que sur l'Épaule à quelque distance au deçà du signal Tyndall quand Whymper et sa bande les avaient appelés par leurs cris du sommet de la pyramide. » Il résulte de ce fait que, lorsque Carrel et les siens virent Whymper sur la cime, ils étaient encore en train de monter.

D'autres — parmi lesquels Whymper lui-même — racontèrent la chose autrement; Whymper dit que — suivant le récit que lui en avait fait Carrel — la caravane, étant arrivée à l'extrémité de l'Épaule, à la base du pic final, les opinions se divisèrent; J.-A. Carrel et J.-J. Maquignaz voulaient continuer, les autres ne le voulurent point, le résultat de la dispute fut que tous revinrent sur leurs pas. Et ce fut seulement, comme ils s'en revenaient, que, se trouvant sur les roches près de la Gravate, ils entendirent les cris de Whymper.

La cause du retour de la caravane aurait donc été la dispute entre les guides et non point le fait d'avoir constaté la victoire de l'anglais. (E. WYLLIE. *The Ascent of the Matterhorn*, page 504, D.)

La première version paraît toutefois être la vraie et elle me fut confirmée de vive voix par l'abbé Gorret lui-même. Une autre affirmation pleine et entière se trouve pour ce fait dans le *Journal* de FELICE GIORDANO où, en date du 14 juillet, on lit cette note : « ... A deux heures de l'après-midi ils virent Whymper et les autres sur la cime; cela les glaça et ils redescendirent tous.... ».

La conduite de Carrel au cours de cette journée du 14 juillet fut commentée et discutée dans le pays et au dehors. Dans un article de MM. Adams Reilly et C. Mathews que publia *la Feuille d'Aoste* (21 août 1866), se trouve l'observation suivante : « On ne peut s'empêcher de faire observer que, pour réussir dans ces ascensions, il faut partir de grand matin, aux premiers rayons de l'aurore. Si les guides de Valtournanche en avaient fait autant, le 14 juillet 1865, ils auraient pu arriver sur le sommet du Mont Cervin avant M. Whymper et ses malheureux compagnons. Le chef de ces guides n'a pas voulu sortir de la tente avant six heures du matin. Aussi ses compagnons en

ont-ils été si indignés qu'ils n'ont plus voulu l'accompagner dans l'ascension qui eut lieu trois jours après. »

Le chanoine Carrel ajoute (*Boll. C. A. I.*, vol. III, n. 12 p. 48) « D'un autre côté, des messieurs qui prétendent bien connaître les personnes et les choses, ont fait observer que ceux qui faisaient des grands sacrifices pour l'ascension du Mont Cervin du côté d'Italie, auraient pu agir d'une autre manière pour y réussir certainement : au lieu de donner tant par jour aux guides explorateurs, ils devaient leur promettre une bonne somme d'argent pour prix de leur ascension. C'est ce que fait un général d'armée quand il veut emporter d'assaut une batterie ou une place. Il ne faut pas, pour les ascensions des hautes cimes des Alpes, de Fabius Cunctator ».

Les critiques sévères du chanoine Carrel concernant la conduite de Jean Antoine forment un contraste singulier avec la bienveillance sereine que Giordano ne cessa de témoigner à son guide dans tout ce qu'il écrivit à son sujet.

[Page 169.]

VI. — Gorret écrit : « Du col du Lion, nous vîmes flotter un drapeau, puis deux, puis trois; la fatigue s'évanouit, nous étions hors de danger, et l'on nous avait vus. Nous éprouvâmes tous un saisissement de plaisir en remettant le pied sur le gazon. Nous retrouvâmes la parole : nous n'avions presque dit mot en tout le temps, excepté : courage... prudence... attention.

« J'avouais à mes compagnons que je n'avais osé de tout le temps m'arrêter à la pensée que je serais redescendu; leurs impressions avaient été les mêmes. »

[Page 177.]

GROTTE DE LA CRAVATE. — Sur la *Rivista Alpi, Apennini e Vulcani* (vol. II, 252, année 1866), il y a un fort beau dessin du Cervin où se trouve marqué, à la Cravate, l'endroit de la « grotte à faire ».

La proposition de construire un abri dans les replis du Grand Cervin, — ainsi disait-on alors — fut faite par le chanoine Carrel le 15 septembre de l'année 1865, par une lettre adressée au président du Club Alpin. Après avoir signalé les avantages de la construction, la lettre se terminait de la façon suivante : « Est-on pris par le mauvais temps? On pourrait même au

besoin y passer une semaine, moyennant des provisions suffisantes. Je vous communique une idée; communiquez-la à vos amis et réfléchissez-y. La conservation de la vie vaut bien quelques cent francs. » Afin d'attirer les souscripteurs, il proposait que l'on gravât leur nom sur les parois de la grotte.

[Page 145.]

LUC MEYNET. — Luc Meynet avait coutume de rappeler l'anecdote suivante tirée de ses aventures avec Whympet : Au retour d'une des nombreuses et hardies tentatives de celui-ci, durant laquelle il s'en était fallu de peu que la caravane ne fût emportée par une avalanche de pierres, Whympet, Croz le guide de Chamonix et Luc Meynet se reposent sur le col de Furggen. Whympet s'occupe à faire des observations barométriques, Croz fume la pipe, Luc attend patiemment que Croz ait fini, pour lui demander, très respectueusement et chapeau bas, de vouloir bien lui prêter sa pipe, car il avait laissé la sienne à la maison.

« Tu aurais pu y laisser aussi ta tête, drôle de bossu, » lui répond Croz, « tu crois donc que je vais prêter ma pipe à un demi-homme de ton espèce? »

Le malheureux ne fait aucune réplique, mais Whympet, qui a entendu le colloque, s'approche avec deux cigares et lui dit :

« Tiens, fume, toi aussi. » Et Luc Meynet, tout fier, allume le cigare, se dresse du mieux qu'il peut de toute sa personne et se pavana devant Croz, lui lançant à la figure des bouffées de fumée.

On part pour Breuil. Et, en descendant sur le glacier de Furggen, Croz marche rapidement, cherchant à faire glisser Luc qui est chargé de la tente; mais Luc manie la corde de façon à se protéger contre les secousses insidieuses. Ceci arrive que Croz tombe en une crevasse et n'est retenu que par la force et la prévoyance de Luc. La morale de l'histoire fut donnée alors par Whympet qui dit, s'adressant à son guide :

« Sachez, Croz, qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi. »

Ce simple récit laisse apparaître l'antagonisme qui, dans ce temps, existait très vif entre les guides de Valtournanche et ceux du dehors.

MAQUIGNAZ (GABRIEL) et CARREL (VICTOR). — Sur les tentatives faites ultérieurement par ceux de Valtournanche pour gagner le Cervin, on ne sait point grand'chose; il est cependant certain que cette même année 1857, Gabriel Maquignaz et Victor Carrel, le peintre, partirent, à la recherche, eux aussi, de la voie; ils prirent par le plus court, montant par la façade orientale de la Tête du Lion; mais ils furent détournés d'aller plus loin par les pierres qui pleuvaient dans les couloirs. L'abbé Gorret, en une de ses lettres, parle de cette tentative: « Au fond du névé glacier de la tête du Lion se trouve un étroit couloir, une cheminée, et une espèce de « barme » où l'on a porté des « ollines » (sarments) et où l'on a dormi quelquefois depuis. Je pense que c'est jusque-là que sont allés Gabriel et le peintre Carrel et non plus loin ».

La Cheminée touchée par ceux-ci n'est point la même que celle touchée plus tard par Whymper.

On ne saurait douter que Jean Antoine Carrel ait tenté l'ascension à nouveau pour son propre compte en compagnie de Jean Jacques.

De vieux guides se rappellent que, après la première tentative, il s'était construit une sorte de bâton ferré, à la manière des piolets, et bon à tailler des degrés dans la glace.

Dans une de ses lettres, Whymper écrit que les guides de Valtournanche, vers 1860, étaient d'excellents grimpeurs de roche par suite de l'habitude qu'ils avaient de chasser dans la montagne, mais que, sur la glace ou sur les pentes de neige fortement inclinées, ils étaient absolument médiocres, n'en ayant en aucune façon l'expérience. Ils ne possédaient pas de haches à glace (piolets). Par toute la vallée, il n'y en avait peut-être pas une seule en ce temps-là. Il rappelle que J.-A. Carrel passa plusieurs années sans piolet, alors même qu'il avait commencé de l'accompagner. Et il possède une photographie prise aux environs de 1865 sur laquelle Carrel est représenté avec un simple bâton entre les mains.

Whymper réunit les premières tentatives des hommes de Valtournanche en un seul groupe, sous la date 1857-59. Il considère comme y ayant participé Jean-A., Jean-J. et Victor Carrel, Gabriel Maquignaz et l'abbé Gorret; il indique comme le point touché le plus élevé, « la Cheminée » à 5450 mètres d'altitude, confondant probablement la cheminée véritablement

touchée alors et moins élevée, avec celle qu'il connut lui-même. Il note toutefois que plusieurs tentatives avaient été faites avant que cette altitude ne fût gagnée, mais que ceux qui y avaient pris part ne se souviennent plus de leur nombre. (E. WHYMPER, *The Ascent of the Matterhorn*, 1880. Appendice E.)

[Page 195.]

MUMMERY (A.-F.). — I. Monta le premier au Cervin par le versant de Zmutt, le 5 septembre 1879. Le même jour, par une voie peu différente, M. V. Penhall atteignit également la cime. Trois jours après, M. J. Baumann suivit les traces de Mummery.

[Page 195.]

II. Le 16 juillet 1880, Mummery s'élevait le premier par l'arête de Furggen jusqu'à la hauteur de l'Épaule suisse; et de ce point, en côtoyant la paroi orientale, il se portait, par un chemin fort dangereux, sur l'arête suisse à l'endroit où l'Épaule s'attache à la tête de la montagne; de là, il rejoignit, par la voie habituelle, le sommet. (Voir A. F. MUMMERY, *My Climbs in the Alps and Caucasus*, p. 24.) Cet ouvrage, qui est sans aucun doute parmi les plus beaux de la littérature alpine, fut remarquablement traduit en français par M. MAURICE PAILLON sous le titre : *Mes Escalades dans les Alpes et le Caucase*, Paris, 1905.)

[Page 155.]

POLÉMIQUE TYNDALL-WHYMPER. — (Voir *Alpine Journal*, vol. V, p. 529.) Le directeur de l'*Alpine Journal* donnait cette conclusion à la polémique entre Tyndall et Whympér : « Tous ceux qui connurent le Bersagliér savent avec quelle passion il désira la conquête du Cervin. Il était né et il avait grandi au pied de la montagne, et durant de longues années il avait nourri en lui-même ce rêve de vaincre un jour le colosse que tous déclaraient inaccessible.

« A mesure que ce rêve marchait vers sa réalisation, il devait lui arriver naturellement de regarder d'un œil jaloux tous ceux qui venaient lui disputer la gloire de la première ascension d'une montagne que, dans son imagination, il considérait comme une chose lui appartenant en propre.

« L'obstacle superbe se dressait devant lui tous les jours; il faut être montagnard pour comprendre les sentiments de

Carrel; et vraiment de l'indulgence est nécessaire envers ce fils de la nature s'il n'eut pas toutes les attentions vis-à-vis d'un guide étranger qui venait pour lui ravir ce qui avait été le désir ardent de toute son existence. »

[Page 129.]

RIMINI (G.-B). — (A propos de l'espoir que gardait le chanoine Carrel de gravir lui-même un jour le Cervin.)

Je tiens ce renseignement du regretté G.-B. Rimini qui fut un ami du chanoine Carrel. Encore dans les dernières années de sa vie le chanoine répétait : « Je finirai par faire mon panorama du haut du Mont Cervin ». Mais son vœu ne fut point exaucé, et il mourut en 1870. — Voir sa *Biographie* dictée par l'abbé Aimé Gorret. *Boll. C. A. I.*, vol. V, n° 17.

[Page 155.]

TYNDALL ET BENNEN. — Le point touché par Tyndall et le guide Bennen, au cours de cette excursion, est probablement celui où s'élève le Refuge de la Grande Tour. Whympner en évalue l'altitude à 5900 mètres environ et constate que Tyndall a dépassé de près de 110 mètres le point touché par les premiers explorateurs. Cette information confirme les tentatives faites par Carrel, postérieurement à l'essai de l'année 1857.

Suivant le souvenir qu'en ont gardé de vieux guides, J.-A. Carrel avait rejoint avant Tyndall le point où se trouve présentement le Refuge Louis Amédée de Savoie et ce lieu était devenu son bivouac habituel.

[Page 159.]

TYNDALL ET WHYMPNER. — L'abbé Gorret écrit en 1865 : « En 1862 MM. Tyndall et Whympner donnèrent plus que jamais vie au problème de l'ascension, et légitimèrent les tentatives aux yeux du peuple, puisqu'il y avait gain et journée ». Dans l'hiver de la même année se place la tentative de Kennedy, lequel atteignit 5500 mètres d'altitude, sur le versant de Zermatt. (Voir *Alpine Journal*, vol. I.)

[Page 145.]

TYNDALL. — I. Lire le récit de cette tentative dans l'ouvrage de Tyndall : *Hours of exercise in the Alps*.

Le vieux Bich raconta que, dans l'ascension faite par lui avec Carrel et Gorret en 1865, il trouva à la base de la Grande Corde quelques fragments de l'échelle qui servit à Tyndall pour franchir ce passage.

En ce qui concerne l'Enjambée, il est opportun d'éclaircir l'erreur dans laquelle fut Whymper lorsqu'il attribua ce nom — ou, suivant qu'il l'écrivit : l'Ange Anbé — à un pinacle ou élévation de roche, qui s'érige entre la crevasse à l'extrémité de l'Épaule et le dernier pic. (Voir *The Ascent of the Matterhorn* WHYMPER, p. 90.)

L'Enjambée est la fente qui sépare l'Épaule du Pic et elle fut ainsi dénommée à cause du long pas qu'il faut faire pour la franchir.

D'après une autre opinion, ce nom provient de la nécessité d'enjamber le tas de pierres fait par les guides de Valtournanche au fond de ladite fente. (Voir LOUIS D'ORLÉANS, *Dans les Alpes*, p. 125.)

[Page 145.]

II. Tyndall ne méconnut point les excellentes qualités de Carrel qui faisaient de lui un compagnon très utile et de première force comme gravisseur de roches. — Sur le livret de Carrel il écrivit la déclaration suivante : « Jean-Antoine Carrel accompanied me up the Matterhorn in the 27th 28th of July 1862 — He proved himself an extremely good man on this occasion. He is a very superior climber and, I believe, an excellent guide. Many times during the ascent I had occasion to observe his skill and activity. He has served in two campaigns, has been at Novara and Solferino, and the discipline of a soldiers life renders him acquainted with many things wich are useful to a mountaineer. I can express without reserve my entire satisfaction as regard Carrel's conduct through a very difficult day.

« Breuil 29th July 1862. »

[Page 158.]

VACCARONE (LUIGI). — Sur le caractère et les aventures de J.-A. Carrel, voir la belle et très intéressante *Biographie* donnée par L. Vaccarone dans *le Bollettino del C. A. I.*, vol. XXIV, n° 57.

D'une lettre écrite également par lui à l'abbé Gorret, je tire l'appréciation suivante qui me paraît devoir faire autorité :

« Carrel, considéré dans l'exercice de sa profession, ne prête le flanc à aucune remontrance ; il a toujours fait son devoir, et les nombreuses attestations de personnages dignes de foi qu'on peut lire sur son livret de guide le disent et le confirment. »

[Page 185.]

VALTORNEINS. — (A propos de leur esprit d'initiative.) L'esprit d'initiative des Valtorneins est confirmé par la découverte d'un nouveau passage faite en juillet 1887 par le guide J.-B. Aymonod. L'année précédente, une chute de pierres avait arraché l'échelle de corde au Pas Jordan ; l'ascension du Cervin du côté italien était par ainsi empêchée, et les guides du pays en ressentaient quelques dommages. Aymonod, accompagné de J.-B. Perruquet et de J.-B. Maquignaz, monta jusqu'à un certain point situé à environ 60 mètres au-dessous du Pas Jordan et, obliquant à droite, arriva à la base du Grand Couloir qui descend entre la cime italienne et la cime suisse. Par le moyen de ce couloir, entre des roches fort difficiles, il rejoignit le sommet. Cette voie nouvelle fut suivie au mois d'août de la même année par M. G. Pigozzi de la section de Bologne du Club Alpin Italien, et peu après par M. Q. Morani de la section de Milan, l'un et l'autre accompagnés par Aymonod. Le docteur Güssfeldt l'a parcourue la même année à la descente. Par la suite, l'échelle de corde ayant été rétablie à l'ancien passage, la variante Aymonod fut abandonnée.

[Page 191.]

VICTIMES DU VERSANT SUISSE. — En 1879, William Moseley, de Boston, glissa et fut précipité dans l'abîme sur un point voisin de la « Alte Hütte » pendant qu'il descendait sans être attaché à la corde.

En 1886, M. Borekhardt, après une terrible nuit de bourrasque passée sur les roches à 2900 mètres, mourut au matin d'épuisement et de froid, abandonné par son compagnon et les guides.

En 1890, M. Goers de Strasbourg tomba, avec ses guides, A. Graven et J. Brantschen, non loin du sommet.

En 1900, le guide Furrer de Zermatt, atteint par une avalanche de pierres dans le grand couloir à la base du Cervin qui mène au glacier de Furggen, y perdit la vie.

[Page 192.]

ZERMATT-GÖRNERGRAT. — En 1890, la concession du chemin de fer Zermatt-Matterhorn fut demandée au gouvernement fédéral, en même temps et par le même entrepreneur que celle du chemin de fer Zermatt-Görnergrat.

Plusieurs journaux annoncèrent avec le plus grand sérieux que l'une et l'autre ligne allaient être établies : celle du Görnergrat fut effectivement construite et fonctionne depuis l'année 1899. Mais, par une heureuse fortune, il ne fut plus parlé de l'autre. Un tracé du hardi projet de l'ingénieur Xavier Imfeld a été publié dans le remarquable ouvrage de TH. WUXOR : *Das Matterhorn*. Il consiste essentiellement en une ligne qui arrive jusqu'à l'Ilörnli et se poursuit sous un tunnel rectiligne de 2 kilomètres environ pratiqué sous l'arête et débouchant près du sommet sur le versant de Zmutt.

[Page 159.]

WHYMPER (Ed.). — I. Il paraît évident que Whympers gardait en réserve dans son esprit ce projet d'ascension par le versant suisse; il déclare dans son livre : *Scrambles*, page 289, qu'il avait graduellement acquis la conviction que la paroi orientale du Mont aurait concédé un chemin plus facile pour rejoindre la cime; il ajoute que, en 1864, il avait proposé à Reilly d'essayer de découvrir cette voie et que, s'il n'avait été forcé de se séparer de celui-ci, le Mont aurait été indubitablement gagné cette année-là.

[Page 175.]

II. Je rapporte ici la lettre qu'écrivit alors Whympers au *Times* de Londres, lettre qui fut publiée dans la *Rivista Alpi, Apennini e Vulcani*, n. II : « Dans la mesure de ce que je puis savoir, au moment de la catastrophe, personne n'était en mouvement; cependant, ni moi, ni les Tangwalder, nous ne pouvons le dire avec certitude, parce que les deux hommes qui allaient en avant étaient cachés par une roche en saillie.

« Le pauvre Croz avait mis de côté son piolet et, se préoccupant toujours davantage que d'aucune autre chose de la sécurité de M. Hadow, il plaçait les pieds de celui-ci l'un après l'autre. Au mouvement de ses épaules, je juge qu'il se tournait pour faire lui-même un pas en avant....

« Dans ce moment, Hadow glissa, tomba sur lui et le heurta

violemment. J'entendis un cri désespéré de Croz et je les vis, lui et Hadow, précipités en bas : alors Hudson fut entraîné à son tour et lord F. Douglas en dernier lieu. Tout cela fut l'affaire d'un instant ; mais aussitôt que nous entendîmes le cri de Croz, Taugwalder et moi nous piquâmes nos piolets entre les roches avec autant de force qu'il nous fut possible. La corde était tendue entre nous, et le heurt arriva sur nous deux comme sur un seul homme. Nous parvînmes à nous maintenir, mais la corde se rompit par le milieu entre Taugwalder et Douglas.

« Pendant deux ou trois secondes, nous vîmes nos malheureux compagnons rouler à la renverse et étendre les mains, cherchant à se sauver ; puis ils disparurent l'un après l'autre, tombant de précipice en précipice sur le glacier du Matterhorn qui s'étend en dessous, à une profondeur de près de 400 mètres.

« Dès l'instant que la corde s'était rompue, toute aide était devenue impossible.... »

La corde qui les maintenait était une corde légère ; à ce qu'il paraît, ce ne fut point par suite d'un frottement contre la roche qu'elle se rompit, mais bien sous le choc et par suite du poids qu'elle eut à supporter.

Whymper écrivit aussi en ce temps à M. Rimini, secrétaire du C. A. I. Sa lettre se termine de la façon suivante :

« Le défaut d'un seul pied, une simple glissade fut la cause de tant de malheurs. Il n'y a pas une faute, pas un manque d'attention que l'on puisse imputer aux guides. Tous firent amplement leur devoir. Cependant, je suis persuadé que si la corde avait été tendue régulièrement entre ceux qui tombèrent, comme elle l'était entre Taugwalder et moi, toute cette épouvantable catastrophe aurait pu être évitée. »

On dit que Croz retint un instant Hadow et qu'il essaya encore de résister quand Hudson et Hadow tombèrent. Mais il n'y réussit point. Sa dernière parole fut : « Impossible ! » — Ainsi le rapportait Taugwalder (voir G. STÜBER : *Ueber Eis und Schnee*).

[Page 188.]

IV. Dans son ouvrage : « *The Ascent of the Matterhorn* », E. Whymper donne un tableau approximatif des ascensions du Cervin jusqu'à l'année 1879. La première caravane italienne qui monta au Cervin après Giordano fut, en 1875, celle de M. Au-

gustin Pession, alors syndic de Valtournauche, et de M. Albin Lucat, notaire à Châtillon (*V. Boll. C. A. I.*, vol. VIII, n° 22). Le premier alpiniste qui reprit la traversée du Cervin après Giordano, de Breuil à Zermatt, en passant la nuit au Refuge de la Cravate, fut Alexandre-Emilio Martelli, que j'éprouve un véritable plaisir à désigner comme un des premiers et des plus assidus explorateurs italiens de ces montagnes, et un des plus fervents amis du Val Tournanche.

CHAPITRE IV

[Page 255.]

BORCKHARDT. — Bien des pages furent écrites au sujet de la catastrophe où le pauvre Borckhardt perdit la vie, et de l'abandon dans lequel le laissèrent son compagnon et les guides (*V. Alpine Journal*, XIII). Les guides, jeunes et de peu d'expérience, ne virent point quel était leur principal devoir; ils descendirent trop tard pour pouvoir espérer d'apporter à temps quelque secours à leur voyageur, et trop tôt puisqu'ils ne demeurèrent point auprès du mourant pour lui fermer les yeux.

Le gouvernement du Valais publia alors un nouveau code à l'usage des guides, contenant des règles sévères déterminant la conduite qu'ils devaient tenir en toute circonstance et des amendes pour chaque infraction, code qui ne reçut point, je crois, la sanction des Clubs alpins et ne fut jamais mis en pratique.

[Page 208.]

COL DU LION. — La périlleuse traversée du Col du Lion de Zermatt à Breuil fut accomplie pour la première fois par A. F. Mummery, accompagné du guide A. Burgener, le 6 août 1880.

[Page 255.]

ÉMILE JAVELLE. — Écrivait : « Du côté de Zermatt le Cervin n'est qu'une immense pyramide unie et régulière. Plusieurs touristes qui n'ont pas compris le caractère grandiose de cette simplicité, en ont déclaré l'ascension tout à fait monotone; autant vaut dire que Dante n'est pas amusant, ou que la mer est uniforme. »

EDWARD WHYMPER. — Étant revenu visiter son champ de bataille, il écrit dans la préface de la 5^e édition de ses *Scrambles in the Alps*, publiée en 1900, les lignes suivantes au sujet des lentes modifications de la montagne :

« Au cours du mois d'août 1895, je gravis l'arête du S.-O. jusqu'à la base de la Grande-Tour. Plus de trente ans s'étaient écoulés depuis la dernière fois où je l'avais visitée; je trouvais, en cet espace de temps, de grands changements s'étaient produits : le sommet du Col du Lion était plus bas qu'auparavant, par suite du décroissement de la neige, et le passage sur le col en était devenu plus court. Au delà, sur environ 150 pieds de montée, il ne se trouvait point de notables changements. Mais, en haut, l'arête s'était rompue et plusieurs lieux qui m'avaient été familiers me parurent devenus méconnaissables. D'aucun point, je ne gardais une mémoire plus certaine que de la Cheminée. Maintenant plus de la moitié de cette Cheminée avait disparu et il n'en restait que la trace. De ce point jusqu'à la cime, tout était changé; des pas difficiles s'étaient faits faciles; d'autres, faciles autrefois, étaient devenus difficiles extrêmement. L'angle dans lequel est suspendue maintenant une forte corde à nœuds et qui est un des passages les plus roides de l'ascension, n'existait point en 1864. » (Ici Whympér fait allusion à l'espace à parcourir qui s'élève au-dessus de la « plaque Seiler », la petite plate-forme où glissa si malheureusement l'alpiniste suisse.)

Environ quinze jours après cette visite de Whympér, le 9 septembre, un terrible éboulement de roches se produisit sur un point de la crête, sous la Grande Tour, dans la direction de la partie inférieure de l'arête, éboulement qui détruisit ou arracha quelques-unes des cordes fixées là, altérant plus encore l'aspect de ce côté de la montagne. Les traces de cet éboulement sont encore visibles.

Un vaillant alpiniste anglais, Mr. W. E. Davidson, qui monta six fois au Cervin et le traversa cinq fois, raconta que, s'étant trouvé ce soir-là même au Refuge de la Grande Tour, il ne put continuer sa descente à cause des conditions périlleuses de la montagne entre le Refuge et le Col du Lion, cet espace de chemin étant parcouru à chaque instant par des pierres tombantes. Il raconta que le spectacle était extraordinaire. Le matin suivant, il descendit avant que le soleil n'eût touché les roches et déter-

miné la reprise de la chute des pierres. En temps ordinaire ce passage est absolument à l'abri d'un tel danger, comme d'ailleurs tout le parcours du Cervin du côté de l'Italie.

[Page 208.]

GIUSEPPE CORONA. — Cette chaîne, qui s'étend du Château des Dames à la Dent d'Hérens et renferme des sommets d'un accès extrêmement difficile, avait été, en ce temps, exploré en partie par Giuseppe Corona, excellent alpiniste des commencements du Club Alpin italien.

Depuis lors, elle fut étudiée par des Italiens et des étrangers, et dorénavant les noms qu'on lui imposa la font, en quelque sorte, ressembler à quelque page d'un almanach de Gotha de l'alpinisme italien. Il y a là une pointe Margherita ; il y a les pointes Budden, Giordano, Sella, Lioy, Carrel et Maquignaz.

[Page 256.]

LES CORDES DE CERVIX. — Whympfer évalue à environ 500 mètres la longueur totale des cordes placées au long du Cervin pour l'un et l'autre versant. (Voir *Zermatt and the Matterhorn*, p. 182.)

Toutes les cordes ne sont point indispensables ; en ce qui concerne le versant italien, il me paraît que quatre seulement devraient être conservées, c'est-à-dire celle de la nouvelle « Cheminée », sous le refuge Louis-Amédée de Savoie, la « Grande Corde » sous l'Épaule, la corde qui précède l'Échelle, et l'Échelle elle-même ; la suppression des autres rendrait l'ascension plus hardie, mais non point plus dangereuse.

[Page 259.]

THÉOPHILE GAUTIER. — Théophile Gautier sut bien comprendre quel était le sens d'une ascension au Cervin quand il écrivit de Zermatt, en une de ses lettres, à l'occasion du retour d'un alpiniste qui descendait de cette cime : « Quoique la raison y puisse objecter, cette lutte de l'homme avec la montagne est poétique et noble. La foule, qui a l'instinct des grandes choses, environne ces audacieux de respect, et, à la descente, toujours leur fait une ovation. Ils sont la volonté protestant contre l'obstacle aveugle, et ils plantent sur l'inaccessible le drapeau de l'intelligence humaine. »

CHAPITRE V

[Page 291.]

ARÊTE DE ZMUTT. — Tout compte fait, l'ascension de l'arête de Zmutt n'est point exceptionnellement difficile. Assurément, aucun de ses passages ne présente les difficultés que présenteraient certains passages de l'arête italienne s'ils étaient privés de cordes. Il y a quelques grêles de pierres à redouter dans la première partie de l'ascension, avant d'arriver sur la crête neigeuse, comme aussi dans le dernier trajet quand on traverse les grandes dalles, sous la cime, où il n'y a pas possibilité de se mettre à couvert.

Bien que, sur certain point, la roche soit rompue et inclinée, la structure de ce flanc de la montagne offre de bons appuis et des saillies favorables à la main. L'orientation, au contraire, en est extrêmement défavorable; par les jours froids et quand il y a du vent, on souffre, en vérité, au long de cette arête, à l'ombre de la pyramide, plus que sur les autres versants que le soleil touche de bonne heure. Et il arrive souvent que l'on se heurte, dans la partie médiane et la partie élevée de l'ascension, à des roches tellement revêtues de glace qu'il faut renoncer à les gravir.

Telle est peut-être la raison pour laquelle les guides ne conseillent point cette route aux voyageurs qui arrivent à Zermatt; les voyageurs n'y songent point d'eux-mêmes — et ainsi ce « settentrional vedovo sito¹ », « ce site septentrional et privé de soleil » du Cervin se trouve encore réservé aux vrais adorateurs du mont.

« Tourists, like trade », observe à ce propos Whymper, « drift into the easiest channels (*Guide to Zermatt and the Matterhorn*, p. 182).

On dit que, aussitôt après les premières ascensions du Cervin par le côté de Zmutt, le projet fut formé de construire un refuge sur cette arête afin d'en rendre l'accès plus facile. M. Baumann émit l'opinion que cette nouvelle voie serait deve-

1. DANTE, *Divine Comédie* : *Purg.*, l. 26.

nue la voie favorite de ceux qui voudraient à l'avenir « traverser » le Cervin. Après le refuge auraient apparu les cordes, les chaînes, les échelles dans les endroits les plus difficiles.

M. Baumann ne fut point bon prophète. Les ascensions faites par le côté de Zmutt depuis ce temps — et plus de vingt ans se sont écoulés — peuvent encore, je le crois, être comptées sur les doigts de la main.

[Page 295*.]

CARREL (le Bersagliier). — Avec J.-A. Carrel, le Bersagliier, se trouvait en cette dernière descente Leone Sinigaglia avec le guide Charles Gorret ; Sinigaglia décrit le fatal voyage en quelques pages simples et très efficaces empreintes d'une émotion véritable et profonde puisée aux sources mêmes du fait, — pages qui mériteraient d'être recueillies en une future anthologie de la littérature alpine italienne (V. *Rivista del Club Alpino Italiano*, ix-295).

Leone Sinigaglia termine sa narration de la mort de Jean Antoine par ces belles paroles : « Carrel est mort comme un saint et un vaillant, sur sa montagne, après avoir rassemblé toute l'énergie dont il était capable pour sauver son voyageur ; il est mort, après l'avoir mis à l'abri de tout danger, épuisé par l'effort suprême de seize heures de travail assidu parmi des luttes continuelles et des difficultés sous une tourmente qui, sur bien des points, semblait être de celles auxquelles on ne peut résister. Je ne me souviendrai jamais de lui sans une profonde émotion et une infinie reconnaissance. »

[Page 257.]

GAZETTE DE LAUSANNE (27 octobre 1896). — Dans ce journal, de 1894 à 1897, parurent de fort intéressantes discussions pour et contre les chemins de fer de la haute montagne.

Le même sujet est traité dans une autre feuille suisse, *l'Écho des Alpes*, par G. Pfeiffer : *la Mort d'un sommet*, 1891, — et par A. de Morsier : *A propos des chemins de fer de montagne*, 1896. Voir aussi le roman d'Edouard Rod : *Là-Haut*, page 185.

Dans le volume récent de *la Suisse au XIX^e siècle* (édit. Payot, Lausanne, 1901), Rod revient passionnément à ce même sujet au chapitre *la Montagne suisse*, p. 397-424.

[Page 279.]

GIUSEPPE CORRÀ (vaillant alpiniste piémontais). — Je ne connais pas de description d'une descente désastreuse plus tragique dans sa simple vérité que celle que Giovanni Saragat recueillit de la bouche du regretté Giuseppe Corrà et conta en son chapitre : *Bivacchi tristi* (*Alpinismo à quattro mani*, G. SARAGAT, G. REY).

[Page 262.]

PENHALL ET MUMMERY. — Voir les relations PENHALL ET MUMMERY, *Alpine Journal*, IX, p. 449 et 458.

Mummery monta par l'éperon de Zmutt qui sépare le glacier de Matterhorn de celui de Tiefenmatten, et, ayant rejoint facilement le point où l'éperon s'attache à la paroi et surmonté quelques fortes saillies de roches extrêmement ardues, il poursuivit directement par la côte, très difficile en cet endroit, jusqu'à ce qu'il eût rejoint l'arête supérieure de Zmutt et de là la cime.

Penhall, parti du glacier de Tiefenmatten, s'éleva par la paroi ouest. Il franchit à une certaine hauteur le grand couloir (au sud de l'éperon de Zmutt) qui reçut depuis son nom, et, s'étant trompé de chemin, il dut perdre beaucoup de temps en des difficultés indescriptibles.

Suivant l'opinion de Penhall, la voie suivie par Mummery est plus longue, et, bien que moins difficile dans les trois premières heures, elle se trouve exposée davantage sur sa partie médiane au danger de la grêle de pierres. Il croit que la paroi de Tiefenmatten parcourue par lui présente en réalité des difficultés plus grandes et plus suivies, mais de moindres périls.

Toutefois, l'itinéraire de Penhall ne fut point repris par la suite, tandis que la voie de Mummery fut suivie depuis lors une dizaine de fois, soit à la montée, soit à la descente. L'aspect de la paroi gravie par Penhall est loin d'être encourageant, et l'expérience qu'en firent MM. G. Lammer et A. Lorria, le 5 août 1877, en confirme les difficultés et les dangers. Le docteur Guy Lammer décrivit les péripéties de cette douloureuse journée (*Oesterreichische Alpen Zeitung*, IX, 188, p. 205).

Les deux vaillants alpinistes étaient montés sans guide par la paroi de Tiefenmatten suivant le chemin de Penhall. A une heure de l'après-midi, ils se trouvèrent : la hauteur du couronnement de l'Éperon de Zmutt. La paroi était recouverte d'une glace noire extrêmement dangereuse ; ils décidèrent de revenir

sur leurs pas. Vers cinq heures ils franchissaient le couloir Penhall, quand une petite avalanche de neige se détachant des hauteurs arriva sur eux; elle ne les frappa point, mais, descendant entre leurs pieds, elle leur fit perdre l'équilibre et les lança dans le vide. Le saut fut de 150 à 200 mètres.

Le docteur Lammer raconte que, en cet instant qui fut extrêmement bref, une foule d'idées — les plus disparates — lui passèrent par l'esprit avec une extraordinaire lucidité, et que, dans la claire vision des conséquences d'une semblable culbute, il eut le temps de penser à sa maison, à une controverse alpinolittéraire, à des balles de caoutchouc qui rebondiraient avec une élasticité prodigieuse, etc., etc. Ce qui l'inclina vers cette conclusion que la mort par chute devait être absolument privée de souffrance.

Quand enfin ils s'arrêtèrent, Lammer ressentit au pied droit, qu'il s'était luxé en tombant, une douleur intense. Son ami gisait non loin immobile. Il avait au front une blessure terrible et une jambe brisée. La corde, qui s'était enroulée durant la chute, le serrait au cou; il était évanoui, et, quand il revint à lui, un délire le prit qui ne laissa place à aucun intervalle lucide.

Le docteur Lammer essaya de le trainer en bas, en le faisant glisser sur la neige, mais le malheureux hurlait de douleur et jetait des imprécations à d'imaginaires assassins tout en se cramponnant et se retournant à même l'avalanche.

Son propre état et les difficultés du lieu ne permirent point à Lammer d'autres efforts; il comprit qu'il ne lui serait point possible d'emporter en bas son malheureux ami; et, l'ayant couché de son mieux sur un tas de neige, il lui recouvrit les épaules de sa propre veste et lui mit aux mains une paire de bas. Il eût souhaité l'attacher avec la corde à quelque rocher, afin d'éloigner de lui le danger du précipice où un mouvement désordonné et inconscient eût pu le jeter. Mais il lui parut barbare d'enlever à son pauvre camarade la possibilité de se mouvoir au cas où celui-ci aurait retrouvé ses sens. Il cria fort et plusieurs fois pour demander du secours; mais nulle voix ne répondit; alors, il descendit seul, sans piolet, sans veste et sans chapeau; il se traîna à travers le glacier jusqu'à la lointaine rive opposée où est le refuge du Stockie. Là, il ne trouva personne; il reprit son chemin, et, boitant et se laissant glisser comme il pouvait sur la pente du long glacier de Zmutt, il arriva enfin exténué à la porte de Staffel Alp, où il frappa aux

environs de minuit. La caravane de secours envoyée aussitôt par lui, joignit le matin, à huit heures, le lieu où gisait Lorria; Celui-ci se trouvait encore privé de sa raison. Dans son délire, il avait arraché de ses épaules ses vêtements.

Par la suite, Lorria eut à supporter de longues conséquences de cette chute.

Après cet événement, une violente polémique s'engagea entre ceux qui attribuaient la catastrophe simplement à l'absence de guides et ceux qui avaient cette croyance qu'elle se fût produite tout pareillement, même si des guides s'étaient trouvés là. De part et d'autre on discuta avec une égale conviction; et, suivant qu'il arrive en pareil cas, chacun demeura dans son opinion première.

Mais aucune polémique ne saurait diminuer la beauté de la conduite de Lammer, lequel montra, en ces circonstances tragiques, un si admirable courage et un si noble dévouement.

Je ne saurais dire si c'est l'alpinisme qui forme de tels caractères ou si de tels caractères sont attirés instinctivement vers l'alpinisme. Ce que je peux affirmer, c'est qu'il y a pour les alpinistes, en l'une et l'autre hypothèse, un grand sujet de réconfort.

[Page 265*.]

PRINCE LOUIS-AMÉDÉE DE SAVOIE. — S. A. R. le duc des Abruzzes fit l'ascension du Cervin par l'arête de Zmutt en compagnie de M. A.-F. Mummery et du docteur Norman Collie avec un seul porteur, Pollinger junior, le huitième jour d'août de l'année 1895.

« Le temps très menaçant, — écrit Mummery, — ainsi que l'aptitude et l'élan du prince nous poussèrent à la plus grande rapidité sur tout le parcours. Et l'ascension se trouva accomplie en un tel espace de temps que, fort probablement, l'avenir démontrera qu'il n'en saurait être atteint de plus bref. »

Partie du bivouac au pied de l'arête neigeuse de Zmutt le matin, à 5 h. 40, la caravane toucha la cime à 9 h. 50.

Quelques jours plus tard, la descente de la même arête fut accomplie, pour la première fois, par Miss Bristow, accompagnée par un guide de Macugnaga, Mathias Zurbriggen.

[Page 256.]

ZERMATT. — L'histoire du développement de Zermatt est traitée à fond dans l'ouvrage du Rév. Coolidge : *Swiss Travels and Guide Books*.

M. Alexandre Seiler, après de modestes commencements, sut porter à un haut degré l'industrie des hôtels alpins. Il en fonda un certain nombre et parmi ceux-là le Riffel et le Riffel Alp. Dans les dernières années, il dut à plusieurs reprises pourvoir à l'entretien de 2000 voyageurs à la fois. Honnête et cordial, il était aimé de ses hôtes : ceci fut dit que, de même que l'on ne pourrait imaginer Zermatt sans le Cervin, on ne le pouvait imaginer sans Seiler. Il mourut en 1891. (Voir *Alpine Journal*, 1891, n° 495.) L'hôtel du Mont-Rose avait mérité d'être ainsi défini par Mathews : « The mountaineers true home » (la véritable maison des alpinistes).

CHAPITRE VI

[Page 297.]

ARÊTE DE FURGGEN. — Le docteur Paul Güssfeldt dresse le tableau suivant des inclinaisons comparées des angles ou arêtes du Cervin.

Angle S. O. (Col du Lion)	long.....	1 kil. 5
— —	pente.....	56°
Angle S. E. (Furggen)	long....	1 kil. 7
— —	pente.....	45° 5
Angle N. E. (Hörnli)	long.....	2 kil.
— —	pente.....	59°
Angle N. O. (Zmutt)	long.....	5 kil. 01
— —	pente.....	57°

[Page 314.]

HORAIRE DE L'ASCENSION. — Du Col de Breuil à l'Épaule de Furggen :

Départ du Col de Breuil (Breuiljoch) : 4 h. 5/4 du matin.
 Départ de la première tour ou donjon (ancien bivouac) :
 6 h. 1/4 du matin. Départ de la deuxième tour : 8 h. 1/2.

Arrivée à la troisième tour (Épaule de Furggen) : 10 h.

[Page 349.]

PAR L'ARÊTE DE FURGGEN. — Je donnai dans l'*Alpine Journal* (vol. XX, p. 17) un compte rendu de l'exploration que j'avais faite de l'arête de Furggen.

Il en fut aussi fait mention dans la *Rivista Mensile* du C. A. I, X, p. 210, — dans le *Guide de Zermatt* de E. Whymper, édition de 1900, p. 182, — et dans la préface de l'édition de 1900, p. vii, du livre de Whymper : *Scrambles amongst the Alps*.

M. Paillon la signale également dans sa traduction du livre de Mummery : *Mes Escalades*, p. 51.

[Page 511.]

PAROI DE FURGGEN. — L'inclinaison générale de la paroi de Furggen — qui paraît presque verticale vue du Théodule et a un angle de 70° vue du Riffel — n'est effectivement que de 40° environ. « Une telle pente pourra ne pas paraître au lecteur très formidable, » observe Whymper, « elle ne le serait point en effet s'il s'agissait d'un espace restreint, mais il est assez rare de trouver une déclivité aussi roide, qui se continue sur une aussi grande longueur à un angle pareil — et il y a très peu d'exemples, dans les hautes Alpes, d'inclinaisons semblables se soutenant l'espace de 5000 pieds ». (*Scrambles*.)

BIBLIOGRAPHIE

ÆGIDIUS TSCHUDI. — *De prisca ac vera Alpina Raethia. — Gallia Comata.*

AUBERT. — *La vallée d'Aoste.* Publié à Paris en 1860.

BALL (JOHN). — *Peaks, passes and glaciers, 1858. — Alpine guide 1865.*

BARDOUX (J.). — *John Ruskin.*

BÉRARD (chanoine). — *La Langue française dans la vallée d'Aoste.* Réponse à M. le chevalier Vegezzi Ruscalla (1862).

BIELLESE (II.). — *Ricordi Giovanili.*

BOURRIT (MARC. T.). — *Nouvelle Description des glaciers, vallées de glace et glaciers qui forment la grande chaîne des Alpes de Suisse, d'Italie et de Savoie (1785).*

BROCKEDON (WILLIAM), peintre. — *Illustrations of the passes of the Alps. — Journal of excursions in the Alps.*

BROWNING. — *The Inn Album (Poetical Works).*

CADE. — *Alpine Journal, VII.*

GARREL G. (chanoine à Aoste). — *Le Col de Saint-Théodule.*

lettre à M. B. Gastaldi, président du Club alpin. Bul. trimestriel du C. A. I. — *La Vallée de Valtournanche en 1867*. (Bull. C. A. I., vol. III, n° 12, p. 42). — *Les Alpes Pennines dans un jour, soit panorama boréal de la Becca de Nona*, publié à Aoste en 1855.

CERESOLE (ALFRED). — *Zermatt und Umgebung*.

CHAMONIX (chanoine, curé de Cogne, fondateur d'une petite société de prêtres alpinistes, 1865). La petite société alpine de Cogne donna en 1870 un intéressant petit volume au sujet de la *Géographie du pays d'Aoste*.

CIMINO (G. T.), fondateur de la *Rivista Alpi, Appennini e Vulcani*.

CIRO D'ARCO. — *Cinque Giorni di Cura*. Rivista Alpi, Appennini e Vulcani, 1866.

COLLINGWOOD (V. W. B.). — *The Life of John Ruskin*.

COOLIDGE (REV. W. A. B.). — *Swiss Travels and guide books. — Josias Simler et les origines de l'alpinisme*. (chez Falque et Perrin. Grenoble, 1904).

CORONA. — *Aria di Monti. — Salle Alpi*.

CORREYON (H.), botaniste genevois. — *Au pied du Cervin* (Bulletin de l'Association pour la protection des plantes, n° 14, p. 19).

CUNNINGHAM et ARNEY. — *The Pioneers of the Alps*.

DESOR. — *Excursions et séjours dans les glaciers*, 1844.

DOLLFUS-AUSSET. — *Œuvres. — Ascensions dans les hautes régions*.

DUC (abbé P.-R.). — *Le Clergé d'Aoste du XVIII^e siècle. — Le clergé d'Aoste de 1800 à 1870*.

DERANDI. — *Della Marca d'Ivrea*. Turin, 1804.

ENGELHARDT (CHRISTIAN MORITZ). — *Naturschilderungen*, 1840. — *Das Monte Rosa und Matterhorn Gebirg*, 1852.

FORBES (docteur). — *A physician's holiday*, 1849.

FORBES (prof. JAMES D.). — *Travels through the Alps of Savoy*. (Nouvelle édition, publiée par les soins du Rév. W. A. B. Coolidge. Londres, 1900.)

FRANCESSETTI DE MEZZEMILE. — *Lettres sur les vallées de Lanzo*, 1825, réimprimées en 1864 dans le premier volume du *Giornale delle Alpi* de G. T. Cimino.

GIACOSA GIUSEPPE. — *Novelle Valdostane*.

GORRET (abbé AIMÉ). — *Victor Emmanuel sur les Alpes*, 1879. — *Ascension du Mont Cervin*.

GORRET (A.) et BICH (R.). — *Guide de la vallée d'Aoste*.

GRAND-CARTERET (J.). — *La Montagne à travers les âges* (vol. I^{er}).

GRÜNER. — *Description des glaciers de la Suisse*. — *Histoire naturelle des glaciers de la Suisse*. (Traduit de l'allemand, publié à Paris en 1770.)

F. GUICCIOLI. — *Quintino Sella*.

HALLER (ALBRECHT VON), poète suisse du XVIII^e siècle, chanta la vie des montagnards dans un poème : *Die Alpen*, 1792.

HINCHLIFF. — *Summer Months among the Alps*.

JAVELE (ÉMILE). — *Souvenirs d'un alpiniste*.

JOSIAS SIMLER. — *De Alpibus commentarius*, 1574.

KING (illustre alpiniste anglais). — *The Italian Valleys of the Alps*, 1858.

LAMMER (docteur GUY). — *Oesterreichische Alpen Zeitung* (IX, 188, p. 205).

LESLIE STEPHEN. — *The Play Ground of Europe*. — *National Review*, avril, 1900.

LONGMAN. — *Journal of six weeks adventures*. — *Summer months in the Alps*.

LOUIS D'ORLÉANS. — *Dans les Alpes*.

MOROZZO DELLA ROCCA. — *Mémoire sur la mesure des principaux points des États du Roi* (Académie des Sciences de Turin, 1788-89).

MOSSIER (A. DE). — *A propos des chemins de fer de montagne*, 1896. *L'Écho des Alpes*, journal suisse.

MUMMERY (A. F.). — *My Climbs in the Alps and Caucasus*. (Traduit de l'anglais par M. Maurice Paillon : *Mes escalades dans les Alpes et le Caucase*).

MURRAY. — *Handbook*. Éditions de 1858 et 1851.

NICOLIS DE ROBLANT, chevalier, membre de la Royale Académie des sciences de Turin. — *De l'utilité et de l'importance des voyages et des courses dans son propre pays*.

PAILLON (MAURICE). — Traduction du livre de Mummery *My climbs in the Alps and Caucasus* : — *Mes Escalades dans les Alpes et le Caucase*. Paris, 1905.

PFEIFFER (G.). — *La Mort d'un sommet*, 1891. *L'Écho des Alpes*, journal suisse.

REY (GUIDO). — *La Punta Bianca*, Bulletin du Club Alpin Italien, vol. XXXII, 1899.

ROD (ÉD.). — *Là-Haut*. — *La Suisse au XIX^e siècle*. Édité chez Payot, à Lausanne, en 1901.

RUSKIN. — *The Stones of Venice*, 1851. *Modern Painters*, 1856.

SABAGAT (GIOVANNI) et (REY GUIDO). *Alpinismo à quattro mani*.

SAUSSURE (DE). — *Voyages dans les Alpes*.

- SCHLAGINTWEIT. — *Géographie physique et géologique des Alpes*. Leipzig, 1854.
- SEBASTIAN MÜNSTER. — *Cosmographie*, 1545.
- SELLA (ALFONSO). — *Biografia di G. Maquignaz*. Boll. C. A. I., vol. XXIV, n° 59, p. 50.
- SISONDA (ANGELO). — *Notizie e Schiarimenti sulla costituzione dell' Alpi Piemontesi*, tome IX, série II des Memorie della R. Accademia delle Scienze di Torino, 1845.
- SIZERANNE (ROBERT DE LA). — *Ruskin et la religion de la beauté*.
- STUDER (V.). — *Ueber Eis und Schnee*.
- TILLIER (DE). — *Historique de la vallée d'Aoste*, édition de 1888.
- TÖPFER (RUDOLPH). — *Mélanges. — Voyages en Zig-Zag. — Nouveaux voyages en Zig-Zag*.
- TUCKETT. — *Peaks, passes And glaciers*.
- TYNDALL (PROFESSEUR). — *Hours of exercise in the Alps. — Mountaineering in 1861*.
- ULRICH (PROFESSEUR). — *Die Seiten Thäler des Vallées und der Mont-Rosa* 1850.
- VACCARONE (LUIGI). — *In Valle Challand nel secolo XV. — Statistica delle prime ascensioni nelle Alpi occidentali*. Rivista Alpina (II, p. 97). — *Le Alpi fortificate contro i Valdesi, 1688-1690. Vie alle Alpi occidentali* (Boll. C. A. I. 1887). — *I valichi del ducato d'Aosta nel secolo XVII. — Biografia di J.-A. Carrel* (Boll del C. A. I. Vol. XXIV, n° 57).
- WARWICK COLE (H.). — *A Ladie's tour round Monte Rosa*. Londres, 1859.
- WILLIAM HAWKINS. — *Vacation Tourists*.

WELDEN (VON). — *Topographie et Histoire naturelle sur le Mont-Rose* (Vienne, 1824).

WILLS (ALFRED). — *Wanderings in the high Alps*, 1856.

WUNDT (H.). — *Das Matterhorn*.

WHYMPER (EDWARD). — *Scrambles in the Alps*. — *The ascent of the Matterhorn*. — *Guide to Zermatt and the Matterhorn*.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS DE ÉMILE POUVILLON.	I
PRÉFACE DE EDMONDO DE AMIGIS.	V
CHAPITRE I. — Les Précurseurs	1
De 1792 à 1855.	
Que s'était-il fait chez nous en ce temps?	
CHAPITRE II. — Les trois auberges.	45
Les Valtorncius.	
Paquier.	
Giomein.	
Saint-Théodule.	
Les premiers guides.	
CHAPITRE III. — Les conquérants.	119
Premières tentatives.	
Tyndall et Whymper.	
Carrel et Giordano.	
1865.	
Après la conquête.	
CHAPITRE IV. — La première fois que je vis le Cervin. . .	195
CHAPITRE V. — Le Cervin de Zmutt	247
CHAPITRE VI. — Le Cervin de Furggen.	295
NOTES EXPLICATIVES.	559
BIBLIOGRAPHIE.	405





